

DOUZIÈME ANNÉE

TOME XII, n° 1

Prix: 5 francs

BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

— 180217 —

ÉTUDES

SUR LA

PHONÉTIQUE HISTORIQUE DE LA LANGUE ANNAMITE

LES INITIALES

Par HENRI MASPERO,

Professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient



HANOI

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1912

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Membres de la COMMISSION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT pour l'année 1912 :
MM. H. Bréal, A. Barth, E. Senart, Ed. Chavannes, H. Cordier et le P. Scheil.

PERSONNEL DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- MM. **Maitre** (CLAUDE-E.), ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de l'Université, *directeur* ;
- Parmentier** (HENRI), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement, *chef du Service archéologique* ;
- Huber** (EDOUARD), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales et de l'École des Hautes-Études, *professeur de philologie indochinoise* ;
- Maspero** (HENRI), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales, licencié es-lettres, diplômé d'études supérieures d'histoire et de géographie, *professeur de chinois* ;
- MM. **Commaille** (JEAN), *conservateur du groupe d'Angkor* ;
- Peri** (NOËL), *pensionnaire, chargé des fonctions de secrétaire-bibliothécaire* ;
- Mecquenem** (JEAN DE), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement, *pensionnaire* ;
- Cœdès** (GEORGE), licencié es-lettres, *pensionnaire* ;
- Aurousseau** (LÉONARD), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales, *pensionnaire*.
- M. **Finot** (LOUIS), ancien élève de l'École des Chartes, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, professeur d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France, ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient, *représentant de l'École en France*.

CORRESPONDANTS

- MM. **Beauvais** (J.), consul de France à Canton ;
- Bonifacy** (A.), lieutenant-colonel d'Infanterie coloniale ;
- Cadière** (L.), missionnaire en Annam, *correspondant délégué* ;
- Cheon** (A.), administrateur des Services civils de l'Indochine en retraite ;
- Cordier** (P.), médecin de 1^{re} classe des Troupes coloniales ;
- Damrong Rachanuphap** (S. A. R. le prince), ministre de l'Intérieur de S. M. le Roi de Siam ;
- Deloustal** (R.), professeur de langue annamite à l'École spéciale des Langues orientales vivantes ;
- Durand** (E. M.), missionnaire en Annam, *correspondant délégué* ;
- Eberhardt** (Ph.), docteur es-sciences, précepteur de S. M. l'Empereur d'Annam ;
- Frankfurter** (O.), bibliothécaire en chef de la Bibliothèque Vajiranana à Bangkok ;
- MM. **Gerini** (G. E.), ancien directeur de l'École militaire de Bangkok ;
- Lunet de Lajonquière** (E.), chef de bataillon d'Infanterie coloniale en retraite ;
- Maspero** (G.), administrateur des Services civils de l'Indochine, *correspondant délégué* ;
- Petitfuguenin** (P.), premier interprète de la Légation de France à Bangkok ;
- Przyluski** (J.), administrateur des Services civils de l'Indochine ;
- De Rijk**, ingénieur des chemins de fer aux Indes néerlandaises ;
- Rougier** (V.), commis des Services civils de l'Indochine ;
- Takakusu** (J.), professeur à l'Université de Tokyo ;
- Vogel** (J. Ph.), du Service archéologique de l'Inde anglaise ;

BULLETIN

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'EXTRÊME-ORIENT



BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

TOME XII. — 1912



HANOI

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1912

ÉTUDES

SUR LA

PHONÉTIQUE HISTORIQUE DE LA LANGUE ANNAMITE.

LES INITIALES.

Par HENRI MASPERO,

Professeur à l'École française d'Extrême-Orient.

INTRODUCTION.

La langue annamite est actuellement la plus importante et la plus largement répandue d'une petite famille linguistique, aux affinités encore mal définies, qui domine parmi les populations du Nord-Est de l'Indochine, entre la Mer de Chine à l'Est et les tribus de langue thai et de langue mon-khmer à l'Ouest. Cette famille est constituée par deux langages, l'annamite et le mường, chacun d'eux subdivisé en plusieurs dialectes. Aucune étude d'ensemble n'en a été faite encore; la plupart des dialectes sont restés jusqu'ici inconnus; aussi quelques notions générales sont-elles nécessaires.

I. ANNAMITE. — Les parlars locaux sont très nombreux; mais ils peuvent tous se classer en deux groupes: tonkinois-cochinchinois d'une part, dialecte du Haut-Annam de l'autre.

Le dialecte du Haut-Annam⁽¹⁾ est caractérisé surtout par la conservation des formes archaïques. Il a gardé fréquemment les voyelles anciennes: *ɿ* en face

(1) Sous le nom de dialecte du Haut-Annam, j'entends la série des parlars locaux très nombreux qui sont usités depuis le Nord du Nghê-an jusqu'au Sud du Thừa-thiên. Ce dialecte est encore mal connu: l'étude que le P. CADIERE a publiée sous le titre de *Phonétique Annamite*, porte exclusivement sur la région méridionale, Quảng-binh et Quảng-trị, et malheureusement elle ne donne qu'un petit nombre d'exemples et n'indique que rarement avec précision le lieu d'origine de chacune des formes citées. Sur la région située au Nord du Hoành-sơn il n'existe aucun travail; j'ai pu moi-même étudier sur place pendant mon séjour au Nghê-an une dizaine de parlars de cette province, en particulier ceux de Cao-xá 高舍, de Nhỏ-lâm 備林, de Quinh-luu 瓊留 et de Yên-dũng 安勇, qui sont les plus intéressants parmi ceux que je connais. Pour les parlars de Hà-tĩnh, de Quảng-trạch et de Huế, je me suis servi de plusieurs lettrés originaires de ces localités que j'ai rencontrés à Vinh et à Hà-nội. L'aire de chaque

du tonkinois et cochinchinois *õ*; *ĩ* contre *^ai* (écrit *ày*) et même parfois *ai* (écrit *ay*); *ũ* contre *^au* (écrit *àu*); *ã* contre *wo* ⁽¹⁾, etc. Il en est de même pour les consonnes : il a gardé souvent la sourde ancienne dans des mots où le tonkinois et le cochinchinois l'ont transformée en sonore ⁽²⁾. Certains parlars locaux ont conservé un groupe initial consonantique qui a disparu depuis un siècle du tonkinois et du cochinchinois, le *tl* : buffle, Quáng-bình *tlu*, tk.-coch. *tràu*. Enfin quelques mots usuels sont complètement différents : il, Quinh-lưu *hán*, Hà-tĩnh *hàn*, tk.-coch. *nó*; faire, *màn*, tk.-coch. *làm*, etc..

Le tonkinois et le cochinchinois ⁽³⁾ forment un groupe assez homogène, et les différences qu'ils présentent entre eux sont peu importantes. Elles sont de

parler est extrêmement restreinte (au moins au Nghệ-an), et ne dépasse guère deux ou trois villages pour les plus importants ; mais les différences entre les parlars sont plus apparentes que réelles, et, bien qu'ils n'aient pas tous au même degré toutes les caractéristiques du dialecte du Haut-Annam, ils n'en sont pas moins nettement apparentés entre eux, et séparés des dialectes tonkinois et cochinchinois ; et ce n'est pas seulement un groupement géographique qui les réunit.

(1) Voici quelques exemples de ces diverses formes :

	TONKIN	COCHINCHINE	QUINH-LƯU	NHỒ-LÂM	HA-TĨNH	QUÁNG-TRỊ
			<i>ĩ = õ</i>			
Pied	<i>ẽʏõn</i>	<i>ẽʏõn</i>	<i>ẽʏĩn</i>	<i>ẽʏõn¹</i>	<i>ẽʏĩn</i>	<i>ẽʏĩn¹</i>
Près	<i>gõn₁</i>	<i>gõn</i>	<i>gĩn</i>	<i>gõn¹</i>	<i>gĩn</i>	<i>(nĩn¹)</i>
			<i>ĩ = ai, ai, ay</i>			
Fille	<i>gay²</i>	<i>gayõ</i>	<i>gi²</i>	<i>gi₂</i>	<i>g^ai²</i>	<i>k^ai₂</i>
Se lever	<i>ĩ^ai₁</i>	<i>y^ai₁</i>	<i>d^ʏi₁</i>	<i>d^ʏi₁</i>	<i>d^ʏi₁</i>	<i>(s^ai₁)</i>
Tu	<i>mai₁</i>	<i>mai₃</i>	<i>mi</i>	<i>mi¹</i>	<i>mi</i>	<i>mi¹</i>
Ce	<i>nai₁</i>	<i>nai₃</i>	<i>nĩ</i>	<i>nĩ¹</i>	<i>nĩ</i>	<i>nĩ¹</i>
			<i>ũ = ^au</i>			
Buffle	<i>ẽʏ^au</i>	<i>ʃs^au</i>	<i>ʃsu</i>	<i>ʃs^au¹</i>	<i>ʃsu</i>	<i>ʃsu¹, ʃlu¹</i>
Profond	<i>s^au</i>	<i>ʃ^au</i>	<i>ʃu</i>	<i>ʃs^au¹</i>	<i>ʃu</i>	<i>ʃu¹</i>
Bétel	<i>ĩ^au₁</i>	<i>ʃs^au₃</i>	<i>ʃsu₃</i>	<i>ʃs^au₃</i>	<i>ʃsu₃</i>	<i>ʃsu₃</i>
			<i>ã = wo</i>			
Eau	<i>nrok²</i>	<i>nwo²k²</i>	<i>nak²</i>	<i>nwok₂</i>	<i>nak²</i>	<i>nak₂, nrok₂</i>
Chemin	<i>dwoñ₁</i>	<i>dwoñ₃</i>	<i>dan₃</i>	<i>dan₃</i>	<i>dan₃</i>	<i>dan₃</i>
Homme	<i>nway₁</i>	<i>nwoy₃</i>	<i>nay₃</i>	<i>nay₃</i>	<i>nay₃</i>	<i>nay₃</i>

(2) Il va de soi que ce fait se produit seulement dans des cas où les sourdes et les sonores ont la même origine, les palatales, par exemple (quoi ? *chi*, tk.-coch. *gi*), ou les labiales (*phõ*, tk.-coch. *võ*, etc.) ; mais non dans ceux où sourdes et sonores actuelles ont une étymologie différente (dentales, sifflantes).

(3) Le cochinchinois paraît présenter assez peu de variétés au moins en Cochinchine française. Cependant pour les parlars locaux du Binh-dịnh, voir CADIERE, *Le dialecte du Bas-Annam*, BEFEO, XI (1911), 67-100. On remarquera que les différences entre les formes de cette région et celle de Saigon sont en somme assez faibles.

deux sortes : tantôt l'inaptitude des populations chames annamitisées à prononcer certains sons annamites a donné naissance, en cochinchinois, à des sons nouveaux : *p'* pour *f*, et *b^y* pour *v*; tantôt l'évolution récente d'un même son ancien n'a pas été la même : tandis que *bl* et *tl*, après s'être transformés en *tr*, gardaient cette forme en cochinchinois, en tonkinois l'évolution se poursuivait, et *tr* lui-même disparaissait en donnant naissance tantôt à *gi*, tantôt à *ch* : garçon, *blai*, tk. *gi*ai**, coch. *trai*. De même, le cochinchinois actuel confond entre elles certaines consonnes finales (*k* et *t* qu'il prononce l'un et l'autre *k*; et aussi *n*, *ñ*, *ñ*). alors que le tonkinois distingue chacune d'elles. Ces différences sont d'origine moderne; si on compare le tonkinois du XVII^e siècle et le cochinchinois actuel, elles disparaissent presque toutes : la transformation *tl* > *gi* du tonkinois est postérieure à cette époque; la confusion des nasales en cochinchinois ne paraît pas avoir été aussi nette au début du XIX^e siècle que de nos jours, car Taberd dans son dictionnaire n'en fait pas mention. Au contraire les différences entre ces deux dialectes et celui du Haut-Annam paraissent d'origine ancienne : c'est ainsi que la vocalisation tonkinoise se trouve dès le XV^e siècle, dans le vocabulaire chinois-annamite du *Houa yi yi yu* : àu et non *u* (孿 *leou* = (*t*)làu buffle); *ai* et non *i* (愛 *ngai* = *gai*, jeune fille).

Il semble donc que le tonkinois et le cochinchinois soient les produits de l'évolution moderne d'un même dialecte différencié récemment, s'opposant au dialecte du Haut-Annam dont ils se sont très anciennement séparés. Les faits historiques viennent à l'appui de cette théorie : Tonkin, Thanh-hoà, Nghè-an ont été de tout temps pays annamite; et le Nord du Quảng-binh, conquis dès le XI^e siècle, paraît avoir été colonisé par des gens du Nghè-an. Au contraire le Sud de l'Annam où se parle le cochinchinois n'a commencé à être occupé qu'à la fin du XV^e siècle, et la Basse-Cochinchine a été peuplée plus récemment encore par des colons venus surtout du Binh-định. Le dialecte cochinchinois n'a donc pu suivre une évolution propre qu'à une époque peu ancienne.

Au point de vue historique, la comparaison du tonkinois et du cochinchinois, qui appartiennent au même groupe, est la moins intéressante; celle de ces dialectes avec celui du Haut-Annam est beaucoup plus importante : malheureusement elle n'a pas encore été faite de façon complète.

II. MƯỜNG ⁽¹⁾. — Le mường est parlé par des populations dispersées dans les vallées de la chaîne annamitique, depuis la Rivière Noire jusqu'au Quảng-binh. Tous ces parlars, comparés à l'annamite, forment une unité pourvue de

(1) Les dialectes mường n'ont jamais fait l'objet d'aucune étude d'ensemble, et même c'est à peine si trois ou quatre d'entre eux ont été étudiés sommairement dans de courtes notices. M. CHEON a publié une note succincte sur le dialecte de Vân-mông avec un vocabulaire d'environ deux cents mots (*Notes sur les Mường de la province de Sơn-tây*, BEFEO, V (1905), 328-368); un article contenant deux vocabulaires a été publié par le P. CADIÈRE sur les dialectes nguôn (150 mots) et sek (124 mots), mais sans aucun essai de notation des tons (*Les hautes vallées du Sông-giang*, BEFEO, V (1905),

caractéristiques nettement déterminées. Les principales sont les suivantes : aux sonores annamites correspondent des sourdes mường (1) ; les nasales et les douces non sonores, confondues en annamite, restent distinctes ; le traitement des préfixes *y* est différent ; enfin *l* et *r* finaux, disparus en annamite.

349-367) ; et M. CHÉON, dans un article paru postérieurement (*Note sur les dialectes nguôn-săc et mường*, BEFEO, VII (1907), 87-100), a démontré, mais uniquement d'après les notes du P. CADIERE et sans apporter de documents nouveaux, la parenté de ces deux dialectes avec les parlers mường de la Rivière Noire. Enfin une liste de quelque deux cents mots recueillie chez les Sek établis au Laos se trouve dans les *Etudes ethnographiques sur les Khas* de M. MACEY (*Revue Indochinoise*, 1907, 1^{er} sem., p. 869-871) : malheureusement la plupart des mots sont des emprunts laotiens. C'est, je crois, tout ce qui a été publié sur ce sujet. L'étude la plus complète qui ait été faite sur un dialecte mường est encore inédite : c'est un recueil de contes dans le dialecte de Thach-bi, rassemblés par LANDES et CHÉON, et accompagnés de traduction annamite et française (Bibl. EFEO, *Arch. linguist.* 11). D'autre part le P. GUIGNARD a recueilli environ quatre cents mots de deux parlers de la région de Cra-rao (Nghê-an), le hung et le khong-kheng (Bibl. EFEO, 8^o 395). Des vocabulaires très étendus (environ 1.500 mots) des dialectes de Ngoc-lăc et de Nhu-xuân (Thanh-hoá) ont été recueillis par Nguyễn-khoa-Đông, instituteur annamite, sous la direction de M. Nicolle, administrateur délégué de Bâi-thưong (Bibl. EFEO, *Arch. linguist.* 25). Enfin, pour être complet, je mentionnerai un vocabulaire manuscrit, d'une centaine de mots du dialecte de Nhô-quan (Ninh-binh), recueil médiocre qui peut à peine être utilisé. Pour les sept autres dialectes (Mĩ-sơn, Lăm-la, Lãng-lở, Hạ-sửu, Uy-lò, Thái-thịnh, Hung), je me suis servi des vocabulaires que j'ai recueillis moi-même, pour le premier, auprès d'indigènes descendus à Hanoi, pour les autres, sur place, au cours d'une mission dans le Nord de l'Annam, pendant l'hiver 1911-1912. Les mots hung empruntés au vocabulaire du P. Guignard, qui appartiennent à un parler un peu différent de ceux que j'ai recueillis, ne sont employés que rarement, la notation des tons n'étant pas régulière : dans ce cas ils sont placés entre crochets.

(1) Ce fait est constant dans treize des dialectes mường que je connais. Dans le parler de Lãng-lở, la tendance à transformer les sourdes en sonores, actuellement particulière aux dialectes annamites, a commencé à se faire sentir, et on trouve dans quelques cas, *g*, *d*, *b*, là où les autres dialectes mường conservent *k*, *t*, *p*. Mais cette évolution est absolument indépendante de celle de l'annamite ; le cas est particulièrement net pour les gutturales : en annamite elle n'est pas achevée, et *k* subsiste à côté de *g* ; il en est de même à Lãng-lở, mais il est à remarquer qu'elle n'y atteint pas les mêmes mots qu'en annamite : c'est ainsi qu'on trouve *gưom*₁ = ann. *kưom*, riz cuit ; *gưn*₁ = ann. *k^ai*, arbre ; *kăn*₂ = ann. *gai*², chanter ; *kẻ*₂ = ann. *gay*³, fille, etc.. Ce dialecte me paraît être un témoin très clair de la façon dont se sont formées les sonores annamites modernes, aux dépens des anciennes sourdes. Dans le dialecte de Nhu-xuân, les occlusives dentale et labiale sont toujours sonores comme en annamite, tandis que la gutturale et la palatale sont toujours sourdes ; de plus les douces non sonores sont toujours devenues nasales. Ce parler, véritablement intermédiaire entre l'annamite et le mường, n'a conservé de ce dernier que son traitement des préfixes et celui de *s* initial ancien. Mais je doute qu'il faille attribuer ces phénomènes à la simple évolution du dialecte : il ne faut pas oublier qu'à l'heure actuelle, plus de la moitié de la population qui le parle est formée de colons annamites arrivés depuis moins d'un siècle, et c'est, je crois, à l'influence de la langue annamite sur le parler local qu'est due la transformation complète et sans analogue du système des occlusives mường.

sont conservés ou subissent un traitement particulier. D'autre part, comparés entre eux, ils présentent des divergences assez importantes : chaque canton, parfois chaque village a son parler spécial, souvent très différent de celui du voisin. Il est difficile d'établir un classement, quand la moitié peut-être des dialectes restent encore inconnus ; je ne l'ai pas essayé. Toutefois, m'occupant particulièrement des initiales, j'ai réparti, à ce point de vue spécial, les quinze parlers que j'ai étudiés en trois groupes : 1° parlers méridionaux, caractérisés par la conservation de la sifflante ancienne et des préfixes en toute position ; 2° parlers septentrionaux, où la sifflante a disparu, et les préfixes ont subi un traitement analogue à celui de l'annamite ; 3° parlers orientaux, intermédiaires entre les précédents, où la sifflante s'est conservée comme en mường méridional, tandis que les préfixes subissaient le même traitement qu'en mường septentrional. Il va sans dire que cette classification, faite uniquement au point de vue des initiales, ne prétend nullement préjuger de la relation réelle des divers dialectes les uns envers les autres.

Voici les différents parlers que j'ai utilisés :

I. DIALECTE SEPTENTRIONAL.

Hoà-bình	1° <i>Thạch-bì</i>
Sơn-tây	2° <i>Vàn-mòng</i>
Hà-đồng	3° <i>Mĩ-son</i> (phủ de <i>Mĩ-đức</i>)
Ninh-bình	4° <i>Nhỏ-quan</i>
Quảng-bình	5° <i>Nguồn</i>

II. DIALECTE CENTRAL.

Thanh-hoá	{	6° <i>Ngọc-lặc</i> (délégation de Bai-thuong)
		7° <i>Như-xuân</i> (ibid.)
Nghệ-an	{	8° <i>Làm-la</i> (huyện de Nghĩa-đàn)
		9° <i>Làng-lỡ</i> (ibid.)
		10° <i>Hạ-sứu</i> (ibid.)

III. DIALECTE MÉRIDIONAL.

Nghệ-an	{	11° <i>Uý-lò</i> (Nghĩa-đàn)
		12° <i>Thúi-thỉnh</i> (Nghĩa-đàn)
		13° <i>Khong-kheng</i> (phủ de Trương-dương)
		14° <i>Hung</i> (Trương-dương)
Quảng-bình	15° <i>Sek</i>	

. . .

La famille annamite, ainsi délimitée, n'est pas restée à l'abri des influences extérieures. Celle du chinois est bien connue ; en fait, à l'heure actuelle, la moitié du vocabulaire annamite usuel est chinois ou d'origine chinoise ; et les emprunts ont été à peine moins importants dans certains parlers mường. De plus, il y a longtemps qu'on a signalé en annamite l'existence de nombreux mots d'origine mon-khmer (en particulier la numération) ; en mường ces mots sont

plus nombreux encore (1). Enfin l'annamite et le mừng comprennent également un grand nombre de mots d'origine thai (2). Mais je n'ai constaté aucune trace d'influence tibéto-birmane ou miao-tseu (3).

Le titre même de cette étude montre assez qu'elle est exclusivement historique (4) : j'essaierai d'expliquer l'évolution des consonnes initiales annamites. Les formes sino-annamites modernes, par leur comparaison avec les formes chinoises, permettent d'en déterminer les principales lois. La comparaison de l'annamite avec les dialectes mừng, en montrant que les faits reconnus dans

(1) Le P. SCHMIDT a publié, sous le titre de *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-khmer Sprachen*, une remarquable étude comparative de quatre dialectes. pégouan, cambodgien, stieng, bahnar; c'est de là que j'ai tiré la plupart des comparaisons qu'on trouvera ici. Toutefois l'ouvrage contient quelques défauts: le pégouan, connu seulement par le petit vocabulaire de HASWELL, est, malgré son importance, assez mal représenté; au contraire le stieng, qui n'est guère qu'un dialecte du cambodgien, occupe une place hors de proportion avec son intérêt réel. Les erreurs les plus graves sont de n'avoir pas reconnu la valeur réelle des prétendues cérébrales du cambodgien et du pégouan, ainsi que celle du *h* pégouan et de ses correspondants dans les autres langues: elles ont été du reste corrigées postérieurement par le P. Schmidt lui-même (*Anthropos*, II, 331). J'ai pu compléter certaines séries du pégouan grâce au dictionnaire pāli-mon que M. HUBER a rapporté de Birmanie, et aux renseignements fournis par un bonze pégouan, ramené par lui à Hanoi. Enfin, j'ai ajouté à chaque tableau des mots provenant de trois autres dialectes, le cham d'après le dictionnaire d'AYMONIER et CABATON, le rôngao, d'après un dictionnaire manuscrit fort étendu du P. KEMLIN et le kha, d'après les notes que j'ai prises sur les habitants du village de Tung-song (Nghê-an).

(2) Sur les langues thai, voir BEFEO, XI (1911). Ajouter à la bibliographie pour le laotien: Th. GUIGNARD, *Dictionnaire laotien-français*. Hongkong, 1912; et pour l'ahom, GRIERSON, *An Ahom Cosmogony, with a translation and a vocabulary of the Ahom Language* (*Journ. R. As. Soc.*, 1904, p. 181-232). L'École française d'Extrême-Orient a reçu récemment des vocabulaires assez étendus des deux dialectes Tai-nhai parlés au Thanh-hoá, recueillis dans l'écriture indigène (qui est presque identique à celle du tai-noir de la Rivière Noire) et en transcription annamite, sous la direction de M. Nicolle, par M. Nguyễn-khoa-Đông. En fait ce sont deux parlers très différents du même dialecte qui lui-même ne diffère guère de celui des Tai-noirs. D'autre part, j'ai étudié moi-même le dialecte des Tai du Nghê-an (Phu-qui et Cua-rao). Je n'ai utilisé ces dialectes qu'accidentellement; dans ce cas ils sont toujours transcrits d'après la forme écrite. Les langues thai citées seront donc siamois, laotien, ahom, shan, tai-noir, tai-blanc, thò, dioi; le khamti sera parfois ajouté, ainsi que le tai-nhai et le tai de Phu-qui.

(3) Les dialectes miao-tseu sont toutefois trop mal connus pour qu'il soit possible d'en tirer aucune conclusion.

(4) On a trop souvent dit, et jusque récemment, que toute étude historique de la langue annamite était impossible pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'élever formellement contre cette affirmation. A vrai dire, il est difficile d'en imaginer les raisons: il existe des documents suffisants, sinon très nombreux; ils sont pour la plupart connus depuis longtemps; et on comprend malaisément pourquoi ils n'ont jamais été mis en œuvre. — Le caractère purement historique de ce travail fera comprendre comment la plupart de mes explications sont conçues en termes opposés à celles du P. CADIERE, dont la *Monographie de la semi-voyelle labiale en sino-annamite et en annamite* présente les faits dans un ordre exclusivement logique. La contradiction n'est souvent qu'apparente, et est due surtout à la différence du point de vue.

l'étude des formes sino-annamites se retrouvent identiques dans la langue annamite, sert de confirmation. Celle des mots annamites d'origine mon-khmer et thai avec les mots de ces langues achèvera la démonstration, en même temps qu'elle permettra de déterminer approximativement l'époque et les conditions de l'introduction de ces mots. Enfin l'emploi des trois uniques témoins de la langue ancienne qui existent encore, les phonétiques servant à former les *chũ-nòm* ⁽¹⁾, le lexique chinois-annamite du *Houa yi yi yu* ⁽²⁾, où malheureusement la

(1) Le nom de *chũ-nòm* sert à désigner les caractères spéciaux dérivés des caractères chinois dont les Annamites se servent pour écrire leur langue. Nous n'avons pas de données précises sur l'époque et la façon dont cette écriture est née. C'est aux dernières années du XIII^e siècle, semble-t-il, que remontent les débuts de la littérature de langue annamite (cf. *BEFEO*. IV. (1904), 621, note). Le plus ancien témoignage de l'existence des *chũ-nòm* que je connaisse, est une inscription de 1343 gravée sur le Hò-thành-sơn 護城山 (Ninh-binh) où une vingtaine de ces caractères sont employés pour écrire des noms de villages, de hameaux, etc. Environ trois quarts de siècle plus tard fut composé le premier livre en langue annamite qui soit parvenu jusqu'à nous, le *Gia huân ca* 家訓歌 de Nguyễn-Trãi 阮鴈; on écrivait donc sûrement l'annamite dès le milieu des Trân, et, autant qu'on peut en juger, l'écriture dans son ensemble n'a guère subi de changements depuis cette époque.

Je ne discuterai pas ici l'erreur trop répandue d'après laquelle cette écriture n'est ni réglée ni fixée, au point que chaque lettré se fabrique lui-même des caractères spéciaux. La vérité est qu'il y a une orthographe parfaitement déterminée pour les mots usuels, et que si parfois deux caractères sont usités pour un seul mot, ou un seul caractère pour figurer deux mots, on ne peut exiger plus de fixité de l'écriture annamite que de l'écriture chinoise où de pareils faits sont assez fréquents. Il suffit de comparer les caractères de l'inscription de Ninh-binh à ceux des inscriptions et des livres imprimés des XVII^e et XVIII^e siècles et aux caractères actuels pour constater qu'ils ne diffèrent guère et qu'ils sont beaucoup mieux fixés qu'on ne l'a dit.

(2) M. Denison Ross a déjà signalé (*T'oung-pao*, série II, t. IX, 1908, p. 692) l'existence d'un vocabulaire chinois-annamite dans un manuscrit du XVI^e siècle de la collection Morrison à la Bibliothèque de l'Université de Londres. Je n'ai pu consulter ce texte; mais un vocabulaire analogue a été publié dans l'*Annan kiryaku kō* 安南記畧藁 composé par Kondō Morishige 近藤守重 dans les premières années du XIX^e siècle (*Kondō Shōsai zenshū* 近藤正齋全集, t. I, édit. du Kokusho kankō kwai, Tôkyō, 1906). L'auteur japonais déclare l'avoir tiré d'un *Sseu kouan yi yu* 四館譯語 qui n'est autre que le *Houa yi yi yu* 華夷譯語 qu'il décrit dans son *Shōsai shoseki kō* 正齋書籍考 (*ibid.*, t. I, p. 32, 下) et qui contenait les 13 vocabulaires suivants :

1° Corée	朝鮮	8° Ouïgour	畏兀兒
2° Ryūkyū	琉球	9° Tibet	西番
3° Japon	日本	10° Perse	回回
4° Annam	安南	11° Malacca	滿喇伽
5° Champa	占城	12° Joutchen	女真
6° Siam	暹羅	13° Pai-yi	百夷
7° Tartare	韃靼		

On remarquera que cet ouvrage paraît être identique à celui de l'University College ou du moins appartenir à la même famille; toutefois il est plus complet et contient 3 vocabulaires de plus. L'un et l'autre se distinguent nettement du *Houa yi yi yu* de 1696 qui sert de base aux manuscrits de Paris, de Berlin, de Saint-Petersbourg et probablement aussi de Cambridge (cf. GILES, *Catalogue of Chinese and Manchu books in the Library of the University of Cambridge*, p. 147, où est décrit, sous le titre de *Yi tseu* 譯字, un

transcription des mots annamites par des caractères chinois manque parfois de précision, et enfin pour une période plus récente, les ouvrages publiés sur la

manuscrit daté de 1798 contenant des vocabulaires arabes, mandchous, sanscrits, tibétains, siamois et birmans, dans les écritures originales). Il y a là deux groupes de vocabulaires absolument distincts, dont l'un provient du Sseu-yi kouan de la dynastie mandchoue, tandis que l'autre remonte (le manuscrit de Londres nous l'apprend) à la dynastie des Ming.

D'où proviennent ces vocabulaires et quelle est leur origine ?

Kondô Morishige attribuait l'ouvrage au Bureau des Traducteurs 四譯館, et M. Denison Ross fait de même. On sait cependant que le Sseu-yi kouan à sa fondation (1405) se composait de huit bureaux seulement (*Ming houei tien*, k. 221, 14 b) :

1 Tartare	3 Tibétain	5 Persan	7 Mongol
2 Joutchen	4 Sanscrit	6 Pai-yi	8 Birman

Et s'il fut augmenté par la suite, on n'y ajouta, autant que l'on sait, que deux bureaux, celui des Pa-pai 八百館 en 1511, et celui du Siam en 1579 (*Ming houei tien*, k. 221, 14 b). M. Denison Ross, qui constate qu'un vocabulaire siamois se trouve dans le manuscrit de Londres, daté de 1549, en conclut à une erreur du *Ming houei tien*: il était plus simple d'admettre que le manuscrit ne provenait pas du Sseu-yi kouan, où l'on n'enseignait ni le siamois, ni le coréen, ni le japonais, ni l'annamite, ni la langue des îles Ryūkyū. En dehors du Sseu-yi kouan, qui était chargé spécialement des textes écrits en langues étrangères, il existait sous les Ming un Bureau des Interprètes, *Houei-t'ong kouan* 會通館, dépendant du Ministère des Rites, où des interprètes de tous les pays 各國通事 étaient chargés de guider les ambassadeurs étrangers à la cour (*Ming houei tien*, k. 109). Ce bureau fut organisé dès le début du XV^e siècle, mais la date exacte n'est pas donnée (« depuis les périodes *hong-wou* et *yong-lo* »); il comptait dix-huit sections 處 (*ibid.*, k. 109, 3 a-4 a) :

1 Corée	7 Champa	13 Jou-tchen
2 Japon	8 Java	14 Ouigours
3 Ryūkyū	9 Sumatra	15 Tibet
4 Annam	10 Malacca	16 Ho-si
5 Cambodge	11 Tartares	17 Birmamie
6 Siam	12 Perse	18 Pai-yi, etc. du Yun-nan

Ces dix-huit sections (que HIRTH, *The Chinese Oriental College*, cite d'après le *Wou pei tche*, k. 227, 1 a, mais qu'il attribue par inadvertance au Sseu-yi kouan) semblent avoir existé dès l'origine; en tous cas la liste du *Ming houei tien* que je viens de citer se rapporte à la 5^e année *tch'eng-houa* (1469), époque où l'on réduisit à soixante le nombre total des interprètes. On constatera que les treize vocabulaires du *Houa yi yi yu* dans la collection Shōsai, ainsi que les dix du manuscrit de Londres concordent exactement avec les sections du *Houei-t'ong kouan*, tandis qu'ils diffèrent des bureaux du Sseu-yi kouan. C'est donc certainement du Bureau des Interprètes et non du Bureau des Traducteurs qu'émanent ces deux textes. Il est d'ailleurs facile de comprendre pourquoi ni le coréen, ni le japonais, ni l'annamite n'étaient étudiés au Sseu-yi kouan, école des Traducteurs: tous les actes officiels de ces pays étaient écrits en chinois; tandis que des interprètes de ces langues étaient nécessaires, les ambassadeurs écrivant mais ne parlant pas le chinois. Même pour d'autres royaumes, Cambodge, Siam, etc., on sait que pendant tout le XV^e et le XVI^e siècles la correspondance diplomatique avec la Chine, le Japon, et l'Annam se faisait en chinois, et c'est probablement l'explication de la date tardive de la fondation d'une chaire de siamois à l'École des Traducteurs.

La date de compilation des vocabulaires n'en reste pas moins difficile à déterminer; certaines parties au moins du manuscrit de Londres paraissent avoir été copiées en

langue annamite par le P. de Rhodes (1), permettra parfois de préciser les dates relatives des phénomènes les plus importants. A ce point de vue, pour

1549. (Cf. Denison Ross, *loc. cit.*, p. 692), mais les vocabulaires sont sûrement antérieurs ; il n'est guère vraisemblable qu'on ait réuni pour la première fois le vocabulaire malais sous le nom de langue du royaume de Malacca, près de quarante ans après la conquête et la destruction du royaume par les Portugais ; la fin du XV^e siècle (ou au plus tard les premières années du XVI^e siècle) me semble être la date la plus basse qu'on puisse attribuer à la compilation de ce vocabulaire. D'autre part, l'exemplaire de Kondô Morishige portait le nom de Ho Yuan-kie 火源契. Ce personnage reçut en 1382 l'ordre de composer un vocabulaire mongol et un recueil des décrets, rapports, pièces officielles en mongol avec traduction ; cet ouvrage fut terminé en 1388 ou 1389 et publié sous le titre de *Houa yi yi yu*, avec une préface de Lieou San-wou 劉三吾 (le nom personnel était K'ouen 昆 qu'il changea plus tard en Jou-souen 如孫, mais il est connu sous son *tseu*), vieux lettré fort célèbre à l'époque et qui venait cette année même (1388) d'être nommé directeur 學士 du Han-lin yuan (*Han-lin yuan ki* 翰林院記, k. 17, 1 a, ap. *Ling-nan yi chou* 嶺南遺書, 1^{er} 集). Il ressort des descriptions qui en sont données que les deux *Houa yi yi yu* n'ont rien de commun ; mais il n'est pas impossible que Ho Yuan-kie ait été chargé une trentaine d'années plus tard de la compilation de vocabulaires des langues étrangères, et M. Pelliot est peut-être un peu trop affirmatif en repoussant absolument cette attribution (*BEFEO*, IX (1909), 171) : l'argument tiré du nom de Malacca ne vaudrait plus pour un ouvrage du début du XV^e siècle, époque où des ambassadeurs de ce pays venaient à la cour de Chine presque annuellement. Toutefois une fausse attribution était trop facile, les deux livres ayant le même titre, pour qu'il soit possible d'en tenir compte pour la date de l'ouvrage. Enfin le *Ming che* (k. 97, 13 a) cite un *Yi yu* en deux chapitres de Yi King 尹耕, personnage d'ailleurs inconnu ; c'est peut-être là le prototype des vocabulaires actuellement existants. La Bibliothèque du Naikaku, à Tôkyô, renferme un *Yi yu*, manuscrit copié au Japon, composé par un certain Min-ngo chan jen 岷峨山人 de la dynastie des Ming, dont tout ce que je puis dire est que ce surnom paraît désigner un homme du Sseutch'ouan. Mais cela ne fournit aucun renseignement nouveau, et nous en sommes réduits à placer la composition du *Houa yi yi yu* des Ming au cours du XV^e siècle, sans pouvoir préciser davantage.

Le vocabulaire annamite contient quatorze cent sept mots annamites, représentés chacun par un caractère chinois, avec la traduction en chinois, (en réalité le nombre en est un peu moins élevé, plusieurs mots étant répétés). La représentation des mots annamites par des caractères chinois n'était pas très facile : les implosives finales disparaissent nécessairement, le chinois ayant perdu les siennes quand fut composé ce dictionnaire. De plus le vocalisme compliqué de l'annamite est assez mal figuré ; enfin les sourdes et sonores annamites sont confondues, et dans les expressions composées les mots annamites sont toujours rangés dans l'ordre chinois. Malgré ces défauts, la date ancienne de ce lexique le rend extrêmement utile.

(1) AL. DE RHODES, *Dictionarium annamitico-latinum*, Rome, 1649 (en réalité annamite-latin-portugais) ; *Linguae annamiticae seu tunchinensis brevis declaratio ; Catechismus pro iis qui volunt suscipere baptismum*, Rome, 1651 (latin et annamite). Ces ouvrages se rapportent au dialecte tonkinois. Pour le dialecte du Haut-Annam (Huè) au milieu du XVIII^e siècle, cf. LOUREIRO, *Flora cochinchinensis* (Berlin, 1793), d'où l'on peut tirer quelque trois cents mots annamites usuels. L'*Annan kiriyaku kô* (k. 1, 38) donne deux listes, l'une de quatre-vingt-cinq et l'autre de soixante mots annamites, transcrits en *kana*, l'une et l'autre remontant à la fin du XVIII^e siècle, mais je ne sais quel dialecte elles représentent.

la clarté de l'exposition, il m'a paru avantageux de diviser l'histoire de la langue annamite, d'après ces documents mêmes, en cinq périodes auxquelles j'ai donné les noms suivants :

- 1^o *Protoannamite* : avant la formation du sino-annamite ;
- 2^o *Annamite archaïque* : individualisation du sino-annamite (vers le X^e siècle) ;
- 3^o *Annamite ancien* : lexique chinois-annamite du *Houa yi yi yu* (XV^e siècle) ;
- 4^o *Annamite moyen* : dictionnaire du P. de Rhodes (XVII^e siècle) ;
- 5^o *Annamite moderne* : XIX^e siècle.

L'expression *préannamite* désignera le langage commun aux Annamites et aux Murong avant la séparation de ces langages.

Le système de transcription uniformément adopté est le suivant :

I. — *Système phonétique*. — 1^o Voyelles :

a e o ō i ü u r

ō : français *eu* ouvert (œuf) ; *ü* : français *u*. Les voyelles sont considérées comme ouvertes ; quand elles sont fermées, elles portent un accent circonflexe, à, è, ô, sauf dans un cas : la voyelle fermée correspondant à *ō* est écrite *u* ; aucune écriture locale ne distingue de nuance de timbre dans *i*, *ü*, *u*.

Suivant le procédé employé pour les langues indochinoises, la voyelle est supposée longue, et la brève est toujours marquée d'un signe : *ä*, *ě*, etc. Pour indiquer les semi-voyelles répondant aux voyelles autres que *i*, *u*, *ü*, le signe de la voyelle correspondante sera placé un peu au-dessus de la ligne : ^a, ^e.

2^o Consonnes :

GUTTURALES LABIALES DENTALES CACUMINALES PALATALES

Occlusives	{ Sourdes	non aspirées	<i>k</i>	<i>p</i>	<i>t</i>	<i>t̚</i>	
		aspirées	<i>k'</i>	<i>p'</i>	<i>t'</i>	<i>t̚'</i>	
	{ Douces	non sonores		<i>ɸ</i>	<i>d</i>		
		Sonores	non aspirées	<i>g</i>	<i>b</i>	<i>d</i>	<i>d̚</i>
Mi-occlusives	{ Sourdes	non aspirées			<i>ts</i>	<i>t̚s̚</i>	<i>č (t̚s̚)</i>
		aspirées			<i>ts'</i>		<i>č' (t̚s̚')</i>
	{ Sonores	non aspirées			<i>dʒ</i>		<i>j (d̚ʒ)</i>
		aspirées					<i>j'</i>
Nasales		<i>ñ</i>	<i>m</i>	<i>n</i>	<i>ŋ</i>	<i>ñ̃</i>	
Spirantes	{ Sourdes		<i>ʃ</i>	<i>f</i>	<i>ɸ</i>		
	{ Sonores		<i>ʒ</i>	<i>v</i>			
Sifflantes	{ Sourdes				<i>s</i>	<i>s̚</i>	<i>š</i>
	{ Sonores				<i>ʃ̃</i>	<i>š̃</i>	<i>š̃</i>
Semi-voyelles : <i>y</i> , <i>w</i> , <i>ü</i> , ^a , ^e , ^e , ^o							
Liquides : <i>r</i> , <i>l</i>							
Aspirées : <i>h</i> , ['] , [']							

La palatalisation est marquée par un *y* à droite de la lettre, au-dessus de la ligne : *k^y*, *č^y*, *d^y*. L'emploi respectif des signes *č*-*t̚s̚*, etc., pour un seul son et

aussi celui du signe spécial ñ. qui n'est pas compris dans ce tableau, seront expliqués ci-dessous.

II. — *Système tonique.* — Les tons sont marqués par des chiffres, de 1 à 5 placés à la suite de la syllabe, en haut ou en bas.

TONKINOIS ⁽¹⁾ SIAMOIS LAOTIEN ⁽²⁾					CHINOIS		
Egal	{ supérieur	a ¹	Egal supérieur	上平
	{ moyen	a	a	a	a		
	{ inférieur	à	ā	...	a ₁	Egal inférieur	下平
Montant	{ supérieur	á	a ²	Montant supérieur	上上
	{ inférieur	à	ā	á	a ₂	Montant inférieur	下上
Descendant	{ supérieur	a ³	Partant supérieur	上去
	{ inférieur	...	à	á	a ₃	Partant inférieur	下去
Romphant	{ supérieur	ā	a ⁴	Entrant supérieur	上入
	{ inférieur	a	a ₄	Entrant inférieur	下入
Retombant ⁽³⁾	{ supérieur	...	a	ā	a ⁵		
	{ inférieur	á	a ₅		

On ne doit établir aucun rapport entre les tons chinois et ceux des autres langues, qui portent le même chiffre : la façon dont se prononçaient les tons chinois classiques étant absolument inconnue, les chiffres désignent seulement l'ordre où ils ont été rangés par les phonéticiens indigènes. La valeur d'un même chiffre peut donc être différente suivant qu'il s'agit du chinois ou des autres langues. Mais comme la prononciation réelle de chaque ton n'importe pas, et comme le seul fait que les inflexions sont distinctes les unes des autres suffit ici sans qu'il soit utile de savoir en quoi consistent les différences, il m'a paru que ce défaut, d'ailleurs presque inévitable, était de peu d'inconvénient.

(1) On trouvera ci-dessous la concordance des tons du dialecte tonkinois avec plusieurs parlars des autres dialectes annamites. — Ce tableau est établi pour les finales vocaliques ou nasales; pour les finales implosives, en tonkinois, a doit être figuré par a₁ et non par a₁.

(2) D'après la notation du P. Guignard qui diffère de celle du dictionnaire de Cuaz.

(3) Sur ce ton, voir BRADLEY. *Graphic Analysis of the Tone-accent of the Siamese Language* (*Journ. Americ. Orient. Soc.*, 1911, XXXI. p. 282, sqq) où le *retombant supérieur* siamois est décrit sous le nom de *circumflex*. C'est une montée rapide suivie d'une sorte de tenue assez longue sur une note élevée, s'achevant par une chute brusque. — A ce ton correspond un ton contraire (a⁶) formé d'une descente, tenue sur une note grave et montée, qui ne paraît pas exister dans les langues thai connues, mais se rencontre dans certains dialectes chinois, à Teng-tcheou fou 登州府 (Chan-tong) par exemple (cf. FORKE, *A comparative study of Northern Chinese dialects*, *China Review*, XXI, 183). Suivant quelques personnes, ce serait la prononciation exacte du hòi tonkinois, mais je ne l'ai jamais entendu ainsi.

Pour toutes les langues qui ont une écriture, la transcription suit l'orthographe d'aussi près que possible (1) ; pour celles qui n'en ont pas, elle reproduit la prononciation actuelle ; pour l'annamite, les mots en orthographe officielle, dite *quôc-ngũ*, sont donnés entre parenthèses à la suite de la transcription qui, seule, serait inintelligible (2).

(1) En cambodgien et en pégoan, les cacuminales qui sont employées à rendre la douce non sonore dentale, sont transcrites *d*. Il n'y a pas de différence d'articulation entre *d* et *t*, dans ces deux langues. On sait que pour les langues mon-khmer la question est très discutée de savoir s'il faut transcrire d'après la prononciation ou d'après l'orthographe ; j'ai suivi cette dernière pour conserver la distinction des sourdes et des sonores ; toutefois je n'ai pas cru utile de pousser ce système à l'extrême comme fait le P. SCHMIDT (et d'après lui BLAGDEN) qui reproduit jusqu'aux abréviations graphiques du pégoan, et écrit *mwaï* pour *môy* par exemple, quand le signe *ai* est là seulement comme substitut du signe *y* trop long à tracer).

(2) Les principes de l'orthographe traditionnelle annamite sont si différents de ceux des transcriptions modernes qu'il n'est guère possible et qu'il serait peu utile de donner un tableau de concordance. Au lieu que l'on s'efforce généralement aujourd'hui de rendre chaque son par un même signe auquel on conserve toujours la même valeur en toute position, les inventeurs de cette écriture ne se sont jamais inquiétés des signes isolés, mais des signes accouplés, et la valeur de chaque lettre est presque toujours commandée par celle qui suit ou précède : par exemple en tonkinois, *i* précédé d'une consonne autre que *g* a la valeur de la voyelle *i* : *di* ; mais précédé de *g* et suivi d'une voyelle autre que *ê*, il sert simplement à modifier la prononciation de la consonne initiale : *giâ* (*ζa*) ; toutefois si, précédé de *g*, il est suivi de *ê*, il a une double valeur et sert à la fois à modifier le son de *g* et à marquer la voyelle *i* : *giêl* (*ζiêl*²). C'est ce principe constamment appliqué qui rend si difficiles tous les essais de réforme de ce système. La transcription adoptée ici ne tient pas compte de l'orthographe, mais seulement de la prononciation. Pour les voyelles isolées, elle ne présente pas de changements, si ce n'est que *â* tonkinois est rendu par *ô*, et que la quantité des voyelles, qu'on ne note d'ordinaire que pour *a*, est toujours indiquée. Cependant pour des raisons typographiques, je n'ai pas écrit le signe de la brève dans le cas où deux voyelles brèves sensiblement égales se suivant forment diphtongue : *âi*, *ôô*, *ôô*, *ôô*, etc. seront plus simplement écrits *ai*, *au*, *uô*, *uo*. Le groupe *uyê* (dans *uyên*, *uyêt*) en tonkinois est transcrit *uê*, *uê* (également pour *uê*), suivant l'initiale, ces formes me paraissant être celles qui se rapprochent le plus de la prononciation telle que je l'ai notée à l'aide du palais artificiel. — Quant aux voyelles groupées *ai*, *ay*, *ây*, et *ao*, *au*, *âu* elles représentent deux séries parallèles formées de *a*, *i* et de *a*, *u* en trois positions : 1^o *a* voyelle, *i*, *u* semi-voyelles ; 2^o *â*, *î*, *û* formant deux diphtongues voyelles brèves sensiblement égales (*ai*, *au*) ; 3^o *a* semi-voyelle, *i*, *u* voyelles ; elles sont transcrites *ay*, *ai*, ^a*i* ; *aw*, *au*, ^a*u*. Il est à remarquer que dans *ay*, *aw* l'élément final a presque le son *ê*, *ô* ; dans *ew*, *êw*, *iw* le son se rapproche de *o* et *u*. Ces modifications sans importance sont dues exclusivement à l'influence de la voyelle précédente : elles n'ont pas été notées, comme d'ailleurs une série de nuances vocaliques très faibles : par exemple, à Hanoi, *ô* dans la finale *ôy* (q-ng. *ôî*) a deux prononciations très nettement distinctes suivant le ton : *ôy* (*o* fermé) aux tons *sác*, *bãng*, *huyền*, *hỏi*, et *oy* (*o* moyen) au ton *nặng* ; et ce dernier ne se confond nullement avec *ôy* (*o* ouvert) qu'on écrit ordinairement *ôi*. La notation de ces nuances pratiquement négligeables aurait exigé des recherches très longues

I.

MODIFICATIONS DES CONSONNES INITIALES CHINOISES EN SINO-ANNAMITE.

On désigne sous le nom de sino-annamite la prononciation spéciale, différente de celle de tous les dialectes chinois, que les Annamites donnent aux caractères chinois. La langue chinoise est chez eux langue morte, et les mots ayant cessé d'avoir une évolution propre, sont soumis aux lois phonétiques annamites (1); ils ont subi de ce chef des altérations d'un genre particulier. Ces altérations sont d'autant plus sensibles que le développement phonétique de l'annamite s'est fait en sens contraire de celui du chinois. L'annamite, dont toutes les explosives initiales étaient, il y a dix siècles, sourdes ou sourdes aspirées, tendant à transformer peu à peu toutes ces sourdes en sonores, présente maintenant un système consonantique très développé, comprenant sourdes, sourdes aspirées et sonores. Au contraire, le chinois qui possédait anciennement des explosives sourdes, sourdes aspirées et sonores, a perdu ses sonores anciennes qu'il a transformées en sourdes. Il en résulte qu'aucune loi phonétique chinoise ne peut expliquer une forme annamite, de même qu'aucune loi phonétique annamite ne peut expliquer une forme chinoise.

La prononciation sino-annamite n'est pas uniforme : elle diffère un peu selon les provinces (2). En principe la prononciation étudiée ici est celle du dialecte tonkinois, parler de Hanoi; mais les prononciations spéciales aux dialectes du Haut-Annam et de la Cochinchine seront examinées chaque fois qu'elles apporteront quelques éclaircissements à l'histoire de la langue annamite.

L'examen le plus superficiel de la prononciation sino-annamite suffit à montrer qu'elle n'offre pas un système de correspondances régulières avec la prononciation chinoise actuelle, quels que soient les dialectes choisis pour cette comparaison. Les aspirées du kouan-houa sont rendues en sino-annamite

et absolument hors de proportion avec l'intérêt qu'elles pouvaient présenter dans une étude des consonnes initiales.

Les phonèmes annamites ont été décrits dans de nombreux ouvrages, grammaires, dictionnaires, manuels, etc. Je ne discuterai aucune de ces descriptions, qu'elles soient ou non d'accord avec les miennes, toutes — même, malgré son titre, le *Cuộc-ngữ et mécanisme des sons de la langue annamite* (Revue indochinoise, 1908) du capitaine Dubois — représentant seulement les opinions ou tout au plus la prononciation personnelle de l'auteur, sans jamais reposer sur aucune expérience.

(1) L'opinion, trop souvent émise, que le chinois étant devenu pour les Annamites une langue morte, le sino-annamite est immuablement fixé et ne subit aucun changement, n'a pas besoin d'être réfutée.

(2) Ainsi le caractère 封 (ch. de Pékin *fōn*¹) se lit à Hanoi *f^hōn*, à Saigon *p^hōn* et au Quang-binh *fuōn*¹; le caractère 誣 (pék. *wu*) se lit à Hanoi *vu*, à Saigon *b^hu* (écrit *vu*); le caractère 佛 (pék. *fō*) est prononcé à Hanoi *f^hō¹*, à Hué *f^hō¹*, et à Saigon *p^hō²* (bien que dans les trois cas on écrive également *phât*).

tantôt par des aspirées, tantôt par la sourde ou la sonore correspondante, sans qu'on puisse trouver dans la langue actuelle une raison quelconque de ces variations. Mais les équivalences deviennent régulières si on compare les initiales sino-annamites au système ancien des initiales chinoises, tel qu'il était avant la disparition des occlusives sonores. L'histoire de l'Annam explique ce fait : le pays, soumis à la Chine jusqu'à la fin du IX^e siècle, s'en sépara politiquement au X^e siècle : et depuis, les rapports restèrent assez lâches. Du jour où les Annamites, ayant secoué le joug chinois, cessèrent de connaître par l'intermédiaire des fonctionnaires et des bannis, si nombreux, la prononciation chinoise correcte, la prononciation sino-annamite commença à se former. C'est de la langue chinoise du IX^e et du X^e siècles de notre ère que le sino-annamite dérive (1). Il est sans intérêt de le comparer aux dialectes chinois modernes, les deux prononciations ayant évolué à part, l'une suivant les lois phonétiques annamites, les autres suivant les lois phonétiques chinoises.

(1) Quelques auteurs ont admis (sans d'ailleurs chercher à prouver ce postulat) que le sino-annamite représentait la prononciation des débuts de la conquête chinoise, c'est-à-dire du temps des Ts'in ou des Han (EDKINS, *Introduction to the Study of Chinese Characters*, p. 182 ; TERRIEN DE LACOUPERIE, *Les langues de la Chine avant les Chinois*, § 92, p. 53). C'est une théorie insoutenable. La forme même du sino-annamite montre qu'il représente un état relativement moderne du chinois. Par exemple, on sait qu'en chinois *f* et *v* sont issus dans certaines conditions d'anciens *p*, *p'*, *b*. La transformation paraît s'être faite tard, probablement sous les T'ang. Il est possible qu'à la fin du VI^e siècle elle n'ait pas encore commencé : le *Ts'ie yun* donne encore à tous les mots qui aujourd'hui ont une initiale *f*, comme 方, 府, 分, 封, etc., 峯, 芳, 孚, 撫, etc., 父, 扶, 符, etc., les anciennes initiales *p*, *p'*, *b* et s'en sert indifféremment pour expliquer la prononciation de mots à initiale occlusive ou spirante : par exemple 卑 (aujourd'hui *pei*) écrit 府移 $p^{y}(iu + 'y)ie = p^{y}ie$, à côté de 方 (aujourd'hui *fañ*) écrit 府兩 $p^{y}(iu + 'y)ian = p^{y}ian > fañ$; ou 平 (aujourd'hui *p'iañ*) écrit 符兵 $b^{y}(iu + b^{y})ieñ = b^{y}ieñ$, à côté de 房 (aujourd'hui *fañ*) écrit 符方 $b^{y}(iu + p^{y})ian = b^{y}ian > vañ$. Les prononciations japonaises du chinois ne peuvent donner aucun renseignement : le *kan-on*, qui est généralement considéré comme remontant au début des T'ang, confond toujours sourde et sonore ; et *p*, *p'*, *b*, *f*, *f'*, *v* chinois y sont tous six représentés par une même consonne, probablement un ancien *p*, devenu aujourd'hui *h* ou *f* suivant la voyelle du mot ; et le *go-on*, qui distingue les sourdes des sonores, a généralement *h* et *f* pour chinois *p*, *p'*, *f*, *f'*, et *b* pour chinois *b* et *v*. On a parfois cherché à expliquer ces confusions en supposant que ces prononciations remontent à une époque antérieure à la formation de *f* et *v* chinois ; le fait n'est pas impossible, mais il ne faut pas oublier que la pauvreté du système consonantique japonais ne lui permettait en aucune façon de distinguer *p* de *f* ou *b* de *v*.

Cette évolution était complètement achevée au XI^e siècle, car dans les tableaux de Sseu-ma Kouang, la répartition des occlusives et des spirantes labiales est (si on ne tient pas compte des modifications dues à la disparition des sonores en chinois moderne) la même qu'aujourd'hui. Le sino-annamite reproduisant exactement cette répartition, dérive donc d'un état de la langue chinoise peu antérieur au début des Song.

Les phonéticiens chinois du temps des Song (et peut-être de la fin des T'ang) ont dressé le tableau des initiales anciennes du chinois, telles qu'ils les restituaient d'après les anciens dictionnaires (1). Ils ont choisi trente-six caractères appelés 卅字 qui servent à désigner chacune des 36 consonnes initiales. Voici ce tableau, avec les équivalences dans le système de transcription adopté ici (2):

	SOURDES 清	SOURDESASPIRÉES 次清	SONORES 濁	NASALES 半清半濁
Gutturales 牙音	見 <i>k</i>	溪 <i>k'</i>	羣 <i>g</i>	疑 <i>ŋ</i>
Dentales 舌頭音	端 <i>t</i>	透 <i>t'</i>	定 <i>d</i>	泥 <i>n</i>
Palatales 舌上音	知 <i>č</i>	徹 <i>č'</i>	澄 <i>j</i>	娘 <i>ŋ</i>
Labiales (occlusives) 重唇音	幫 <i>p</i>	滂 <i>p'</i>	並 <i>b</i>	明 <i>m</i>
Labiales (spirantes) 輕唇音	非 <i>f</i>	敷 <i>f'</i>	奉 <i>v</i>	微 <i>w</i>
Sifflantes 齒頭音	精 <i>ts</i>	清 <i>ts'</i>	從 <i>dʒ</i>	
Chuintantes 正齒音	心 <i>s</i>	穿 <i>ts'</i>	邪 <i>ʃ</i>	
	照 <i>ts</i>		狀 <i>dʒ</i>	
Aspirées 喉音	審 <i>ʃ</i>		禪 <i>ʃ</i>	
..... 半舌半齒	影		匣 <i>ɣ</i>	
		來 <i>l</i>		日 <i>ŋ</i>

(1) Pour la bibliographie de ce paragraphe, voir l'appendice.

(2) Le système suivi est à peu de chose près celui de SCHAANK, *Ancient Chinese Phonetics*. J'ai seulement adopté les signes č, j, ŋ, ʃ, ʒ, ts, dʒ pour représenter les palatales que Schaank écrit, d'après l'étymologie que leur attribuent les Chinois, ty, dy, ny, sy, etc. Pour 日 qu'il transcrit lr, la valeur véritable est inconnue. Dans les inscriptions mongoles du XIII^e siècle, à une époque où il avait déjà dans les dialectes du Nord ses deux prononciations actuelles ʒ et ʃr, il est toujours transcrit ʒ (aussi bien dans 而, 二 que dans 日, 仁); déjà au temps des T'ang il apparaît une fois sous cette forme dans un manuscrit manichéen (王); et cette prononciation est bien d'accord avec le kan-on japonais qui le rend généralement par ʒ: 而 ʒi, 人 ʒin, etc. D'autre part les transcriptions sanscrites lui attribuent une toute autre valeur: dans Hiuan-tchouang les caractères qui ont cette initiale rendent ordinairement ny; et cette prononciation s'accorde avec le go-on japonais n, le sino-annamite ŋ, et les prononciations des dialectes chinois méridionaux, cantonais, hakka, etc. Il ne me paraît pas improbable qu'il faille voir dans ces différences de valeur d'une même initiale à la même époque une différence dialectale, 日 étant proche de ʒ dans le nord et de ŋ dans le centre de l'empire.

MM. CHAVANNES et PELLIOU ont supposé récemment (*Un traité manichéen retrouvé en Chine, Journ. As., XVIII, 1911, p. 538*) que cette initiale avait une prononciation analogue à ʒŋ; cette hypothèse aurait l'avantage de rendre compte de la valeur jŋ qu'elle prend parfois dans les transcriptions du sanscrit, mais par ailleurs elle me semble présenter quelques difficultés. J'ai adopté pour représenter l'initiale 日 le signe ŋ parce qu'il existait dans le matériel typographique. Cette initiale était considérée comme toujours mouillée et suivie de i.

Les consonnes initiales peuvent se présenter sous quatre aspects : 1° sans modifications 甘 *kam* ; 2° mouillées 交 *k^haw* ; 3° labialisées 廣 *kwan* ; 4° mouillées et labialisées 江 *k^hwan*. De plus les finales se présentent sous deux formes suivant que la voyelle principale, celle qui donne la rime, est ou n'est pas précédée de la voyelle *i* (1).

Toutes les consonnes ne subissent pas toutes ces modifications : certaines d'entre elles ne sont jamais mouillées, comme les dentales, les sifflantes, les palatales et les chuintantes (2) ; quelques-unes ne se rencontrent que suivies de *i*, comme *g* ou comme ' ; ou bien n'existent que tout à la fois mouillées et suivies de *i*, comme *ñ*. La présence de la semi-voyelle labiale ne paraît avoir aucune influence sur ces phénomènes. D'autre part la finale peut influencer sur l'initiale : c'est seulement devant la voyelle *a* que l'initiale peut être mouillée

(1) Dans le système d'épellation des mots chinois dit *fan-ts'ie*, le 1^{er} caractère (切) donne l'initiale et la palatalisation, le 2^e caractère (韻) indique la finale (y compris la voyelle), la labialisation de l'initiale et le ton. SCHAAK, *loc. cit.*, p. 484, suppose à tort que les Chinois ont divisé le mot en trois parties : initiale, voyelle, finale. Son erreur repose sur une fausse interprétation des mots 廣通侷狹 qu'il considère comme une désignation de la voyelle. En réalité il n'en est rien. Les préliminaires du *Sseu cheng teng tseu* expliquent assez clairement que ce sont là des formules qui servent à désigner les cas où, dans le *fan-ts'ie*, on a dû se servir de mots d'une catégorie différente de la catégorie réelle du mot : « On désigne sous le nom de *kouang-t'ong* 廣通, le cas où des caractères de la 3^e catégorie sont seuls employés pour des caractères de la 4^e catégorie. On appelle *kiu-hia* 侷狹 celui où les caractères de la 4^e catégorie sont peu nombreux et ceux de la 3^e catégorie très nombreux. Ainsi pour tous les mots à initiale labiale, gutturale ou aspirée, dont la finale appartient à l'une des rimes 支, 脂, 真, 諒, 仙, 祭, 清, 宵, si (le caractère employé dans le *fan-ts'ie* pour écrire) cette finale a pour initiale 來, 日, 知, 照, ou une sifflante à la 3^e catégorie, conformément à la règle du *kouang-t'ong*, on le cherchera sous son initiale à la 4^e catégorie. Exemples : 余之切頤 'iu (4^e catégorie) + ċiċ (3^e catégorie) = 'iċ (4^e catégorie) 碑招切標 *piey* (4^e catégorie) + tsċw (3^e catégorie) = *piċw* (4^e catégorie). — Quand la finale appartient aux rimes 東, 鍾, 陽, 漁, 蒸, 尤, 鹽, 侵, si (le caractère employé pour écrire) cette finale a pour initiale ' ou ' , ou une sifflante à la 4^e catégorie, conformément à la règle du *kiu-hia* on les cherchera sous leur initiale à la 3^e catégorie. Exemples : 居容切恭 *k^hiu* (3^e catégorie) + 'iuñ (4^e catégorie) = *k^hiuñ* (3^e catégorie) ; 居悚切拱 *k^hiu* (3^e catégorie) + siuñ (4^e catégorie) = *k^hiuñ* (3^e catégorie). » (*Sseu cheng teng tseu*, 3 a-b).

Ces règles n'apportent pas dans le système du *fan-ts'ie* l'imprécision qu'on pourrait croire. Il n'y a aucun danger de confusion dans l'emploi de mots de la 4^e catégorie comme 容 ou 悚 pour servir de finale à des mots de la 3^e catégorie à initiale gutturale, car aux finales *oñ-uñ* il n'existe pas un seul mot de la 4^e catégorie à gutturale initiale.

Le système paraît d'ailleurs avoir été perfectionné par Lieou Kien, qui, au lieu d'employer ces quatre mots deux à deux, les emploie chacun séparément avec un sens précis.

(2) Les Chinois considèrent les palatales et les chuintantes comme respectivement issues des dentales et des sifflantes mouillées ; par suite, ni les unes ni les autres ne pouvaient autrefois être mouillées. Aujourd'hui en pékinois, il existe des sifflantes et des dentales mouillées, mais les palatales ne le sont jamais.

sans qu'il se produise un *i* intercalaire (1); avec les finales labiales *w, m, p*, l'existence de la semi-voyelle labiale après la consonne initiale est impossible (2).

Pour tous les phonéticiens chinois du XI^e et du XII^e siècle, comme déjà pour leurs devanciers, les créateurs du système *fan-t'sie*, les mots chinois sont répartis en deux grandes classes : les uns sont prononcés avec la semi-voyelle labiale après l'initiale : c'est ce qu'ils appellent *ho-k'euou* 合口; les autres sans semi-voyelle labiale : c'est ce qu'ils appellent *k'ai-k'euou* 開口. De plus, dans chacune de ces classes, une syllabe composée d'une initiale, d'une voyelle et d'une finale données, présente quatre catégories appelées 等, suivant que l'initiale est mouillée ou non, et que la voyelle est précédée ou non de la voyelle *i* :

	K'AI-K'EOU	HO-K'EOU
1 ^{re} catégorie	<i>k-añ</i>	<i>k-wañ</i>
2 ^e catégorie	<i>k^y-añ</i>	<i>k^y-w-añ</i>
3 ^e catégorie	<i>k^y-i-añ</i>	<i>k^y-w-i-añ</i>
4 ^e catégorie	<i>k-i-añ</i>	<i>k-w-i-añ</i>

Mais cette théorie construite sous les Song à l'aide de documents anciens répondait à un état ancien de la langue, qui, dès l'époque où elle fut formulée,

(1) Voir cependant quelques exceptions pour la finale *ñ*. Pour les palatales et les chuintantes, la 2^e catégorie ne désignant pas une initiale mouillée, il n'y a pas à en tenir compte.

(2) C'est ce phénomène qu'a déjà constaté le P. Cadière dans sa *Monographie de la semi-voyelle labiale*, n^o 414 (BEFEO, IX (1909), 704); mais il l'exprime d'une façon qui n'est pas absolument correcte; on ne peut dire que « le sino-annamite perd la semi-voyelle labiale dans les formes à consonne labiale finale », puisque des formes contenant à la fois cette semi-voyelle et une labiale finale étaient impossibles en chinois et par suite n'ont jamais pu exister en sino-annamite. En fait, c'est là une règle de phonétique purement chinoise, qui est fautive en ce qui concerne l'annamite, cette langue admettant l'existence de la semi-voyelle labiale dans les mots à labiale finale : dans *nwam₄* (*ngoam*) happer; *kwäm²-kwăp²* (*quăm-quăp*) crochu; *k'wăm₁* (*khoăm*) sinueux, etc. Les mots de cette sorte sont du reste fort rares en annamite, et dans la plupart des cas que relève le P. Cadière, il s'agit en réalité de la voyelle *ä*: *nwôm²* (*nhuôm*) être infecté; *tuôm-luôm* malpropre; *nuôm²* (*nuôm*) colline.

En chinois même, la question est très controversée, et si Sseu-ma Kouang n'admet jamais la semi-voyelle avec les finales *aw-iew, o-iu, o^u, oñ-iuñ, am-iem, iëm*, l'auteur anonyme du *Yun king* l'admet dans tous les cas. Il ne me paraît avoir raison que dans un cas, pour les mots à voyelle *u*. Il existe certainement des mots au *ho-k'euou*, dans cette série; il y a une forme qui le montre clairement, c'est celle que les phonéticiens chinois classent dans l'initiale 微. Etant donnée sa prononciation moderne, le mot 無 par exemple est nécessairement un mot au *ho-k'euou*: *m^ywiu* > *wu*. Ces mots existent seulement à la rime 虞 et jamais à la rime 模 (ni aux rimes correspondantes des autres tons); la différence des deux rimes est probablement que l'une est au *k'ai-k'euou* et l'autre au *ho-k'euou*, car la comparaison des caractères employés comme finales dans le *fan-t'sie* montre que dans chacune de ces rimes il y a unité. Mais pour toutes les autres finales il paraît bien avoir tort, et rien ne me semble justifier la séparation qu'il fait de mots avec ou sans semi-voyelle labiale.

avait subi bien des modifications. La plus grave est que la présence de l'*i* intercalaire avait, dans les mots de la 3^e et de la 4^e catégories, amené un changement du vocalisme, par lequel *a* se changerait en *e*, et *o* en *u*, de façon à donner le tableau suivant des finales (1).

1^o Aux trois premiers tons :

1^{re} et 2^e catég. : *a aň* (2) *an am aw ay* (3) *ǝ* (4) *ǝň ǝn ... o oň* ^o*u*
 3^e et 4^e catég. : *ie iaň ien iem iew iey iě iěň iěn iém iu iuň i^ou*

2^o Au jou-cheng :

1^{re} et 2^e catég. : *ak at ap ǝk ǝt ... ok*
 3^e et 4^e catég. : *iek iet iep iěk iět iěp iuk*

Il n'y a d'exception que pour les mots à initiale *f, f', v, (m)w* ; ils sont classés à la 3^e catégorie, mais dans tous les dialectes et dans la prononciation annamite, leur vocalisation est celle des deux premières catégories, quelles que soient la voyelle et la finale.

La semi-voyelle labiale paraît avoir été aussi une cause de perturbations importantes, mais difficiles à déterminer ; quand l'initiale était une occlusive labiale, *w* paraît être toujours tombé devant la voyelle *a* ou la diphtongue *ie*, mais au contraire s'être conservé devant les voyelles *ǝ, o* ou les diphtongues *iě, iu*. Après les autres initiales, il paraît s'être maintenu, mais avoir entraîné généralement la chute de la palatalisation et peut-être aussi de la voyelle intercalaire *i*. Mais ce fait n'est pas aussi clair.

Dans les restitutions de mots chinois anciens qui sont données ci-dessous, je figure toujours la forme théorique du mot telle qu'on la déduit du *fan-ts'ie*, en négligeant ces modifications ; cependant, je note le changement de voyelle

(1) Au *k'ai-k'eu*. Pour les finales qui existent au *ho-k'eu*, il suffit d'ajouter devant la semi-voyelle *w*.

(2) La finale *aň* ne paraît pas sujette au changement de vocalisme.

(3) La 2^e et la 4^e catégorie n'existent à cette finale qu'au *ho-k'eu*.

(4) J'adopte la transcription *ǝ* pour la voyelle assez vague, mais certainement brève de cette terminaison ainsi que celle de *ǝň, ǝn*. C'est, je pense, un son analogue que veulent noter M. Chavannes et M. Pelliot en écrivant *y*, « qui représente un *i* très sourd » (*Un traité manichéen retrouvé en Chine, J. As., 1911, XVIII, p. 521, n. 1*). La valeur primitive de *ǝn* et *ǝň* était probablement *ǎ*, car ces mots riment avec les finales *an* et *aň* dans le *Che king* et les poètes des Han, et de plus ils se rencontrent avec initiale mouillée non suivie de *i* (2^e catégorie), ce qui, hors ce cas, ne se produit jamais que pour des mots à voyelle *a*. Elle est plus douteuse pour *ǝ*, mais il faut remarquer que les mots ayant cette finale non précédée de *w* forment un groupe spécial : ce sont les mots à initiale sifflante *ts, ts', dz, s, z*. (此, 思, 子, etc.), qui, aujourd'hui encore, ont conservé un son vocalique très particulier. — Au *ho-k'eu*, j'écris *wǝ, wǝn, wǝň* ; mais il est probable que *ǝ* n'était guère qu'une voyelle de transition entre *u* et la nasale.

(5) La 1^{re} et la 2^e catégorie n'existent pas à cette finale.

suivant la catégorie (1). Il serait en effet impossible de déterminer quelles modifications se sont produites avant le X^e siècle et lesquelles se sont produites après, sans faire intervenir la prononciation sino-annamite, le seul témoignage daté approximativement (2). Par suite les faits obtenus par ce moyen ne pourraient servir à l'étude du sino-annamite. Au reste, ces modifications ne portant pas sur la consonne initiale, il n'est pas nécessaire d'en tenir compte.

Les Annamites ont fait subir aux anciennes initiales chinoises une série de transformations qui ont changé toute l'économie du système. Occlusives et mi-occlusives, nasales, fricatives, aucune catégorie n'est indemne, si certaines lettres particulières restent intactes. Le fait le plus caractéristique de cette prononciation est que jamais les sourdes et les sonores chinoises n'ont subsisté côte à côte dans une même classe : tantôt il ne reste que la sourde, et la sonore s'est confondue avec elle (gutturales, palatales, sifflantes) ; tantôt le contraire s'est produit, et la sourde a passé à la sonore correspondante (dentales et labiales). Cette règle ne souffre aucune exception. De plus le sino-annamite n'admet pas l'existence des consonnes initiales mouillées devant *i*, si fréquentes en chinois ancien, et dans ce cas, la palatalisation disparaît toujours.

1. — Gutturales.

Les gutturales sourde et sonore du chinois, *k* et *g*, sont l'une et l'autre représentées en annamite par la sourde *k* (3). Il n'y a aucun mot sino-annamite commençant par la gutturale sonore *g*.

(1) Par conséquent, les restitutions proposées n'impliquent jamais que le mot se soit véritablement prononcé à une époque quelconque comme il y est donné. Soit par exemple le mot 金 transcrit *k^hiêm* : cette forme n'est pas destinée à figurer une prononciation, elle est seulement un symbole indiquant qu'il s'agit d'un mot de la 3^e catégorie (initiale mouillée suivie de la voyelle *i*), à initiale gutturale sourde, à finale labiale nasale, et à voyelle *ɛ*. Mais il est impossible de dire si ces trois caractères palatalisation de l'initiale, voyelle *i* intercalaire, vocalisation en *ɛ*, ont jamais coexisté. Il est possible que *ɛ* soit tombé très tôt ; et peut-être vers la fin des T'ang la prononciation du mot était-elle voisine de *kim* plutôt de *k^hiêm* ; mais il n'y a aucun moyen de le savoir. Dans l'état actuel des études, on ne peut restituer avec quelque sûreté que des formes théoriques contenant chacune toutes les caractéristiques de la classe à laquelle elle appartient. Peut-être même aurait-il été préférable de ne pas noter le changement de vocalisation entre les deux premières et les deux dernières catégories ; toutefois le phénomène est si général et si constant qu'il m'a paru difficile de n'en pas tenir compte. La question est d'ailleurs de peu d'importance dans un travail spécialement destiné à l'étude des consonnes initiales.

(2) Les transcriptions de mots chinois fournies par les manuscrits trouvés en Asie Centrale sont trop peu nombreuses pour être d'un grand secours ; de plus, elles paraissent (le fait a déjà été remarqué) reproduire parfois des prononciations dialectales.

(3) Les gutturales annamites *k*, *k'*, *g*, *h* sont toujours des articulations vélares, et, quoiqu'on en ait dit, les différences orthographiques *c*, *k*, *qu*, *g*, *gh*, *ng*, *ngh*, ne sont pas justifiées ; cependant, comme il est naturel, l'articulation devant une voyelle palatale se fait plus en avant, mais sans jamais cesser d'être vélaire.

Chinois *k* = s.-a. *k*

甘 <i>kam</i>	<i>kam</i> (<i>cam</i>)	景 <i>k^hièn¹</i>	<i>kièn</i> (<i>kièng</i>)
見 <i>kien³</i>	<i>kièn³</i> (<i>kièn</i>)	高 <i>kaw¹</i>	<i>kaw</i> (<i>cao</i>)
功 <i>koñ¹</i>	<i>kõñ</i> (<i>còng</i>)	記 <i>k^hiè³</i>	<i>ki³</i> (<i>ki</i>)
金 <i>k^hiém¹</i>	<i>kim</i> (<i>kim</i>)	居 <i>k^hiu¹</i>	<i>ku</i> (<i>cư</i>)
剛 <i>kañ₁</i>	<i>kron</i> (<i>cương</i>)	九 <i>k^hi⁰u</i>	<i>kuw₂</i> (<i>cừu</i>)

Chinois *g* = s.-a. *k*

近 <i>g^hièn₂</i>	<i>kõñ₄</i> (<i>cậ</i>)	奇 <i>g^hiè₁</i>	<i>ki₁</i> (<i>ki</i>)
及 <i>g^hièp₄</i>	<i>kõp₁</i> (<i>cậ</i>)	忌 <i>g^hiè₃</i>	<i>ki₄</i> (<i>ki</i>)
巨 <i>g^hiu₂</i>	<i>ku₄</i> (<i>cư</i>)	竭 <i>g^hiè₄</i>	<i>kiè₁</i> (<i>kiè</i>)
舊 <i>g^hi⁰u₃</i>	<i>kuw₄</i> (<i>cừu</i>)	喬 <i>g^hiew₁</i>	<i>kièw₁</i> (<i>kièu</i>)
舅 <i>g^hi⁰u₂</i>	<i>k^hu₄</i> (<i>cậ</i>)	極 <i>g^hièk₄</i>	<i>kăk₁</i> (<i>cưc</i>)

L'annamite actuel possède à la fois *k* et *g*. Parmi les mots chinois à gutturale initiale empruntés par l'annamite et entrés dans l'usage courant, les uns ont la gutturale sourde, les autres la gutturale sonore.

Il n'y a aucun rapport entre la répartition du *g* et du *k* initiaux en annamite moderne et leur répartition en ancien chinois, puisqu'on a indifféremment :

$$\left. \begin{array}{l} \text{ch. } k \\ \text{ch. } g \end{array} \right\} = \text{ann. } k \qquad \qquad \qquad \left. \begin{array}{l} \text{ch. } k \\ \text{ch. } g \end{array} \right\} = \text{ann. } g$$

Voici quelques exemples :

Chinois *k* = s.-a. *k* = ann. *g*

肝 <i>kan¹</i>	<i>kan</i> (<i>can</i>)	<i>gan</i> (<i>gan</i>)	foie
鋼 <i>kan¹</i>	<i>kron</i> (<i>cương</i>)	<i>gañ</i> (<i>gang</i>)	fonte
記 <i>k^hiè³</i>	<i>ki³</i> (<i>ki</i>)	<i>gi</i> (<i>ghi</i>)	inscrire, noter
寡 <i>kwa²</i>	<i>kwa₂</i> (<i>quả</i>)	<i>gwa²</i> (<i>goá</i>)	veuf

Chinois *k* = s.-a. *k* = ann. *k*

感 <i>kam²</i>	<i>kam₂</i> (<i>cảm</i>)	<i>kam²</i> (<i>cảm</i>)	remercier
卷 <i>k^hwièn²</i>	<i>kuèn₂</i> (<i>quyền</i>)	<i>kuòn²</i> (<i>cuòn</i>)	livre, rouleau
急 <i>k^hièp³</i>	<i>kõp²</i> (<i>cấp</i>)	<i>kíp²</i> (<i>kíp</i>) (1)	prompt, urgent
劫 <i>k^hièp⁴</i>	<i>kièp²</i> (<i>kièp</i>)	<i>kuop²</i> (<i>cưóp</i>)	enlever de force

Chinois *g* = s.-a. *k* = ann. *g*

近 <i>g^hièn₂</i>	<i>kõñ₄</i> (<i>cậ</i>)	<i>gõñ₄</i> (<i>gậ</i>)	près de
彊 <i>g^hian₃</i>	<i>kron₄</i> (<i>cương</i>)	<i>gron₄</i> (<i>gương</i>)	s'efforcer

Chinois *g* = s.-a. *k* = ann. *k*

旗 <i>giè₁</i>	<i>ki₁</i> (<i>ki</i>)	<i>ky₁</i> (<i>cờ</i>)	drapeau
及 <i>g^hièp₄</i>	<i>kõp₁</i> (<i>cậ</i>)	<i>kip₁</i> (<i>kip</i>)	atteindre
騎 <i>giè₃</i>	<i>ki₄</i> (<i>ki</i>)	<i>ky⁴</i> (<i>cờ</i>)	monter à cheval

On ne peut donc voir dans ces faits la trace d'un état ancien, perdu par le sino-annamite mais conservé par la langue vulgaire, où les sourdes et les sonores chinoises auraient été représentées respectivement par la sourde et la sonore annamites, puisque l'annamite présente exactement la même confusion que le sino-annamite. En fait la seule manière d'expliquer les formes populaires est d'admettre que le *g y* représente un *k* plus ancien, ce qui revient à dire qu'elles ont passé par l'intermédiaire du sino-annamite.

Il me paraît ressortir de là que vers le X^e siècle, l'occlusive gutturale sonore n'existait pas en annamite. Cette hypothèse est confirmée par la comparaison de l'annamite avec les dialectes mư̄ng où la sourde répond indifféremment à la sourde et à la sonore annamite, même dans le dialecte de Lãng-lỡ où il existe bien deux occlusives gutturales sonore et sourde, mais où leur répartition est absolument indépendante de celle de l'annamite.

Poisson Tourterelle Crapaud Fourmi Bois à Avoir Arbre⁽¹⁾ Enfant Riz cuit brûler

TONKINOIS	ka ²	bô ₁ -k ^a u ⁽²⁾	kôk ²	kiên ²	kuy ₂	ko ²	k ^a i	kon	kôm
— (Q.-NG.)	cá	bô-cáu	cóc	kiên	cúi	có	cáy	con	côm
THẠCH-BÌ	ka ₂	...	kok ²	kiên ₂	...	ko ₂	kỗl	kon	kôm
MÌ-SƠN	ka ₂	...	kok ²	ko ₂	...	kon ₁	kôm ₁
NGỌC-LẶC	ka ₃	ku	...	kiên ₃	kuy ₁	ko ₃	kỗn-kỗn	kon	kôm
NHƯ-XUÂN	ka ₁	ku-ku	kok ₂	kiên ₁	kuy ₁	ko ₁	kỗn-kỗn	kon	kôm
LÂM-LA	ka ₁	...	kaok ₃	kiên ₁	kuy ₂	ko ₁	kỗn	kon	kôm
LẶNG-LỠ	ka ₂	...	kếp	...	kũn	ko ₂	gỗn ₁	kon ₁	gôm ₁
HẶ-SẶU	ka ⁵	(ku-k ^a ô ⁵)	kok ₁	kiên ⁵	kuy ₁	ko ⁵	kỗl	kon	kôm
NGUỒN	ka	...	kok	kiên	kon	kôm
UY-LỒ	ka	ku ⁵ -ku ⁵	...	ken	kũr ₁	ko	kỗl ₃	kon ⁵	kôm ⁵
THÁI-THỊNH	ka ⁵	kiên ⁵	kuy ₁	ko ⁵	kỗl	kon	kôm
HƯNG	ka ⁵	...	kôt ₃	ken ⁵	kui ₃	ko ⁵	kỗl	kon	...
KHÔNG-KHỀNG	ka	...	kol	k'en	kui ^h	kon	...
SEK	ka	...	k'uoł	k'iem	kon	...

(1) On écrirait en quôc-ngữ *cáy* et *cán*, *cál*, et cette identité apparente de la voyelle a fait supposer parfois une identité réelle (cf. CADIERE, *La question du quôc-ngữ*, ap. *Textes et documents relatifs à la réforme du quôc-ngữ*, p. 12). Il suffit de transcrire phonétiquement les deux sons pour montrer combien ils sont éloignés. De fait, malgré les apparences, ^a de *k^ai* et *ỗ* de *kỗl*, n'ont probablement rien de commun : celui-ci représente un simple assourdissement de *l*, très fréquent même en annamite, et le premier, au contraire, un élargissement de *ĩ* (allongement de *l* compensatoire de la chute de *l* final), tel qu'on le trouve dans le dialecte du Haut-Annam : Nhỏ-lâm *gi²* = Yèn-dụng *g^ai₂*, fille; et entre ce dialecte et le tonkinois : Nhỏ-lâm *d^hi₁* = Tonkin *z^ai₁*, se lever. En sorte que la correspondance étymologique serait :

$$\begin{array}{l} *kil < \begin{cases} \text{ann.} & *kĩ < k^a i \\ \text{mư̄ng} & kỗl < kỗn \end{cases} \end{array}$$

Le mot est d'origine mon-khmer; cf. cambodgien *găl*, tronc d'arbre.

(2) Dialecte du Haut-Annam : *bô-cu*. — Le mot *ku-k^aô⁵* (dialecte de Ha-sru) a son correspondant dans le dialecte du Haut-Annam : Yèn-dụng, *kon' ku' sãw₂* (*con cu são*).

	Poulet	Chanter	Fille	Tronc	Riz décortiqué	Talon	Hair
TONKINOIS	<i>ga₁</i>	<i>gai²</i>	<i>gay²</i>	<i>g⁵ok²</i>	<i>gaw₄</i>	<i>got²</i>	<i>g⁵et²</i>
— (Q.-NG.)	<i>gà</i>	<i>gáy</i>	<i>gái</i>	<i>gòc</i>	<i>gao</i>	<i>gól</i>	<i>ghét</i>
THẠCH-BÌ	<i>ka</i>	...	<i>kay₂</i>	<i>kòk²</i>	<i>kaw₂</i>
MÌ-SƠN	<i>ké¹</i>	<i>kòk²</i>	<i>kaw₂</i>	<i>koyč^{y2}</i>	<i>keáč^{y2}</i>
NGỌC-LẶC	<i>k'a</i>	<i>kăn₃</i>	<i>kay₃</i>	<i>kol₄</i>	<i>k'et₄</i>
NHƯ-XUÂN	<i>ka</i>	<i>kăn₁</i>	<i>kay₁</i>	<i>kol₂</i>	<i>ket₂</i>
LÂM-LA	<i>k'a</i>	<i>kăn₃</i>	<i>kay₃</i>	<i>(kòn⁵)</i>	<i>k⁰u₂</i>	<i>kol₂</i>	<i>ket₂</i>
LÀNG-LỠ	<i>ga₁</i>	<i>kăn₂</i>	<i>ké₂</i>	...	<i>g⁰o₂</i>	<i>guol₂</i>	<i>kéat₂</i>
HÀ-SỬ-U	<i>ka</i>	<i>kāl</i>	<i>kay⁵</i>	<i>kòk₁</i>	<i>kaw⁵</i>	<i>kol₄</i>	<i>keat₄</i>
NGUỒN	<i>ka</i>	...	<i>kay</i>	<i>kòk</i>	<i>k⁰u</i>
UỠ-LỎ	<i>ka⁵</i>	<i>kār</i>	<i>ké</i>	<i>(kól₂)</i>	<i>ko</i>	<i>kót</i>	<i>ket</i>
THÁI-THỊNH	<i>ka</i>	<i>kāl⁵</i>	<i>kay⁵</i>	<i>k⁵ok₄</i>	<i>kaw⁵</i>	<i>koič^{y4}</i>	<i>ket₄</i>
HUNG	<i>ka²</i>	[<i>ka</i>]	<i>ké⁵</i>	...	<i>kó²</i>	...	<i>keat²</i>
KHÔNG-KHÈNG	<i>ka</i>	<i>kal</i>	<i>ké</i>
SEK	<i>ka</i>	...	<i>ki</i>	<i>tũ-kuk</i>	<i>tõ-ko</i>

La comparaison avec les langues mon-khmèr et les langues thai laisse voir un phénomène analogue, mais un peu plus complexe. La sourde et la sonore annamite répondent chacune indifféremment à la sourde et à la sonore de ces langues.

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAR	RONGAO	KHA	CHAM	
Poisson	<i>ka² (cá)</i>	<i>ka</i>	...	<i>ka</i>	<i>ka</i>	<i>ka</i>	<i>ka</i>	{ <i>a-kan</i> <i>i-kan</i>	
Courbé	<i>kôn (cong)</i>	<i>kũn</i>	<i>añ-kũn</i>	...	<i>kuñ</i>	<i>kũn</i>	<i>kòòk</i>	<i>koñ, kũn</i>	
Enfant	<i>kon (con)</i>	<i>kon</i>	<i>kun</i>	<i>kòn</i>	<i>kon</i>	<i>kon</i>	<i>kon</i>	...	
Ceux (1)	<i>ke₂ (kè)</i>	...	<i>ge, gey</i>	...	<i>gi</i>	<i>gít</i>	<i>gørh</i>	<i>ki</i>	
Menton	<i>kãm₁ (cãm)</i>	...	<i>d'-gãm</i>	<i>gãm</i>	<i>kañ</i>	<i>kañ</i>	<i>(kap)</i>	<i>kãn</i>	
Pince	<i>kăp₁ (căp)</i>	<i>da-kep</i>	<i>tañ-kiep</i>	<i>giêp</i>	<i>sơ-kep</i>	...	<i>k-ăn-ap</i>	{ <i>gyap, gyơp</i> <i>pincer</i> <i>g-ăn-yơp pince</i>	
Ours	<i>g^áu² (gâu)</i>	<i>sơ-g^áu</i>	<i>chă-gau</i>	
	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	AHOM	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOI
Poulet	<i>ga₁ (gà)</i>	<i>k^ai₁</i>	<i>k^ai₁</i>	<i>kai</i>	<i>kai₁</i>	<i>kai²</i>	<i>k^éi¹</i>	<i>kay¹</i>	<i>kai¹</i>
Oranger	<i>kam (cam)</i>	<i>kyañ₄</i>	<i>kam</i>	<i>kam</i>	<i>kam²</i>
Maladie de la bouche	<i>kam (cam)</i>	<i>kam</i>	...	<i>kam²</i>
Habitué	<i>kwen (quen)</i>	<i>kwèn²</i>	<i>kwen</i>	<i>kwen</i>	<i>kwan²</i>
Court	<i>kũt₄ (cũt)</i>	<i>gòđ₃</i>	<i>gòđ₅</i>	<i>kol₁</i>
Prix (2)	<i>ka⁴ (cā)</i>	<i>ga₃</i>	...	<i>ka</i>	<i>ka</i>	<i>ga⁵</i>
Tortueux	<i>kwew₄ (quợ)</i>	<i>giaw⁵</i>	<i>giaw₃</i>	<i>kew₄</i>	<i>kwew₄</i>	<i>kwew₃</i>
»	<i>kwđt₁ (quặ)</i>	<i>gòđ</i>	<i>gòđ₅</i>	<i>k'òt²</i>	...	<i>kwòt₁</i>	...

(1) D'après le ton du mot annamite, l'initiale mon-khmèr était certainement sourde comme en cham; mais il devait y avoir une finale comme en kha et en rongao.

(2) On emploie généralement *giá* qui est le mot chinois 價.

Le *g* annamite actuel est donc un dérivé récemment formé de *k* (1). L'évolution qui l'a produit n'a pas été poussée aussi loin dans tous les dialectes, et, dans le Haut-Annam, nombre de mots ont gardé le *k* ancien, qui l'ont transformé au Tonkin.

	TONKIN	QUINH-LUÛ	NHỎ-LÂM	HÀ-TĨNH	QUẢNG-BÌNH
Incliner la tête pour					
dormir, dormir	<i>gāk₁</i> (<i>guc</i>)	<i>gāk₁</i>	<i>gāk₁</i>	<i>kūk²</i>	<i>kūk₁</i>
Tronc d'arbre	<i>gōk²</i> (<i>gòc</i>)	<i>gāk²</i>	<i>gāk₂</i>	<i>kōk₁</i>	...
Riz décortiqué	<i>gaw₁</i> (<i>gao</i>)	<i>gaw₁</i>	<i>gu₂</i>	<i>gaw₁</i>	<i>k^au₃</i>
Poule	<i>ga₁</i> (<i>gà</i>)	<i>ga₃</i>	<i>ga¹</i>	<i>ga</i>	<i>ka</i>
Boutonner	<i>gay₁</i> (<i>gài</i>)	<i>kay₃</i> , <i>gay₃</i>	<i>gay₃</i>	<i>kay₃</i>	<i>kay₃</i>
Sabot	<i>guōk²</i> (<i>guòc</i>)	<i>guōk²</i>	<i>guok₂</i>	<i>kwōk²</i>	...
Genou	<i>gōy²</i> (<i>gôi</i>)	<i>guy²</i>	<i>guy₂</i>	<i>kuy²</i>	...
Fille	<i>gay²</i> (<i>gái</i>)	<i>gi²</i>	<i>gi₂</i>	<i>g^ai²</i> , <i>gi²</i>	<i>k^ai²</i>
Ronger un os	<i>gǎm₁</i> (<i>gám</i>)	<i>gǎm₁</i>	<i>gǎm₁</i>	<i>kǎm₁</i>	...
Piquer	<i>gǎm</i> (<i>gǎm</i>)	<i>gǎm</i>	<i>gǎm¹</i>	<i>kǎm</i> , <i>gǎm</i>	...
Pince	<i>g^aōñ₁</i> (<i>gong</i>)	<i>g^aōñ₁</i>	<i>g^aōñ₁</i>	<i>k^aōñ₁</i>	...
Bâtonnet (pour man- ger)	<i>gim</i> (<i>ghim</i>)	<i>kim</i>	...

Parfois, mais rarement, c'est le tonkinois qui a conservé la sourde ancienne.

	TONKIN	QUINH-LUÛ	NHỎ-LÂM	HÀ-TĨNH	SÔNG-GIANG	QUẢNG-BÌNH
Sable	<i>kaɿ²</i> (<i>cát</i>)	<i>kaɿ²</i>	<i>kaɿ²</i>	<i>gaɿ²</i>	<i>gaɿ²</i>	<i>kaɿ²</i>
Claie en bambou	<i>koɿ²</i> (<i>cót</i>)	<i>koɿ²</i>	<i>koɿ²</i>	<i>koɿ²</i>	<i>goɿ²</i>	<i>goɿ²</i>

Le traitement ordinaire des gutturales chinoises en annamite est, on le voit, très simple. Mais il présente dans quelques mots une exception singulière : la gutturale initiale sourde mouillée (2), devant la voyelle *a* (3), est toujours rendue en sino-annamite par le groupe *gi*, qui est employé pour écrire, suivant les régions, la sifflante dentale sonore ζ (Tonkin, Nghê-an) ou la semi-voyelle palatale γ (Quảng-bình, Cochinchine).

(1) Le *g* *mưòng* dans le dialecte de Làng-lờ doit être considéré comme formé de même, indépendamment du *g* annamite auquel il ne correspond pas régulièrement. Ni dans un cas ni dans l'autre il n'y a survivance de la distribution ancienne des sourdes et des sonores.

(2) La sonore *g* ne se rencontre jamais dans ces conditions : voir ci-dessus p. 16.

(3) En chinois ancien, aucune initiale mouillée ne se rencontre avec une voyelle autre que *a*, sans qu'il se développe à son contact un *i* formant diphtongue avec la voyelle du mot, qui est alors classé à la 3^e catégorie. Il paraît cependant y avoir eu quelques exceptions à la finale *ōñ* ; ainsi certains mots aux rimes 庚耕, 更, 行, 辛 appartiennent à la 2^e catégorie. Mais il faut remarquer que les mots appartenant à ces rimes, dans le *Che king* et les poésies des Han, riment avec les mots des rimes

CHINOIS		SINO-ANNAMITE	CHINOIS		SINO-ANNAMITE
ANCIEN	MODERNE		ANCIEN	MODERNE	
家 <i>k'a</i>	<i>kia</i>	<i>gia</i>	間 <i>k'an</i>	<i>kien</i>	<i>gian</i>
皆 <i>k'ay</i>	<i>kiai</i>	<i>giai</i>	江 <i>k'wan</i>	<i>kiang</i>	<i>giang</i>
交 <i>k'aw</i>	<i>kiao</i>	<i>giao</i>	甲 <i>k'ap</i>	<i>kia</i>	<i>giap</i>
監 <i>k'am</i>	<i>kien</i>	<i>giam</i>	嘉 <i>k'a</i> (1)	<i>kia</i>	<i>gia</i>

On explique généralement ce fait en comparant le chinois moderne et le sino-annamite, tous deux dans la transcription officielle, par une correspondance terme à terme : soit *kia* = *gia* ; *k* = *g* ; *i* = *i* ; *a* = *a*. Cette explication est inexacte. En effet *gi*, en dépit de sa forme, ne figure pas, dans le système quòc-ngũ, la consonne *g* suivie de la voyelle *i* ; et il ne l'a jamais figuré. Au XVII^e siècle ce groupe fut choisi à l'exemple de l'italien pour représenter l'explosive palatale sonore *j* (2), et malgré le changement de prononciation, la tradition a conservé ce groupe dans les mots où les anciens missionnaires l'avaient écrit. Ce qui se présente ici n'est donc pas la transformation de *k* en *g*, mais celle de *k^y* en *j* (et depuis, en *z* ou *y*, suivant le dialecte).

Cette transformation d'une occlusive gutturale mouillée en palatale n'est pas un phénomène propre au sino-annamite. On le rencontre aussi en annamite : malheureusement le manque de documents anciens rend les exemples peu nombreux ; en voici deux que j'ai relevés dans le *Houa yi yi yu* :

風	vent	教	<i>kiao</i>	<i>gió</i>
時	temps	覺	<i>kio</i>	<i>giòr</i>

On verra plus loin que le *j* annamite s'est formé, à une époque assez récente, d'un ancien *ç*. Les formes dialectales permettent de supposer que *k^y* a passé aussi par cet intermédiaire : en effet les deux mots *gió* et *giòr*, dans le dialecte

唐, 陽, etc., et qu'il semble bien qu'à une époque ancienne ils aient eu en effet la voyelle *ä*, différant par là étymologiquement des mots classés aux rimes 登, etc. Cet ancien vocalisme en *ä* expliquerait le classement de ces mots à la 2^e catégorie d'après le *fan-ts'ie*. Quant à leur prononciation, il me paraît probable que le changement de voyelle amena la disparition de la palatalisation de la consonne initiale, incapable de se maintenir devant une autre voyelle que *a*. En sino-annamite, ces mots sont traités comme s'ils appartenaient à la première catégorie ; il en est de même dans tous les dialectes chinois.

(1) Les dictionnaires donnent les deux formes *ca* et *gia* pour les caractères 迦 *k^yië* et 伽 *g^yië*. La forme *gia* est incorrecte et due simplement à la lecture de la phonétique 加. On sait que ces deux caractères n'ont pas de sens et ont été forgés par les Boudhistes pour les transcriptions : 釋迦 *ščk-k^yië* = *çäkyä*, s.-a. *Thich-ca*.

(2) « *gia, gio, giu, giò* et *giu* debent pronuntiari italice » (*Linguae annamiticæ scu tunchinensis brevis declaratio*, p. 2).

du Haut-Annam, se disent *chó* et *chù* ; le mot cochinchinois *tsaw* (*trao*), livrer, semble issu du chinois 交 *k^yaw* (s.-a. *giao*) en conservant une forme intermédiaire entre le *k^y* du chinois et de l'annamite archaïque et le *j* de l'annamite moyen. Mais je n'ai pu trouver assez d'exemples pour résoudre la question qui reste douteuse.

L'évolution s'est faite tardivement : le *Houa yi yi yu* montre qu'au XV^e siècle elle n'avait pas encore eu lieu ; à côté des deux mots annamites cités plus haut, il contient encore deux mots sino-annamites :

甲	caractère cyclique ; cuirasse.	甲	<i>kia</i>	<i>giáp</i>
茄	aubergine	賈	<i>kia</i>	<i>giá</i>

Comme, d'autre part, le dictionnaire du P. de Rhodes contient ces mots sous leur forme moderne, c'est vraisemblablement vers le XV^e et le XVI^e siècles qu'il faut placer la date de cette transformation.

2. — Palatales.

Les palatales chinoises ont, d'après les lexicographes indigènes, deux origines différentes : occlusives et mi-occlusives dentales. Actuellement la prononciation ne présente aucune différence et l'unification doit être assez ancienne ; mais la distinction se retrouve, au moins partiellement, en sino-annamite : la mi-occlusive palatale sonore d'origine sifflante, *dʒ*, a presque toujours passé en sino-annamite à la sifflante cacuminale sourde *ʒ* (plus rarement à la sifflante dentale écrite *x*), tandis que ce traitement est peu fréquent pour le *j* d'origine dentale (1). Le passage à la sifflante ne se produit jamais, à ma connaissance, pour la sourde, quelle qu'en soit l'origine ; en revanche, il est fréquent pour l'aspirée.

Le sino-annamite confond comme toujours sourde et sonore, et rend le tout de deux façons : *ch* et *tr* (2).

(1) Par suite, *dʒ* est assimilé aux sifflantes palatales ; il sera étudié en même temps que celles-ci.

(2) Dans ce tableau, bien que la transcription soit faite suivant la prononciation tonkinoise, j'ai distingué le *tr* et le *ch* qui y sont généralement confondus. Cette distinction était nécessaire pour l'intelligence des faits. D'autre part, je n'ai pas voulu transcrire ici d'après la prononciation des dialectes du Haut-Annam ou de Cochinchine qui distinguent nettement ces deux phonèmes, parce que ce procédé aurait rompu assez fortement l'unité de prononciation, surtout pour la notation des tons. D'ailleurs il m'a semblé que le maintien du même dialecte, même avec cette convention, serait préférable. — Un cas du même genre qui se présentait pour les sifflantes a été réglé de la même façon.

Chinois *ç* = s.-a. *tʂ* (*tr*)

朝 <i>čiew¹</i>	<i>tʂiəw</i> (<i>triəu</i>)	哲 <i>čiet¹</i>	<i>tʂiət²</i> (<i>triət</i>)
中 <i>čiuñ¹</i>	<i>tʂüñ</i> (<i>trung</i>)	張 <i>čian¹</i>	<i>tʂuon</i> (<i>truong</i>)
竹 <i>čiu¹</i>	<i>tʂak²</i> (<i>trúc</i>)	知 <i>čie¹</i>	<i>tʂi</i> (<i>tri</i>)
著 <i>čiu³</i>	<i>tʂu²</i> (<i>trứ</i>)	窒 <i>čiet¹</i>	<i>tʂət²</i> (<i>trát</i>)
鎮 <i>čien³</i>	<i>tʂən²</i> (<i>trần</i>)		

Chinois *ç* = s.-a. *čʷ* (*ch*)

貞 <i>čien¹</i>	<i>čʷtñ</i> (<i>chinh</i>)	堪 <i>čiem²</i>	<i>čʷəm₂</i> (<i>chám</i>)
轉 <i>čwien²</i>	<i>čʷüèñ₂</i> (<i>chuyén</i>)	霑 <i>čiem¹</i>	<i>čʷièm</i> (<i>chièm</i>)
趙 <i>čan¹</i>	<i>čʷdñ</i> (<i>chanh</i>)	齶 <i>čay¹</i>	<i>čʷay</i> (<i>chai</i>)

Chinois *tʂ* = s.-a. *tʂ* (*tr*)

札 <i>tʂat¹</i>	<i>tʂat²</i> (<i>trát</i>)	爭 <i>tʂiən¹</i>	<i>tʂdñ</i> (<i>tranh</i>)
莊 <i>tʂaň¹</i>	<i>tʂaň</i> (<i>trang</i>)	蓄 <i>tʂie¹</i>	<i>tʂi</i> (<i>tri</i>)
齋 <i>tʂay¹</i>	<i>tʂay</i> (<i>trai</i>)	債 <i>tʂay³</i>	<i>tʂay²</i> (<i>trái</i>)
詛 <i>tʂo³</i>	<i>tʂo²</i> (<i>trớ</i>)	爪 <i>tʂaw¹</i>	<i>tʂaw</i> (<i>trao</i>)
鄒 <i>tʂo¹</i>	<i>tʂo²</i> (<i>trâu</i>)	帚 <i>tʂi⁰u²</i>	<i>tʂu₂</i> (<i>trừu</i>)

Chinois *tʂ* = s.-a. *čʷ* (*ch*)

衆 <i>tʂiuñ²</i>	<i>čʷüñ²</i> (<i>chúng</i>)	志 <i>tʂie³</i>	<i>čʷi²</i> (<i>chi</i>)
諸 <i>tʂiu¹</i>	<i>čʷu</i> (<i>chu</i>)	章 <i>tʂian¹</i>	<i>čʷuon</i> (<i>chương</i>)
周 <i>tʂi⁰u¹</i>	<i>čʷu</i> (<i>châu</i>)	質 <i>tʂiet¹</i>	<i>čʷət²</i> (<i>chát</i>)
專 <i>tʂwien</i>	<i>čʷüèñ</i> (<i>chuyén</i>)	政 <i>tʂiən³</i>	<i>čʷdñ²</i> (<i>chánh</i>)
真 <i>tʂien³</i>	<i>čʷčñ²</i> (<i>chân</i>)	之 <i>tʂie¹</i>	<i>čʷi</i> (<i>chi</i>)

Chinois *j* = s.-a. *tʂ* (*tr*)

濁 <i>jok₁</i>	<i>tʂök₁</i> (<i>tróc</i>)	陳 <i>jièn₁</i>	<i>tʂčñ₁</i> (<i>trần</i>)
朕 <i>jiəm₃</i>	<i>tʂčm⁴</i> (<i>trãm</i>)	丈 <i>jian₁</i>	<i>tsuon₁</i> (<i>trường</i>)
重 <i>jiuñ₂</i>	<i>tʂüñ₄</i> (<i>trùng</i>)	鄭 <i>jièn₃</i>	<i>tʂtñ₄</i> (<i>trịnh</i>)
傳 <i>jwien₃</i>	<i>tʂüèñ₄</i> (<i>truyén</i>)	直 <i>jičk₁</i>	<i>tʂčk₁</i> (<i>trúc</i>)
深 <i>jiəm¹</i>	<i>tʂčm₁</i> (<i>trâm</i>)	肇 <i>jiew₂</i>	<i>tʂiəw₁</i> (<i>triệu</i>)

Chinois *j* = s.-a. *čʷ* (*ch*)

遵 <i>jièn₁</i>	<i>čʷièñ</i> (<i>chièn</i>)	錘 <i>jwič₁</i>	<i>čʷwi₁</i> (<i>chuy</i>)
攄 <i>jwič₁</i>	<i>čʷwi₁</i> (<i>chuy</i>)	椎 <i>jwič₁</i>	<i>čʷwi₁</i> (<i>chuy</i>)

Bien que cette différence ne réponde pas exactement au classement étymologique établi par les Chinois, c'est pourtant à lui qu'il faut, je crois, la rapporter (1). Mais la question étant assez compliquée, il me paraît nécessaire de chercher d'abord la valeur et l'origine des deux consonnes annamites écrites *tr* et *ch*.

(1) En général, *ç*, *j* chinois deviennent *tʂ* (*tr*); le fait est marqué surtout pour la sonore qui passe très rarement à *čʷ* (*ch*); *tʂ* chinois devient presque indifféremment *čʷ* et *tʂ*, le premier cas cependant me paraît le plus fréquent.

En annamite actuel, dans les dialectes du Haut-Annam et de Cochinchine, et dans les quelques parlers tonkinois où *tr* n'a pas disparu (1), les graphies *tr* et *ch* représentent des articulations complètement distinctes : *tr* est une mi-occlusive cacuminale sourde *t̚s* ; *ch* est une mi-occlusive palatale sourde mouillée *čʷ* articulée très en avant, presque parmi les dentales vers lesquelles elle tend à descendre. Actuellement bien qu'à l'oreille elle donne parfois l'impression d'un *t* mouillé, elle est encore franchement palatale. Cette prononciation mouillée, bien que générale, est récente. En tonkinois, au XVII^e siècle, elle n'existait pas encore, et le P. de Rhodes décrit le *ch* comme équivalent à *c* et *ci* italiens : *cha* = *cia*, *che* = *ce*.

Si la prononciation actuelle de ces consonnes les sépare nettement, leur étymologie ne les rapproche pas davantage. En effet, si on laisse de côté les mots d'origine chinoise, *t̚s* est le substitut moderne des groupes consonantiques initiaux *bl* et *tl* et ne dérive jamais des anciennes palatales mon-khmer ou thai, tandis que *čʷ* représente directement celles-ci. On trouvera plus loin de nombreux exemples de l'origine du *tr* moderne. Je me borne à donner quelques exemples relatifs à *ch* : on constatera que dans les dialectes mường, dans les langues mon-khmer et dans les langues thai, à un *ch* annamite actuel répond indifféremment une palatale sourde ou sonore, car dans ce cas, comme dans les précédents, l'annamite a confondu les deux catégories.

	Petit-fils	Oiseau	Mourir	Pied	Pou	Chien	Courir	Fil	Banane	Eclair
TONKINOIS	čʷau ²	čʷim	čʷèt ²	čʷõn	čʷa ²	čʷo ²	čʷay ₁	čʷi ₂	čʷuay ²	čʷop ²
— (Q.-NG.)	cháu	chim	chèt	chân	chây	chó	chại	chì	chudi	chóp
THẠCH-BÌ	čʷau ₂	čʷim	čʷèt ²	čʷõn	...	čʷo ₂	čʷäl
MÌ-SƠN	čʷau ₂	čʷim ₁	čʷèt ²	(čʷo ₂)	č̣i ₂	čʷo ₂	čʷäl
NGỌC-LẶC	...	čʷim	čʷèt ₄	(čʷo)	čʷi ₃	čʷo ₃	čʷăn ₂	...	čʷuòy ₃	čʷop ₄
NHƯ-XUÂN	...	čʷim	čʷèt ₂	...	čʷi ₁	čʷo ₁	čʷăn ₁	...	čʷuòy ₁	čʷop ₂
LÂM-LÀ	čʷau ₃	čʷim	čʷèt ₂	čʷõn	čʷi ₃	čʷo ₃	čʷăn ⁵	čʷi _n ₂	čʷuay ₃	čʷop ₂
LÀNG-LỠ	čʷau ₂	čʷim ₁	čʷèt ₂	čʷo ₂	čʷăn ⁵	...	čʷay ₂	čʷop ₂
HÀ-SỨU	...	čʷim	čʷèt ₄	čʷõn	...	čʷo ⁵	čʷäl ¹	čʷi ₄	čʷuay ⁵	čʷop ₄
NGƯỜN	...	čʷim	čʷèt
UY-LỒ	čʷau	čʷim ⁵	čʷèt ¹	čʷă	čʷäl ₁	čʷi _r ⁴	čʷay	čʷop
THÁI-THỊNH	čʷau ⁵	čʷim	čʷèt ₁	čʷõn	čʷy ⁵	čʷo ⁵	čʷäl ¹	čʷi ₄	čʷuay ⁵	čʷop ₄
HÙNG	čʷau ⁵	čʷim ²	čʷèt ²	čʷi _n ²	...	čʷo ⁵	čʷăn ₃	čʷop ²
KHÔNG-KHENG	čáo	čʷim	čʷit	čʷin
SEK	čʷu	a-čʷim	kõ-čʷit

(1) Dans le dialecte tonkinois, et jusqu'au Sud du Thanh-hoá, le *t̚s* (*tr*) a complètement disparu, remplace tantôt par *ɣ* (*gi*) (coch. *t̚sɔy₃* = tonkinois *ɣɔy₁*, ciel; coch. *t̚say* = tonk. *ɣay*, garçon, etc.), et tantôt par *čʷ* (*ch*): (coch. *t̚săm* (*trăm*) = tonk. *čʷăm*, cent; coch. *t̚sa* (*tra*) = tonk. *čʷa*, poser, etc.). Dans ce dernier cas, la tradition orthographique a maintenu dans l'écriture un usage que la prononciation n'autorise plus, et on

Mots d'origine mon-khmer.

	ANNAMITE	MON	KHMER	BAHNAR	RONGAO	STIENG	KHA	CHAM
Petit-fils	č ^y au ² (châu)	čaw	čau	s ^y u	č ^y u	s ^y u	...	ba-čauw
Oiseau	č ^y im (chim)	čem	...	sem	č ^y im	č ^y im	sim	...
Mourir	č ^y č ^l (chét)	k ^y ort	č ^y ort
Lier	č ^y ăn ₁ (chăng)	...	čan	č ^y ak
Pied	č ^y ơn (chân)	jorn	jorn	jorn	jěn	jorn, zorn	sên ⁽¹⁾	...
Solide	č ^y ăk ² (chắc)	...	jak	ják
Acide, aigre	č ^y a ^l (chát)	p ^y ort	čat	č ^y ort	č ^y at	...
Pou	č ^y a ⁱ ² (chây)	čai	čaj	si	...	sth	sè	...

Mots d'origine thai.

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	AHOM	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOI
Rôtir	č ^y a ⁱ ² (chây)	či ₁	či ₁	či	si ₁ , sâ ₁	či ₂	sa ₁
Ramer	č ^y ew ₁ (chèo)	(ti) cew	čew	čew	č ^y ew ₁	čew	...
Tremper ⁽²⁾	č ^y orm ² (châm)	čim ₃	čim ₃	...	săm ₁	...	čum ₂	...	{ sum ¹ sim ¹
Corde	č ^y ak ₁ (chạc)	jwek ₃	jwơk ⁵	čăk	sơk	jwak	č ^y wơk ₄	jwek ₄	sa ¹
Plomb ⁽³⁾	č ^y i ₁ (chì)	jŷn	jŷn	...	săn ¹	jŷn ⁵	...	jin ₁	...
Ecrire	č ^y əp ² (chép)	jăb
Rat	č ^y uô ^l ₁ (chuột)	jueđ ₃	juôđ ⁵
Assembler	č ^y um ₁ (chùm)	jum	jum	čăm

Mais les palatales sont relativement récentes dans les langues thai, et leur formation, bien qu'elle ait certainement commencé en thai commun, se poursuivait à des degrés différents pendant une assez longue période dans chacun des dialectes d'où sont issues les langues actuelles. Elles dérivent régulièrement de la fusion des préfixes *k* ou *g* avec la liquide initiale :

$$k-l (k-r) > č$$

$$g-l (g-r) > j$$

écrit *trăm*, *tra* au Tonkin comme en Cochinchine. En dehors de quelques parlers locaux, strictement délimités (par exemple dans les huyện de Thách-thât et de Yèn-son. province de Sơn-tây, certains villages du huyện de Tũ-liêm (Hả-dông), etc.), *tr* paraît universellement hors d'usage au Tonkin. Toutefois il s'agit peut-être d'un son dont la disparition complète est récente, car on l'entend parfois encore de quelques individus isolés, surtout assez âgés.

(1) Le mot *sên* désigne particulièrement le cou-de-pied.

(2) On remarquera que ce mot présente dans les langues thai une double série tonique : siamois-laotien et tai-blanc d'une part (*čim₃*, *čăm₂*), shan-dioi de l'autre (*săm₁*, *sum¹*). C'est à cette seconde série que correspond le doublet siamois *čim₁*.

(3) Pour la chute de *ŷ* final en annamite, cf. tonkin. *ghê*, *gale*, à côté de Quảng-binh *ghên*, etc. — Le laotien *jŷn*, qui phonétiquement répond très exactement au siamois *jŷn*, signifie *étain*.

Les quelques exemples suivants, où le siamois, le laotien et le shan ont conservé les gutturales anciennes suffisent à montrer le fait :

	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO
Paresseux	<i>g-ran⁵</i>	<i>g-lan</i>	<i>k'än₄</i>	<i>jan₃</i>	<i>č^yän</i>	<i>yän</i>
Ramper	<i>g-lan</i>	<i>g-lan</i>	<i>k'än¹</i>	<i>jan₃</i>	<i>č^yan₃</i>	<i>č^yan₃</i>
Mortier (à piler)	<i>g-rök</i>	<i>g-lök⁵</i>	...	<i>jök</i>	<i>č^yök₄</i>	<i>yök₄</i>
Moitié, milieu	<i>k-lan</i>	<i>k-lan₂</i>	<i>č^yan</i>	...

D'autre part, il en est de même dans les langues mon-khmer où les palatales, qui dérivent des mêmes préfixes devant sifflante, avaient commencé à se former en mon-khmer commun ⁽¹⁾.

Ainsi *č^y* comme *ɬ* dérive finalement de la fusion d'un préfixe et de la liquide initiale. La différence entre eux est moins une différence essentielle d'origine qu'une différence de date. *Ch* est de formation extrêmement ancienne, puisqu'il remonte suivant les mots au mon-khmer ou au thai commun. *Tr* (*ɬ*) au contraire représente la transformation des préfixes *b*, *t*, devant *l* initial en annamite, postérieurement à la séparation des dialectes mường qui ne connaissent pas ce groupe presque spécial à la langue annamite, mais commun à ses deux dialectes; il est dû à un phénomène local, évidemment ancien, puisque le sino-annamite l'utilise, ce qui prouve son existence dès le X^e siècle, mais beaucoup plus moderne que celui qui a donné naissance à *ch*.

Toutefois cette différence entre ces deux initiales est plus théorique que réelle. Toute l'histoire de la langue annamite nous montre la tendance populaire à remplacer par *č* (aujourd'hui *č^y*) le son *ɬ* plus difficile à prononcer. Cette tendance a produit son effet maximum au Tonkin, où *ɬ* a complètement disparu, remplacé par *č^y*, mais elle se montre aussi dans les autres dialectes. En général, les mots sino-annamites à initiale *ɬ* ont passé dans la langue populaire avec initiale *č* (aujourd'hui *č^y*).

	SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
Jeûne	齋 <i>ɬsay</i> (<i>trai</i>)	<i>čai</i> > <i>č^yai</i> (<i>chay</i>)
Thé	茶 <i>ɬsa₁</i> (<i>trà</i>)	<i>če₁</i> > <i>č^ye₁</i> (<i>chè</i>)
Décapiter	斬 <i>ɬsam₂</i> (<i>trâm</i>)	<i>čem²</i> > <i>č^yem²</i> (<i>chem</i>)
Etre submergé ⁽²⁾	沈 <i>ɬšm₃</i> (<i>trâm</i>)	<i>čim₁</i> > <i>č^yim₃</i> (<i>chìm</i>) ⁽²⁾
Histoire	傳 <i>ɬšän₄</i> (<i>truyèn</i>)	<i>čüen₁</i> > <i>č^yüen₄</i> (<i>chuyèn</i>)
S'adresser à un supérieur	呈 <i>ɬšlñ₁</i> (<i>trinh</i>)	<i>čien₁</i> > <i>č^yien₁</i> (<i>chièng</i>)
Balai	帚 <i>ɬšw₂</i> (<i>trûu</i>)	<i>čôy²</i> > <i>č^yôy₂</i> (<i>chôy</i>)

(1) SCHMIDT, *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-khmer Sprachen*, § 121, p. 127; *Grundzüge einer Lautlehre der Khasi Sprache*, § 124, p. 737. Dans ce dernier ouvrage, l'auteur écarte l'étymologie *g-s* (*g-y*) donnée précédemment à } mon-khmer, tout en conservant l'étymologie *k-s* de *č*; mais les arguments ne me paraissent pas absolument décisifs.

(2) Noter la conservation de la voyelle chinoise (*沈* *tsiēm¹*) en annamite vulgaire, montrant l'ancienneté de l'emprunt populaire, nécessairement antérieur au changement de vocalisme de la prononciation sino-annamite moderne.

En annamite, les faits de même genre sont assez fréquents.

En résumé, les mi-occlusives que le quôc-ngũr écrit *ch* et *tr* ont chacune diverses origines qu'on peut résumer dans le tableau suivant :

<i>ch</i> ($\check{c} > \check{c}^y$)	}	I — Sourdes	$\left\{ \begin{array}{l} 1^{\circ} \text{ thai } \check{c} >^* k-l \\ 2^{\circ} \text{ mon-khmer } \check{c} >^* k-s, k-y \\ 3^{\circ} \text{ chinois } \check{c} > ts \end{array} \right.$
		II — Sonores	$\left\{ \begin{array}{l} 1^{\circ} \text{ thai } \check{j} > g-l \\ 2^{\circ} \text{ mon-khmer } \check{j} >^* g-s, g-y \\ 3^{\circ} \text{ chinois } j \end{array} \right.$
		III — Dérivé secondaire de <i>tʃ</i>	
<i>tr</i> (<i>tʃ</i>)	}	I — Annamite	$\left\{ \begin{array}{l} b-l \\ t-l \end{array} \right.$
		II — Chinois	$\left\{ \begin{array}{l} ts, \check{c} \\ j \end{array} \right.$

Il ne me paraît pas possible d'expliquer de façon sûre la répartition de ces deux initiales en sino-annamite. C'est probablement la phonétique chinoise qui, mieux connue, en fournirait l'explication. La différence d'origine des palatales chinoises marquait certainement une différence de prononciation : les transcriptions sino-japonaises qui écrivent toujours *t*, *č*, *ts*, *d*, *j*, *dž* pour *č* et *j*, mais *s*, *š*, *ž*, *ž* pour *tš* et *dž* le prouvent bien (1) ; le sino-annamite lui-même traite tout différemment *j* et *dž* : il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce qu'il eût fait de même de *č* et *tš*. De plus il ne faut pas oublier que les prononciations restituées d'après le *fan-ts'ie* représentent un état de la langue plus ancien que le X^e siècle. La confusion des deux séries de palatales sourdes (*č* et *tš*), aujourd'hui complète, avait probablement commencé dès cette époque. Bref, si la répartition de *tr* et de *ch* en sino-annamite ne répond pas exactement aux différences étymologiques du *č* et du *tš* chinois, ce fait est probablement dû à ce qu'en chinois même, dans la prononciation de la fin des T'ang, il régnait une certaine confusion entre les deux classes étymologiques des palatales.

Dans un petit nombre de cas, *č*, *tš*, *j* (et même *dž*) chinois ont abouti, en annamite moderne, à la consonne que le quôc-ngũr écrit *gi*. J'ai déjà indiqué plus haut la valeur de cette consonne. On ne peut la considérer comme une survivance de l'ancien *j* chinois, car on la trouve aussi bien au début de mots ayant en chinois des initiales *č*, *tš* que de mots à initiale *j*. C'est une modification

(1) Je rappelle qu'en japonais, la voyelle a une influence très forte sur la consonne qui la précède ; *t* n'est possible que devant *a*, *e*, *o* ; devant *i* il se change en *č* et devant *u* en *ts* ; d'autre part, *č* et *ts* ne peuvent exister devant d'autres voyelles que *i* et *u* respectivement ; il en est de même pour *d*, *j*, *dž*. *S* se change en *š* devant *i*. Ces faits expliquent les modifications compliquées que subissent les mots chinois en sino-japonais.

annamite des sourdes *tʃ* et *ç*, se transformant en sonores. Le cas se produit parfois aussi pour les mots chinois passés dans la langue vulgaire :

Papier	紙 <i>chì</i>	<i>giây</i>
Espèce	種 <i>trông</i>	<i>giống</i>

Mais il est surtout fréquent en annamite, même sans parler du dialecte tonkinois où près de la moitié des anciens mots à initiale *tr* ont pris, assez récemment, cette forme.

	TONKIN	HÀ-TĨNH	NHỎ-LÀM	QUẢNG-TRỊ
Quoi	<i>gi</i>	<i>chì</i>	<i>chì</i>	<i>chì</i>
Réunir	<i>giùm</i>	<i>chùm</i>	<i>chùm</i>	...
Quelle heure ?	<i>bao giờ</i>	<i>rang chờ</i>	<i>rang giờ</i>	...
Puits	<i>giếng</i>	<i>chiếng</i>	...	<i>chiếng</i>
Se fâcher	<i>giận</i>	<i>giận</i>	<i>giận</i>	<i>chận</i>
Lit	<i>giường</i>	<i>chường</i>	<i>giảng</i>	<i>chường</i>
Vieux	<i>già</i>	<i>tra</i>	<i>tra, già</i>	<i>tra</i>
Milieu	<i>giữa</i>	<i>trưa</i>	<i>trưa</i>	<i>trưa</i>

La comparaison des dialectes *mường* montre qu'en effet dans un grand nombre de mots, *gi* annamite n'est que le résultat de la transformation en sonore de *ch*. Il y est généralement rendu en effet par *ç^y* (1).

	Vent	Lit	Moment	Quoi?	Cacher	Tresser	Puits	Furieux (2)	Riche
TONKINOIS	$\gamma\sigma^2$	$\gamma\omega\hat{n}_1$	$\gamma\sigma_1$	γi_1	$\gamma^4 u^2$	$\gamma\delta k^2$	$\gamma i\hat{e}n^2$	$\gamma\sigma n_1$	$\gamma^4 u_1$
— (Q.-NG.)	<i>giò</i>	<i>giường</i>	<i>giờ</i>	<i>gi</i>	<i>giàu</i>	<i>gióc</i>	<i>giếng</i>	<i>giận</i>	<i>giàu</i>
THẠCH-BÌ	so_1	$\check{c}y i\hat{e}n_1$	$\check{c}y u_1$	$\check{c}y i_1$	$\check{c}y u_2$
MÌ-SƠN	$\check{c}y o_1$	$\check{c}y u^1$	$\check{c}y i^1$	$y\sigma n$	$ya\hat{o}$
NGỌC-LẶC	so_3	$\check{c}y\sigma\hat{n}$	$\check{c}y\sigma$	$\check{c}y i$	$(y\sigma_2)$	yau
NHƯ-XUÂN	so_1	$\check{c}y\omega\sigma\hat{n}$	$\check{c}y\sigma^2$	$\check{c}y i$	$(y\sigma_1)$	$y^4 u$
LÀM-LA	so_3	$\check{c}y\sigma n^1$	$y\sigma^1$	$y i$	su	$\check{c}y\delta k_2$	$\check{c}y i\hat{e}n_3$	$y\sigma n^5$	$ya\hat{o}^1$
LÀNG-LỠ	γu^4	$\gamma\omega\hat{n}$...	$y i_1$	γu	...	$\gamma i\hat{e}n_2$	$d y\sigma n^3$	γau
HÀ-SỬ-U	so^5	$\check{c}y\omega\sigma n^2$	$\check{c}y\sigma^2$	$\check{c}y i$	$\check{c}y u^5$	$\check{c}y\delta k_1$	$\check{c}y i\hat{e}n^5$	$\check{c}y\sigma n^1$	$\check{c}y a\hat{o}^2$
NGUỒN	so	$\check{c}y u\hat{n}$
UỠ-LỒ	$s\hat{a}$	$\check{c}y\sigma_3$	$\check{c}y i_3$	$y^4 u$...	$\check{c}y\omega\hat{n}$	$\check{c}y\sigma n_1$	$\check{c}y a\omega_3$
THÁI-THỊNH	so^5	$\check{c}y\omega\sigma n^2$	$\check{c}y\sigma^2$	$\check{c}y i$	$\check{c}y u^5$	$s\delta k_1$	$\check{c}y i\hat{e}n^5$	$\check{c}y\sigma n^1$	$\check{c}y a\hat{o}^2$
HUNG	yo_2	$(k\check{a}-\check{c}y u\hat{n})$
KHÔNG-KHENG	yo	$so\hat{n}$...	$\check{c}y i$
SEK	...	$\check{c}y u\hat{n}$

Elle montre aussi que cette initiale est parfois due à une évolution $y > j$ dont le sino-annamite ne paraît pas avoir subi les atteintes. Il y a en effet des mots où tous les dialectes répondent à *gi* annamite par *y*, même ceux où *ç^y* ne

(1) Quelquefois devenu *y* et γ dans les dialectes où *ç^y* subit ces altérations.

(2) Les mots $y\sigma_2$, $y\sigma_1$ de Ngọc-lặc et Như-xuân répondent à l'annamite γu^4 (*dữ*).

subit jamais cette altération. La réalité de cette évolution est d'ailleurs prouvée directement par l'un au moins de ces mots, ann. *giot*, goutte (ann. moy. *jot*₁) avec le mot apparenté *dôt*, couler goutte à goutte (**yòt*₁), qui sont la double forme prise en annamite par un mot d'origine thai, et auxquelles le siamois répond par *hyòt*₁ et le shan par *yòt*¹.

3. — Dentales.

En sino-annamite, *t* et *d* chinois sont représentés l'un et l'autre par la consonne *đ*, écrite en quòc-ngữ par le signe *đ*.

Chinois *t* = s.-a. *đ* (đ)

斗 <i>t^ou²</i>	<i>đ^ou₂</i> (<i>đâu</i>)	端 <i>twan¹</i>	<i>đwan</i> (<i>đoan</i>)
刀 <i>taw¹</i>	<i>đaw</i> (<i>đao</i>)	敦 <i>twǒn¹</i>	<i>đòn</i> (<i>đòn</i>)
吊 <i>tiew³</i>	<i>đièw²</i> (<i>điêu</i>)	多 <i>ta¹</i>	<i>đa</i> (<i>đa</i>)
東 <i>ton¹</i>	<i>đôn</i> (<i>đông</i>)	當 <i>tan¹</i>	<i>đuon</i> (<i>đuông</i>)
都 <i>to¹</i>	<i>đò</i> (<i>đò</i>)	等 <i>tǒn²</i>	<i>đăn₂</i> (<i>đẳng</i>)
膽 <i>tam²</i>	<i>đam₂</i> (<i>đảm</i>)	丁 <i>tiēn¹</i>	<i>điñ</i> (<i>đinh</i>)
店 <i>tiem³</i>	<i>điēm²</i> (<i>điếm</i>)	帶 <i>tay¹</i>	<i>đay</i> (<i>đai</i>)
亶 <i>tan²</i>	<i>đan₂</i> (<i>đản</i>)	帝 <i>tiē³</i>	<i>đē²</i> (<i>đê</i>)
典 <i>tien²</i>	<i>điēn₂</i> (<i>điền</i>)	對 <i>tway³</i>	<i>đway²</i> (<i>đoai</i>)

Chinois *d* = s.-a. *đ* (đ)

頭 <i>d^ou₁</i>	<i>đ^ou₁</i> (<i>đầu</i>)	達 <i>dat₁</i>	<i>đat₁</i> (<i>đạt</i>)
道 <i>daw₂</i>	<i>đaw₁</i> (<i>đạo</i>)	段 <i>dwan₃</i>	<i>đwan₁</i> (<i>đoan</i>)
迢 <i>diew₁</i>	<i>điēw₁</i> (<i>điêu</i>)	屯 <i>dwǒn₁</i>	<i>đòn</i> (<i>đòn</i>)
同 <i>don₁</i>	<i>đôn₁</i> (<i>đồng</i>)	馱 <i>da₃</i>	<i>đa₁</i> (<i>đạ</i>)
杜 <i>do₂</i>	<i>đò₁</i> (<i>độ</i>)	唐 <i>dan₁</i>	<i>đuon₁</i> (<i>đuông</i>)
特 <i>dǒk₁</i>	<i>đăk₁</i> (<i>đặc</i>)	定 <i>diēn₃</i>	<i>điñ₁</i> (<i>định</i>)
牒 <i>diep₁</i>	<i>điēp₁</i> (<i>điệp</i>)	臺 <i>day₁</i>	<i>đay₁</i> (<i>đai</i>)
壇 <i>dan₁</i>	<i>đan₁</i> (<i>đàn</i>)	地 <i>diē₃</i>	<i>đi^a₁</i> (<i>địa</i>)
田 <i>dien₁</i>	<i>điēn₁</i> (<i>điền</i>)	兌 <i>dway₃</i>	<i>đway₁</i> (<i>đoai</i>)

Le *đ* annamite est toujours considéré comme dental et décrit comme se prononçant ainsi que le *d* français (1). C'est là une erreur. Dans les trois dialectes annamites, du Tonkin, du Haut-Annam et de Cochinchine, il n'existe qu'une seule dentale, le *t* initial, aspiré ou non aspiré (2), qui, on le verra plus loin, doit ce caractère à ce qu'il dérive d'une ancienne sifflante dentale; mais le *đ*, l'*n* initial et final et le *t* final du quòc-ngữ sont toujours des cacuminales.

(1) Cependant le P. de Rhodes avait déjà reconnu sa valeur réelle.

(2) Il y a quelques exceptions par assimilation quand l'initiale est *t* ou *t'*.

Le point de contact entre la langue et le palais diffère un peu suivant les dialectes ; mais l'articulation cacuminale reste constante (1). Ainsi *t* initial et *th* d'une part, *t* final, *đ* et *n* de l'autre sont en annamite des articulations très différentes : on verra plus loin la cause historique de ce fait ; il me suffit ici de constater que les Annamites ont toujours rendu les deux dentales chinoises par la cacuminale sonore.

Dans les mots annamites d'origine mon-khmer, *đ* répond à la fois aux deux occlusives sourde et sonore qui sont dentales ou cacuminales suivant les dialectes, tandis que l'occlusive douce non sonore de ces langues (écrite *đ* en mon et *t* en khmer, mais également prononcée *đ*) s'est changée en nasale.

	ANNAMITE	MON	KHMER	BAHNAR	STIENG	RONGAO	CHAM
Transpercer	<i>đǝm</i> (<i>đâm</i>)	<i>tǎp</i>	<i>tàm</i>	<i>tap</i>
Là-bas	<i>đo²</i> (<i>đó</i>)	<i>to, pǝ-to</i>	<i>tau</i>
Tisser	<i>đan</i> (<i>đan</i>)	<i>t'-b-añ</i>	<i>tañ</i>	<i>tañ</i>	<i>tan</i>	<i>t-ǎp-ǎn</i>
Placer	<i>đě₂</i> (<i>đẻ</i>)	<i>tūk</i>	<i>tah</i>	<i>teh</i>	<i>tah</i>	<i>lauk</i>
Terre (2)	<i>đǝt²</i> (<i>đát</i>)	<i>tĩ</i>	<i>đĩy</i>	<i>teh</i>	<i>těh</i>	<i>t-ǝn-ih</i>	<i>t-ǎn-ǝn</i>
Pierre	<i>đa²</i> (<i>đá</i>)	<i>t-m-a</i>	<i>t'-m-a</i> (3)	<i>t-ǝm-o</i>	<i>t-ǝm-^du</i>	<i>ham-u</i>	<i>ba-tau</i>
Stagnation (de l'eau)	<i>đoñ₄</i> (<i>đoñg</i>)	<i>tǎñ</i>	<i>dǎñ</i>	<i>duñ</i>
Lampe	<i>đeñ₁</i> (<i>đèn</i>)	<i>dien</i>	<i>dièn</i>

Il en est de même pour les mots d'origine thai.

(1) Sur le groupe *tr*, qui est la notation défectueuse d'un son unique, voir ci-dessus p. 27. — Au XVII^e siècle, *t* initial était cacuminal quand il était suivi de *l* ; je ne sais s'il l'est aussi aujourd'hui dans les régions où *tl* existe encore.

(2) Sur l'origine *k, t* des finales *y* et *h* dans les langues mon-khmer, cf. SCHMIDT, *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-khmer Sprachen*, § 84-89. — Le dialecte des Mjoi du Quảng-binh a une forme avec gutturale finale *kǝ-tek*. — Pour khm. *đ* en correspondance avec *t* des autres langues, cf. *ibid.*, § 139. — Les formes cham et rongao sont des formes à infixe nasal parfaitement régulières.

(3) Il n'y a pas à tenir compte de l'aspiration de l'initiale, car elle est due à un développement interne de la langue, à une époque relativement récente. En cambodgien moderne, chaque fois que (par suite de préfixation ou d'infixation) deux consonnes se trouvent directement en contact sans voyelle intermédiaire à l'initiale du mot, si la première est une occlusive sourde ou sonore, et que la seconde soit autre que *r*, l'occlusive initiale devient aspirée. En cambodgien ancien, l'initiale n'est jamais aspirée dans ce cas, comme le montrent nettement les inscriptions. Si j'en juge par les documents, malheureusement peu nombreux, que fournit M. АУМОНЬЕР dans *Quelques notions sur les inscriptions en vieux khmer* (*Journ. As.*, 1883, I, 44:505; II, 199-228) l'évolution se serait produite aux environs du X^e siècle pour les sourdes ; elle ne présenterait donc aucun lien avec la transformation plus récente des sonores en sourdes. Pour les sonores, le phénomène paraît bien plus tardif, car les Siamois écrivent toujours par la sonore non aspirée les mots que les Cambodgiens écrivent par l'aspirée (*bǎnom* = khm. *b'num*,

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	AHOM	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOT
Piler	<i>ḍəm</i> (<i>dâm</i>)	<i>tăm</i>	<i>tăm</i> ₂	<i>tăm</i>	<i>tăm</i>	<i>tăm</i>	<i>tăm</i>	...	<i>tăm</i> ²
Fesse	<i>ḍit</i> ² (<i>ḍit</i>)	<i>tud</i> ₁	<i>ṭɔ̄t</i> ¹
Paire	<i>ḍòy</i> (<i>ḍoi</i>)	<i>tòy</i>	<i>tòy</i>	<i>tòy</i> ¹	<i>toy</i> ¹
Percher	<i>ḍò</i> ₁ (<i>ḍò</i>)	<i>tò</i>	...	<i>tu</i>
Empiler	<i>ḍăp</i> ² (<i>ḍăp</i>)	<i>tăp</i> (1)	<i>tep</i>
Flammèche	<i>ḍom</i> ² (<i>ḍôm</i>)	<i>tem</i> ³
Tranché	<i>ḍīt</i> ² (<i>ḍīt</i>)	<i>tăd</i> ₁	<i>tăd</i> ₂	<i>tăt</i>	[<i>tăt</i> (2)]	<i>tăt</i> ²	<i>tat</i> ¹
Verser	<i>ḍò</i> ₂ (<i>ḍò</i>)	<i>lau</i> ₂	...	<i>tao</i> ³
Fustiger	<i>ḍon</i> ₁ (<i>ḍôn</i>)	<i>duen</i>
Frapper (3)	<i>ḍɔ̄p</i> ₁ (<i>ḍăp</i>)	<i>kă-duw</i> ₃	<i>dăb</i> ₃	$\left. \begin{matrix} \{tăp\} \\ \{tup\} \end{matrix} \right\}$	<i>tɔ̄p</i> ¹	<i>dăp</i>	$\left. \begin{matrix} \{tap\}_1 \\ \{tup\}_1 \end{matrix} \right\}$	<i>tup</i> ₄	<i>tup</i>
Champ	<i>ḍôn</i> ₁ (<i>ḍông</i>)	<i>dăn</i> ₃	$\left. \begin{matrix} \{dôn\}_3 \\ \{dăn\}_3 \end{matrix} \right\}$	<i>tuăn</i>	<i>tôn</i>	<i>dôn</i>	...	<i>tôn</i> ₂	...
Perdrix	<i>ḍa</i> (<i>ḍa</i>)	<i>kă-da</i>	<i>da</i>
Défier	<i>ḍò</i> ² (<i>ḍò</i>)	<i>da</i> ⁵	<i>da</i> ⁵	<i>tò</i> ₂

Ainsi l'occlusive cacuminale sonore annamite (*ḍ* du quôc-ngũ) représente toujours dans tous les mots, quelle que soit leur origine, thai, mon-khmer ou chinoise, les deux occlusives dentales (ou cacuminales) sourde ou sonore confondues (4); seul le régime des tons permet de distinguer la sourde de la sonore. Cette confusion s'est produite en annamite antérieurement au X^e siècle, époque où le sino-annamite a commencé son évolution propre.

montagne, etc.); il est possible qu'il soit lié à la transformation des anciennes sonores en sourdes, et qu'en fait les sonores n'aient jamais été aspirées. Quoi qu'il en soit, il semble qu'à l'heure actuelle, il y ait tendance à remplacer l'aspirée initiale par la sourde non aspirée suivie d'une voyelle brève *ɔ̄*; c'est du moins ainsi qu'on peut expliquer, je crois, les cas assez nombreux où il existe deux formes écrites d'un même mot, l'une avec, l'autre sans aspiration, mais où la prononciation ne connaît que la forme non aspirée, et aussi les cas où la forme à initiale aspirée a complètement disparu, même de l'orthographe. Ces formes sans aspiration sont en effet modernes, et ne représentent pas une survivance de la prononciation ancienne, car même à ces mots l'orthographe siamoise donne une initiale aspirée: frère aîné, khm. *č-dăn* (pron. *č^hɔ̄dôn*), siam. *č^hl-dôn*. Le phénomène, qui est important pour la phonétique du cambodgien moderne, mériterait d'être étudié de près.

(1) Le mot shan a simplement le sens de *placer sur*.

(2) Ce mot appartient au dialecte khanti; je n'en connais pas le ton.

(3) Le ton du shan *tɔ̄p*¹ indique une initiale sourde, tandis que tous les autres dialectes présentent une initiale sonore.

(4) Je n'ai pas vu qu'on ait jamais cherché à déterminer exactement le point d'articulation dans aucun dialecte thai ou mon-khmer. En cambodgien actuel, l'articulation paraît toujours cacuminale; mais n'ayant pu étudier que deux individus seulement, je n'ai pu m'assurer s'il ne s'agissait pas là de variations individuelles. En pégouan l'articulation est interdentale chez le seul indigène que j'aie pu examiner.

Une confusion semblable a eu lieu en mường, mais c'est l'occlusive sourde, dentale ou cacuminale suivant les dialectes (1), qui a subsisté (2).

	Terre	Nuit	Lampe	Aller	Accoucher	Rouge	Piler	Arriver	Faim
TONKINOIS	<i>dǔt²</i>	<i>dèm</i>	<i>dèn₁</i>	<i>dì</i>	<i>dē₂</i>	<i>dō₂</i>	<i>dǔm</i>	<i>dèn²</i>	<i>doy²</i>
— (Q.-NG.)	<i>dát</i>	<i>dèm</i>	<i>dèn</i>	<i>dì</i>	<i>dè</i>	<i>dò</i>	<i>dám</i>	<i>dèn</i>	<i>đoi</i>
THACH-BÍ	<i>tǔt²</i>	<i>tèm</i>	<i>ten</i>	<i>tì</i>	<i>té²</i>	<i>tō²</i>	<i>tǔm</i>	<i>tèn₂</i>	...
VĂN-MÔNG	<i>tǔt²</i>	...	<i>ten</i>	<i>tì₁</i>	<i>té²</i>	<i>tol₂</i>
MÌ-SƠN	<i>tǔt²</i>	<i>tèm₁</i>	<i>ten¹</i>	<i>tì₁</i>	<i>té²</i>	...	<i>tǔm₁</i>	<i>tiñ₂</i>	<i>tol₂</i>
NGỌC-LẶC	<i>tǔt₁</i>	(hòm)	<i>ten</i>	<i>tì</i>	<i>té₁</i>	<i>tō₁</i>	<i>toy₂</i>
NHƯ-XUÂN	<i>dǔt²</i>	<i>dèm</i>	<i>den</i>	<i>dì</i>	<i>dē²</i>	<i>dō₁</i>	<i>don₁</i>
LÂM-LÀ	<i>tǔt₂</i>	<i>tèm</i>	<i>ten¹</i>	<i>tì</i>	<i>té₂</i>	<i>tō₂</i>	<i>tǔm</i>	<i>tèn₃</i>	<i>toy₃</i>
LĂNG-LỠ	<i>tót</i>	<i>tèm₁</i>	<i>dien</i>	<i>tì</i>	<i>té₁</i>	<i>dō₁</i>	(táp ⁵)	<i>tèn₂</i>	<i>toy₂</i>
HẠ-SỬU	<i>tǔt₁</i>	(hòm)	<i>ten²</i>	<i>tì</i>	<i>té₁</i>	<i>tō₁</i>	<i>tǔm</i>	<i>tèn⁵</i>	...
NGUỒN	<i>tǔt</i>	<i>tèm</i>	...	<i>tì</i>	<i>té</i>	<i>tō</i>
UỠ-LỒ	<i>tǔt¹</i>	<i>tèm³</i>	...	<i>tì₃</i>	<i>té¹</i>	<i>tèn</i>	<i>tul</i>
THÁI-THỊNH	<i>tǔt₁</i>	<i>tèm</i>	...	<i>tì</i>	<i>té₁</i>	<i>tō₁</i>	<i>tǔm</i>	<i>tèn⁵</i>	...
HÙNG	<i>tǔt₂</i>	<i>tèm₂</i>	...	<i>tì</i>	<i>té¹</i>	...	<i>tǔm₂</i>	<i>tèn⁵</i>	<i>toy⁵</i>
KHÔNG-KHENG	<i>tǔt</i>	<i>tèm</i>	...	<i>tì</i>
SEK	<i>ten</i>	<i>tì</i>	...	<i>tòh</i>

4. — Labiales.

A. — Occlusives.

Les anciens *p* et *b* chinois sont généralement représentés en sino-annamite par *b*. On sait que *p* ne se rencontre jamais à l'initiale dans les dialectes annamites actuels.

Chinois *p* = s.-a. *b*

包 <i>p^yaw¹</i>	<i>baw</i> (<i>bao</i>)	布 <i>pwo³</i>	<i>bò²</i> (<i>bò</i>)
寶 <i>paw²</i>	<i>baw₂</i> (<i>bào</i>)	比 <i>pǔk¹</i>	<i>bǎk²</i> (<i>bác</i>)
表 <i>p^yiew²</i>	<i>bièw₂</i> (<i>biểu</i>)	班 <i>pan¹</i>	<i>ban</i> (<i>ban</i>)
報 <i>paw³</i>	<i>baw²</i> (<i>báo</i>)	兵 <i>p^yièñ¹</i>	<i>biñ</i> (<i>binh</i>)
博 <i>pak¹</i>	<i>bak²</i> (<i>bác</i>)	不 <i>pwǔt¹</i>	<i>bǔt²</i> (<i>bât</i>)

(1) La série *d*, *t*, *t'*, *n* paraît cacuminale dans le dialecte de Lăng-lỡ et alvéolaire à Thái-thịnh; à Hạ-sửu et Lâm-la, les sourdes *t* et *t'* sont presque interdentes, tandis que *d* et *n* sont articulées un peu plus en arrière. A Lâm-la il y a deux sourdes aspirées d'articulation différente, *t'* dental et *t'* cacuminal, ce dernier représentant un ancien *ç*. Aucun des dialectes mường que je connais ne présente la différence d'articulation entre *t* initial et *t* final, si remarquable en annamite.

(2) J'ai déjà signalé plus haut les deux dialectes mường, celui de Như-xuân et celui de Lăng-lỡ, où les occlusives initiales reçoivent un traitement particulier.

Chinois *b* = s.-a. *b*

袍 <i>baw₁</i>	<i>baw₁</i> (<i>bào</i>)	部 <i>b^ou₁</i>	<i>bô₁</i> (<i>bò</i>)
蓬 <i>boñ₁</i>	<i>bôñ₁</i> (<i>bông</i>)	別 <i>b^yiet₁</i>	<i>biêt₁</i> (<i>biệt</i>)
婆 <i>bwa₁</i>	<i>ba₁</i> (<i>bà</i>)	傍 <i>bañ₁</i>	<i>bañ₁</i> (<i>bàng</i>)
白 <i>b^yôk₁</i>	<i>băc^y₁</i> (<i>bạch</i>)	跋 <i>bwat₁</i>	<i>bat₁</i> (<i>bạt</i>)
皮 <i>b^yiè₁</i>	<i>bi₁</i> (<i>bì</i>)	裴 <i>bway₁</i>	<i>buy₁</i> (<i>bùi</i>)
平 <i>b^yièñ₁</i>	<i>biñ₁</i> (<i>bình</i>)	憑 <i>b^yièñ₁</i>	<i>băñ₁</i> (<i>bảnh</i>)

De même dans les mots d'origine mon-khmer et les mots d'origine thai, la sonore annamite correspond indifféremment à la labiale sourde et à la labiale sonore, tandis que la nasale remplace la douce non sonore.

	ANNAMITE	MON	KHMER	BAHAR	STIENG RONGAO	KHA	CHAM
Fruit ⁽¹⁾	<i>blay²</i> (<i>blái</i>)	...	<i>p^l-le</i>	<i>p-ley</i>	...	<i>p-li</i>	<i>p-lèh</i> <i>p-loy</i>
Citrouille	<i>buôy₂</i> (<i>buôi</i>)	<i>g-pi</i>	<i>l-bôw</i>	<i>puol</i>	...	<i>puol</i>	<i>pār</i> ..
Voler	<i>bai</i> (<i>bay</i>)	<i>paw</i>	...	<i>pār</i>	<i>par</i>	<i>pār</i>	<i>p-ôñ-ur</i> <i>pôr</i>
Trois	<i>ba</i> (<i>ba</i>)	<i>pi</i>	<i>ôiy</i> (²)	<i>peñ</i>	<i>pèi</i>	<i>pi</i>	...
Quatre	<i>bôñ²</i> (<i>bôn</i>)	<i>pan</i>	<i>duon</i>	<i>puon</i>	<i>puôn</i>	<i>pun</i>	...
Sept	<i>bai₂</i> (<i>báy</i>)	<i>l'ă-păh</i>	...	<i>lσ-pσh</i>	<i>pôh</i>	<i>lσ-păc^y</i>	...
Téter	<i>bu²</i> (<i>bú</i>)	...	<i>ôow</i>	...	<i>pu</i>	...	<i>bu</i> ...
Cueillir	<i>be₂</i> (<i>bẻ</i>)	<i>lă-păh</i>	<i>ôh</i>	<i>pêk</i>	<i>pôk</i>	<i>pĩ</i>	... <i>paik</i>
Tirer (de l'arc)	<i>băñ²</i> (<i>băn</i>)	<i>păn</i>	<i>ôăn</i>	<i>păn, păn</i>	<i>păn</i>	<i>păn</i>	<i>păn</i> ...

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	AHOM	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOL
Ventre ⁽³⁾	<i>bũñ₁</i> (<i>bụng</i>)	<i>bũñ</i>	(<i>pañ₂</i>)	(<i>pañ₂</i>)
Radeau	<i>be₁</i> (<i>bẻ</i>)	<i>be</i>	<i>be</i>	<i>pe</i>	<i>pe^l</i>	<i>be⁵</i>	<i>pe₁</i>	<i>pe₂</i>	...
Père	<i>bô²</i> (<i>bỏ</i>)	<i>bo₂</i>	<i>bo₂</i>	<i>po</i>	<i>paw</i>	<i>bo</i>	<i>po</i>	<i>po₂</i>	<i>po</i>
Diviser	<i>bañ</i> (<i>ban</i>)	<i>păn</i>	<i>păn₂</i>	<i>păn</i>	<i>păn²</i>	<i>păn</i>	<i>păn</i>	<i>păn</i>	<i>pun²</i>
Pain	<i>băñ²</i> (<i>bánh</i>)	<i>peñ₂</i>	<i>peñ₂</i>	<i>ptñ</i>	<i>pěñ₂</i>	<i>pěñ₂</i>	<i>piñ³</i>
Mollet	<i>bi</i> (<i>bì</i>)	<i>pli</i>	<i>đi</i>	<i>pĩ</i>
Fermer ⁽⁴⁾	<i>bit²</i> (<i>bít</i>)	<i>pid</i>	<i>pid₁</i>	...	<i>pūt₁</i>

(1) Le mot est donné en annamite moyen d'après le P. de Rhodes. Actuellement il est inusité en tonkinois ; en cochinchinois on dit *trái*, et en Haut-Annam *trây*.

(2) Pour le cambodgien *ô* correspondant à *p* des autres langues, cf. SCHMIDT, *loc. cit.*, p. 141, 144, où tous les *p* du cambodgien sont à lire *ô*, et les conclusions de l'auteur à modifier en conséquence, le P. Schmidt n'ayant pas reconnu l'existence de *b* dans les langues mon-khmer.

(3) Le mot a perdu la liquide que seul le mường a conservée : Mĩ-son *plôn*, Thach-bi, *klo^añ*, etc.

(4) Le mot s'est dédoublé en annamite : 1^o *bít* fermer : *đóng bít* fermer hermétique-ment ; 2^o *bít* couvrir, fermer, *bít khãn* mettre son turban.

Cette confusion des deux occlusives labiales sourde et sonore n'est pas spéciale à l'annamite: elle se retrouve dans tous les dialectes mường; mais c'est généralement la sourde qui répond au *b* annamite.

	Gâteau	Voler	Papillon	Argent	Trois	Quatre	Sept	Foyer	Bœuf	Solide
	(oiseau)									
TOKKINOIS	<i>băñ²</i>	<i>bai</i>	<i>buom-buom</i>	<i>bak₁</i>	<i>ba</i>	<i>bôn²</i>	<i>bai₂</i>	<i>bêp²</i>	<i>bo₁</i>	<i>bên₁</i>
— (Q.-NG.)	<i>bánh</i>	<i>bay</i>	<i>buom-buom</i>	<i>bac</i>	<i>ba</i>	<i>bôn</i>	<i>bây</i>	<i>bêp</i>	<i>bò</i>	<i>bén</i>
THACH-BI	<i>peñ₂</i>	<i>pāl</i>	<i>puom₂</i>	<i>pak</i>	<i>pa</i>	<i>pôn₂</i>	<i>pai²</i>	<i>pêp²</i>	<i>po₁</i>	...
MÌ-SŌN	<i>peñ₂</i>	<i>pǎl₁</i>	...	<i>pak</i>	<i>pa₁</i>	<i>pon₂</i>	<i>paē²</i>	<i>pêp²</i>	<i>po¹</i>	<i>pên¹</i>
NGŌC-LẶC	<i>peñ₃</i>	<i>păn</i>	<i>puom₃</i>	<i>pak₁</i>	<i>pa</i>	<i>pôn₃</i>	<i>pai₁</i>	<i>pêp₁</i>	<i>po</i>	..
NHƯ-XUÂN	<i>beñ₁</i>	<i>băn</i>	<i>buom₁</i>	<i>bak₁</i>	<i>ba</i>	<i>bôn₁</i>	<i>pai₁</i>	<i>bêp²</i>	<i>bo</i>	...
LÂM-LA	...	<i>păn</i>	<i>puom₃</i>	<i>pak¹</i>	<i>pa</i>	<i>pôn₃</i>	<i>pai₂</i>	...	<i>po¹</i>	...
LÀNG-LỠ	<i>pêñ₂</i>	<i>pǎn₁</i>	<i>puom₂</i>	<i>pak⁵</i>	<i>pa₁</i>	<i>pôn₂</i>	<i>pai₁</i>	...	<i>puā</i>	{ viên vên
HẠ-SỰ	<i>pañ⁵</i>	<i>pāl</i>	<i>bσ-bσ</i>	<i>pak²</i>	<i>pa</i>	<i>pôn⁵</i>	<i>pai₁</i>	<i>pêp₁</i>	<i>po²</i>	<i>pên²</i>
NGUỒN	...	<i>păn</i>	<i>puom-puom</i>	...	<i>pa</i>	<i>pôn</i>	<i>pai</i>	<i>pêp</i>
UỠ-LỠ	<i>pên</i>	<i>pǎr⁵</i>	<i>bσ-bσ²</i>	<i>pāk₃</i>	<i>pa⁵</i>	<i>pon</i>	<i>pai⁴</i>	<i>pên⁵</i>	<i>po₃</i>	<i>pên₃</i>
THÁI-THỊNH	<i>peñ⁵</i>	<i>pāl</i>	<i>bσ⁵-bσ⁵</i>	<i>pak²</i>	<i>pa</i>	<i>pôn⁵</i>	<i>pai₁</i>	...	<i>po²</i>	..
HUNG	...	{ <i>(pilh)</i> <i>(ptn₂)</i>	{ <i>pām₂-pam¹</i>	<i>pak₃</i>	<i>pa₂</i>	<i>pôn⁵</i>	<i>păn¹</i>
KHONG-KHENG (1)	...	<i>pêl</i>	<i>to-bσ</i>
SEK	...	<i>pǎl</i>	<i>puñ-p'añ</i>	...	<i>pa</i>	<i>pôn</i>	<i>pai</i>	<i>to-pê</i>	<i>pu</i>	...

Si, dans la plupart des cas, *p* et *b* chinois sont représentés en sino-annamite par *b*, il existe un petit nombre de mots où ils se sont transformés en *t*. Le phénomène se rencontre même pour *p'*, qui devient alors *t'* (*th*).

<i>p = t</i>		<i>b = t</i>	
必 <i>piêt⁴</i>	<i>tǎt²</i> (<i>tât</i>)	竝 <i>biên₄</i>	<i>tiñ₄</i> (<i>tinh</i>)
并 <i>piên¹</i>	<i>tiñ</i> (<i>linh</i>)	鼻 <i>biễ₃</i>	<i>ti₄</i> (<i>ti</i>)
賓 <i>piên¹</i>	<i>tǎn</i> (<i>tân</i>)	便 <i>bien₃</i>	<i>tiên₄</i> (<i>tiện</i>)
比 <i>piê²</i>	<i>ti²</i> (<i>ti</i>)		

On vient de voir que le *t* initial actuel n'existait pas encore en annamite au X^e siècle et on verra plus loin vers quel moment il s'est formé. La transformation

(1) Le Khong-kheng a adopté la numération thai. — Dans les mots Khong-kheng *pêl* et Hung *pilh*, la voyelle est vraisemblablement brève. Le mot *to* qu'on trouve dans ces deux dialectes ainsi qu'en sek devant certains noms d'animaux, n'est pas un préfixe: c'est la déterminative thai des animaux, *tô*, empruntée aux dialectes tai de la région.

de *p*, *b* initiaux en *t* ne peut être antérieure à cette époque (1); elle était achevée au XVII^e siècle (2). Le phénomène paraît être spécial au sino-annamite. Du moins, je ne lui connais aucun analogue ni parmi les mots d'origine thai, ni parmi ceux d'origine mon-khmer; et on serait tenté de l'attribuer à quelque particularité de la prononciation chinoise, n'était la date tardive où il s'est produit.

Si le sino-annamite présente ainsi une altération qui semble lui être particulière, il n'a jamais été atteint par une des transformations normales de *p* : en annamite en effet celui-ci, bien qu'il passe généralement à *b* comme en sino-annamite, est devenu assez souvent aussi *v*. Je ne fais ici que noter en passant ce phénomène dont il sera traité plus loin.

Les mots chinois à initiales *p*, *b* ont-ils pris dès leur entrée en sino-annamite l'initiale douce qu'ils ont aujourd'hui, ou bien faut-il admettre qu'ils ont pris d'abord une initiale forte *p* qui s'est postérieurement transformée en *b* ? La première hypothèse me paraît devoir être écartée. En effet, si on examine les emprunts de mots de cette espèce faits au sino-annamite par le dialecte tai-blanc, on constate que ces mots ont toujours une initiale *p* :

	SINO-ANNAMITE	TAI-BLANC
Saluer	拜 <i>bay</i> ² (<i>bái</i>)	<i>pay</i> ₂
Tempête	雹 <i>baw</i> ⁴ (<i>bāo</i>)	<i>paw</i>
Bol	鉢 <i>bat</i> ² (<i>bát</i>)	<i>pat</i> ²
Planche	板 <i>ban</i> ² (<i>bān</i>)	<i>pen</i> ₂
Changer	變 <i>biên</i> ² (<i>bièn</i>)	<i>piên</i> ₂
Cent	百 <i>băc</i> ^{v2} (<i>bách</i>)	<i>pak</i> ²

(1) Il semble qu'il subsiste au moins un témoin de l'époque où les mots sino-annamites à initiale *t* avaient encore une labiale initiale: c'est le mot annamite *vi* (番) comparaison, supposition, qui dérive du chinois 警 *piê*², s.-a. *ti*, mais remonte évidemment à une époque où le sino-annamite n'avait pas encore évolué de *p* à *t*. Malheureusement c'est un cas unique.

(2) Il ne me paraît pas possible de préciser davantage. Les transcriptions de noms étrangers que l'on trouve, assez rarement du reste, dans le *Đại-việt sử kí toàn thư* 大越史記全書, ne donnent aucun renseignement. La plupart des noms de rois ou de personnages chams ne sont pas reconnaissables sous la forme que leur attribuent les historiens annamites. D'autre part, il est certain que, pour beaucoup de noms de rois ou de pays, la transcription n'était pas faite sur place par les scribes tonkinois, mais bien dans le pays d'origine par des interprètes chinois, car historiens annamites et chinois emploient exactement les mêmes caractères. On sait que le chinois était en quelque sorte la langue diplomatique de tout l'Extrême-Orient au XVI^e et au XVII^e siècle et que même les pays où le chinois n'était pas d'étude courante faisaient souvent rédiger dans cette langue les lettres adressées aux cours de Chine, d'Annam, du Japon et de Corée. L'exemple suivant prouvera qu'on ne peut faire fond sur ce genre de documents. Un roi de Sumatra ayant envoyé une ambassade en Annam en 1467, son royaume est appelé 蘇門答羅, s.-a. *Tò-man-tháp-la*, chinois *Sou-men-t'a-lo* (*Đại-việt sử kí toàn thư*, q. 12, 33 a). Il est bien évident que les gens qui ont transcrit ce nom lisaient à la chinoise, avec sifflante initiale; or, le *Houa yi yi yu* donne dès cette même époque au caractère 蘇 la prononciation sino-annamite actuelle *tò*, et le transcrit 多; d'où il suit nécessairement que la transcription n'est pas due à des Annamites.

Or, le dialecte possède à la fois *p* et *ɸ* et rend régulièrement par *ɸ* un certain nombre de mots annamites à initiale *b*.

	ANNAMITE	TAI-BLANC		ANNAMITE	TAI-BLANC
Courge	<i>b^au₁</i> (<i>bəu</i>)	<i>ɸ^au₂</i>	Coton	<i>bōñ</i> (<i>bông</i>)	<i>ɸòñ</i>
Sale	<i>bōñ₂</i> (<i>bán</i>)	<i>ɸōñ²</i>	Ramer	<i>bory</i> (<i>bori</i>)	<i>ɸory</i>
Lentille d'eau	<i>bew₁</i> (<i>béo</i>)	<i>bew₂</i>	Amulette	<i>bu^a₁</i> (<i>búa</i>)	<i>ɸu^a₁</i>
Gras	<i>bew²</i> (<i>béo</i>)	<i>ɸew₂</i>	Pioche	<i>bu^{a2}</i> (<i>búa</i>)	<i>ɸu^{a2}</i>
Bouché	<i>bi²</i> (<i>bi</i>)	<i>ɸi₂</i>	Pinceau	<i>but²</i> (<i>bút</i>)	<i>ɸut²</i>

La seule explication possible de cette différence de traitement est dans une différence des dates d'emprunts : à mon avis les mots à initiale *p* sont des emprunts anciens (1) et les mots à initiale *b* ont été admis plus récemment. L'évolution annamite *p* > *b* se plaçant pendant la période intermédiaire. La date de cette évolution ne saurait d'ailleurs être précisée.

B. — Spirantes.

Le chinois ancien possédait deux spirantes labiales, sourde et sonore, *f*, *v*, dont la première est, dans les tableaux phonétiques, répartie en deux classes suivant l'origine *p* ou *p'* de l'initiale. On a vu plus haut qu'en effet elles étaient issues, vers le début des T'ang, des occlusives labiales mouillées et suivies d'un *i* intercalaire avec ou sans la semi-voyelle labiale *w* (2).

(1) La date relativement ancienne des emprunts faits par le tai-blanc au sino-annamite, est d'ailleurs prouvée par le traitement des sifflantes initiales (cf. ci-dessous p. 45)

(2) J'adopte ici l'orthographe **fuñ*, **fuk*, **fvañ*, sans *i* intercalaire: cet *i* paraît être tombé très tôt en chinois. En effet, ces mots ont toujours gardé la vocalisation de la 1^{re} catégorie, bien qu'étant à la 3^e; ce qui semble indiquer que *i* était tombé en chinois avant l'époque où sa présence amena le changement de vocalisation dans la 3^e et dans la 4^e catégorie. La prononciation sino-annamite n'en tient jamais compte (les formes *phièm*, *phièn*, *phièt*, sont toutes des formes récentes dérivées de anc. *pham*, *phan*, *phat*, qui ont subsisté fréquemment, ou bien elles dérivent de ch. *p'*: par exemple dans le cas de *phièu*, *f. f'* et *v* n'existant jamais en chinois devant la finale *aw-ew*). Malheureusement les finales *iuñ*, *ioñ*, *iañ*, *iam* sont impossibles en annamite, et par suite la non-existence de *fiuñ*, etc., n'est pas probante; mais les finales *ia*, *iu* sont fréquentes; or elles ne se rencontrent jamais après *f* en sino-annamite, bien qu'on les trouve en annamite (*phia*, séparer).

D'autre part, j'ai conservé le *w* caractéristique du *ho-k'ou*. Le fait qu'il ne se rencontre ni en sino-japonais, ni en sino-annamite ne prouve rien, le son *fw* n'existant pas plus en japonais qu'en annamite. Dans les dialectes chinois modernes, il a généralement disparu. Mais il y a un cas où son influence me semble manifeste: c'est celui des mots que les phonéticiens chinois classent comme mots à voyelle *ɔ* précédée de *w* (finales *wōñ*, *wōñ*, *wōt*, *wōk*). Actuellement dans les dialectes chinois septentrionaux le

Le sino-annamite a, suivant l'ordinaire, confondu la sourde et la sonore; *f* (*f'*), et *v* sont passés à *f*, écrit en quòc-ngũ par le groupe *ph*. L'annamite actuel possède bien la sonore *v*, mais elle est de date récente, ainsi qu'on le verra plus loin.

Chinois *f* = s.-a. *f* (*ph*)

風 $\cdot p^y i\ddot{o}n^1$	>	$f\ddot{o}n^1$	$f^{\alpha}\ddot{o}n$ (<i>phong</i>)	付 $\cdot p^y wiu^3$	>	fu^3	fu^2	(<i>phũ</i>)
福 $\cdot p^y iok^1$	>	fok^1	$f\ddot{u}k^2$ (<i>phúc</i>)	甫 $\cdot p^y wiu^2$	>	fwu^1	fu^2	(<i>phũ</i>)
法 $\cdot p^y iap^1$	>	fap^1	fap^2 (<i>pháp</i>)	分 $\cdot p^y wi\ddot{o}n^1$	>	$fw\ddot{o}n^1$	$f\ddot{r}n$	(<i>phân</i>)
方 $\cdot p^y wan^1$	>	$fwan^1$	$fuon$ (<i>phương</i>)	廢 $\cdot p^y wia^3$	>	$fway^3$	$f\ddot{e}^2$	(<i>phê</i>)

Chinois *f'* = s.-a. *f* (*ph*)

豐 $\cdot p^y i\ddot{o}n^1$	>	$f'o\ddot{n}^1$	$f^{\alpha}\ddot{o}n$ (<i>phong</i>)	訪 $\cdot p^y wian^3$	>	$f'wan^3$	$fuon^3$	(<i>phương</i>)
撫 $\cdot p^y wiu^1$	>	$f'wu^1$	fu (<i>phu</i>)	芳 $\cdot p^y wian^1$	>	$f'wan^1$	$fuon$	(<i>phương</i>)
赴 $\cdot p^y wiu^3$	>	$f'wu^3$	fu^2 (<i>phũ</i>)	拂 $\cdot p^y wiot^4$	>	$f'w\ddot{o}t^4$	$f\ddot{r}t$	(<i>phật</i>)

Chinois *v* = s.-a. *f* (*ph*)

奉 $\cdot b^y i\ddot{o}n_2$	>	$vo\ddot{n}_1$	$f\ddot{u}n_1$ (<i>phụng</i>)	鳳 $\cdot b^y i\ddot{o}n_3$	>	$vo\ddot{n}_3$	$f\ddot{u}n_1$	(<i>phụng</i>)
父 $\cdot b^y wiu_2$	>	vwu_2	fu_1 (<i>phũ</i>)	佛 $\cdot b^y wi\ddot{o}t_4$	>	$vw\ddot{o}t_4$	$f\ddot{r}t^2$	(<i>phật</i>)
馮 $\cdot b^y i\ddot{o}n_1$	>	$vo\ddot{n}_1$	$f\ddot{u}n_1$ (<i>phụng</i>)	梵 $\cdot b^y iam_3$	>	vam_3	fam_1	(<i>phạm</i>)
浮 $\cdot b^y wiu_1$	>	vwu_1	fu_1 (<i>phũ</i>)	范 $\cdot b^y iam^3$	>	vam_3	$f\ddot{r}m_1$	(<i>phạm</i>)

traitement des mots à labiale initiale, suivis de la semi-voyelle labiale devant la voyelle \ddot{o} est assez compliqué; il varie selon les cas, de la façon suivante:

1° Initiales: anciens $\cdot p$, $\cdot p'$, $\cdot b$, $\cdot m$, $\cdot f$, (*f'*), $\cdot v$.

a — Aux trois premiers tons: disparition complète du *ho-k'eu*: voyelle σ .
 本 $\cdot p^y w\ddot{o}n > p\ddot{o}n$; 門 $\cdot m^y w\ddot{o}n > m\ddot{o}n$; 分 $f^y w\ddot{o}n > f\ddot{r}n$, etc.

b — Au *jou-cheng* (ou, dans les dialectes qui ont perdu ce ton, dans tous les cas où le mot était anciennement au *jou-cheng*): voyelle *u* ou \ddot{o} .
 佛 $\cdot v^y w\ddot{o}t > f\ddot{o}$;

2° Initiale $\cdot mw > w$: l'ancien *w* du *ho-k'eu*, devenu initial après la chute de l'*m* s'est maintenu.

a — Aux trois premiers tons: voyelle *e*, 問 *wen*, 交 *wen*;

b — Au *jou-cheng*: voyelle *u*, 物 *wu*.

On voit que la vocalisation moderne diffère suivant le ton, c'est-à-dire suivant que la syllabe est terminée par une voyelle ou une consonne: dans le premier cas (*jou-cheng*), voyelle *u*, \ddot{o} ; dans le second cas, voyelle σ . Le fait est si vrai que dans tous les dialectes du Sud qui ont conservé la consonne finale du *jou-cheng*, et où, par suite, la syllabe reste fermée même à ce ton, la voyelle a subsisté et *w* est tombé: cantonnais: 佛 *fât*. Le dialecte du Fou-kien, il est vrai, paraît faire exception, mais c'est parce qu'il a conservé, seul de tous les dialectes chinois, la semi-voyelle labiale après toute initiale labiale. Il me semble qu'on peut expliquer ces faits par une vocalisation $w\ddot{o}$ qui, en syllabe fermée, a abouti à σ avec chute de la semi-voyelle; et en syllabe ouverte à *u* (\ddot{o}). Dans ce dernier cas, la semi-voyelle labiale s'est vocalisée avec chute de la voyelle.

Il est à remarquer qu'actuellement les mots purement annamites à initiale *f* sont rares : c'est à peine si le dictionnaire de Génibrel en compte une quinzaine qui ne soient pas dérivés du chinois ; *f* paraît être en voie de disparition ; il tend à se transformer en sonore, quelquefois en *v* :

SINO-ANNAMITE	ANNAMITE	
方 <i>f.coñ</i> (<i>phươg</i>)	<i>vuòñ</i> (<i>vuòg</i>)	carré
撫 <i>fu₂</i> (<i>phủ</i>)	<i>vò^f</i> (<i>vỗ</i>)	frapper, caresser, tapoter
奉 <i>fũñ₁</i> (<i>phụng</i>)	<i>võñ</i> (<i>vàng</i>)	obéir
捕 <i>fu₁</i> (<i>phủ</i>)	<i>vu^a₁</i> (<i>vùa</i>)	aider, protéger.
破 <i>fi²</i> (<i>phá</i>)	<i>vor^f</i> (<i>vỡ</i>)	rompre, briser.

mais le plus souvent en *b* (1) :

風 <i>f^aðñ</i> (<i>phong</i>)	<i>buñ₁</i> (<i>bừg</i>)	vent.
帆 <i>fõm</i> (<i>phàm</i>)	<i>buòm₁</i> (<i>buóm</i>)	voile.
房 <i>fcoñ</i> (<i>phươg</i>)	<i>buòñ₁</i> (<i>buòg</i>)	chambre à coucher.
放 <i>f^aðñ²</i> (<i>phóng</i>)	<i>buòñ</i> (<i>buòg</i>)	affranchir.
叛 <i>fan₂</i> (<i>phản</i>)	<i>ban₁</i> (<i>bạn</i>)	rebelle.
煩 <i>fièñ₁</i> (<i>phiền</i>)	<i>buòñ₁</i> (<i>buòm</i>)	triste.

Tous ces mots sont empruntés au chinois : le point de départ étant connu, le sens dans lequel s'est opérée la transformation n'est pas douteux. Mais des cas analogues se présentent en annamite.

Soudain	<i>phút phát</i>	<i>vút vát</i>
Agité par le vent	<i>phơ phát phươg</i>	<i>vơ vát vuòg</i>
Donner des verges	<i>đánh phít phút</i>	<i>đánh vít vút</i>
Sifflement du rotin	<i>phút</i>	<i>vút</i>
Enduire de colle	<i>phát</i> (et <i>phết</i> , appliquer un onguent)	<i>bệt</i>
Arracher	<i>phứt</i> (plumer)	<i>vứt</i> .

Cette transformation de *f* est commune à tous les dialectes. Dans le dialecte du Haut-Annam, pour le parler de Quảng-bình, le P. Cadière (2) mentionne juste deux mots qui ont encore conservé la sourde ancienne, alors que tous les autres dialectes l'ont déjà perdue ; ce sont aussi les seuls que je connaisse dans les parlers du Nghệ-an.

	HAUT-ANNAM				TONKIN	COCHIN-CHINE	
	QUẢNG-TRỊ	HÀ-TĨNH	QUINH-LƯU	YÊN-DŨNG NHỎ-LÀM			
Caresser	<i>fò₂</i>	<i>fò₁</i>	<i>vò₁</i>	<i>fò₁</i>	<i>p'ò₁</i>	<i>vò^f</i>	<i>b'ò₂</i>
Défricher	<i>fş₂</i>	<i>fş₁</i>	<i>bu^f₁</i>	<i>vor^f</i>	...

(1) On trouve parfois pour le même mot des formes en *b* ou *v* suivant les dialectes.

(2) *Phonétique annamite*, p. 52.

L'origine de *f* protoannamite (et de ses dérivés récents *v*, *b*) est très simple : c'est le représentant des deux spirantes labiales sourde et sonore *f*, *v* des langues thai. On sait en effet que ce sont deux phonèmes remontant au thai-commun (1).

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	DIOI
Cotonnade	<i>vay</i> ₂ (<i>vâi</i>)	<i>vay</i> ₃	<i>fay</i> ₃	<i>p'â</i>	<i>fay</i> ₄	<i>fay</i> ₂	<i>way</i> ¹
Secouer	<i>fřt</i> ² (<i>phât</i>)	<i>văd</i>	<i>văd</i> ₁	<i>p'ât</i> ¹	...	<i>fât</i> ₄	<i>wat</i>
Instruire (2)	<i>văk</i> ₁ (<i>vưc</i>)	<i>făk</i> ₁	<i>fřk</i> ₂	<i>păk</i> ₁
En cachette	<i>văn</i> ₄ (<i>vưng</i>)	<i>făn</i> ₂
Giffle (3)	<i>va</i> ₂ (<i>vă</i>)	<i>fa</i> ₁	<i>fa</i> ₂	<i>p'â</i> ₁	<i>fa</i>	<i>fa</i> ²	<i>fa</i> ¹
Battre	<i>vřp</i> ₁ (<i>văp</i>)	<i>fop</i>
Poussière	<i>fřn</i> (<i>phân</i>)	<i>făn</i> ₁	<i>făn</i> ₁	<i>p'ăn</i> ₁

La question est un peu plus complexe en ce qui concerne l'origine de *f* actuel, car on verra plus loin que, postérieurement au X^e siècle, l'occlusive labiale sourde aspirée a disparu en se transformant en spirante sourde ; en sorte que *f* actuel représente à la fois *f* et *p'* du protoannamite (4).

(1) En shan et en ahom *f* et *v* sont remplacés par *p'* ; la correspondance des tons montre, au moins pour le shan, que c'est là une dérivation secondaire ; toutes les autres langues thai ont conservé la spirante, mais la sonore a régulièrement disparu de la prononciation et *f* seul subsiste. En dioi on a *f*, *w*, *v* (*vw*), qui représentent indifféremment sourde et sonore. — Dans ce tableau j'ai supprimé l'ahom et le thò, les lexiques, malheureusement trop succincts, ne m'ayant donné que les correspondants de l'annamite *văi* : ahom *p'â*, thò *fay*₂.

(2) En annamite et en shan spécialement « dresser un animal » ; dans les langues thai le mot signifie « instruire » en général.

(3) En siamois, laotien, shan « paume de la main » ; en dioi et en annamite « giffle ».

(4) On voit que l'opinion un peu légèrement admise et trop généralement répandue qui considère *f* tonkinois comme étant toujours un dérivé récent de *p'* ancien, est fautive. Elle paraît reposer principalement sur l'interprétation inexacte de certains faits de dialectologie annamite. En cochinchinois et dans quelques parlers du Haut-Annam, *f* n'existe pas, et est toujours remplacé par *p'*. Mais il s'agit là d'altérations locales qui ne représentent nullement un état ancien. Dans un cas même, celui du cochinchinois, il semble qu'on en puisse voir l'origine. Ce dialecte s'est formé en pays cham, dans le Bas-Annam, et plus tard, transporté en Cochinchine, il s'est développé en pays cambodgien ; le fond de la population qui le parle n'est pas formé d'Annamites, mais de Chams et de Cambodgiens annamitisés. Or, il est remarquable que les deux spirantes *f* et *v*, qui sont l'une et l'autre altérées dans ce dialecte, sont précisément des phonèmes qui n'existent pas en cham. C'est probablement à l'incapacité des Chams annamitisés à reproduire correctement ces sons qu'il faut attribuer la prononciation *p'* et *b^v* qu'ils prennent respectivement.

D'autre part, la graphie *ph* qui a été adoptée en quôc-ngữ pour rendre ce son a eu sa part dans la formation de cette théorie. On ne saurait croire en effet combien d'erreurs sont dues aux singularités graphiques de la transcription traditionnelle. Mais la valeur véritable de la consonne que les créateurs de ce système ont écrite *ph* est décrite clairement par le P. de Rhodes : « *f* ou plutôt *ph* ne suppose pas les lèvres séparées comme notre *f*, mais plutôt pendant la prononciation même les sépare doucement avec un léger souffle : c'est pourquoi dans le dictionnaire nous n'employons pas la lettre *f*, mais *ph* ». C'est la distinction de *f* dentilabial français et de *f* bilabial annamite.

5. — Sifflantes.

A. — Dentales.

Les quatre sifflantes dentales chinoises *s, *ʃ, *ts, *dʒ sont complètement confondues en sino-annamite, où elles sont représentées exclusivement par l'occlusive dentale sourde t.

Chinois s = s.-a. t

送 son ³	tõn ² (tông)	四 sǒ ³	tu ² (tú)
嵩 siun ¹	tũn (tung)	西 siey ¹	l ^o i (tây)
宋 son ³	tõn ² (tông)	孫 swen ¹	tòn (tôn)
私 sǒ ¹	tu (tú)	先 sien ¹	tièn (tiên)
死 sǒ ²	tu ₂ (tú)	小 siew ²	tièw ₂ (tiêu)

Chinois ʃ = s.-a. t

松 ʃiun ₁	tũn ₁ (tũng)	邪 ʃie ₁	ta ₁ (tà)
頌 ʃiun ₃	tũn ₁ (tung)	謝 ʃie ₃	ta ₁ (tà)
續 ʃiuk ₁	tũk ₁ (tũc)	詳 ʃian ₁	tuou ₁ (tuông)
隕 ʃwiẽ ₁	twi ₁ (tuy)	像 ʃian ₂	tuon ₁ (tuông)
旬 ʃwiên ₁	twõn ₁ (tuân)	習 ʃiëp ₁	tõp ₁ (táp)

Chinois ts = s.-a. t

總 tson ²	tõn ₂ (tông)	載 tsay ³	tay ¹ (tái)
紫 tsǒ ²	tu ₂ (tú)	晉 tsiên ³	tõn ² (tân)
恣 tsǒ ³	tu ² (tú)	尊 tswõn ¹	tòn (tôn)
子 tso ³	iu ² (tú)	煎 tsien ¹	tièn (tiên)
祖 tso ²	tõ ₂ (tô)	將 tsiun ¹	tuon (tuông)

Chinois dʒ = s.-a. t

叢 dʒon ₁	tõn ₁ (tông)	在 dʒay ₃	tay ₁ (tái)
坐 dʒwa ₂	twa ₁ (toa)	秦 dʒièn ₁	tõn ₁ (tân)
自 dʒǒ ₃	tu ₁ (tú)	存 dʒwõn ₁	tõn ₁ (tôn)
字 dʒǒ ₃	tu ₁ (tú)	錢 dʒien ₁	tièn ₁ (tiên)
粗 dʒo ₂	tõ ₁ (tô)	昨 dʒak ₁	tak ₁ (tác)

Tous les dialectes annamites actuels possèdent la sifflante dentale sourde s qu'on écrit par le signe x; la sonore ʃ n'existe qu'au Tonkin, où on l'écrit de trois façons différentes, *d*, *gi*, *r*, d'après l'étymologie. Mais tous ces phonèmes sont de formation récente: on a vu déjà que *gi* était au XVII^e siècle une palatale et *r* une liquide; à la même époque *d* était une occlusive dentale sonore et très souvent mouillée. L'origine de *x* est plus ancienne sans remonter très haut:

on verra plus loin qu'il dérive de *ɣ*, lui-même phonème relativement récent. Aucune des sifflantes modernes n'existait au X^e siècle.

Mais le protoannamite possédait certainement une sifflante dentale ; on la retrouve aujourd'hui encore comme sifflante, dentale ou palatale suivant les lieux, en *mường* méridional et oriental, où elle correspond à une sifflante mon-khmer ou thai suivant le cas. Elle est toujours remplacée en annamite actuel par l'occlusive dentale sourde *t* et en *mường* occidental par l'aspirée *t'*.

	Cheveu	Oreille	Bruit	Bon	Eteindre	Huit	Main
TONKINOIS	<i>tøk²</i>	<i>tay</i>	<i>tiên²</i>	<i>tòt²</i>	<i>tăt²</i>	<i>tam²</i>	<i>tai</i>
— (Q.-NG.)	<i>tóc</i>	<i>tai</i>	<i>tiêng</i>	<i>tòt</i>	<i>tăt</i>	<i>tám</i>	<i>tay</i>
THẠCH-BÌ	<i>t'ăk²</i>	<i>t'ay</i>	<i>t'iên₂</i>	<i>t'ôiç^y</i>	...	<i>t'am₂</i>	<i>t'ai</i>
MÌ-SƠN	<i>t'ăk²</i>	<i>t'ay₁</i>	<i>t'iên₂</i>	<i>t'oiç^y</i>	...	<i>t'am₂</i>	<i>t'ai₁</i>
NHỎ-QUAN	<i>t'ăk</i>	<i>t'ay</i>	<i>t'iên</i>	<i>t'am</i>	<i>t'ai</i>
NGỌC-LẶC	<i>săk₁</i>	<i>say</i>	...	<i>sòt₁</i>	<i>sai</i>
NHƯ-XUÂN	<i>săk₂</i>	<i>say</i>	...	<i>sòt₂</i>	<i>sai</i>
LÂM-LA	<i>săk₂</i>	<i>say</i>	<i>siên₃</i>	...	<i>săt₂</i>	<i>sam₃</i>	<i>sai</i>
LÀNG-LỠ	<i>sők₂</i>	<i>say₁</i>	(<i>tiên₂</i>)	(<i>tòt₂</i>)	<i>săt₂</i>	(<i>tam₂</i>)	<i>sai₁</i>
HÀ-SỬU	<i>săk₄</i>	<i>say</i>	<i>siên⁵</i>	<i>sôiç^y₄</i>	<i>săç^y₄</i>	<i>sam⁵</i>	<i>sai</i>
NGƯỜN
UỠ-LỒ	<i>săk</i>	<i>say⁵</i>	..	<i>suiç^y</i>	<i>săt</i>	<i>săm</i>	<i>sai⁵</i>
THÁI-THỊNH	<i>săk₁</i>	<i>say</i>	<i>siên⁵</i>	...	<i>săt₁</i>	<i>sam⁵</i>	<i>sai</i>
HUNG	<i>săk₂</i>	<i>say₂</i>	<i>siên⁵</i>	...	<i>săt₂</i>	<i>sam⁵</i>	<i>sai₂</i>
KHÔNG-KHENG	<i>sők</i>	<i>pă-tsay</i>	<i>siên</i>	...	<i>sit</i>	...	<i>si</i>
SEK	<i>suk</i>	<i>say</i>	<i>siên</i>	..	<i>çăt</i>	(<i>t'am</i>)	<i>si</i>

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAR	RÔNGGAO
Cheveu	<i>tøk²</i>	(<i>tóc</i>)	<i>sők</i>	<i>săk</i>	<i>sòk</i>	<i>sők</i>
Huit (1)	<i>tam²</i>	(<i>tám</i>)	<i>d-çam</i>	<i>tở-h-n-am</i>
Fendre	<i>tăç^y²</i>	(<i>tách</i>)	<i>sak</i>	...	<i>hak</i>	<i>hak</i>

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	AHOM	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	DIOI
Bruit	<i>tiên²</i>	(<i>tiêng</i>)	<i>siên₂</i>	<i>siên₂</i>	<i>stn</i>	<i>shn²</i>	<i>siên</i>	..
Extrême	<i>tòt²</i>	(<i>tôt</i>)	<i>săt₁</i>	<i>săt₂</i>	<i>sut</i>	<i>s'ăt¹</i>	...	<i>sút²</i>
En foule	<i>tuôn²</i>	(<i>tuôn</i>)	<i>sôn₂</i>	<i>sôn₂-sôn₂</i>
Ail	<i>tway²</i>	(<i>toái</i>)	<i>soy¹</i>
Pâle	<i>tay²</i>	(<i>tái</i>)	<i>si₂</i>
Tourner	<i>tiên₄</i>	(<i>tiện</i>)	<i>siñ</i>	...	<i>siên¹</i>

(1) Le cambodgien a actuellement une numération quinaire. — *Tởhnam* est une forme à infixe *n*.

D'autre part, l'annamite ne possède pas et n'a jamais possédé de mi-occlusive analogue à chinois *ts*, *dʒ*. Ces deux initiales ont donc dû subir une altération immédiate ; elles se sont transformées en *s*. Les emprunts anciens faits au sino-annamite (1) par les dialectes mường ou tai ont conservé la trace d'une période antérieure à la transformation en *t*.

	CHINOIS	SINO-ANNAMITE	TAI-BLANC	TAI DE PHU-QUI	MƯỜNG DE HA-SUŨ
Monnaie	錢 <i>dʒien</i> ₁	<i>liên</i> ₁ (<i>liên</i>)	<i>sien</i>	<i>sien</i> ¹	<i>siên</i> ₂
Crime	罪 <i>dʒwiě</i> ₂	<i>tòy</i> ₁ (<i>tôi</i>)	<i>soy</i>	<i>soy</i> ⁵	<i>soy</i>
Canton	總 <i>tson</i> ²	<i>tôn</i> ₂ (<i>tông</i>)	...	<i>son</i> ₁	<i>son</i> ⁵

Le *Houa yi yi yu* rend toujours l'ancien *s* par *t*, aussi bien dans les mots annamites que dans les mots d'origine chinoise. D'autre part les emprunts anciens faits au sino-annamite par les dialectes mường et tai ont conservé les formes à initiale *s*.

	CHINOIS	SINO-ANNAMITE	TAI-BLANC	TAI DE PHU-QUI
Province	省 <i>siěñ</i> ²	<i>tñ</i> ₂ (<i>tñh</i>)	<i>señ</i> ₂	...
Éveillé	醒 <i>siěñ</i> ²	<i>tñ</i> ₂ (<i>tñh</i>)	<i>siñ</i> ₂	...
Année	歲 <i>sway</i> ²	<i>tuay</i> ₂ (<i>tuòi</i>)	...	<i>suay</i> ₁
Cœur	心 <i>siěm</i> ¹	<i>təm</i> (<i>tâm</i>)	<i>săm</i>	...

La transformation de *s* en *t* paraît donc s'être produite postérieurement au X^e siècle et avoir été achevée au XV^e siècle.

B. — Palatales (2).

La prononciation annamite a, comme toujours, confondu sourdes et sonores, et les rend toutes tantôt par *ʃ* (écrit *s*), tantôt par *s* (écrit *x*) et tantôt par *t'* (écrit *th*) ; *ʃ* et *t'* alternent suivant la voyelle du mot chinois : les mots à la

(1) Il n'est que rarement possible de tenir compte à ce point de vue des emprunts faits à l'annamite propre par les dialectes tai du Haut-Annam, les populations qui les parlent étant entourées et mêlées de gens parlant des dialectes mường où s'est conservée la sifflante ancienne transformée en annamite.

(2) J'étudie ici, avec les deux chuintantes sourde et sonore chinoises *ʃ* et *ʒ*, la mi-occlusive palatale sonore *dʒ*. Celle-ci paraît avoir été généralement confondue avec *ʒ* en sino-annamite, et considérée comme la sonore de *ʃ*. Le fait paraît remonter à la prononciation chinoise ancienne : dans tous les dialectes chinois, *dʒ* s'est partagé entre *j* et *ʒ*, en sorte que, lors de la disparition des sonores chinoises, il donna tantôt *č'* et *č* (*tch'*, *tch*) suivant le ton, comme *j*, tantôt *ś* (*ch*) comme *ʒ*.

$$Dʒ > *j > č', č$$

$$Dʒ > *ʒ > ś$$

CHINOIS ANCIEN	PÉKINOIS	CHINOIS ANCIEN	PÉKINOIS
崇 <i>dʒ'ôn</i> ₁	<i>č'ôn</i> ₁ (<i>tch'ông</i>)	食 <i>dʒ'iẽk</i> ₁	<i>ś'ɔ</i> ₁ (<i>chê</i>)
狀 <i>dʒ'wañ</i> ₂	<i>č'wañ</i> ³ (<i>tchouáng</i>)	士 <i>dʒ'e</i> ₂	<i>ś'ɔ</i> ³ (<i>ché</i>)
乘 <i>dʒ'iẽñ</i> ₃	<i>č'ɔñ</i> ³ (<i>tchéng</i>)	仕 <i>dʒ'e</i> ₂	<i>ś'ɔ</i> ³ (<i>ché</i>)
愁 <i>dʒ'o</i> ₁	<i>č'o</i> ₁ (<i>tch'eoù</i>)	神 <i>dʒ'iẽñ</i> ₁	<i>śeñ</i> ₁ (<i>chèn</i>)

Le sino-annamite ne diffère guère sur ce point des dialectes kouan-houa actuels ; mais le traitement en sifflante *y* est beaucoup plus fréquent que le traitement en mi-occlusive. Il

troisième catégorie où l'initiale est immédiatement suivie de *i* prennent *t'*, les mots à la deuxième catégorie où la voyelle n'est jamais *i* prennent *ʃ*. S. au contraire, rend indifféremment *ʃ*, *ʒ*, *dʒ*, quelle que soit la catégorie; il est d'ailleurs assez rare. Il en résulte que *ʒ*, qui ne se rencontre jamais à la seconde catégorie en chinois, devient toujours *t'* ou *s* (1).

ʃ = *ʃ* (*s*) (2)

疏 <i>so</i> ¹	<i>ʃor</i> (<i>sor</i>)	雙 <i>swan</i> ¹	<i>ʃⁿoñ</i> (<i>song</i>)
所 <i>so</i> ²	<i>ʃo₂</i> (<i>sô</i>)	殺 <i>sat</i> ¹	<i>ʃat</i> ² (<i>sát</i>)
朔 <i>sok</i> ¹	<i>ʃok</i> ² (<i>sóc</i>)	師 <i>ʃ^r</i>	<i>ʃur</i> (<i>sur</i>)
霜 <i>san</i>	<i>ʃron</i> (<i>swong</i>)	生 <i>ʃⁿ</i>	<i>ʃiñ</i> (<i>sinh</i>)

ʃ = *t'* (*th*)

書 <i>siu</i> ¹	<i>t^w</i> (<i>thw</i>)	說 <i>swiet</i> ¹	<i>t^wüet</i> ² (<i>thuyêt</i>)
水 <i>swië</i> ²	<i>t^wi₂</i> (<i>thüy</i>)	稅 <i>swië</i> ²	<i>t^wë</i> ² (<i>thuë</i>)
叔 <i>siuk</i> ¹	<i>t^wük</i> ² (<i>thúc</i>)	賞 <i>sian</i> ²	<i>t^woñ₂</i> (<i>thwòng</i>)
少 <i>siëw</i> ²	<i>t^wiëw₂</i> (<i>thiëu</i>)	聲 <i>siëñ</i>	<i>t^wãñ</i> (<i>thanh</i>)

ʒ = *t'* (*th*)

紹 <i>ziëw</i> ₂	<i>t^wiëw₄</i> (<i>thiëu</i>)	常 <i>zian</i> ₁	<i>t^woñ₁</i> (<i>thwòng</i>)
受 <i>ziü</i> ₂	<i>t^wü₄</i> (<i>thu</i>)	上 <i>zian</i> ₂	<i>t^woñ₄</i> (<i>thwòng</i>)
蜀 <i>ziuk</i> ₁	<i>t^wük₁</i> (<i>thúc</i>)	成 <i>ziëñ</i> ₁	<i>t^wãñ</i> (<i>thàñh</i>)
辰 <i>zië</i> ₁	<i>t^wëñ₁</i> (<i>thăn</i>)	時 <i>zië</i> ₁	<i>t^wi₁</i> (<i>thi</i>)
十 <i>ziëp</i> ₄	<i>t^wëp₁</i> (<i>tháp</i>)	誰 <i>ziwië</i> ₁	<i>t^wi₁</i> (<i>thüy</i>)

dʒ = *s* (*s*)

牀 <i>dʒan</i> ₁	<i>san</i> ₁ (<i>sàng</i>)	士 <i>dʒ^r</i> ₂	<i>si</i> ⁴ (<i>sī</i>)
乍 <i>dʒ₂</i>	<i>sa</i> ₄ (<i>sá</i>)	事 <i>dʒ^r</i> ₃	<i>su</i> ₁ (<i>sư</i>)
撰 <i>dʒwan</i> ₂	<i>swan</i> ₁ (<i>soan</i>)	岑 <i>dʒ^rm</i> ₁	<i>š^rm</i> ₁ (<i>sám</i>)
崇 <i>dʒan</i> ₁	<i>šⁿ</i> ₁ (<i>sùng</i>)	巢 <i>dʒaw</i> ₁	<i>šaw</i> ₁ (<i>sáo</i>)

semble que dès le X^e siècle, la prononciation de *dʒ* flottait entre *j* et *ʒ*, passant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et parfois même à tous les deux (comme par exemple 乘 qui a donné *tch'eng* et *cheng*, le 1^{er} venant de *dʒi^rñ* et le second de *ziëñ*).

(1) Le *Ts'ie yun tche nan l'ou* donne à l'initiale 禪 *ʒ* quelques mots à la deuxième catégorie, mais c'est là une erreur. Il donne cinq mots : 穰, 俟, 睡, 侍, 蔡.

俟 est épelé par le *Kouang-yun* 牀史切 *dʒ(an + ʃ^r)*, ce qui le classe parmi les mots à initiale *dʒ* et non *ʒ* comme 仕 qui lui est donné comme homonyme; il en est de même du mot 蔡 qui est épelé 俟 留 *dʒ(ô + dʒ^r)* = *dʒ^r*; 睡 est épelé par le *Kouang-yun* 是 僞 *ʒ(ië + n^w)wië₂* = *ziwië₂*, 穰 y est épelé 鷓 禹 *ʒ(iu + n^w)wiu₂* = *ziwu₂*, et enfin pour 侍, il donne 時 吏 *ʒ(ië + n^w)ië³* = *zië³*: ces six mots appartenant à la troisième catégorie, les trois mots dont ils donnent la prononciation y appartiennent nécessairement aussi. Il n'y a donc aucune raison de classer ces mots à la 2^e catégorie.

(2) Je distingue dans la transcription deux sons que la prononciation tonkinoise actuelle confond, bien que l'orthographe les sépare, *s* et *x* que je rends par *ʃ* et *s*. J'ai déjà indiqué ci-dessus pour un cas analogue les raisons qui m'ont fait adopter ce système.

$d\check{\gamma} = t' (th)$

順 $d\check{\gamma}wi\check{e}n_2$	$l'w\check{o}n_4$ (thu $\check{a}n$)	神 $d\check{\gamma}ien_1$	$l'\check{o}n_1$ (th $\check{a}n$)
實 $d\check{\gamma}i\check{e}l_4$	$l'\check{o}t_1$ (th $\check{a}t$)	盾 $d\check{\gamma}wi\check{e}n_2$	$l'w\check{o}n^4$ (thu $\check{a}n$)
唇 $d\check{\gamma}wi\check{e}n_1$	$l'\check{o}n_1$ (th $\check{a}n$)	術 $d\check{\gamma}wi\check{e}t_4$	$l'w\check{o}t_1$ (thu $\check{a}t$)
舌 $d\check{\gamma}i\check{e}l_4$	$l'i\check{e}t_1$ (thi $\check{e}t$)	食 $d\check{\gamma}iak_4$	$l'ũk_1$ (th $\check{u}c$)

$\acute{s} = s (x)$

舍 $si\check{e}^3$	sa^2 (x \acute{a})	捨 $si\check{e}^2$	sa_2 (x \acute{a})
袞 $sw\check{o}r^4$	swi (xu \check{y})	奢 $si\check{e}^1$	sa (x \acute{a})
赦 $si\check{e}^3$	sa^2 (x \acute{a})	幟 $si\check{e}^3$	si^2 (x $\acute{í}$)
躋 $sw\check{o}n^4$	$sũn$ (xung)	恣 $sw\check{o}n^4$	$sũn$ (xung)

$\check{\gamma} = s (x)$

社 $\check{\gamma}ie_2$	sa^4 (x \check{a})	樹 $\check{\gamma}ie_2$	sa^4 (x \check{a})
------------------------	-------------------------	------------------------	-------------------------

$d\check{\gamma} = s (x)$

射 $d\check{\gamma}ie_3$	sa_4 (x \acute{a})	軼 $d\check{\gamma}ie_3$	sa_4 (x \acute{a})
儉 $d\check{\gamma}a\check{n}_1$	$sãñ$ (xanh)	驕 $d\check{\gamma}ie_3$	sa_4 (x \acute{a})
駮 $d\check{\gamma}ien_3$	$si\check{e}n^4$ (xi $\check{e}n$)	蛇 $d\check{\gamma}ie_1$	sa_1 (x \acute{a})

La sifflante écrite *s* dans l'orthographe traditionnelle annamite est (sauf au Tonkin où, confondue avec *x*, elle est devenue dentale) toujours cacuminale, et s'articule au même point du palais que *t* final, *đ*, *n*. Il n'existe de sifflante palatale dans aucun dialecte annamite, à l'heure actuelle. D'ailleurs *ş* n'est pas ancien, et s'est formé d'une initiale *r* précédée d'un préfixe, tandis que le *ś* primitif se transformait en *t'* (*th*), ainsi qu'on le verra plus loin. Ce double phénomène permet d'expliquer les formes sino-annamites: les deux évolutions ont été partiellement contemporaines, en sorte que ceux des mots chinois où *ś* ne s'était pas transformé en *t'* dès le début, passèrent à *ş* (dont la prononciation ne diffère guère) quand celui-ci se forma.

Le fait que les mots transformés appartiennent tous à la 3^e catégorie semblerait indiquer que la voyelle *i* a été une cause d'accélération dans l'évolution; mais nos connaissances sont encore trop peu précises pour qu'il soit possible de vérifier cette hypothèse.

Quant aux cas où *ś*, *ř*, *dř* chinois sont rendus en sino-annamite par *s*, il faut y voir seulement le passage de la sifflante cacuminale à la sifflante dentale (*ş* > *s*), si fréquent en annamite moderne, même dans les dialectes qui ont conservé les deux sifflantes distinctes. Comme cette transformation se rencontre même dans les mots qui appartiennent à la catégorie où *ś* se change régulièrement en *t'*, elle a certainement commencé avant l'achèvement de cette dernière évolution; d'autre part, l'initiale de ces mots n'ayant jamais passé à *t*, le changement ne peut être très ancien. Il y a eu un intermédiaire *s'* qui subsiste encore en cochinchinois actuel, et qui existait au XVII^e siècle en tonkinois.

Quelques mots sino-annamites ont deux prononciations, l'une avec *x*, l'autre avec *th*, ou avec *s*.

釵	<i>xoa</i>	<i>thoa</i>
侵	<i>xâm</i>	<i>thâm</i>

Il arrive également que des mots annamites à initiale *x* sont dérivés de mots sino-annamites à initiale *s* ou *th*, ou réciproquement :

常 <i>dʒian</i> ₁	s.-a. <i>thường</i>	coch. <i>xàng</i>
-----------------------------	---------------------	-------------------

En annamite la transformation de *s* en *x* se rencontre, mais, de même qu'en sino-annamite, elle est assez rare : c'est surtout le *s* de formation récente qui la subit. Il en existe pourtant quelques cas ; je citerai seulement un exemple qui porte sur un mot d'usage courant :

	ANNAMITE	MĪ-SŌN	H _A -SŪU
Descendre	<i>suoŋ</i> ² (<i>xuông</i>)	<i>l'uoŋ</i> ₂	<i>suoŋ</i> ⁵

Comme on le voit, la comparaison avec les dialectes *mường* ne laisse pas de doute sur l'ancienne initiale annamite et sur l'évolution subie : les trois formes actuelles du sino-annamite dérivent d'un ancien *s* qui s'est, suivant les cas, changé en *t'*, en *ʃ* ou enfin en *s*.

Cette transformation n'est pas très ancienne : comme dans les mots à sifflante dentale initiale, la preuve de l'existence de l'ancien *s* en annamite, jusqu'à une date relativement récente, est donnée par les emprunts faits au sino-annamite archaïque, par divers dialectes *thai* ou *mường* où *s* s'est conservé ou changé en *s*.

	SINO-ANNAMITE	TAI BLANC	TAI DE PHU-QUI
Vrai	實 <i>l'ʃt</i> ₁ (<i>thật</i>)	<i>ʃõt</i> ₁	<i>ʃõt</i>
Manquer	少 <i>l'ieŋ</i> ² (<i>thiếu</i>)	<i>siẽw</i> ₂	...
Alors	時 <i>l'i</i> ₁ (<i>thì</i>)	...	<i>si</i> ₂
Récompense	賞 <i>l'uoŋ</i> ₂ (<i>thưởng</i>)	...	<i>suoŋ</i> ₁
Etre malade	傷 <i>l'uoŋ</i> ₄ (<i>thương</i>)	<i>suoŋ</i>	...
Impôt	稅 <i>l'wè</i> ² (<i>thuê</i>)	...	<i>sè</i>

Dans les dialectes *mường* de *Ngọc-lặc* et *Như-xuân* (*Thanh-hoá*), le mot sino-annamite *t'è*² (*thè*), jouer, a passé sous les formes *sè*, *sè*¹, que lui donnent également les dialectes de *Thanh-hoá*, et le mot 神 *t'õn*₁ (*thần*) sous les formes *ʃõn* et *ʃõn*¹. La vocalisation en *uo* de *suoŋ* et en *õ* de *ʃõn* prouve d'une part que le sino-annamite a servi d'intermédiaire, et de l'autre, que l'emprunt n'est pas extrêmement ancien.

De même, des mots annamites ont conservé dans les dialectes *tai* la sifflante perdue en annamite.

	ANNAMITE	TAI BLANC	TAI DE PHU-QUI (1)
Suivre	<i>l'ew</i> (<i>theo</i>)	<i>sew</i>	<i>sew</i> ²
Maitre	<i>l'ʷi</i> ₁ (<i>tháy</i>)	<i>sai</i> ²	<i>ʒai</i> ¹
Paddy	<i>l'ðk</i> ² (<i>thóc</i>)	<i>sok</i> ²	...
Offrir un sacrifice	<i>l'σ</i> ₁ (<i>thõ</i>)	...	<i>ʒσ</i> ¹

Ces emprunts remontent nécessairement à une époque antérieure à la transformation de *s* (ou *ʒ*) en *t* en annamite (2). Or, il semble bien qu'au XV^e siècle elle était inachevée, car le *Houa yi yi yu* donne le mot *thít*, viande, sous une forme *si* 席, qui montre que l'initiale était encore sifflante à cette époque (**ʒit*₁); mais elle était terminée au XVII^e siècle, au temps du P. de Rhodes. D'autre

(1) Le dialecte de Phu-qui, non plus qu'aucun autre dialecte thai, n'a le son *ʒ*, et le signe que je transcris ainsi, quand il ne représente pas un ancien *ʒ*, sert simplement à distinguer le ton du mot; il se prononce toujours *s*.

(2) Le tai blanc subit également une transformation de *s* en *t*; elle n'y semble pas ancienne, et ce dialecte conserve généralement la vieille forme à côté de la nouvelle.

Fille	<i>śaw</i>	<i>l'aw</i>
Haut	<i>śuñ</i>	<i>l'uñ</i>
Cancrelat	<i>śap</i> ²	<i>l'ap</i> ²
Cheveu	<i>śòm</i>	<i>l'òm</i>
Avoir le hoquet	<i>śāk</i> ²	<i>l'āk</i> ²

De plus, en tai blanc comme en annamite, *ś* s'est souvent transformé en *s*. Témoin les doublets suivants :

Roter	<i>śāk</i> ²	<i>sāk</i> ²
Livre	<i>śĕk</i> ²	<i>sĕčy</i> ²

Ce dernier sens est particulièrement intéressant, puisque le mot étant emprunté au sino-annamite, il indique de façon sûre le sens de l'évolution.

Il y a de nombreux cas où l'*ś* primitif, après avoir donné naissance à un doublet en *s*, s'est lui-même transformé en *t*. Les mots « roter » *śāk*², *sāk*², *l'āk* et « livre » *śĕk*², *sĕk*², *l'ĕk*², sont des exemples de ce cas où les trois formes subsistent. Généralement *ś* a disparu, et il reste des doublets de ce genre :

Habit	<i>śu</i> ^a ₂	<i>l'u</i> ^a ₂
Tigre	<i>śu</i> ^a	<i>l'u</i> ^a
Acheter	<i>śu</i> ₄	<i>l'u</i> ₄
Trois	<i>sam</i>	<i>l'am</i>
Contenir	<i>śu</i>	<i>l'u</i>
Acide	<i>śòm</i> ₂	<i>l'òm</i> ₂
Colonne	<i>ś^au</i>	<i>l^au</i>
Raser	<i>ś^ei</i>	<i>l^ei</i>

part les créateurs des chũr-nòm paraissent avoir distingué exactement les mots à initiale *ś*, *ş* des mots à initiale *t'* (1):

*ś, ş

Viande	餉 *śit ₁ < l'it ₁ (thit)	phonét.	舌 şiet ₄	l'iet ₁ (thiêt)
Vrai	舌 *śiêt ₁ < l'iet ₁ (thiêt)	—	id.	
Mois	朥 *śaň ² < l'aň ² (thang)	—	尙 śaň	l'woň (thwong)
Artisan	僮 *śo ₄ < l'o ₄ (tho)	—	署 śo ¹	l'w (thw)
Broder	繞 *śew < l'ew (thêu)	—	燒 śiew ¹	l'iew (thiêu)
Suivre	蹀 *śew < l'ew (theo)	—	堯 pour 燒	

*t'

Cesser	崔 l'oy (thôi)	phonét.	崔 pour 摧 l'wie ¹	l'oy (thôi)
Souffler	噤 l'oy ₂ (thôi)	—	退 l'wie ²	l'oy ² (thôi)
Coutume	颯 l'oy ² (thói)	—	id.	
Extrêmement	台 l'ay (thai)	—	台 l'ay ¹	l'ay (thai)
Acier	鋏 l'ep ² (thép)	—	妾 ts'iep ¹	l'iep ² (thiêp)
Affiner	切 l'et ² (thét)	—	切 ts'iet ¹	l'iet ² (thiêt)

Ce serait donc entre le XIII^e et le XVI^e siècle environ qu'il faudrait placer la période, certainement assez longue, où s'accomplit cette évolution (2).

(1) Les chũr-nòm ne datant pas tous de la même époque, on trouve naturellement des exceptions. De plus, dans quelques cas, des rapprochements inexacts avec des mots chinois paraissent avoir été des causes d'erreurs: c'est ainsi que pour le mot l'ôp² (thâp), bas, qui est, la forme des dialectes mường le prouve, un mot à ancien *t'* initial, au lieu du caractère correct 箭 (phonét. 答 l'ap), on écrit généralement 隰 d'après le chinois 濕, siêp¹, s.-ann. l'ôp² (thâp), humide.

(2) On sait qu'elle ne s'est pas accomplie absolument de même dans tous les dialectes, et en Haut-Annam notamment, il s'est conservé des mots à initiale *ş* là où le tonkinois a *t'*. (Cf. CADIÈRE, *Phonétique Annamite*, § 85-86, auquel j'emprunte les mots placés sous le titre de QUẢNG-TRỊ):

	TONKIN	NHỎ-LÂM	QUINH-LŨU	YÊN-DŨNG	QUẢNG-TRẠCH	QUẢNG-TRỊ
Ouvrier	thợ	şợ	şợ	şợ	thợ	şợ
Provoquer	thách	sách	thách	séch	sách	...
Suivre	theo	theo	theo	seo	seo	seo
Maitre	thầy	thầy	...	sây	sây	thầy
Nouer	thắt	sắt	...	thắt	sắt	...

Le parler de Cao-trai offre au contraire l'exemple de nombreux changements de *ş* en *t'*: propre thạc the. profond thu. craindre thợ thệt, passer thang, etc.

Sur quelques cas analogues au Binh-dịnh, cf. CADIÈRE, *Le dialecte du Bas-Annam*. (BEFEO, XI (1911), 83.

Il résulte de là qu'au X^e siècle le protoannamite possédait deux sifflantes sourdes, l'une dentale et l'autre palatale, qui se sont l'une et l'autre transformées en occlusives dentales. Or, on sait qu'en thai commun et en mon-khmer commun, il n'existait qu'une seule sifflante, et que si actuellement certains dialectes en possèdent deux, il s'agit toujours d'un phénomène particulier au dialecte et dû à son évolution propre. Quelle que soit la part relative que l'on accorde à ces deux familles dans la constitution de l'annamite, il n'en est pas moins nécessaire de rechercher quand et comment l'unique sifflante primitive a cédé la place aux deux sifflantes protoannamites.

On a vu qu'en mường, dans la plupart des parlers méridionaux et orientaux, *s* et *s* coexistent; mais ils ne correspondent pas régulièrement à *s* et *s* protoannamites. Bien plus ils ne se correspondent pas régulièrement d'un parler à l'autre: il suffit de jeter un coup d'œil sur les tableaux précédents pour s'en rendre compte. D'autre part, les parlers septentrionaux rendent indifféremment les deux sifflantes annamites par un seul phonème *l'*, ainsi qu'on l'a déjà vu. Cet ensemble de faits me paraît prouver que le mường ancien n'avait qu'une seule sifflante, probablement palatale.

L'existence de deux sifflantes est donc un fait propre à l'annamite; et la création de l'une aux dépens de l'autre, nécessairement antérieure au X^e siècle, est probablement l'un des phénomènes les plus anciens parmi ceux qui le différencierent du mường (1).

(1) L'étude des faits relatifs à l'évolution des deux sifflantes protoannamites permet d'expliquer l'existence de mots annamites à initiale *s*, *s*, *l'*, dérivés de mots sino-annamites à initiale *t*; l'emprunt est antérieur au changement *s* > *l'*, et, en entrant dans la langue populaire, le mot a remplacé la sifflante dentale par la sifflante palatale.

	CHINOIS	SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
Broder	繡 <i>siu²</i>	* <i>su²</i> > <i>tu²</i> (<i>tù</i>)	* <i>su^a</i> > <i>l'u^a</i> (<i>thua</i>)
Céréales	粟 <i>swǒk¹</i>	* <i>suk²</i> > <i>tuk²</i> (<i>túc</i>)	* <i>sók²</i> > <i>l'ók²</i> (<i>thóc</i>)
Etain	錫 <i>sièk¹</i>	* <i>sik²</i> > <i>tiè²</i> (<i>tích</i>)	* <i>stik²</i> , * <i>sièk²</i> > <i>l'ièk²</i> (<i>thièc</i>)
Alors	纒 <i>dɿay₁</i>	* <i>say₁</i> > <i>tay₁</i> (<i>tài</i>)	* <i>sai₂</i> > <i>sai₂</i> (<i>xây</i>)
Brigand	賊 <i>dɿǎk₁</i>	* <i>sák₁</i> > <i>ták₁</i> (<i>tăc</i>)	* <i>sǎk²</i> > <i>sǎk²</i> (<i>xác</i>)
Plier	摺 <i>dɿiép₁</i>	* <i>sǒp₁</i> > <i>tǒp₁</i> (<i>tâp</i>)	* <i>sǒp²</i> > <i>sǒp²</i> (<i>xâp</i>)

Le cas contraire se rencontre également, mais il paraît plus rare, et je n'en connais qu'un seul exemple (2):

Verser, arroser	灑 <i>sáy²</i>	* <i>sáy²</i> > <i>sáy²</i> (<i>sái</i>)	$\left. \begin{array}{l} * \textit{sway}^2 > \textit{twói} \\ * \textit{sòy}^2 > \textit{sóy}^2 (\textit{xôi}) \end{array} \right\}$
-----------------	--------------------------	--	--

Il faut expliquer de même l'existence de mots annamites apparentés du genre de: imprégner, * *săm²* > *tăm²* (*tăm*); être imprégné, * *sǒm²* > *l'ǒm²* (*thâm*), etc. Ces phénomènes, purement annamites, n'ont rien de commun avec l'existence en sino-annamite de deux lectures d'un même caractère, l'une à initiale *l'*, l'autre à initiale *t* (par exemple 蹠 *tháo*, *táo*, 造 *tháo*, *táo*, etc.): il s'agit dans ces cas de faits de phonétique purement chinoise que le sino-annamite a enregistrés.

6. — *Spirantes gutturales.*

Les deux fricatives gutturales chinoises sourde et sonore *ʒ* et *ʝ* sont confondues en annamite, comme du reste en chinois moderne, et rendues l'une et l'autre par la spirante *h*.

SOURCE		SONORE	
漢 <i>ʒan³</i>	<i>han²</i> (<i>hán</i>)	寒 <i>ʝan₁</i>	<i>han₁</i> (<i>hàn</i>)
顯 <i>ʒien³</i>	<i>hiên²</i> (<i>hiên</i>)	賢 <i>ʝien₁</i>	<i>hiên₁</i> (<i>hiên</i>)
獻 <i>ʒ'ien³</i>	<i>hiên²</i> (<i>hiên</i>)	洪 <i>ʝon₁</i>	<i>hôn₁</i> (<i>hông</i>)
血 <i>ʒwiet⁴</i>	<i>hũét²</i> (<i>huyét</i>)	玄 <i>ʝwiên₁</i>	<i>hũên₁</i> (<i>huyên</i>)
火 <i>ʒ'wa²</i>	<i>hwa₂</i> (<i>hoá</i>)	和 <i>ʝwa₁</i>	<i>hwa₁</i> (<i>hoá</i>)

7. — *Aspirées.*

En principe les sourdes aspirées chinoises sont rendues en sino-annamite par les sourdes aspirées correspondantes :

Chinois *k'* = s.-a. *k'* (*kh*)

考 <i>k'aw²</i>	<i>k'aw₂</i> (<i>kháo</i>)	可 <i>k'a²</i>	<i>k'a₂</i> (<i>khá</i>)
孔 <i>k'on²</i>	<i>k'on₂</i> (<i>không</i>)	客 <i>k'y'šk⁴</i>	<i>k'äck²</i> (<i>khách</i>)
口 <i>k'ou²</i>	<i>k'ou₂</i> (<i>kháu</i>)	噐 <i>k'y'ie³</i>	<i>k'i²</i> (<i>khí</i>)
苦 <i>k'o²</i>	<i>k'o₂</i> (<i>khò</i>)	空 <i>k'on¹</i>	<i>k'on¹</i> (<i>không</i>)

Chinois *t'* = s.-a. *t'* (*th*)

天 <i>t'ien¹</i>	<i>t'ien</i> (<i>thiên</i>)	土 <i>t'o²</i>	<i>t'o₂</i> (<i>thò</i>)
通 <i>t'on¹</i>	<i>t'on</i> (<i>thông</i>)	鐵 <i>t'iet⁴</i>	<i>t'iet²</i> (<i>thiêt</i>)
胎 <i>t'ay¹</i>	<i>t'ay</i> (<i>thai</i>)	他 <i>t'a¹</i>	<i>t'a</i> (<i>tha</i>)
炭 <i>t'an¹</i>	<i>t'an</i> (<i>than</i>)	太 <i>t'ay³</i>	<i>t'ay²</i> (<i>thái</i>)

Seuls font exception les phonèmes qui n'existent pas en annamite, *p'*, *č'* (*tš'*), *ts'*.

La labiale aspirée *p'* est généralement rendue par *f*. parfois par *b* ou *t'*.

Chinois *p'* = s.-a. *f* (*ph*)

普 <i>p'wo²</i>	<i>fô₂</i> (<i>phó</i>)	破 <i>p'wa³</i>	<i>fa²</i> (<i>phá</i>)
品 <i>p'y'iem²</i>	<i>fôm₂</i> (<i>phám</i>)	頗 <i>p'wa¹</i>	<i>fa</i> (<i>pha</i>)
判 <i>p'van³</i>	<i>fan²</i> (<i>phán</i>)	覆 <i>p'wok⁴</i>	<i>fúk²</i> (<i>phúc</i>)

Chinois *p'* = s.-a. *b* (*b*)

怖 <i>p'wo³</i>	<i>bô²</i> (<i>bó</i>)	瀕 <i>p'šn¹</i>	<i>băn</i> (<i>băng</i>)
葩 <i>p'y'a¹</i>	<i>ba</i> (<i>ba</i>)	汎 <i>p'y'wat¹</i>	<i>bat²</i> (<i>bát</i>)

Chinois p' = s.-a. t' (*th*)

匹 $p'iet^4$	$t'ot^2$ (<i>thât</i>)	篇 $p'ien^1$	$t'iên$ (<i>thièn</i>)
譬 $p'ie^3$	$t'i^2$ (<i>thi</i>)		

J'ai déjà parlé de ces modifications qui paraissent avoir été causées par la disparition du p' en annamite ancien (1).

Le traitement de \check{c} , $t\check{s}$ est plus compliqué. Actuellement ceux-ci sont représentés de cinq façons différentes :

2 ^e catégorie	\check{c}' , $t\check{s}'$	$\left\{ \begin{array}{l} t\check{s} \text{ (tr), } \check{c}' \text{ (ch)} \\ \check{s} \text{ (s)} \\ s \text{ (x)} \end{array} \right.$
3 ^e catégorie	\check{c} , $t\check{s}$	

Le cas le plus fréquent me paraît être le traitement en s (x), et le plus rare, celui en \check{c}' (*ch*). Voici quelques exemples de ces diverses formes :

Chinois \check{c}' = s.-a. $t\check{s}$ (*tr*)

違 $\check{c}'wak^1$	$t\check{s}ak^2$ (<i>trác</i>)
楮 $\check{c}'wiu^2$	$t\check{s}u_2$ (<i>tríc</i>)
悵 $\check{c}'añ^3$	$t\check{s}wôn^2$ (<i>trưông</i>)

Chinois $t\check{s}'$ = s.-a. $t\check{s}$ (*tr*)

楮 $t\check{s}'wiu^2$	$t\check{s}u_2$ (<i>tríc</i>)
榭 $t\check{s}'iêm^1$	$t\check{s}ôm$ (<i>trâm</i>)
測 $t\check{s}'ôk^1$	$t\check{s}úk^2$ (<i>trác</i>)

Chinois \check{c} = s.-a. \check{c}' (*ch*)

扶 $\check{c}'iet^1$	$\check{c}'ôt^2$ (<i>chât</i>)
振 $\check{c}'ien^2$	$\check{c}'iên_2$ (<i>chiên</i>)
閏 $\check{c}'iem^3$	$\check{c}'iêm^2$ (<i>chiêm</i>)

Chinois $t\check{s}'$ = s.-a. \check{c}' (*ch*)

媿 $t\check{s}'ak^3$	$\check{c}'ák$ (<i>chiúc</i>)
揣 $t\check{s}'wey^2$	$\check{c}'wi_2$ (<i>chúy</i>)
詔 $t\check{s}'iew^1$	$\check{c}'iêu$ (<i>chiêu</i>)

Chinois \check{c} = s.-a. \check{s} (*s*)

疑 $\check{c}'ie^1$	$\check{s}i$ (<i>sì</i>)
仲 $\check{c}'iun^1$	$\check{s}ăn$ (<i>sung</i>)
畜 $\check{c}'iuk^1$	$\check{s}ák^2$ (<i>súc</i>)

Chinois $t\check{s}'$ = s.-a. \check{s} (*s*)

鈔 $t\check{s}'aw^3$	$\check{s}aw^2$ (<i>sáo</i>)
初 $t\check{s}'o^1$	$\check{s}o$ (<i>sơ</i>)
楚 $t\check{s}'o^2$	$\check{s}o_3$ (<i>sở</i>)

Chinois \check{c} = s.-a. s (*x*)

椿 $\check{c}'wiên^1$	$swôn$ (<i>xuân</i>)
超 $\check{c}'iew^1$	$siêu$ (<i>xiêu</i>)
𨔵 $\check{c}'iân^2$	$swôn_2$ (<i>xưông</i>)

Chinois $t\check{s}'$ = s.-a. s (*x*)

昌 $t\check{s}'ân^1$	$swôn$ (<i>xưông</i>)
車 $t\check{s}'ie^1$	sa (<i>xa</i>)
𨔵 $t\check{s}'wiên^1$	$swôn$ (<i>xuân</i>)

(1) Voir ci-dessus p. 37. — Il est à remarquer que même en cochinchinois où il existe un p' , les mots sino-annamites dérivés de p' chinois, qui, dans les autres dialectes, ont passé à b ou th , n'ont pas conservé le p' dans ce dialecte, ce qui prouve bien que la prononciation cochinchinoise n'est pas une survivance de la prononciation ancienne.

Chinois $\dot{c}' = s.-a. t' (th)$

株 $\dot{c}'iuk^4$	$l'ök^2$ (thòc)
琛 $\dot{c}'iëm^1$	$l'öm$ (thàm)
闖 $\dot{c}'iëm^3$	$l'öm^2$ (thàm)

Chinois $ts' = s.-a. t' (th)$

字 $ts'iën^3$	$l'iñ^2$ (thính)
桑 $ts'wië^3$	$l'wé^2$ (thuê)
俶 $ts'iuk^4$	$l'ük^2$ (thúc)

On voit que ces différents traitements se ramènent à deux types :

1° Traitement en mi-occlusive :	$\left\{ \begin{array}{l} ts' (tr) \\ \dot{c}'^y (ch) \end{array} \right.$
2° — sifflante :	$\left\{ \begin{array}{l} s (x) \\ t' (th) \end{array} \right.$

Cette répartition entre les mi-occlusives et les sifflantes me paraît imputable à la phonétique chinoise ; les mots passés tantôt sous la forme ts' (ou \dot{c}'), tantôt sous la forme s , ont ensuite subi les altérations propres à ces consonnes en annamite moyen et moderne (1).

Le traitement le plus difficile à expliquer est celui de ts' qui est toujours rendu en sino-annamite par t' .

Chinois $ts' = s.-a. t' (th)$

草 $ts'aw^2$	$l'aw_2$ (tháo)	切 $ts'iet^4$	$l'iet^2$ (thiêt)
千 $ts'ien^1$	$l'ièn$ (thièn)	親 $ts'ien^1$	$l'şn$ (thàn)
統 $ts'on^3$	$l'ön^2$ (thông)	次 $ts'ş^3$	$l'u^2$ (thứ)
此 $ts'ş^2$	$l'u_2$ (thìc)	造 $ts'aw^3$	$l'aw^2$ (tháo)

Les mi-occlusives ts , dz , ts' n'existent pas en annamite, et j'ai montré ci-dessus que ts et dz avaient dû prendre dès l'origine une forme $*s$; on pourrait être tenté d'admettre, par analogie, pour l'aspirée une forme $*s'$. Mais $*s'$ n'est devenu t' en annamite que lorsqu'il était suivi, en chinois, d'une voyelle $*i$; devant toute autre voyelle il s'est conservé. Or, ts' donne toujours t' , quelle que soit la voyelle qui le suit. La seule explication possible me paraît être de

(1) Il paraît du reste exister une certaine confusion ; et tant en sino-annamite qu'en annamite, la parenté de tr (et de ch) avec x est attestée par de nombreux exemples :

Croiser	$tréo$	$xéo$	de biais
Vaciller	$trêu$	$xêu$	vaciller
Boucher	$trám$	$xám$	boucher les fentes
Dépouillé	tro	$xơ$	dépouillé
Déborder	$tré$	$xé$	déborder

Elle se marque aussi par l'existence de $chũ-nòm$ où des caractères à initiale tr en sino-annamite servent à écrire des mots annamites à initiale x .

supposer dès le début une confusion avec *t'* qui seul est rendu en sino-annamite par *t'* devant toute voyelle (1).

En comparant les occlusives aspirées de l'annamite et du mường, si on laisse de côté les mots où l'aspirée est de formation récente (par ex. : annamite *t' < s, s*; mường *k' < ks, t' < s*. etc.), on constatera que la correspondance est très régulière (2).

(1) Il existe quelques mots annamites à initiale *s* dérivés de mots chinois à initiale *ts'*: je n'en connais que deux, mais il peut en exister encore quelques autres:

	CHINOIS	SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
Prier	請 <i>ts'ieñ²</i>	<i>t'ĩñ₂</i> (<i>thinh</i>)	禱 <i>*čĩñ > siñ</i> (<i>xin</i>)
Bleu	靑 <i>ts'ieñ¹</i>	<i>t'đñ</i> (<i>thanh</i>)	擘 <i>*čđñ > sđñ</i> (<i>xanh</i>)

Le fait est intéressant à signaler, car c'est peut-être un des cas très rares de mots empruntés directement au chinois, sans passer par l'intermédiaire du sino-annamite, et par suite avant le X^e siècle. Les *chũ-nòm* qui servent à les écrire montrent que, vers le XIII^e siècle, l'initiale était *č*; il semblerait que la prononciation populaire ancienne ait employé la mi-occlusive palatale *č* pour rendre le *ts'* qu'elle ne possédait pas, au lieu de l'occlusive dentale aspirée que la prononciation postérieure lui a préférée.

On serait tenté de rapprocher de là le fait que quelques mots chinois à initiale *dʒ*, *ʒ* ou *dʒ* empruntés par l'annamite et pasés dans la langue courante, y ont une initiale *č^y*, alors que le sino-annamite a régulièrement *t* ou *t'*:

	CHINOIS	SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
Caractère (écriture)	字 <i>dʒσ₂</i>	<i>*s₂ > t₂</i> (<i>tư</i>)	字 <i>č^yu¹</i> (<i>chữ</i>)
Temple bouddhique	寺 <i>ʒσ₃</i>	<i>*s₃ > t₃</i> (<i>tư</i>)	廟 <i>č^yu^a₁</i> (<i>chùa</i>)
Marché	市 <i>ʒiě₂</i>	<i>*s₁ > t₁</i> (<i>thị</i>)	市 <i>č^yσ₄</i> (<i>chợ</i>)
Sœur aînée	姊 <i>tsǒ²</i>	<i>*s₂ > t₂</i> (<i>thị</i>)	姊 <i>č^yi₁</i> (<i>chị</i>)

Mais ces cas sont peut-être à expliquer plus simplement par une transformation de sino-ann. *s* en ann. *č* (par un intermédiaire *ś*) tel que le mot suivant en donne un exemple:

Choisir	選 <i>swiěñ²</i>	<i>*suč₂ > tđč₂</i> (<i>luyện</i>)	<i>č^yoñ₁</i> (<i>chọn</i>)
---------	----------------------------	---	--

(2) Toutefois, il existe un petit nombre de mots où à mường *k'* répond annamite *k, g* ou réciproquement: gratter. Tonk. *k'ay₂* (*khải*), Uý-lò *kar¹*, Thái-thịnh *kay₄*; poulet: Tonk. *ga₁* (*gà*), Lâm-la *k'a*; gale: Tonk. *ge₂* (*ghè*), Lâm-la *k'en₂*, etc.. Mais le cas est rare du moins dans les dialectes que je connais. Il faut noter d'ailleurs qu'il en existe quelques exemples en annamite entre le dialecte tonkinois et celui du Haut-Annam: gale: Tonk. *ge₂* (*ghè*), H¹-Ann. *k'en₂* (*khên*), etc. Cf. CADIERE, *Phonétique Annamite*, § 98, 2^o.

k'

	Tigre (1)	Turban	Valide	Tard	Fumée	Avoir soif	Patate	Singe
TONKINOIS	(k'ay ²)	k'ăn	k'we ₂	k'wi ^a	k'oy ²	k'al ²	k'way	k'i ₂
— (Q.-NG.)	(khái)	khăn	khôé	khuya	khói	khát	khôi	khì
THẠCH-BÌ	k'al ₂	k'ăn	k'we ²	...	k'oy ₂	k'at ²
MÌ-SƠN	k'al ₂	k'ăn ₁	k'we ²	...	k'oy ₂	k'at ²	k'way ₁	...
NGỌC-LẶC	...	k'ăn	k'we ₁	k'al	k'way	...
NHƯ-XUÂN	k'an ₁	k'ăn	k'we ₁	k'al	k'way	k'i ₁
LÂM-LẠ	...	k'ăn	k'we ₂	k'wi ^a	k'oy ₃	k'al ₂	k'way	k'i ₂
LÀNG-LỜ	k'an ₂	k'ăn ₁	k'we ₁	k'we ₁	k'oy ₂	k'al ₂	k'way ₁	k'i ₁
HẠ-SỬU	k'al ²	k'ăn	k'we ₁	k'wi ^a	k'oy ⁵	k'al ₁	k'way	...
NGUỒN	k'an	k'oy	k'al
UÝ-LỒ	k'ai	k'ăn ⁵	k'we ¹	k'wi ^{a5}	k'oy	k'al	k'way ⁵	k'i ¹
THÁI-THỊNH	k'al ⁵	k'ăn	k'we ₁	k'wi ^a	k'oy ⁵	k'al ₁	k'way	...
HUNG	k'an ⁵	k'ăn ₂	k'we ₂	...	k'oy ⁵	k'al ₂
KHONG-KHENG	k'lat	k'oy	k'al
SEK	ku-hal	kô-hoy	k'al

l'

	Bas	Assez	Acier	Souffler	Visiter	Verrou
TONKINOIS	l'ỏp ²	l'òy	l'ep ²	l'òy ₂	l'ăm	l'en
— (Q.-NG.)	thấp	thời	thép	thổi	thăm	then
THẠCH-BÌ	...	l'òy	...	l'òy ²	l'ăm	...
MÌ-SƠN	l'yeł ²	...	l'ăm ₁	l'yen ₁
NGỌC-LẶC	l'ỏp ₁	l'òy	...	l'òy ₄	l'ăm	...
NHƯ-XUÂN	...	l'òy	l'ăm	...
LÂM-LẠ	l'ỏp ₂	l'òy	l'ep ₂	l'òy ₂	l'ăm	l'en
LÀNG-LỜ	...	l'òy ₁	l'ep ₂	l'ăn ₄	l'ăm ₁	l'en ₁
HẠ-SỬU	l'ỏp ₁	l'òy	...	(hổl ⁵)	l'ăm	...
NGUỒN	l'òn
UÝ-LỒ	l'ỏp	l'ar ¹	l'ăm ⁵	l'en ⁵
THÁI-THỊNH	l'ỏp ₁	l'òy	l'ep ₁	...	l'ăm	...
HUNG	...	l'òy ₂	...	l'òn ₂	l'ăm	...

(1) Le mot *khái* n'est pas usité au Tonkin. — Il est d'origine mon-khmer : khm. *k'la*, mon *klă*, Bahn.-rông. *kla*. Le khong-kheng seul a conservé l'initiale *l* après le préfixe (*k'-lal*), alors que tous les dialectes mường et l'annamite l'ont perdue; on remarquera aussi que le mường et l'annamite ont conservé la liquide finale (ou du moins sa trace) tombée dans les langues mon-khmer.

D'autre part, les occlusives aspirées annamites paraissent répondre à des occlusives non aspirées thai et mon-khmer (1). Mais je n'ai qu'un très petit nombre d'exemples (2) :

	TONKINOIS	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	TAI-BLANC	DIOI
Gratter	<i>k'ɔy</i> (<i>khɔi</i>)	<i>kě</i>	...	<i>kai</i> ¹	...	<i>kwā</i> ₁
Agiter	<i>k'w'ɔi'</i> (<i>khuàv</i>)	<i>kwai</i>	<i>kwai</i> ₂	<i>koy</i> ²
S'abstenir	<i>k'em</i> (<i>khem</i>)	...	<i>kām</i> ₂	<i>kām</i> ²	<i>kām</i>	...
Honorer	<i>t'aw</i> ₂ (<i>tháo</i>)	<i>daò</i>
Enfler	<i>f'ň</i> ₁ (<i>phông</i>)	<i>boñ</i>	<i>boñ</i>	<i>pôn</i> ¹	<i>poñ</i> ₁	<i>pôn</i> ¹
Jaillir	<i>f'ň</i> ₂ (<i>phítng</i>)	<i>bũñ</i> ₂	...	<i>põñ</i>

Il semble résulter de là que les occlusives aspirées annamites et mường se sont formées dans ces langues mêmes, au cours de leur évolution. D'autre part, la concordance très régulière entre annamite et mường paraît indiquer que cette formation est antérieure à la séparation de ces dialectes. En somme, il est vraisemblable que, après que les occlusives aspirées des langues thai et mon-khmer eurent été remplacées en préannamite par leurs correspondantes non-aspirées, il se constitua, encore en préannamite, une nouvelle série d'aspirées, aux dépens des sourdes et sonores de chaque classe.

Cette hypothèse me paraît confirmée par le fait que les aspirées thai (et probablement aussi mon-khmer, mais je n'ai pas d'exemples absolument sûrs), sont représentées régulièrement en annamite moderne par des occlusives non aspirées, indifféremment sourde ou sonore pour *k'*, toujours sonore pour *t'* et *p'*. En mường où le système des occlusives est plus régulier qu'en annamite, les aspirées thai sont toujours représentées par des sourdes. Le préannamite paraît donc s'être trouvé vis-à-vis des langues thai sensiblement dans la même situation que le dioi actuel.

(1) Dans les langues mon-khmer, je ne connais qu'un seul exemple: ann. *k'ap*² (*kháp*) joindre, khm. *kăp*. bahnar *hɔ-köp*.

(2) Il existe quelques mots annamites où l'initiale aspirée paraît être directement en concordance avec une initiale aspirée thai ou mon-khmer: par exemple: creuser, ann. *k'wét*² (*khóét*), siam. *k'ut*₁, laot. *k'ut*₂. Les anciennes aspirées thai s'étant confondues en préannamite avec les non-aspirées, il n'y avait aucune raison qu'elles ne pussent comme celles-ci devenir aspirées, lors de la formation des occlusives aspirées préannamites. Mais le *k'* annamite n'y représente pas directement le *k'* thai, et il faut supposer un intermédiaire préannamite *k*.

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	AHOM	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOI
Fort	k'ăn ² (c'ưng)	k'ên ₂	k'ên ₂	k'ên ²	k'ĩn	k'ên	k'ên	...	k'ăn ¹
Aiguille	kim (kim)	k'êm ₂	k'êm ₂	k'êm ²	...	k'êm	k'êm	k'em	kim ²
Cou	kô ₂ (cò)	ʔo	(go)	k'ô ¹	k'o	(go ⁵)	{ k'o ₃ ho ₃ }	{ (ko ₁) hò ₁ }	
Râcler	gôl ₁ (got)	k'ol ₁	...	k'ũl ₁	k'ũt	...	k'ol ²	(kot ₁)	{ kwat ¹ hot ¹ }
Riz	gaw ₁ (gao)	k'aô ₃	k'aô ₃	k'aô	k'au	k'aô ₁	k' ^{ai} u ₂	k'aô ₂	hau ₃
Chanter (1)	gai ² (gáy)	k'ăn ₂	k'ăn	k'ăn	han ²
Arriver (2)	dên ² (dên)	l'ăn ₂	l'ăn ₂	l'ăn ²	l'ũn	...	l'ăn	l'ăn	tan ²
Frapper	đổp ₁ (đáp)	l'ĩb ₁	l'ĩb ₁	l'ĩp ₁	l'ip
Abattre (un arbre)	dôn ² (dôn)	l'on ₂	...	l'ân ²	l'ân
Bâtonnet	đu ^{ai} (dũa)	...	l'u ₁	l'u ₁	...	l'u ₂	...	l'u ²	lơ ¹
Mâle	đũk ₁ (đực)	...	l'ũk ₂	l'ũk	...	l'ũk ₁	l'ũk ₁	l'ũk ₁	tak
Se fendre	bư ^a ₂ (bừa)	p'a ₁	p'a ₁	p'â ₁	p'â	p'a ²	...
Trionyx (3)	ba-ba (ba-ba)	(tu)p'a	p'a	vư ²
Lier	buòk ₁ (bước)	p'uk ₁	p'uk ₁	p'ũk	p'ũk	fuk ₂	p'uk ²	p'ũk	...

8. — Nasales.

Des quatre nasales chinoises anciennes, deux (n, m) passent en sino-annamite sans modification (4). Les deux autres n et ñ se transforment toujours en cacuminale η.

Chinois ñ = s - a. ñ (ng)

月 ñ ^y wiet ₁	nuet ₁	nguyêt	牛 ñ ^y i ^o u ₁	ñưw	ngưw
牙 ñ ^y a ₁	ña ₁	ngà	巖 ñ ^y iem ₁	niêm	nghiêm
臥 ñwa ₃	ñwa ₁	ngọa	玉 ñ ^y iuk ₁	ñøk ₁	ngọc

(1) Se dit du coq.

(2) Le η final annamite ne correspond pas régulièrement au ñ thai ; mais les dialectes mường ont des formes à finale ñ (Thạch-bì: tiñ, teñ ; Mĩ-sơn: zẽñ, etc.) qui ne laissent pas de doute.

(3) Pour Dìoi vư², cf. nuage, Shan p'â, Tai-blanc p'a₂, Dìoi vư².

(4) Il existe une trentaine de mots chinois à initiale m qui ont pris en annamite l'initiale d : 名, 洛 ming, s.-a. danh, 諸, 酪, mien, s.-a. dánh, 面, 恹, 勳, mien, s.-a. diên, 彌 mi, s.-a. di, 民 min, s.-a. dân (et les composés 岷, 泯 dân, 則泯篋 dân) 藐 miao, s.-a. diêu 妙, 紗 miao, s.-a. diêu 眇 miao, s.-a. diêu. La raison de ce traitement spécial est inconnue. L'explication proposée par SCHOTT, *Eine Beurtheilung der annamitischen Schrift und Sprache*, p. 123 (Abhandl. Kgl. Ak. Wissensch. Berlin, 1855) : ch. m+i > *b+i > *by > j repose sur une fausse interprétation de la valeur de d cochinchinois, qui n'est pas j mais y.

Chinois *n* = s.-a. *n* (*n*)

年 <i>niên₁</i>	<i>nièn</i>	<i>nièn</i>	乃 <i>nay₂</i>	<i>ṇay^l</i>	<i>nāi</i>
農 <i>noñ₁</i>	<i>ṇõñ</i>	<i>nòng</i>	那 <i>na₁</i>	<i>ṇa</i>	<i>na</i>
奴 <i>nwo₁</i>	<i>ṇô</i>	<i>nò</i>	內 <i>nway₂</i>	<i>ṇôy₁</i>	<i>nôi</i>

Chinois *m* = s.-a. *m* (*m*)

某 <i>m^ou₂</i>	<i>mô^l</i>	<i>mõ</i>	美 <i>m^yiě₂</i>	<i>mi^l</i>	<i>mĩ</i>
門 <i>mwoñ₁</i>	<i>mòṇ</i>	<i>môn</i>	夢 <i>moñ₂</i>	<i>mõñ₁</i>	<i>mông</i>
米 <i>miě₂</i>	<i>mě^l</i>	<i>mě</i>	木 <i>mok₁</i>	<i>mõk₁</i>	<i>mòc</i>

Chinois *ñ* = s.-a. *ñ* (*n*)

女 <i>ñiu₂</i>	<i>ṇu^l</i>	<i>nũ</i>	鏡 <i>ñ^yaw₁</i>	<i>ṇaw</i>	<i>nao</i>
尼 <i>ñiě₁</i>	<i>ṇè</i>	<i>nè</i>	拏 <i>ñā₁</i>	<i>ṇa</i>	<i>na</i>
趁 <i>ñien₁</i>	<i>ṇièn</i>	<i>nièn</i>	聶 <i>ñiep₁</i>	<i>ṇièp₁</i>	<i>nièp</i>

L'annamite ne possède pas de nasale dentale et rend celle du chinois par la cacuminale, exactement comme il rend les occlusives dentales par une occlusive cacuminale.

Quant à la nasale palatale *ñ*, elle existe bien en annamite (on l'écrit *nh*), mais elle correspond toujours à l'initiale que les phonéticiens chinois indiquent par le caractère 日.

Chinois *ñ* = s.-a. *ñ* (*nh*)

日 <i>ñ^yiét₁</i>	<i>ñõ^l₁</i>	<i>nhät</i>	如 <i>ñ^yiu₁</i>	<i>ñu</i>	<i>nhu</i>
而 <i>ñ^yiě₁</i>	<i>ñi</i>	<i>nhi</i>	儒 <i>ñ^ywiu₁</i>	<i>ño</i>	<i>nho</i>
二 <i>ñ^yiě₂</i>	<i>ñi₁</i>	<i>nhi</i>	肉 <i>ñ^yiuk₁</i>	<i>ñäk₁</i>	<i>nhuc</i>
耳 <i>ñ^yiě₂</i>	<i>ñi^l</i>	<i>nhi</i>	然 <i>ñ^yien₁</i>	<i>ñièn</i>	<i>nhièn</i>
人 <i>ñ^yiěñ₁</i>	<i>ñõṇ</i>	<i>nhân</i>	辱 <i>ñ^ywiuk₁</i>	<i>ñäk₁</i>	<i>nhuc</i>

C'est au chinois qu'il faut attribuer cette anomalie apparente : il est vraisemblable que dès cette époque, comme aujourd'hui, l'ancien *ñ* chinois était devenu un *n*.

Si on compare l'annamite au mường, on constate que les nasales et palatales gutturales se correspondent mutuellement, mais que les nasales cacuminales et palatales annamites répondent à la fois aux nasales et aux occlusives sourdes mường.

$\dot{n} = \ddot{n}$

	Jour	Homme	Pencher	Mille	Cheval	Bâiller	S'asseoir	Doigt	Entendu
TONKINOIS	<i>nai₁</i>	<i>nway₁</i>	<i>nièn</i>	<i>nin₁</i>	<i>nw^a₄</i>	<i>nâp²</i>	<i>nôy₁</i>	<i>nôn²</i>	<i>ne</i>
— (Q.-NG.)	<i>ngây</i>	<i>ngwô₁</i>	<i>nghiêng</i>	<i>ngièn</i>	<i>ngw^a</i>	<i>ngap</i>	<i>ngô₁</i>	<i>ngón</i>	<i>nghe</i>
THẠCH-BÌ	<i>n^a₁</i>	<i>nw^o₁</i>	<i>nièn</i>	<i>nin₁</i>	<i>nw^a₁</i>	<i>nâp²</i>	<i>nôy₁</i>	<i>nôn₂</i>	...
MÌ-SƠN	<i>nay¹</i>	<i>nwy¹</i>	...	<i>nin¹</i>	<i>nw^a</i>	<i>nâp²</i>	<i>nôy¹</i>	<i>nôn₂</i>	...
NGỌC-LẶC	<i>nai</i>	<i>nin</i>	<i>nwa₂</i>	...	<i>nôy₃</i>	<i>nôn₃</i>	...
NHƯ-XUÂN	<i>nai</i>	<i>nw^o₁</i>	...	<i>nin</i>	<i>nwa₁</i>	...	<i>nôy</i>	<i>nôn₁</i>	...
LÂM-LA	<i>nai¹</i>	<i>nway¹</i>	<i>nièn</i>	<i>nân¹</i>	<i>nw^a₅</i>	<i>nâp₂</i>	<i>nôy¹</i>	<i>nôn₃</i>	<i>ne</i>
LĂNG-LỠ	<i>nî₁</i>	<i>nay</i>	...	<i>nîn</i>	<i>nw^a₅</i>	<i>nâp₂</i>	<i>nôy</i>	<i>nôn₂</i>	<i>ne</i>
HẠ-SÌ-U	<i>nay²</i>	<i>nay²</i>	...	<i>nîn²</i>	<i>nw^a₁</i>	<i>nâp₁</i>	<i>nôy⁵</i>	<i>nôn⁵</i>	...
NGUỒN	<i>nai</i>	<i>nay</i>	...	<i>nân</i>	<i>nôy</i>
UỶ-LÒ	<i>nai⁵</i>	<i>nây₃</i>	<i>nièn⁵</i>	<i>nân₃</i>	<i>nw^a₁</i>	<i>nâp</i>	<i>nôy₃</i>
THÁI-THỊNH	<i>nai²</i>	<i>nay²</i>	<i>nièn</i>	<i>nîn²</i>	<i>nw^a₁</i>	<i>nâp₁</i>	<i>nôy²</i>	<i>nôn⁵</i>	...
HUNG	(<i>pw^a₃</i>)	(<i>kân</i>)	...	<i>nin</i>	(<i>ma</i>)	<i>nâp₂</i>	<i>nôy</i>	...	<i>ne₂</i>
KHÔNG-KHENG (1)	(<i>pt^a</i>)	(<i>kun</i>)	(<i>ma</i>)	...	<i>nôy</i>
SEK	(<i>kwahr</i>)	<i>n^a₁</i>	<i>çe-nâp</i>	<i>nôy</i>

$\tilde{n} = \tilde{n}$ (2)

	Maison	Mâcher	Léger	Beaucoup	Glu	Juste	Rainette	Viser	Attiser	Petit
TONKINOIS	<i>nâ₁</i>	<i>nay</i>	<i>ne₁</i>	<i>nièw₁</i>	<i>nw^a₄</i>	<i>nâm₁</i>	<i>nây²</i>	<i>ne₁</i>	<i>nôm²</i>	<i>nô₂</i>
— (Q.-NG.)	<i>nhà</i>	<i>nhai</i>	<i>nhẹ</i>	<i>nhieu</i>	<i>nhw^a</i>	<i>nhâm</i>	<i>nhái</i>	<i>nhè</i>	<i>nhùm</i>	<i>nhỏ</i>
THẠCH-BÌ	<i>nâ₁</i>	...	<i>nel¹</i>	<i>nièw¹</i>	<i>nâ¹</i>	<i>nâm²</i>	<i>nô²</i>
MÌ-SƠN	<i>nâ¹</i>	...	<i>nel</i>	...	<i>nâ</i>	<i>nâm²</i>	<i>nôm₂</i>	<i>nô²</i>
NGỌC-LẶC	<i>nâ</i>	<i>nâ</i>	<i>nen₂</i>	<i>ñew</i>	<i>nô₄</i>
NHƯ-XUÂN	<i>nâ</i>	(<i>nâm₁</i>)	<i>ne₁</i>	<i>ñew</i>
LÂM-LA	<i>nâ¹</i>	<i>nay</i>	<i>ne⁵</i>	<i>ñew¹</i>	<i>nw^a₅</i>	<i>nâm₃</i>	...	<i>ne¹</i>
LĂNG-LỠ	<i>nâ</i>	<i>nay₁</i>	<i>nen⁵</i>	<i>ñew</i>	<i>nw^a₅</i>	<i>nâm₁</i>	<i>nây₂</i>	<i>ne</i>
HẠ-SÌ-U	<i>nâ²</i>	<i>nay</i>	<i>nel¹</i>	<i>ñew²</i>	<i>nâ¹</i>	<i>nâm⁵</i>	...	<i>ne²</i>
NGUỒN	<i>nâ</i>
UỶ-LÒ	<i>nâ₃</i>	<i>nây⁵</i>	<i>nel₁</i>	<i>ñew₃</i>	<i>nw^a₁</i>	<i>nâm₃</i>	...	<i>ne₃</i>	<i>nâm⁵</i>	...
THÁI-THỊNH	<i>nâ²</i>	<i>nay</i>	<i>nel¹</i>	<i>ñew²</i>	<i>nâ¹</i>	<i>ne²</i>	...	<i>nô₄</i>
HUNG	<i>nâ</i>	...	<i>nen₃</i>	...	<i>nâ₃</i>	...	<i>nây⁵</i>
KHÔNG-KHENG	<i>nâ</i>	<i>ñew</i>
SEK	<i>nâ</i>

(1) Les deux mots *pw^a₃*, *pt^a*, jour correspondent à l'annamite *bw^a₁* (*bũa*). En không-kheng, on a aussi le mot *hi* qui est mon-khmer; cf. rôngao *hi*. — Les mots *kân₁* et *ma* du hung et du không-kheng sont des emprunts au dialecte tai du Nghê-an.

(2) La nasale palatale est beaucoup moins fréquente en mường qu'en annamite; dans celui-ci, outre qu'elle paraît représenter parfois un ancien *y* (par exemple: sauter, Tonkinois *nây₂* (*nhái*), Mì-sơn *yak²*, Lâm-la *yay₂*, Uỷ-lò *yâr¹*, Thái-thịnh *yay₄*), elle résulte souvent, ainsi qu'on le verra plus loin, de la fusion récente des préfixes avec l'initiale.

$\eta = n$

	Poignée	Année	Régime	Lingot	Soubassement	Endroit	Dette	Arbalète
	(de bananes)							
TONKINOIS	$\eta\check{a}m^2$	$\eta\check{a}m$	ηay_2	ηen^2	$\eta\grave{e}\eta_1$	ηoy	ηo_1	ηa^2
— (Q.-NG.)	$n\check{a}m$	$n\check{a}m$	$n\grave{a}i$	$n\acute{e}i$	$n\grave{e}n$	$n o_i$	$n o$	$n\acute{a}$
THACH-BI	...	$n\check{a}m$	$n oy$	$n o^1$	$n a_2$
MĪ-SŌN	nam_2	$n\check{a}m_1$	$n ay^2$...	$n\grave{e}n^1$...	$n o$	$n o_2$
NGŪC-LẶC	...	$n\check{a}m$	$n ay_3$...	$n\grave{e}n$	$n oy$
NHƯ-XUÂN	...	$n\check{a}m$	$n ay_3$...	$n\grave{e}n$	$n oy$
LÂM-LA	nam_3	$n\check{a}m$	$n ay_2$	$n en_3$	$n\grave{e}n^1$	$n oy$	$n o^5$...
LÀNG-LŌ	nam_3	$n\check{a}m_1$	$n ay_1$	$n en_3$	$n\grave{e}n$	$n oy_1$	$n o^5$...
HÀ-SỬU	nam^5	$n\check{a}m$	$n ay_4$	$n en^5$	$n\grave{e}n^2$...	$n o^1$	$n a^5$
NGUỐN	$n a$
UỠ-LŌ	$n\check{a}m$	$n\check{a}m^5$	$n ay^1$	$n en$	$n\grave{e}n_3$	$n oy^5$	$n o_1$	$n\acute{a}$
THÁI-THỊNH	nam^5	$n\check{a}m$	$n ay_3$	$n en^5$	$n\grave{e}n^2$	$n o$
HUNG	...	($\check{c}^y\acute{u}m_2$)	$n\grave{e}n_1$...	$n i_3$	$n a^5$
KHONG-KHENG	...	($\check{c}^y\acute{o}m$)	$n a$
SEK	$n a$

$\eta = \acute{d}$

	Cerf	Cinq	Champi-	Eau	Nourrir	Chaud	Enfant (1)	Riz	Ilconvint	Rassasié
	gnon gluant									
TONKINOIS	$n ay$	$\eta\check{a}m$	$\eta\check{o}m^2$	ηuok^2	$\eta u\acute{o}y$	$\eta\acute{d}\eta^2$	($n i^2$)	$\eta\grave{e}p^2$	$\eta\grave{e}\eta$	$n o$
— (Q.-NG.)	$n ai$	$n\check{a}m$	$n\grave{a}m$	$n u\acute{o}c$	$n u\acute{o}i$	$n\acute{a}ng$	$n i^1$	$\eta\grave{e}p$	$n\grave{e}n$	$n o$
THACH-BI	$\acute{d} ay$	$\acute{d}\check{a}m$...	$\acute{d} ak^2$...	$\acute{d}\check{a}\eta_2$	$\acute{d}\acute{e}t^2$	$\acute{d}\acute{e}p^1$	$\acute{d}\acute{e}\eta$	$\acute{d} o$
VĂN-MÔNG	...	$\acute{d}\check{a}m_1$...	$\acute{d} ak^2$...	$\acute{d}\check{a}\eta_2$	$\acute{d}\acute{e}t^2$...	$\acute{d}\acute{e}\eta_1$	$\acute{d} o_1$
MĪ-SŌN	$\acute{c} ay_1$	$\acute{c}\check{a}m_1$...	$\acute{c} ak^2$...	$\acute{c}\check{a}\eta_2$	$\acute{c}\acute{i}\acute{e}t^2$	$\acute{c}\acute{i}\acute{e}p^2$	$\acute{c}\acute{i}\acute{e}\eta_1$	$\acute{c} o_1$
NGŪC-LẶC	$\acute{d} ay$	$\acute{d}\check{a}m$...	$\acute{d} ak_4$	$\acute{d} u\acute{o}y$	$\acute{c}\acute{e}p_1$	$\acute{d}\acute{e}\eta$...
NHƯ-XUÂN	$\acute{c} ay$	$\acute{c}\check{a}m$...	$\acute{c} ak_2$	$\acute{c} u\acute{o}y$	$\acute{c}\acute{e}\eta$...
LÂM-LA	$\acute{d}^a i$	$\acute{d}\check{a}m$	$\acute{d}\check{o}m_1$	$\acute{d} ak_2$	$\acute{d} u ay$	$\acute{d}\check{a}\eta_3$	$\acute{d}\acute{i}t_2$	$\acute{d}\acute{e}p_2$	$\acute{d}\acute{e}\eta$	$\acute{d} o$
LÀNG-LŌ	$\acute{d} e_1$	$\acute{d}\check{a}m_1$	$\acute{d}\check{o}m_2$	$\acute{d} ak_2$	$\acute{d} u ay_1$	$\acute{d}\check{a}\eta_3$	$\acute{d}\acute{e}t_2$	$\acute{d}\acute{e}p_2$	$\acute{d}\acute{e}\eta_1$	$\acute{d} o_1$
HÀ-SỬU	$\acute{d} ay$	$\acute{d}\check{a}m$...	$\acute{d} ak_1$	$\acute{d} u ay$	$\acute{d}\check{a}\eta^5$	$\acute{d}\acute{e}t_4$	$\acute{d}\acute{e}p_4$	$\acute{d}\acute{e}\eta$	$\acute{d} o$
NGUỐN	ηay	$\eta\check{a}m$...	ηak	...	$\eta\check{a}\eta$	$\eta\acute{e}t$	$\acute{d}\acute{e}p$
UỠ-LŌ	$\acute{d} e^5$	$\acute{d}\check{a}m^5$	$\acute{d}\check{o}m$	$\acute{d} ak$...	$\acute{d}\acute{o}\eta$	$\acute{d}\acute{e}t$	$\acute{d}\acute{e}p$	$\acute{d}\acute{e}\eta^5$	$\acute{d} a^5$
THÁI-THỊNH	$\acute{d} ay$	$\acute{d}\check{a}m$	$\acute{d}\check{o}m^5$	$\acute{d} ak_1$	$\acute{d} u ay$	$\acute{d}\check{a}\eta^5$	$\acute{d}\acute{e}t_4$	$\acute{d}\acute{e}p_2$	$\acute{d}\acute{e}\eta$	$\acute{d} o$
HUNG	$\acute{d} e_2$	$\acute{d}\check{a}m_2$...	$\acute{d} ak_2$	$\acute{d}\acute{i}t_2$...	$\acute{d}\acute{e}\eta_2$	$\acute{d} o_2$
KHONG-KHENG	$\acute{d} e$	$\acute{d} ak$	$\acute{d}\acute{i}\acute{e}t$
SEK	$\acute{d} i$	$\acute{d}\check{a}m$...	$\acute{d} ak$

(1) Le mot *con nil* n'est pas usité en dialecte tonkinois.

m = m

	Jonc	Ceil	Nuage	Un	Semis	Nez	Ongle	Graisse	Tu	Pleuvoir
TONKIN	<i>ma²</i>	<i>măi²</i>	<i>m^ai</i>	<i>mòt₁</i>	<i>ma²</i>	<i>muy¹</i>	<i>m^aôñ²</i>	<i>mσ¹</i>	<i>mai₁</i>	<i>mu^a</i>
— (Q.-NG.)	<i>má</i>	<i>măt</i>	<i>mây</i>	<i>môt</i>	<i>má</i>	<i>mũi</i>	<i>móng</i>	<i>mỡ</i>	<i>mây</i>	<i>mua</i>
THẠCH-BÌ	...	<i>măt²</i>	<i>m^ai</i>	<i>môc^y</i>	...	<i>muy¹</i>	<i>moñ₂</i>	<i>mσ¹</i>	<i>mai₁</i>	<i>mu^a</i>
MÌ-SƠN	<i>ma₂</i>	<i>măt</i>	<i>moy</i>	<i>môyc^y</i>	<i>ma₂</i>	<i>muy²</i>	<i>mo^añ₂</i>	<i>mσ</i>	(<i>ya</i>)	<i>mu^a₁</i>
NGỌC-LẶC	<i>ma₃</i>	<i>măt₁</i>	...	<i>môt₁</i>	...	<i>muy₃</i>	...	<i>mσ₃</i>	...	<i>mu^a</i>
NHƯ-XUÂN	<i>ma₁</i>	<i>măt₁</i>	...	<i>môt₁</i>	...	<i>muy₁</i>	...	<i>mσ₁</i>	...	<i>mu^a</i>
LÂM-LA	<i>ma₁</i>	<i>măt¹</i>	<i>mởn</i>	<i>môt¹</i>	<i>ma₁</i>	<i>muy⁵</i>	<i>moñ₁</i>	<i>mσ⁵</i>	<i>m^ai¹</i>	<i>mu^a</i>
LĂNG-LỖ	<i>ma₂</i>	<i>măt²</i>	<i>măn₁</i>	<i>môt²</i>	<i>ma₂</i>	<i>mun₄</i>	<i>moñ₂</i>	<i>mσ₄</i>	<i>m^ai₁</i>	<i>mu^a₁</i>
HẠ-SẾU	<i>ma⁵</i>	<i>măt₂</i>	<i>măn</i>	<i>môyc^{y2}</i>	<i>ma⁵</i>	<i>muy₂</i>	<i>moñ⁵</i>	<i>mσ₂</i>	(<i>yan</i>)	<i>mu^a</i>
NGUỒN	...	<i>măt</i>	<i>mởn</i>	<i>môt</i>	...	<i>mun</i>	<i>moñ</i>	<i>mu^a</i>
UỠ-LỒ	<i>ma</i>	<i>măt₃</i>	<i>mởl³</i>	<i>môt₃</i>	<i>ma</i>	<i>mσ₁</i>	<i>mi₃</i>	<i>mă₃</i>
THÁI-THỊNH	<i>ma⁵</i>	<i>măt₁</i>	<i>mởl</i>	<i>môyk²</i>	<i>ma⁵</i>	<i>mui²</i>	<i>moñ⁵</i>	<i>mσ²</i>
HUNG	...	<i>ma⁵</i>	$\left. \begin{matrix} mởn2 \\ \{mih\} \end{matrix} \right\}$	$\left. \begin{matrix} moycy3 \\ \{mih\} \end{matrix} \right\}$...	<i>muyc^{y5}</i>	...	<i>mu₃</i>	<i>mê</i>	<i>ma₂</i>
KHÔNG-KHENG	...	<i>măt</i>	...	<i>muôc^y</i>	<i>ma</i>
SEK	...	<i>măt</i>	...	<i>muôc^y</i>	...	<i>mul</i>	<i>môn</i>	<i>ma</i>

m = h

Coudre Porter Sel Perdre Ouvrir Pris Bourgeon Mine Plateau Saumure
au cou

TONKIN	<i>mai</i>	<i>mañ</i>	<i>muôi²</i>	<i>mởi²</i>	<i>mσ₂</i>	<i>măk²</i>	<i>măn</i>	<i>mo₂</i>	<i>mởm²</i>	<i>măm²</i>
— (Q.-NG.)	<i>mây</i>	<i>mang</i>	<i>muôi</i>	<i>măt</i>	<i>mở</i>	<i>măc</i>	<i>măng</i>	<i>mò</i>	<i>măm</i>	<i>măm</i>
THẠCH-BÌ	<i>hăi</i>	...	<i>hoy₂</i>	<i>hởt²</i>	<i>hσ²</i>	<i>hăk²</i>
MÌ-SƠN	<i>văi</i>	...	<i>voy₂</i>	<i>hởt²</i>	<i>hσ²</i>	...	<i>hăn₁</i>	<i>hăm₂</i>
NGỌC-LẶC	<i>hσ₄</i>	<i>hō₁</i>
NHƯ-XUÂN	<i>vσ₄</i>	(<i>mo₄</i>)
LÂM-LA	(<i>mai</i>)	<i>bañ</i>	<i>boy₁</i>	<i>hởt₂</i>	<i>hσ₂</i>	<i>hăk₂</i>	<i>hăn</i>	...	<i>hởm₁</i>	<i>hăm₁</i>
LĂNG-LỖ	<i>hăn₁</i>	<i>hăn₁</i>	<i>boy₂</i>	<i>hởt₂</i>	<i>hσ₁</i>	<i>hăk₂</i>	<i>hăn₂</i>	...	<i>hởm₂</i>	<i>hăm₂</i>
HẠ-SẾU	<i>hăn</i>	<i>bañ</i>	<i>boy⁵</i>	<i>hăt₂</i>	<i>hσ₁</i>	<i>hăk₄</i>	<i>hăn</i>	<i>hō₁</i>	<i>hởm⁵</i>	<i>hăm⁵</i>
NGUỒN	<i>văn</i>	...	<i>voy</i>
UỠ-LỒ	<i>hăi⁵</i>	<i>bañ⁵</i>	<i>boy</i>	<i>hởt</i>	<i>hσ¹</i>	<i>hăk</i>	<i>hăn⁵</i>	<i>hō¹</i>	...	<i>hăm</i>
THÁI-THỊNH	<i>hăi</i>	<i>bañ</i>	<i>hoy⁵</i>	<i>hởt₁</i>	<i>hσ₁</i>	<i>hăk₁</i>	<i>hăn</i>	...	<i>hởm⁵</i>	...
HUNG	<i>hoy⁵</i>	...	<i>hσ¹</i>	<i>hăk₂</i>	<i>hăn₂</i>
KHÔNG-KHENG	<i>hoy</i>	<i>hăn</i>
SEK	<i>hởi</i>	...	<i>hoy</i>

On retrouve exactement les mêmes faits en comparant l'annamite aux langues mon-khmer et aux langues thai.

$\dot{n} = \dot{n}$

	ANNAMITE	MON	KHMER	BAHNAR	RÔNGAO	KHA	CHAM
Mille	$\dot{n}in_1$ (<i>nghin</i>)	<i>l-nim</i>	$\dot{n}in$
Jour	$\dot{n}ai_1$ (<i>ngây</i>)	<i>l'-năi</i> <i>l'-năy</i>	<i>nar</i>	<i>să-ni</i> <i>tă-nai</i>	...
Eloigné	$\dot{n}ay^2$ (<i>ngăi</i>)	<i>ja-năi</i>	<i>č'-năy</i>	<i>sơ-năy</i>	<i>hơ-năy</i>
Tomber	$\dot{n}a^1$ (<i>ngă</i>)	<i>năp</i>
Bâiller	$\dot{n}ap^2$ (<i>ngáp</i>)	...	<i>s-năp</i>	<i>h-năp</i> <i>să-năp</i>	...
Agréable au goût	$\dot{n}ot_1$ (<i>ngot</i>)	<i>năt</i> ...	<i>năt</i>

ANNAMITE SIAOIS LAOTIEN SHAN AHOM TAI-NOIR TAI-BLANC THÒ DIOI

Se pencher	$\dot{n}iēn$ (<i>nghiēng</i>)	<i>'ieñ</i>	$\dot{n}iēn_5$	$\dot{n}ōñ^1$	$\dot{n}ak^1$
Pointe	$\dot{n}on_3$ (<i>ngon</i>)	...	$\dot{n}on_5$
Crochet	$\dot{n}ăñ_4$ (<i>nganh</i>)	$\dot{n}iēñ_3$	$\dot{n}iēñ_3$	$\dot{n}ok_1$
Ivoire	$\dot{n}a_1$ (<i>ngà</i>)	$\dot{n}a$	$\dot{n}a$...	$\dot{n}ă$ $\dot{n}a^5$	$\dot{n}a_1$	$\dot{n}a_1$	$\dot{n}a_1$	$\dot{n}a_1$
Ecouter	$\dot{n}e$ (<i>nghe</i>)	$\dot{n}i^u_3$...	$\dot{n}iñ$	$\dot{n}in$ $\dot{n}in^5$	$\dot{n}in^5$	$\left\{ \begin{array}{l} \dot{n}in_1 \\ \dot{n}in_1 \end{array} \right\}$	$\dot{n}in_1$ $\dot{n}iē^2$	

$n = \eta$

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAR	RÔNGAO	KHA
Année	$\eta\dot{n}m$ (<i>năm</i>)	<i>s-nam</i> ⁽¹⁾	<i>č'-nam</i>	<i>sơ-nam</i>	<i>sa-năm</i>	<i>ha-năm</i>	<i>năm</i>
Se baisser	ηep_1 (<i>nep</i>)	<i>nep</i>	<i>nep</i>	...

ANNAMITE SIAOIS LAOTIEN SHAN AHOM TAI-NOIR TAI-BLANC THÒ DIOI

Arbalète	ηa^2 (<i>ná</i>)	hna_3	hna_3	hna_4	na_2	na_2 $nưē^3$
Madame	$\eta añ_1$ (<i>năng</i>)	$nañ$	$nañ$ $nañ^1$	$nañ$	$nañ_1$...
Bouton de fleur ⁽²⁾	ηu_4 (<i>nư</i>)	hno_1	hno_1 <i>no</i>	<i>no</i>	non_1	...
Dette	ηo_3 (<i>nợ</i>)	ni_3	ni_3 <i>ni</i>	<i>ni</i> no^5	ni_2	ni_2	ni^3
Ce ⁽³⁾	ηo_1 (<i>nợ</i>)	ni^5	ni^5	ni_5	...	ney_2 ni_3

(1) Ancien *č'-nam*. cf. inscription de Myazedi. l. 3 (BLAGDEN, *A further note on the Inscription of the Myazedi Pagoda (Pagan)*, Journ. Roy. As. Soc., 1910. p. 800 et cf. p. 802).

(2) Le ton de l'annamite correspond exactement à celui du tai-blanc. mais non à celui du siamois.

(3) Il serait tentant de rapprocher le mot annamite ηi^2 (*con nít*), enfant, du siamois *hăt*, laotien *hăt_1*. Mais la forme mirong *đet* n'est guère favorable à cette comparaison.

t = *ɲ*

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAK	RONGAO
Cinq	<i>ɲăm</i> (<i>năm</i>)	...	<i>p-ram</i>	<i>pɔ-dăm</i>	<i>pɔ-dăm</i>	<i>bɔ-dăm</i>
Eau (1)	<i>ɲwok²</i> (<i>nưóc</i>)	<i>ɗak</i>	<i>dik</i>	<i>dak</i>	<i>ɗak</i>	<i>ɗak</i>
Chapeau	<i>ɲon²</i> (<i>nón</i>)	<i>ɗurn</i>	...

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	AHOM	TAI-BLANC	DIOL
Marmite	<i>ɲlĩ</i> (<i>ninh</i>)	<i>diĩ</i>	...
Van	<i>ɲón</i> (<i>nong</i>)	<i>kă-dõn₃</i>	<i>dõn₃</i>	<i>lõn</i>	...	<i>dõn₂</i>	<i>dõn₃</i>
Epier (2)	<i>ɲom</i> (<i>nom</i>)	<i>ɗom₃</i>	<i>ɗăm</i>	...	<i>ɗom²</i>
Suivre	<i>ɲoy</i> (<i>noi</i>)	<i>ɗòy</i>	...	<i>lõn²</i>	<i>doiĩ</i>
Montagne	<i>ɲuy²</i> (<i>núi</i>)	...	<i>ɗoy₂</i>	<i>luy²</i>	<i>ɗoy</i>	...	<i>ɗoy²</i>
Sucer	<i>ɲut²</i> (<i>nút</i>)	<i>ɗud₁</i>	<i>ɗud₁</i>	<i>lut₁</i>	<i>ɗut</i>	<i>ɗut²</i>	<i>ɗot¹</i>

m = *m*

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAK	RONGAO	KHA	CHAM
Visage, œil	<i>măt</i> (<i>măt</i>)	<i>măt</i>	...	<i>măt</i>	<i>măt</i>	<i>măt</i>	<i>măt</i>	<i>mõta</i>
Nez	<i>muy¹</i> (<i>mũi</i>)	<i>mũh</i>	<i>čre-mũh</i>	<i>tre-muħ</i>	<i>muh</i>	<i>muh</i>	<i>mu</i>	(<i>muħ</i>)
Moustique	<i>muõy¹</i> (<i>muỗi</i>)	<i>gă-mĩt</i>	<i>muoč</i>	...	<i>sɔr-meč^y</i>	<i>hměĩ</i>	...	<i>jà-mũk</i>
Un	<i>mõt₁</i> (<i>một</i>)	<i>môy</i>	<i>muy</i>	<i>muõy</i>	<i>moĩ</i>	<i>môy</i>	<i>moy</i>	...
Nouveau	<i>mory²</i> (<i>mới</i>)	<i>tă-mi</i>	<i>t'-miy</i>	<i>mêi</i>	<i>hmě</i>	...
Pleuvoir	<i>mur^a</i> (<i>mưa</i>)	<i>mi</i>	<i>mě</i>	<i>kõ-ma</i>	...

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	AHOM	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOL
Obscur	<i>mu₁</i> (<i>mù</i>)	<i>mu^a</i>	<i>mu^a</i>
Brouillard	<i>mók²</i> (<i>móc</i>)	<i>hmok₁</i>	<i>mok₁</i>	<i>măk</i>	<i>măk</i>	...	<i>mok²</i>	<i>mok²</i>	<i>mo¹</i>
Temps	<i>mu^a₁</i> (<i>mùa</i>)	<i>mu^a₃</i>	<i>mu^a₅</i>	<i>mũw</i>	<i>mũw</i>	<i>mu^{a5}</i>	{ <i>mu^a₁</i> <i>mò₁</i> }	<i>vir^a₂</i>	<i>muɔ</i>
Fatigué	<i>moy₂</i> (<i>mỏi</i>)	<i>muoy₃</i>	<i>muoy₃</i>	<i>moy</i>	{ <i>moyĩ</i> <i>moy</i> }	...	<i>muoy</i>
Explorer	<i>m²õn₁</i> (<i>mòng</i>)	<i>moĩ</i>
Chat	<i>mew₁</i> (<i>mèo</i>)	<i>mêw</i>	<i>mew</i>	<i>miw¹</i>	<i>miw</i>	<i>mew³</i>	<i>mew₁</i>	<i>mew</i>	<i>mew¹</i>

(1) La présence du mot en annamite ôte toute vraisemblance à l'hypothèse, émise par le P. SCHMIDT, *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer Sprachen* p. 138, note, de l'origine sanscrite du mot.

(2) Le ton diol est en correspondance exacte, mais non le ton siamois.

h = m

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAR	RONGAO
Pousse de bambou	<i>măñ</i> (<i>măng</i>)	<i>ḃăñ</i>	<i>lăm-ḃăñ</i>	<i>ḃăñ</i>	<i>tở-ḃăñ</i>	<i>dở-ḃăñ</i>
Vêtir	<i>măk₁</i> (<i>măc</i>)	<i>lă-ḃăk</i>	<i>ḃăk</i>	...	<i>ḃăk</i>	<i>ḃăk</i>
Sel	<i>muoy²</i> (<i>muôi</i>)	<i>ḃơw</i>	<i>ăm-ḃil</i>	<i>ḃòh</i>	<i>ḃoh</i>	<i>ḃòh</i>
Porter en sautoir	<i>mañ</i> (<i>mang</i>)	<i>ḃẻñ</i>	<i>ḃiñ</i>
Bouche	<i>mo₂</i> (<i>mỏ</i>)	<i>ḃơr</i>	<i>ḃơr</i>

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	AHOM	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THÓ	DIÓI
Difforme	<i>mew²</i> (<i>méo</i>)	<i>ḃiaw₃</i>	<i>ḃiew₃</i>	<i>ḃéw₂</i>
Mine, source	<i>mo₂</i> (<i>mỏ</i>)	<i>ḃo₁</i>	<i>ḃo₁</i>	<i>mo₁</i>	<i>bo</i>	<i>ḃo₂</i>	<i>bo²</i>	<i>ḃo²</i>	<i>ḃo¹</i>
Mince	<i>măñ₂</i> (<i>mảnh</i>)	<i>ḃañ</i>	<i>ḃañ₂</i>	<i>măñ²</i>	<i>ḃañ</i>	<i>ḃañ</i>	<i>ḃañ</i>	<i>ḃañ</i>	<i>ḃẻñ²</i>
Palper	<i>mo²</i> (<i>mó</i>)	<i>ḃò</i>
Coilocase	<i>mon</i> (<i>mon</i>)	<i>ḃon</i>	<i>ḃon₂</i>	<i>mon²</i>	<i>ḃan</i>	...	<i>bon</i>

L'époque où cette transformation se produisit n'est pas connue exactement, mais elle est certainement comprise dans la période protoannamite ou au plus tard date du début de la période annamite archaïque: d'une part, en effet, le *mường* ne l'a pas subie, et elle ne peut par suite remonter au pré-annamite; de l'autre, les *chữ-nôm* employés pour écrire les mots annamites à initiale nasale ne font aucune distinction entre les anciens *đ* et *n*, *ḃ* et *m*, et emploient toujours comme phonétique des mots chinois à initiale *n* ou *m*.

n > * *đ*

n > * *n*

Cinq	𠵼 <i>năm</i> (南 <i>nam</i>)	Année	𠵼 <i>năm</i> (南 <i>nam</i>)
Convenable	𠵼 <i>nên</i> (年 <i>niên</i>)	Soubassement	𠵼 <i>nên</i> (年 <i>niên</i>)
Eau	𠵼 <i>nuớc</i> (若 <i>nhược</i>)	Dette	𠵼 <i>ợ</i> (女 <i>nữ</i>)
Rassasie	𠵼 <i>no</i> (奴 <i>no</i>)	Endroit	𠵼 <i>ơi</i> (尼 <i>nê</i>)
Chaud	𠵼 <i>nóng</i> (農 <i>nông</i>)	Poignée	𠵼 <i>nám</i> (念 <i>niệm</i>)
Riz giuant	𠵼 <i>nếp</i> (納 <i>nap</i>)	Arbalète	𠵼 <i>ná</i> (那 <i>na</i>)

m > * *ḃ*

m > * *m*

Sel	𠵼 <i>muôi</i> (每 <i>mỗi</i>)	Joue	𠵼 <i>má</i> (馬 <i>mã</i>)
Porter sur l'épaule	𠵼 <i>mang</i> (芒 <i>mang</i>)	Sang	𠵼 <i>máu</i> (卯 <i>mão</i>)
Coudre	𠵼 <i>may</i> (埋 <i>mai</i>)	Nuage	𠵼 <i>mày</i> (迷 <i>mê</i>)
Pousse de bambou	𠵼 <i>măng</i> (芒 <i>mang</i>)	Tu	𠵼 <i>mây</i> (眉 <i>mì</i>)
Mince	𠵼 <i>mông</i> (蒙 <i>mông</i>)	Œil	𠵼 <i>mắt</i> (末 <i>mat</i>)
Mine	𠵼 <i>mỏ</i> (某 <i>mỗ</i>)	Pluie	𠵼 <i>mưa</i> (湄 <i>mì</i>)

L'évolution était donc complètement achevée au XIII^e siècle, avant la création des *chữ-nôm* (1).

(1) Je crois utile de rappeler que le nom de *mi-sourdes*, par lequel je désigne ici et dans le reste de cet article le *ḃ* et le *đ* *mường*, *thai* et *mon-khmer*, est une désignation hypothétique, et que la valeur réelle de ces consonnes n'est pas déterminée de façon certaine. La valeur de douces non sonores leur a été attribuée pour la première

9. — *Liquide.*

L'unique liquide chinoise *l* passe sans altération en sino-annamite, mais elle n'y est jamais mouillée.

老 <i>law</i> ₂	<i>law</i> ⁴ (<i>lāo</i>)	列 <i>liet</i> ₄	<i>lièt</i> ₁ (<i>lièt</i>)
了 <i>liew</i> ₂	<i>lièw</i> ¹ (<i>lièu</i>)	羅 <i>la</i> ₁	<i>la</i> (<i>la</i>)
弄 <i>loñ</i> ₃	<i>lõñ</i> ₁ (<i>lõng</i>)	靈 <i>lièñ</i> ₁	<i>liñ</i> (<i>linh</i>)
龍 <i>liuñ</i> ₁	<i>lõñ</i> (<i>long</i>)	力 <i>liuk</i> ₁	<i>lǝk</i> ₁ (<i>lǝc</i>)
六 <i>liuk</i> ₁	<i>lāk</i> ₁ (<i>luc</i>)	來 <i>lay</i> ₁	<i>lay</i> (<i>lai</i>)
藍 <i>lam</i> ₁	<i>lam</i> (<i>lam</i>)	里 <i>liè</i> ₃	<i>li</i> ² (<i>li</i>)
廉 <i>liem</i> ₁	<i>lièm</i> (<i>lièm</i>)	亂 <i>lwan</i> ₃	<i>lwan</i> ₄ (<i>loạn</i>)
臘 <i>lap</i> ₄	<i>lap</i> ₁ (<i>lap</i>)	論 <i>lwõn</i> ₃	<i>lwõñ</i> ₄ (<i>luậ</i> 1)
立 <i>lièp</i> ₄	<i>lǝp</i> ₁ (<i>lǝp</i>)	律 <i>li wiēt</i> ₄	<i>lwǝt</i> ₁ (<i>luật</i>)
蓮 <i>lien</i> ₁	<i>lièn</i> (<i>lièn</i>)	螺 <i>lwa</i> ₁	<i>lwa</i> (<i>loa</i>)

Il n'y a aucune exception ; et l'autre liquide de l'annamite ancien, *r* (qui a aujourd'hui disparu partout, sauf en cochinchinois), ne se rencontre jamais en sino-annamite.

Dans les mots d'origine mon-khmer et thai, *l* représente généralement un ancien *l*.

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAR	RONGAO	KHA
Feuille	<i>la</i> ² (<i>lá</i>)	<i>s-lǎ, h-lǎ</i>	...	<i>la</i>	<i>h-lǎ</i>	<i>h-la</i>	<i>h-la</i>
Feu	<i>lu</i> ^a ₂ (<i>lǝa</i>)	...	<i>b'-lõñ</i>	<i>p'-lurñ</i>	<i>p'-ru</i> ^a

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	AHOM	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOI
Obscur	<i>lɔ</i> ₁ (<i>lõ</i>)	<i>hlu</i> ^a ₂
Dos	<i>lǝñ</i> (<i>lurŋ</i>)	<i>hlǎñ</i> ₂	<i>hlǎñ</i> ₂	<i>lǎñ</i>	<i>lǎñ</i> ²	<i>lǎñ</i>	<i>iǎñ</i>	<i>lǎñ</i> ₂	<i>lan</i> ²
Nager	<i>løy</i> ₄ (<i>lõi</i>)	<i>loy</i>	<i>loy</i>	<i>loyñ</i>	<i>lõñ</i> ¹	<i>loy</i> ⁵	<i>loy</i> ₁	<i>loy</i> ₁	<i>lèw</i>
Enfler (eaux)	<i>lüt</i> ² (<i>lút</i>)	<i>hlüt</i> ₁
Ecorcher	<i>lök</i> ² (<i>lóc</i>)	<i>lok</i> ₂	<i>lok</i> ²	<i>lok</i> ₁

fois, je crois, en cham par AYMONTIER, *Grammaire de la langue chame*, p. 13-14 (*Excursions et Reconnaissances*, 31), d'où la définition a passé dans AYMONTIER et CABATON, *Dictionnaire cam-français*, Introd., p. xvi ; et peu après le P. SCHMIDT (*Anthropos*, II, 331) l'a étendue à l'ensemble des langues mon-khmer. Je l'ai récemment proposée, à titre l'hypothèse, pour le *ḥ* et le *ḍ* des langues thai (*BEFEO*, XI (1911), 166) ; pour le *mư̄ng* et le préannamite, c'est la comparaison avec les langues thai et mon-khmer qui, en les montrant distinctes des sonores, me les a fait désigner ainsi. En aucun cas il n'a été fait d'expérience, et la détermination exacte reste à faire. Les noms de mi-sourdes et de douces non sonores ont été adoptés parce que, d'après les tons (langues thai ou *mư̄ng*) et le timbre de la voyelle (langues mon-khmer), ces consonnes sont à classer parmi les sourdes, alors qu'elles ne diffèrent pas, par la prononciation, des sonores.

Plus rarement il dérive de *r* ⁽¹⁾, comme dans les mots *lúa*, riz (cf. mon *s-ro*, khm. *s-rũw*); *lõ*, trou (cf. siam. *ru*₃, laot. *ru*₃, ahom *ru*, shan *hu*, tai-noir *ru*⁵, tai-blanc *ru*, etc.).

(1) La liquide *r* n'existe pas en sino-annamite, non plus qu'en chinois. Elle existait en annamite ancien, mais actuellement le cochinchinois seul l'a conservée: au Tonkin on prononce *ɾ*, et on la confond avec les initiales écrites *d* et *gi*; dans le Haut-Annam généralement *ɾ* (à peu près *j* français, mais avec articulation cacuminale) J'indique ici brièvement ses correspondances. D'ordinaire *r* annamite représente *r* mon-khmer ou thai.

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAR	RONGAO	KHA	CHAM
Racine	ɾé ¹ (<i>rě</i>)	<i>rɔh</i>	<i>rɔs</i> , <i>rís</i>	<i>rièh</i>	<i>rɔh</i> , <i>riɔh</i>	<i>e-rih</i>	<i>ruh</i>	<i>ɔ-rih</i>
Mouche	ɾoy ₁ (<i>ròí</i>)	<i>ruy</i>	<i>rũy</i>	<i>ruèy</i>	<i>roy</i>	<i>roy</i>	<i>roy</i>	...

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	AHOM	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOL
Rivière sèche	ɾ ^a i ¹ (<i>rãy</i>)	<i>rai</i> ₃	<i>rai</i> ₅	<i>rai</i>	<i>r^li</i>	<i>rèi</i> ₂	<i>hi</i>
Verser	ɾøt ² (<i>rót</i>)	<i>rød</i> , <i>ròd</i> ₃	<i>ròd</i> ⁵	<i>hüt</i> ¹	<i>rut</i>	<i>θwet</i>
Haie	ɾaw ₁ (<i>rào</i>)	<i>ru</i> ^{á5}	<i>ru</i> ^{á5}	<i>how</i> ₄	<i>ru, ro</i>	<i>ru</i> ^{á5}	<i>ru</i> ^{á4}	<i>ri</i> ₁	...
Tirer	ɾüt ³ (<i>rüt</i>)	<i>rud</i> ₃	..	<i>hot</i> ₄	<i>rut</i>	<i>θot</i>
Tomber	ɾũñ ₄ (<i>rụng</i>)	<i>ruñ</i> ₃

Quelquefois cependant il répond à *l*.

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	AHOM	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOL
Alcool	ɾaw ₄ (<i>ruɔu</i>)	<i>hla</i> ₃	<i>hla</i> ₃	<i>law</i>	...	<i>la</i> ₄	<i>l^au</i> ₂	<i>la</i> ₂	<i>lau</i> ³
Finir	ɾøy ₁ (<i>ròí</i>)	<i>lèw</i> ⁵	<i>lew</i> ⁵	<i>lew</i> ³	<i>lew</i>	<i>lew</i> ₄	<i>lèw</i> ₃
Publier	ɾaw (<i>rao</i>)	<i>la</i> ₃	<i>hla</i> ₄	<i>law</i>

Enfin il faut signaler quelques cas assez curieux où à *r* annamite correspond en mường une sifflante (transformée en *l'* dans les parlars septentrionaux).

	Sortir	Serpent	Nombriil	Mille-pattes	Dent	Barbe	Laver
TONKINOIS	ɾa	ɾãñ ²	ɾòñ ²	ɾět ²	ɾãñ	ɾau	ɾu ^a ₂
— (Q.-NG.)	<i>ra</i>	<i>rãñ</i>	<i>ròñ</i>	<i>rèt</i>	<i>rãng</i>	<i>rau</i>	<i>rãu</i>
THẠCH-BÌ	<i>l'a</i>	<i>l'ãñ</i> ₂	<i>l'ãñ</i>	<i>l'ò</i>	<i>l'u</i> ^{a2}
VĂN-MÔNG	<i>l'a</i>
MÌ-SƠN	<i>l'a</i> ₁	<i>l'ãñ</i> ₂	<i>l'ãñ</i> ₁	<i>l'ò</i> ₁	<i>l'u</i> ^{a2}
NGỌC-LẶC	<i>sa</i>	<i>sãñ</i> ₃	...	<i>sèt</i> ₄	<i>sãñ</i>	<i>sò</i>	...
NHU-XUÂN	<i>sa</i>	<i>sãñ</i> ₁	...	<i>sèt</i> ₁	<i>sãñ</i>	<i>sò</i>	...
LÀNG-LỠ	<i>sa</i> ₁	<i>sĩñ</i> ₂	...	<i>sit</i> ₂	<i>sãñ</i> ₁	(<i>ɾ^ou</i> ₁)	...
LÂM-LA	<i>sa</i>	(<i>ɾãñ</i> ₃)	..	<i>sit</i> ₂	<i>sãñ</i>	(<i>ɾ^uu</i>)	<i>su</i> ^a ₂
HẠ-SÚ-U	<i>sa</i>	<i>sãñ</i> ⁵	<i>sun</i> ⁵	<i>sèt</i> ₁	<i>sãñ</i>	<i>sò</i>	<i>su</i> ^a ₄
NGUỒN	<i>l'a</i>	<i>l'ãñ</i>	<i>l'ãñ</i>
UỠ-LỒ	<i>sa</i> ⁵	<i>sĩñ</i>	<i>sun</i>	<i>sit</i>	(<i>nèñ</i> ⁵)	<i>sa</i> ^{a5}	<i>sa</i> ⁴
THÁI-THỊNH	<i>sa</i>	<i>sãñ</i> ⁵	...	<i>sit</i> ₄	<i>sãñ</i>	<i>sò</i>	<i>su</i> ^a ₄
HUNG	<i>sa</i>	<i>sĩñ</i> ⁵	<i>sun</i> ⁵	...	(<i>nèñ</i> ₂)	(<i>hlu</i> ₂)	<i>sa</i> ¹
KHÔNG-KHENG	...	<i>sĩñ</i>	<i>suiñ</i>	...	(<i>kã-nèñ</i>)
SEK	...	<i>sĩñ</i>	<i>sãñ</i>

10. — L'initiale 𠵼 du chinois ancien.

(Semi-voyelles labiale et palatale).

Cette initiale, dont la valeur exacte est inconnue, n'existe qu'aux 3^e et 4^e catégories, c'est-à-dire suivie de *i*. Par suite les quatre formes suivantes sont les seules possibles :

	K'AI-K'EOU	HO-K'EOU
3 ^e catégorie	^u -i-...	^u -w-i-
4 ^e —	ⁱ -i-...	ⁱ -w-i-...

1^o Au k'ai-k'eu, quelle que soit la catégorie, l'annamite rend toujours cette initiale par une consonne dont la prononciation varie suivant les dialectes (*y* en Cochinchine, *ɣ* au Tonkin, *d^h* à Hà-tĩnh, etc.), mais qui dans l'orthographe officielle est toujours écrite *d* (1).

Quelques parlars du Haut-Annam ont des formes en *t*, *con tăn*, *con tit* (cf. CADIÈRE, *Phonétique annamite*, § 106), qui impliquent une forme en **s* antérieure, et correspondent exactement au *mởng*; la forme à initiale *r* du tonkinois et du cochinchinois (qui est aussi la plus répandue même en Haut-Annam) reste inexplicable. Un exemple, malheureusement unique, fourni par le *Houa yi yi yu* (*răn*, dent, transcrit 生 *cheng*), laisserait croire que l'évolution est récente en annamite; noter toutefois le *hung hlu* (**ru*) répondant exactement à l'annamite *rau*, barbe. D'autre part certains de ces mots sont écrits avec des *chũ-nôm* à initiale *l* (𠵼 *răn*, 𠵼 *ra*, etc.), qui semblent indiquer que la transformation du *s* en *r* est plus ancienne, tandis que pour d'autres, on a choisi comme phonétiques des caractères à initiale sifflante: 𠵼 *rôn*, nombril. Quoi qu'il en soit, cette transformation a atteint quelques mots chinois entrés dans la langue courante: 洒 s.-a. **say²*, *say²* (*sái*), ann. *ɣai₂* (*ráy*), *ɣway²* (*ruó*); 愁 s.-a. **s^du₁*, *s^du₁* (*xâu*), ann. *ɣ^du* (*râu*), etc. Bien qu'on ne sache pas la date relative de la création de ces divers *chũ-nôm*, en fait ils concordent trop bien pour qu'on ne puisse conclure avec quelque vraisemblance que l'évolution annamite date des environs du XIII^e siècle.

Un phénomène contraire paraît se présenter en *mởng* dans le dialecte de *Làng-lỗ*, où *r*, qui a complètement disparu, est rendu généralement par *ɣ*, mais parfois aussi par *s*: fini, TONKIN *ɣôy₁* (*rôi*), LÂNG-LỠ *ɣoy*; large, TONKIN *ɣoⁿ* (*rong*), LÂNG-LỠ *ɣoⁿ*; mouche, TONKIN *kon ɣuôy¹* (*con ruô*), LÂNG-LỠ, *kay ɣoy*, etc.; à côté de: dragon. TONKIN *ɣôⁿ* (*rông*), LÂNG-LỠ *ɣoⁿ*; déchiré, TONKIN *ɣă^v* (*rách*), LÂNG-LỠ *ɣek₂*; froid. TONKIN *ɣet²* (*rét*), LÂNG-LỠ *ɣiet₂*, etc.. Ce *s* cacuminal reste distinct de *s* palatal (assez souvent prononcé *s*), qui est la sifflante ancienne.

(1) Il y a une seule exception: 炎 ^u*iem*, s.-a. *viêm*. Le mot est certainement au k'ai-k'eu; le *fan-ts'ie* en est 于廉 ^u*wiu* + ^u*iem*; même le *Yun king* qui admet (à tort, je crois) la possibilité du ho-k'eu pour les mots à finale *m*, le place parmi les mots au k'ai-k'eu. Il faut peut-être voir dans cette prononciation spéciale une correction malheureuse de la prononciation traditionnelle sous l'influence du *fan-ts'ie* donné par le *K'ang-hi tseu lien* et lu à l'annamite *v(u + l)iem* = *viêm*. Quoi qu'il en soit, la prononciation *viêm* est la seule usitée actuellement.

容 ² 'iuñ ₁	ʒõñ (dông)	勇 ² 'iuñ ₂	ʒãñ ⁴ (dũng)
霽 ² 'ièm ₂	ʒõm (dãm)	引 ² 'ieŋ ₂	ʒõñ ⁴ (dãn)
夜 ² 'ie ₃	ʒa ₁ (dạ)	陽 ² 'iañ ₁	ʒuõñ (dương)
藥 ² 'iak ₄	ʒuok ₁ (duyoc)	移 ² 'ie ₁	ʒi (di)
易 ² 'ië ₃	ʒi ₁ (dị)	巽 ² 'ië ₃	ʒi ₁ (dị)
燿 ² 'iew ₃	ʒiëw ₁ (diêu)	酉 ² 'i ^o u ₃	ʒ ^u i ₁ (dậu)
球 ² 'iëm ₂	ʒiëm ⁴ (diễm)	鹽 ² 'iem ₁	ʒiëm (diêm)
葉 ² 'iep ₁	ʒiëp ₁ (diệp)	逸 ² 'iët ₁	ʒõt ₁ (dật)

Le *d* annamite est généralement dérivé d'un ancien *y* initial. Le dialecte cochinchinois lui a conservé cette valeur, ainsi qu'un certain nombre de parlers du Haut-Annam. Mais en tonkinois actuel il a pris une prononciation sifflante *ʒ*, par l'intermédiaire d'une forme *d^h* que le P. de Rhodes a constatée au XVII^e siècle et qui se rencontre encore aujourd'hui à Quinh-luru, à Nhỏ-làm, à Hà-tĩnh, etc. (dialecte du Haut-Annam). Les dialectes mường présentent les mêmes variations : on trouve *y* (Thạch-bi), *t* (Uý-lò. Hạ-sứu, Thái-thịnh), *t* ou *y* (Làm-la), *t* ou *ʒ* (Mĩ-sơn), etc..

Actuellement le *d* de l'écriture traditionnelle annamite répond régulièrement à *y* des langues thai (1).

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	SHAN	TAI- NOIR	TAI- BLANC	THÔ	DIOL
Oser	ʒam ² (dám)	<i>h-yam₂</i>	'yam ₂	yam ₂
Filet	ʒo ₁ (dò)	<i>y^o</i>	hè ²
Long	ʒay ₁ (dài)	<i>h-yai₁</i>	...	yaü ₁	(ri ₁)	(hay ₁)
Tomber goutte à goutte (2)	ʒòt ₁ (dột)	$\left\{ \begin{array}{l} h-yõd1 \\ h-yad1 \end{array} \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} yõd1 \\ yad1 \end{array} \right.$	yòt ₁	ya ¹
Chanceler	ʒõt ₁ -ʒo ₁ (dật-dờ)	<i>y^o₃(-yë₃)</i>
Défendre (3)	ʒun ₁ (dùn)	<i>h-yan₁</i>	...	yãn ¹	...	yan ₁

Cette évolution (que du reste le cochinchinois, ainsi que certains parlers du Haut-Annam, n'a pas subie) n'est pas très ancienne. En tonkinois, elle paraît s'être produite postérieurement au XV^e siècle, car le vocabulaire du Sseu-yi kouan transcrit toujours les mots à initiale *d* de l'annamite actuel par des mots chinois à initiale *y* (4).

(1) Je laisse de côté les langues mon-khmer, l'origine de *y* initial *y* soulevant des questions très compliquées. Voir SCHMIDT, *Grundzüge*, § 123, et § 200.

(2) Et vraisemblablement aussi le mot *giôt*, goutte, malgré l'orthographe différente dont je ne connais pas l'origine. — On sait que *gi* et *d* se prononçant de même à la fois au Tonkin et en Cochinchine, les deux seuls pays dont le dialecte ait servi à l'établissement de l'orthographe, ces deux initiales sont très souvent employées l'une pour l'autre : l'étude du sino-annamite le prouve sans contestation possible.

(3) L'annamite, le shan et le tai-blanc, d'après leur ton, ont une initiale sonore, au contraire du siamois, qui fait précéder l'initiale d'un préfixe sourd.

(4) Les mots chinois et annamites sont transcrits les uns et les autres suivant l'orthographe officielle.

	CHINOIS		ANNAMITE
Signe cyclique	酉 yeou	幼	yeou (dâu)
Hirondelle	燕 yen	暗	yen (dièn)
Bureau	衙門 ya-men	押門	ya-men (da-mòn)
Huile	油 yeou	有	yeou (dâu)

C'est donc entre le XV^e et le XVII^e siècles qu'il faut placer la formation du *d* annamite actuel.

2^o Au ho-k'ou, le traitement diffère suivant la catégorie à laquelle appartenait le mot chinois.

3 ^e catégorie			4 ^e catégorie		
SINO-ANNAMITE		PÉKINOIS	SINO-ANNAMITE		PÉKINOIS
越	^u wiet ₁ viêt ₁ (viêt)	yā ^d (yue)	悅	^u wiet ₁ ẓw̄iêt ₁ (duyêt)	yū ^d (yue)
永	^u wiēn ₂ vīn ^d (vīng)	yoā (yong)	營	^u wiēn ₁ ẓw̄ān (doanh)	yīn (yīng)
羽	^u wiu ₂ vū ^d (vū)	yā (yu)	與	^u wiu ₂ ẓw̄ ^d (dū)	yū (yu)
王	^u wiañ ₁ vưōñ (vưōng)	wañ (wang)	遺	^u wiē ₃ ẓi ₁ (dī)	yī (yī)
雲	^u wiēn ₁ vŏn (vān)	yān (yun)	聿	^u wiēt ₁ ẓw̄ŏt ₁ (duât)	yū (yu)
遠	^u wien ₂ viēn ₁ (viēn)	ywān (yuan)	浴	^u wien ₁ ẓw̄ēn (duyèn)	yen (yen)
位	^u wiē ₃ vi ₁ (vī)	wey (wei)	惟	^u wiē ₁ ẓw̄i (duy)	wey (wei)
衛	^u wiē ₃ vè ₁ (vè)	wey (wei)	唯	^u wiē ₂ ẓw̄i ₁ (duy)	wey (wei)

La répartition est, on le voit, parfaitement régulière (!) ; les mots de la troisième catégorie ont pour initiale un *v*, ceux de la quatrième ont un *d* suivi de la semi-voyelle labiale.

(!) En chinois moderne, les mots à initiale 喻 ont également passé, les uns à initiale *y*, les autres à initiale *w*, mais il n'y a aucune analogie entre la répartition de ces initiales en kouan-houa et en sino-annamite. En chinois, quelle que soit la catégorie, les mots à finale *iē* ou *iañ* ont toujours une initiale *w*, tandis que pour toutes les autres finales (*ien*, *iu*, *iēn*, *iēn*, *iet*, *ièk*, *iêt* ; il n'y a pas à tenir compte des finales *iew*, *iem*, *iēm*, etc., qui ne peuvent jamais être précédées d'un *w*), l'initiale est *y*, et le *w* ancien du ho-k'ou s'est transformé en *w̄* ou est tombé, ou encore, mais plus rarement, s'est vocalisé, avec chute de la voyelle ancienne.

Ainsi la prononciation chinoise confond les catégories que la prononciation annamite distingue ; et c'est d'après la classification des finales anciennes que sont réparties les initiales de ces mots en chinois moderne, tandis que c'est d'après celle des initiales anciennes qu'elles sont réparties en sino-annamite.

Le kouan-houa présente en effet deux traitements différents :

1^o *Voyelle longue suivie d'une semi-voyelle ou d'une nasale* : conservation de la semi-voyelle labiale, ainsi que de la voyelle ; chute de la semi-voyelle palatale initiale (quand l'influence de la voyelle moderne a amené la transformation de *w* en *w̄*, celui-ci étant toujours mouillé en kouan-houa, il s'est formé une semi-voyelle palatale initiale, qui n'est pas dérivée de la semi-voyelle ancienne) :

位	^u wiē < wei	惟	^u wiē < wei
遠	^u wien < ywān	王	^u wiañ < wañ

2^o *Voyelle longue finale, ou voyelle brève suivie d'une nasale* : vocalisation de la

On a vu que *v* n'existait pas en protoannamite, où l'ancien *v* chinois est rendu par *f*. Cette transformation, ch. *w* > s.-a. *v*, est donc relativement récente. Mais avant d'en discuter la date, il est nécessaire de rechercher comment s'est formée cette initiale.

L'origine de *v* annamite est triple : il dérive tantôt de *f*, tantôt de **p*, tantôt de **w* anciens. Je ne reparlerai pas du premier cas, dont il a déjà été question. La comparaison de l'annamite avec les dialectes mường permet de distinguer assez bien les cas de *v* dérivé de **p* et ceux de *v* dérivé de **w*.

**w* > *v*

	Revenir	Cigale	Travail	Eléphant	Semer ⁽¹⁾	Figuier	Absent	Emprunter	Or
TONKINOIS	<i>vê</i> ₁	<i>ve</i>	<i>vièk</i> ₁	<i>voy</i>	<i>vay</i> ₂	<i>va</i> ₂	<i>văn</i> ²	<i>vai</i>	<i>van</i> ₁
— (Q.-NG.)	<i>vê</i>	<i>ve</i>	<i>vièc</i>	<i>voi</i>	<i>vai</i>	<i>và</i>	<i>vàng</i>	<i>vay</i>	<i>vàng</i>
THẠCH-BÌ	<i>wêl</i> ₁	...	<i>wièk</i>	<i>woy</i>	(<i>pal</i>)	<i>wan</i> ¹
VÂN-MÔNG	<i>wey</i>
MÌ-SƠN	<i>wêl</i> ¹	...	<i>vièk</i>	<i>woy</i> ₁	(<i>pay</i>) ²	<i>wa</i> ₁	<i>wăn</i> ₂	<i>wal</i> ₁	<i>wan</i> ¹
NGỌC-LẶC	<i>voy</i>	(<i>kway</i>) ₁	<i>van</i>
NHƯ-XUÂN	<i>voy</i>	(<i>kway</i>) ₂	<i>van</i> ₂
LÂM-LA	<i>viên</i> ¹	<i>ve</i>	<i>vièk</i> ¹	<i>voy</i>	<i>vay</i> ₂	<i>va</i> ₂	...	<i>vai</i>	<i>van</i> ¹
LÀNG-LỠ	<i>viên</i>	<i>vê</i> ^a ₁	<i>vièk</i> ³	<i>vuay</i> ₁	<i>van</i>
HẠ-SỬU	<i>vên</i> ²	<i>ve</i>	<i>vièk</i> ²	<i>voy</i>	(<i>kway</i>) ₁	<i>va</i> ₁	...	(<i>pai</i>)	<i>van</i>
NGUỒN	<i>vuay</i>	<i>van</i>
UỠ-LỒ	<i>wêr</i> ₃	<i>we</i> ⁵	<i>vièk</i> ₃	<i>wây</i> ⁵	<i>wâr</i> ⁴	...	<i>wăn</i>	<i>wai</i> ⁵	<i>wan</i> ⁵
THÁI-THỊNH	<i>vêl</i> ²	<i>ve</i>	<i>vièk</i> ²	<i>voy</i>	...	<i>va</i> ₄	<i>wăn</i> ⁵	<i>wâl</i>	<i>van</i> ²
HUNG	{ <i>vên</i> [<i>vilh</i>] }	...	<i>vièk</i>	<i>vôy</i> ₂	<i>vayc</i> ⁵⁵
KHÔNG-KHENG	<i>voy</i>	<i>văn</i>
SEK	<i>van</i>

semi-voyelle labiale et chute de la voyelle.

羽	^y <i>wiu</i> < <i>yā</i>	與	^y <i>wiu</i> < <i>yā</i>
越	^y <i>wie(t)</i> < <i>yā</i>	聿	^y <i>wiè(t)</i> < <i>yā</i>
雲	^y <i>wiën</i> < <i>yān</i>	勻	^y <i>wiën</i> < <i>yān</i>
永	^y <i>wiën</i> < <i>yuñ</i>	營	^y <i>wiën</i> < <i>yiñ</i>

On remarquera le traitement spécial de 永 et de 營 : la syllabe *yān* étant impossible en kouan-houa (Pékin) moderne, la voyelle s'est transformée suivant les mots en *u* ou *i* (^y*wiën* > **yān* > *yuñ* ; ^y*wiën* > *yān* > *yiñ*), sans qu'il soit peut-être nécessaire de supposer qu'il y ait là une évolution spéciale avec chute de *w* ; cependant ce dernier cas se produit accidentellement : 遺 *yi*, 裕 *yen*, etc., et il n'est pas impossible que 營 ne soit à rapprocher de ces mots.

Le traitement des mots à initiale 喻 au ho-k'eu en kouan-houa n'est qu'un cas particulier de la règle générale qui s'applique à tous les mots à la troisième et à la quatrième catégories, au ho-k'eu, avec toute initiale (sauf cependant les labiales, sur lesquelles cf. ci-dessus, p. 39-40 note, et le ñ) : cf. 君 *c^yān*, 律 *l^yū*, en face de 卷 *c^ywān*, 狂 *k^ywān*, etc..

(1) Ce mot est inusité en dialecte tonkinois.

**p* > *v*

	Raccom- moder	Se réjouir	Gifler	Chaux	Etoffe	Epaule	Mare	Sabot de cheval	Butter	Lutter
TONKINOIS	<i>va</i> ²	<i>vuy ve</i> ₂	<i>va</i> ₂	<i>vòy</i>	<i>vay</i> ₂	<i>vay</i>	<i>vũn</i> ¹	<i>vo</i> ²	<i>võp</i> ²	<i>võt</i> ₁
— (Q.-NG.)	<i>vá</i>	<i>vui vè</i>	<i>vá</i>	<i>vòi</i>	<i>vái</i>	<i>vai</i>	<i>vũng</i>	<i>vó</i>	<i>váp</i>	<i>vát</i>
THẠCH-BÌ	...	<i>puy</i>	...	<i>pòl</i>	<i>pay</i> ²	<i>bay</i>
MÌ-SƠN	<i>pa</i> ₂	<i>puy</i> ₁	<i>pa</i> ²	<i>pòl</i> ₁	<i>pay</i> ³	(<i>wak</i> ²)	<i>pot</i>
NGỌC-LẶC	<i>pa</i> ₃	<i>fuy</i>	...	<i>pun</i>	...	(<i>vak</i> ₁)
NHƯ-XUÂN	<i>ba</i> ₁	<i>buy</i>	...	<i>pòn</i>	...	(<i>vak</i> ₁)
LÂM-LÀ	<i>pa</i> ₃	<i>puy fe</i>	<i>pa</i> ₂	<i>vòy</i>	<i>pay</i> ₂	<i>pan</i>	<i>puñ</i> ⁵	<i>po</i> ₃	<i>põp</i> ₂	<i>põt</i> ¹
LÀNG-LỜ	<i>va</i> ₂	<i>vuy vi</i> ^a ₄	<i>va</i> ₄	<i>vúay</i> ₁	<i>pan</i> ₁	<i>vay</i>	<i>vuñ</i> ₁	...	<i>võp</i>	<i>puõt</i>
HÀ-SỬU	<i>pa</i> ⁵	<i>puy pe</i> ₄	<i>pa</i> ₄	<i>pòl</i>	<i>pay</i> ₄	<i>pal</i>	<i>puñ</i> ¹	<i>po</i> ⁵	<i>põp</i> ₄	<i>põt</i> ²
NGUỒN	<i>pan</i>	<i>pan</i>
UỠ-LỒ	<i>pa</i>	<i>puy</i> ⁵ <i>pe</i> ⁴	...	<i>pur</i> ⁵	<i>par</i> ⁴	<i>pay</i> ⁵	<i>puñ</i> ₄	<i>bo</i>	<i>wõp</i>	<i>wõt</i> ₃
THÁI-THỊNH	<i>pa</i> ⁵	<i>puy pỏk</i> ₄	<i>pa</i> ₄	<i>pòl</i>	<i>pay</i> ₄	<i>pal</i>	<i>pũñ</i> ¹	<i>po</i> ⁵	<i>põp</i> ₄	<i>põt</i> ²
HUNG	<i>pun</i> ₂	<i>pay</i> ¹	<i>bay</i> ₂
KHONG-KHENG	<i>bay</i>
SEK	<i>kỏ-pal</i>	<i>kỏ-pal</i>

La comparaison avec les langues mon-khmer et les langues thai montre un phénomène semblable :

p, b > *v*

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THỎ	DIOI
Raccommoder	<i>va</i> ² (<i>vá</i>)	<i>pả</i>
Mare	<i>vũn</i> ⁴ (<i>vũng</i>)	...	<i>pũñ</i> ₁	<i>bòn</i> ²	<i>poñ</i> ₁	<i>pòn</i> ₃	<i>poñ</i> ²
Jaillir	<i>vũn</i> (<i>vãng</i>)	<i>bũñ</i> ₃
Retrousser	<i>ven</i> ² (<i>vén</i>)	<i>pin</i> ₂	...	<i>fen</i> ³

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAR	RONGAO	KHA	CHAM
Chaux (1)	<i>vòy</i> (<i>vòi</i>)	<i>gả-pow</i>	<i>kăm-por</i>	<i>kổm-wor</i>	<i>pun</i>	<i>ka-pu</i>
Deux (2)	<i>vay</i> ₁ (<i>vái</i>)	<i>đa</i>	<i>bir</i>	<i>bar</i>	<i>bar</i>	<i>bảr</i>	<i>bảr</i>	...
Frotter (3)	<i>vuot</i> ² (<i>vuót</i>)	<i>sả-pot</i>	<i>put</i>	<i>puôt</i>	<i>pot</i>	...	<i>puat</i>	<i>rả-pỏk</i>
A demi plein	<i>voy</i> (<i>vời</i>)	<i>peñ</i>	<i>bẻn</i>	<i>biiñ</i>	<i>bẻn</i>	<i>bỉn</i>
Très	<i>vảk</i> ₁ (<i>vặc</i>)	<i>bảw</i>	<i>bẻk</i>	<i>bỏk</i>

(1) Le P. SCHMIDT rapproche le mot mon-khmer du pâli *kappuro*, mais le fait que le mot se retrouve en cham sur lequel le pâli n'a jamais exercé aucune influence (bien qu'il s'agisse du dialecte cham du Cambodge, le mot n'est pas emprunté au cambodgien, car dans ce cas, l'infixe nasal se serait conservé) et dans les langues apparentées à la famille mon-khmer, (cf. malais *kapur*), est peu favorable à cette hypothèse. L'existence du mot en annamite et en mường, où aucune influence pâli ne s'est jamais fait sentir, la rend tout à fait inadmissible.

(2) En annamite, il a généralement le sens de *quelques*, mais a conservé dans quelques expressions celui de deux : *một vái*, un ou deux, *vái ba*, deux ou trois. Le mot usuel pour deux est *hai*. — On sait qu'en pégouan moderne *r* final tombe toujours; mais il a existé en pégouan ancien, et *đa* est écrit *đar* dans l'inscription de Myazedi, ligne 3 (BLADEN, *A further Note on the Inscriptions of the Myazedi Pagoda (Pagan)*, ap. *Journ. Roy. As. Soc.*, 1910, p. 800; cf. aussi BLADEN, *Quelques notions sur la phonétique du talain*, *Jour. As.*, XV (1910), p. 499.)

(3) En annamite le sens est légèrement restreint, « caresser avec la main »; mais un

w > v

	ANNAMITE	SIAMOIS	LAOTIEN	AHOM	SHAN	TAI-NOIR	TAI-BLANC	THO	DIOI
Travail	<i>viək₁</i> (<i>viəc</i>)	<i>wiək₃</i>	<i>wiək₅</i>	...	<i>wiak</i>	<i>viək₁</i>	<i>viək₁</i>
Vide	<i>vǎñ²</i> (<i>vǎng</i>)	<i>wǎñ₃</i>	<i>wǎñ₃</i>
Semer	<i>vay₂</i> (<i>vái</i>)	<i>hwan₁</i>	<i>hwan₁</i>	<i>van²</i>
Puier	<i>vũk₁</i> (<i>vũc</i>)	<i>wǎk</i>	<i>wǎk₁</i>
Epuiser (1)	<i>vef²</i> (<i>vét</i>)	<i>wít</i>	<i>vit²</i>
Adorer	<i>vay²</i> (<i>vái</i>)	<i>hwai₃</i>	<i>hwai₃</i>	<i>wai</i>
Agiter (2)	<i>vai₂</i> (<i>váy</i>)	<i>hwai₂</i>	<i>hwai₂</i>	<i>wai²</i>	...	<i>vai₂</i>	...	<i>(wít-van)</i>	...

	ANNAMITE	MON	KHMER	STIENG	BAHNAR	RONGAO	CHAM
Courber	<i>věñ</i> (<i>vènh</i>)	<i>vǎñ</i>	...	<i>wiñ</i>	<i>wiñ</i>	<i>rə-wiñ</i>	<i>wey</i>
Cercle (3)	{ <i>vòñ</i> (<i>vòng</i>) <i>vǎñ</i> (<i>vanh</i>) }	<i>hwòñ</i>	<i>wǎñ, wǎñ</i>	<i>wañ</i>	<i>wañ</i>	<i>wañ</i>	<i>wauñ</i>
Frapper	<i>vať₂</i> (<i>vát</i>)	...	<i>wat, wát</i>	<i>hǎ-bát</i>	<i>hǎ-bát</i>	<i>hǎ-bát</i>	<i>wát</i>
Faulx	<i>vǎñ₁</i> (<i>vǎng</i>)	<i>wǎñ</i> (4)

Il résulte de là qu'en règle générale, *v* annamite peut représenter : dans les mots d'origine chinoise, *w* initial (il n'y a pas lieu de compter séparément **mw*, déjà réduit à *w* en chinois au X^e siècle); dans les mots d'origine mon-khmer et thai, d'une part les deux occlusives labiales, sourde et sonore, *p*, *b*, et de l'autre, la semi-voyelle labiale *w* (avec ou sans *h* préfixé dans les langues thai); et enfin, dans les mots d'origine thai seulement, les deux spirantes labiales *f*, *v* (5) :

- | | | | |
|----------------------------------|----------|---------------|---------------------|
| 1. — chinois, thai, mon-khmer... | <i>w</i> | } préannamite | } annamite <i>v</i> |
| 2. — thai, mon-khmer | <i>p</i> | | |
| 3. — thai, mon-khmer | <i>b</i> | | |
| 4. — thai | <i>f</i> | | |
| 5. — thai | <i>v</i> | | |

doublet, *voť₁* (*vot*), a conservé le sens général de « frotter ». — Pour cham fin. *k* = mon-khm. fin. *t*, cf. cham *brǎk* = khm. *brát*, courroie; cham *k'ǎk* = khm. *k'át*, empêcher; cham *ǰǎk* = jarai *ǰát*, intelligent; cham *ǰ'ík* = jarai, bahnar *stt*, coudre; cham *ǰǎk* = bahn. *ǰát*, sel; cham *ǰǎ-σk* = bahn. *pu-hut*, troubler; cham *bǎ-ǰk* = bahn. *pǎ-ot*, stérile; cham *pǎk* = bahn. *pát*, tresser, etc. Il s'agit d'une évolution spéciale au cham moderne, comme le montre le traitement du sanscrit *pitta* = cham *p'ík*, fiel. Les mots d'origine javanaise, si nombreux en cham, subissent le même traitement. Mais je n'ai pu reconnaître dans quels cas **t* final se conservait ou se transformait en *k*.

(1) Avec le doublet *voť₁* (*vot*), épuiette, qui correspond plus exactement pour le ton.

(2) En siamois *hwai₂* a le sens passif, « être agité, trembler ».

(3) Ce mot existe en annamite sous un grand nombre de formes, *vòng*, *vành*, *vǎng*, *vǎng*, *vòng*, *vành*, etc., et ne présente guère moins de variétés dans les langues mon-khmer. Il est possible que les mots *vènh* et *vǎng*, au lieu d'être comparés directement à certaines formes mon-khmer, doivent lui être rattachés.

(4) Ce mot n'est sûrement pas un emprunt annamite, le *v* en cochinchinois se prononçant *b^v*, que le cham rend très exactement *by* : 文官, cham *nyañ kwat*.

(5) L'évolution *w* > *v* a été générale, c'est-à-dire que tous les anciens *w* ont passé à *v* actuel; les autres n'ont été que partielles, et les *p*, *f* du préannamite sont actuellement représentés aussi par *f* et *b*. Cf. ci-dessus, p. 41.

La date de ces diverses formations ne peut guère se déterminer. Mais il est certain que *w* a existé jusqu'à une période assez récente, car le *Houa yi yi yu* distingue les mots qui ont aujourd'hui une initiale *v* en deux classes, et transcrit ceux de la première par des mots chinois à initiale *w*, ceux de la seconde par des mots à initiale *p*.

Ch. *w* = ann. *v*

	TRANSCRIPTION CHINOISE		ANNAMITE	
Jaune	岡	<i>wang</i>	<i>vañ₁</i>	(<i>vàng</i>)
Le mois	燙 未	<i>l'ang wei</i>	<i>l'an vi</i>	(<i>thang vi</i>)
未, <i>wei</i> , caractère cyclique	威	<i>wei</i>	<i>vi</i>	(<i>vi</i>)
Ecriture	聞	<i>wen</i>	<i>văn</i>	(<i>văn</i>)
Jardin	文	<i>wen</i>	<i>vron</i>	(<i>vròn</i>)
Canard	惟	<i>wei</i>	<i>vi₁</i>	(<i>vi₁</i>)
Éléphant	翁 威	<i>wong wei</i>	<i>ôn voy</i>	(<i>ông voi</i>)

p > *v*

	TRANSCRIPTION CHINOISE		ANNAMITE	
Empereur	波	<i>po</i>	<i>vu^a</i>	(<i>vua</i>)
Ecrire	別	<i>pie</i>	<i>viê₁²</i>	(<i>viết</i>)
Etoffe	帛	<i>pai</i>	<i>vay₂</i>	(<i>vải</i>)
Sein	布	<i>pou</i>	<i>vu²</i>	(<i>vú</i>)

Ainsi, au XV^e siècle, les deux initiales n'étaient pas encore confondues et *w* existait encore. Il est plus difficile de s'en assurer pour le XVII^e siècle. Le P. de Rhodes déclare que *v* a deux valeurs, une vocalique et l'autre consonantique, mais il ne décrit pas cette dernière; d'autre part il signale un son, peut-être intermédiaire entre *b* et *v*, qui a disparu aujourd'hui faisant place tantôt à *b*, tantôt à *v* (1).

(1) La prononciation de *v* subit parfois des déformations locales assez curieuses. J'ai déjà dit qu'en Cochinchine il est remplacé généralement par *b^v*, et quelle est probablement la cause de cette altération. Dans certains parlars du dialecte cochinchinois, au Binh-dinh, ce *b^v* lui-même est transformé en une initiale que le P. Cadière, *Dialecte du Bas-Annam*, écrit *j* (¿ ou ɶ ?); ailleurs, à Sadut, il devint souvent *y*. Une altération analogue se rencontre au Tonkin, dans le parler de Thạch-thật (Sơn-tây), où *v* est remplacé également par *y* ou ɶ (? écrit *j*). Au Nghệ-an, à Nhỏ-lâm, *v* est prononcé *pv*, *p^v*, suivant la voyelle, et même quelquefois *p* devant *i*; ce son *pv* se retrouve à Nhiêu-hạp, mais seulement devant *a*, car devant les autres voyelles *v* subsiste sans changement. Tous ces faits représentent des altérations locales souvent fort curieuses, mais qui, strictement limitées, ont peu d'intérêt pour la phonétique historique générale de l'annamite. Dans aucun des parlars annamites que je connais, les différences étymologiques n'ont d'influence sur la prononciation moderne du *v*.

11. — L'initiale 影.

(Initiale vocalique en sino-annamite).

Les Chinois désignent de ce nom la sourde correspondante à la sonore 喻. Sa valeur exacte est inconnue. En sino-annamite, elle a complètement disparu, et les mots chinois qui l'avaient pour initiale commencent par une voyelle; les formes mouillées sont confondues avec les formes non mouillées; mais l'*i* intercalaire subsiste et devient initial à la 3^e et à la 4^e catégories (1). Au ho-k'euou, au contraire, c'est le *w* qui devient initial, mais il se transforme assez rarement en *v* sino-annamite: le plus souvent il n'est pas modifié, et dans ce cas, en orthographe officielle il est écrit *o*, *u*, suivant la voyelle qui le suit; devant *e*, il se vocalise parfois en *ò* avec chute de la voyelle; devant *ò*, *u*, il tombe; il fait toujours disparaître l'*i* intercalaire.

K'AI-K'EOU

1 ^{re} et 2 ^e catégories			3 ^e et 4 ^e catégories		
奧	'aw ³	aw ² (áo)	要	'ywiew ³	iêw ² (yêu)
翁	'on ¹	òñ (òng)	雍	'ywiu ³	dñ ² (úng)
烏	'o ¹	ò (ò)	於	'yiu ¹	u (u)
謳	' ^o u ¹	áu (áu)	幽	'iu ¹	u (u)
諳	'am ¹	am (am)	奄	'yiem ²	iêm ₂ (yém)
阿	'a ¹	a (a)	音	'yiem ¹	õm (ám)
安	'an ¹	añ (an)	央	'yian ¹	uon (uõng)
哀	'ay ¹	ay (ai)	乙	'yiet ¹	õt ² (át)

HO-K'EOU

淵	'wan ¹	wan (oan)	淵	'wien ¹	uèn (uyèn)
搵	'wõn ²	wõñ ₂ (uán)	鬱	'ywie ³	wõt ² (uát)
窳	'ywa ¹	wa (oa)	噉	'ywie ³	wé ² (uê)
汪	'wan ¹	uòñ (uõng)	枉	'ywian ²	uòñ ₂ (uõng)
溫	'wen ¹	òñ (òn)	暉	'ywieñ ²	võñ ₂ (vân)

Il y a quelques exceptions. La plus remarquable est l'existence d'un *h* initial dans quelques mots: 泓 'wõñ = hoàng; 撲 'wõk₄ = hoach, etc. Mais l'exception n'est qu'apparente. Tous les mots à initiale 'auquels le sino-annamite donne une initiale *h*, ont également une aspiration initiale dans les dialectes chinois: Pékin: 泓 zun¹ (hõng), 撲 zwò³ (houó). Il s'agit donc ici (comme pour la répartition de *d*₄ entre *j* et *ç*) d'un fait de la prononciation chinoise de la fin des T'ang que le sino-annamite a fidèlement noté (2).

(1) Les formes *ung*, *u*, *àm*, etc., qu'on verra correspondre au chinois 'ywiuñ, 'ywiu, 'yiem, etc., ne vont pas contre cette règle; mais il faut se rappeler que les diphtongues *iu* et *ia* n'existent pas en annamite (ainsi que *io*, *iò*, *iõ*, *iê*), et que si *iu* se rencontre quand *u* est final, il n'existe pas lorsque *u* est suivi d'une consonne.

(2) Les *fan-ts'ie* traditionnels donnant à ces mots une initiale 'au, et de même les deux prononciations japonaises *go-on* et *kan-on* leur donnant une initiale *w*: c'est à la période des T'ang qu'il faut attribuer ce changement de prononciation, qui, d'ailleurs, ne paraît avoir porté que sur quelques mots.

II. LES PRÉFIXES.

L'annamite moyen, tel que l'a noté au XVII^e siècle le P. de Rhodes, possédait trois groupes consonantiques initiaux. *bl*, *ml*, *tl* (*blò'i*, ciel; *mlón*, grand; *tlàu*, buffle). Des groupes analogues se rencontrent aujourd'hui encore dans les dialectes mường. Actuellement, si on laisse de côté quelques exceptions, ces initiales doubles sont représentées de la manière suivante :

1^o *Annamite*. — En tonkinois. *tl* a donné *ç'* (écrit *tr*) et *bl* a donné *ç* (écrit *gi*); en cochinchinois et dans les dialectes du Haut-Annam, ils se sont confondus et ont donné *ʃ* (*tr*); dans quelques parties du Quảng-binh et du Quảng-trị, tantôt *tr*, tantôt *tl*, ce dernier représentant aussi souvent *bl* que *tl*. — Dans tous les dialectes, *ml* ancien a donné *ñ* (*nh*), ou bien *m* est tombé.

	ANNAMITE MOYEN (1)	TONKIN		HAUT-ANNAM	COCHINCHINE		
<i>bl</i>							
Ciel	<i>blò'i</i>	çoy ₁	(giò'i)	ʃoy ₃	(trò'i)	ʃoy ₃	(trò'i)
Bétel	<i>blâu</i>	ç ^u ₁	(giâu)	ʃu ₃	(trù)	ʃ ^u ₃	(trâu)
Garçon	<i>blai</i>	çay	(giai)	ʃay ¹	(trai)	ʃay	(trai)
Lune	<i>blăng</i>	çăn	(giăng)	ʃăn ¹	(trăng)	ʃăn	(trăng)
Fruit	<i>blái</i>	ʃăi ₂	(trây)	ʃay ⁵	(trái)
Etendu	<i>blâi</i>	çay ₂	(giai)	ʃay ₄	(trâi)	ʃay ²	(trâi)
Chaume	<i>blanh</i>	çăn	(gianh)	ʃăn ¹	(tranh)	ʃăn	(tranh)
Cendres	<i>blo</i>	ço	(gio)	ʃo ¹	(tro)	ʃo	(tro)
Ver de terre	<i>blun</i>	çun	(giun)	ʃun ₃	(trùn)	ʃun	(trun)
<i>tl</i>							
Placer	<i>lla</i>	ʃa ¹	(tra)	ʃa	(tra)
Bambou	<i>tle</i>	ç ^e	(tre)	ʃe ¹	(tre) (2)	ʃe	(tre)
Cent	<i>tlăm</i>	çăm	(trăm)	ʃăm ¹	(trăm)	ʃăm	(trăm)
Front	<i>tlán</i>	çan ²	(trán)	ʃan ₂	(trán)	ʃan ⁵	(trán)
Blanc	<i>tláng</i>	çăn ²	(trăng)	ʃăn ₂	(trăng)	ʃăn ⁵	(trăng)
Buffle	<i>tlàu</i>	ç ^u	(trâu)	ʃu ¹	(tru)	ʃ ^u	(trâu)
Jeune	<i>tlé</i>	çe ₂	(trè)	ʃe ₄	(trè)	ʃe ²	(trè)
Sur	<i>tlèn</i>	çên	(trèn)	ʃên ¹	(trèn)	ʃên	(trèn)
Etudiant	<i>tlò</i>	ço ₁	(trò)	ʃo ₃	(trò)	ʃo ₃	(trò)
Oeuf	<i>tlú'ng</i>	ç ^u ăn ²	(trú'ng)	ʃ ^u ăn ₂	(trú'ng)	ʃ ^u ăn ⁵	(trú'ng)
Avant	<i>tluróc</i>	ç ^u rok ²	(truróc)	ʃ ^u rok ₂	(truróc)	ʃ ^u rok ⁵	(truróc)
<i>ml</i>							
Erreur	<i>mlám</i>	ăn ₃	(nhám)	ăn ₃	(nhám)	ăn ₃	(nhám)
Grossier	<i>mlang</i>	ăn	(nhăng)	ăn ¹	(nhăng)	ăn	(nhang)
Coup	<i>mlát</i>	ăn ²	(nhát)	lăt ₂	(lát)	lăt ⁵	(lát)
Cueillir	• <i>mlạt</i>	ăn ¹	(nhặt)	lăt ₄	(lặt)	lăt ₂	(lặt)
Parole	<i>mlời</i>	ăn ₁	(nhời)	lờ ₃	(lời)	lờ ₃	(lời)
Grand	<i>mlón</i>	ăn ²	(nhón)	lờ ⁵	(lón)

(1) Je reproduis l'orthographe du P. de Rhodes sans modifications.

(2) Le mot courant est *pheo*.

20 *Muòng*. — Le dialecte de Mì-sôn, le sek, le hung, le khong-kheng présentent actuellement trois groupes initiaux, *kl*, *pl*, *tl* (1); le dialecte de Uý-lò a en outre, dans quelques cas rares, un quatrième groupe *bl*. A Vàn-mông, *pl* n'existe pas et est remplacé par *kl* ou *tl* suivant les mots; à Hoà-bình, ils sont tous trois confondus en *kl*; à Hậ-sứu et au Bavi, en *tl*; à Nhỏ-quan, en un groupe intermédiaire entre *kl* et *tl*, qu'il est difficile de préciser. Les dialectes de Lám-la et de Lang-lờ (Nghệ-an), de Ngọc-lặc et de Như-xuàn (Thanh-hoá), ont, comme l'annamite, transformé ce *tl* en *tʃ*; le nguôn (Hà-tĩnh et Quảng-binh) paraît subir une évolution semblable, mais elle n'est pas encore achevée, en sorte que *tl* et *tʃ* y existent concurremment.

		Payer	Fruit	Garçon	Lune	Ciel	Bétel	Buffle	Cent	Front	Sur	Oeuf	Tête
TONK. MOYEN	...	<i>blay</i> ²	<i>blay</i>	<i>blăn</i>	<i>bløy</i> ₁	<i>bl^du</i> ₁	<i>tl^au</i>	<i>tlăm</i>	<i>tlan</i> ²	<i>tlên</i>	<i>tlăn</i> ²	...	
— ACTUEL	<i>ʒa</i> ₂	...	<i>ʒay</i>	<i>ʒăn</i>	<i>ʒøy</i> ₁	<i>ʒ^au</i> ₁	<i>č^yu</i>	<i>č^yăm</i>	<i>č^yan</i> ²	<i>č^yên</i>	<i>č^yăn</i> ²	...	
— (Q.-NG.)	<i>giđ</i>	...	<i>giai</i>	<i>giăng</i>	<i>giõi</i>	<i>giđu</i>	<i>trâu</i>	<i>trăm</i>	<i>trán</i>	<i>trên</i>	<i>trúng</i>	...	
H ^L -ANNAM	<i>tʃa</i> ₁	<i>tʃ^ai</i> ₂	<i>tʃay</i> ¹	<i>tʃăn</i> ¹	<i>tʃøy</i> ₃	<i>tʃu</i> ₃	<i>tʃu</i> ¹	<i>tʃăm</i> ¹	<i>tʃan</i> ₂	<i>tʃên</i> ¹	<i>tʃăn</i> ₂	<i>tʃòk</i> ₂	<i>tʃòk</i> ₂
— (Q.-NG.)	<i>trá</i>	<i>trây</i>	<i>trai</i>	<i>trăng</i>	<i>tròi</i>	<i>trù</i>	<i>tru</i>	<i>trăm</i>	<i>trán</i>	<i>trên</i>	<i>trúng</i>	<i>tróc</i>	<i>tróc</i>
THẠCH-BÌ	...	<i>klay</i> ₂	<i>klal</i>	<i>klăn</i>	<i>kløy</i> ₁	<i>kl₁</i>	<i>klu</i>	<i>klăm</i>	<i>klan</i> ₂	<i>klên</i>	<i>klăn</i> ₂	<i>klòk</i> ²	<i>klòk</i> ²
VÀN-MÔNG	...	<i>tlay</i> ₂	<i>tlal</i>	...	<i>tloy</i> ¹	...	<i>tlu</i>	<i>tlăm</i>	<i>klòk</i> ²	<i>klòk</i> ²
MÌ-SÔN	<i>pla</i> ²	<i>play</i> ₂	<i>play</i> ₁	<i>plăn</i> ₁	<i>pløy</i> ¹	<i>plu</i> ¹	<i>kl₁</i>	<i>klăm</i> ₁	<i>klăn</i> ₂	<i>klên</i> ₁	<i>kl₁</i>	<i>klòk</i> ²	<i>klòk</i> ²
NHỎ-QUAN	...	<i>tlay</i>	...	<i>tlăn</i>	<i>tloy</i>	<i>kløy</i>	...	<i>tlu</i>	<i>tlăm</i>	<i>klòk</i>
NGỌC-LẶC	...	<i>tʃay</i> ₃	...	<i>tʃăn</i>	<i>tʃøy</i>	...	<i>tʃu</i>	<i>tʃăm</i>	<i>tʃan</i> ₃	<i>tʃên</i>	...	<i>tʃòk</i> ₁	<i>tʃòk</i> ₁
NHƯ-XUÀN	...	<i>tʃay</i> ₁	...	<i>tʃăn</i>	<i>tʃøy</i>	...	<i>tʃu</i>	<i>tʃăm</i>	<i>tʃan</i> ₁	<i>tʃên</i>	...	<i>tʃòk</i> ₁	<i>tʃòk</i> ₁
LÂM-LA	<i>tʃa</i> ₂	<i>tʃ^ai</i> ₃	<i>tʃan</i>	<i>tʃăn</i>	<i>tʃøy</i> ¹	<i>tʃu</i> ¹	<i>tʃu</i>	<i>tʃăm</i>	<i>tʃan</i> ₃	<i>tʃên</i>	<i>tʃăn</i> ₃	<i>tʃòk</i> ₃	<i>tʃòk</i> ₃
LÀNG-LỜ	<i>tʃa</i> ₄	<i>tʃ^e</i> ₂	<i>tʃan</i> ₁	<i>ʒuăn</i> ₁	<i>ʒuy</i>	<i>ʒu</i>	<i>tʃu</i> ₁	<i>tʃăm</i> ₁	<i>tʃan</i> ₂	<i>tʃên</i> ₁	<i>tʃôn</i> ₂	<i>ʒòk</i> ⁵	<i>ʒòk</i> ⁵
HẬ-SỨU	<i>lla</i> ₁	<i>llay</i> ⁵	<i>llal</i>	<i>llăn</i>	<i>lløy</i> ²	<i>llu</i> ²	<i>llu</i>	<i>llăm</i>	<i>llăn</i> ⁵	<i>llên</i>	<i>llôn</i> ⁵	<i>tlòk</i> ₄	<i>tlòk</i> ₄
NGUÔN	...	<i>tʃay</i>	<i>tʃan</i>	<i>tʃăn</i>	<i>tʃøy</i>	...	<i>tlu</i>	<i>tʃăm</i>	<i>tlòk</i>	<i>tʃòk</i>
UÝ-LÒ	<i>pla</i> ⁴	<i>plè</i>	<i>plar</i> ⁵	<i>plôn</i> ₃	<i>pløy</i> ⁵	<i>pl₂</i>	<i>kr^au</i> ⁵	<i>klăm</i> ⁵	<i>klan</i>	<i>klên</i> ⁵	<i>klôn</i>	<i>klòk</i> ₃	<i>klòk</i> ₃
THÁI-THỊNH	...	<i>llay</i> ⁵	...	<i>llăn</i>	<i>lløy</i> ²	<i>llu</i> ²	<i>llu</i>	<i>llăm</i>	<i>llăn</i> ⁵	<i>llên</i>	<i>llôn</i> ⁵	<i>tlòk</i> ₄	<i>tlòk</i> ₄
HUNG	<i>play</i> ¹	<i>plè</i> ⁵	<i>plan</i> ₂	<i>plôn</i>	<i>pløy</i>	<i>plu</i>	<i>kl₂</i>	...	<i>klan</i> ⁵	...	<i>klôn</i> ⁵	<i>klòk</i> ₂	<i>klòk</i> ₂
KHONG-KHENG	...	<i>plè</i>	<i>plal</i>	<i>plôn</i>	<i>klu</i>	<i>klôn</i>	<i>klòk</i>	<i>klòk</i>
SEK (2)	...	<i>pli</i>	...	<i>plan</i>	<i>pløy</i>	...	<i>tlu</i>	<i>[klôn]</i>	<i>k⁵-luk</i>
												<i>tʃôn</i>	<i>luk</i>

(1) Il faut ajouter le groupe *ml* qui existe dans le mot *mlat* coup (ann. moy. *mlát*, ann. mod. *nhát*: *c^yem¹ mòc^y mlat²*, donner un coup. Je n'ai pu réussir à découvrir un autre mot ayant cette initiale, qui est sinon unique, du moins fort rare.

(2) Le mot *klôn*, œuf, placé entre crochets appartient au dialecte sek du Cammon (Laos).

Ces mots en annamite moyen ont presque tous un doublet à initiale simple *l*; aujourd'hui encore, nombre de mots à initiale *l* ont des doublets à initiales *tr*, *ch*, *gi*, *nh*, dérivés, on l'a vu, des initiales doubles anciennes :

	ANNAMITE MOYEN		TONKINOIS MODERNE
Grand	<i>mlôn ...</i>		<i>nhôn lôn</i>
Délié. payer	<i>mlá lả</i>		<i>giả lả</i>
Confus	<i>tlôn tlạo lộn lạo</i>		<i>trộn trạo lộn lạo</i>
Recueillir un à un	<i>mlặt lặt</i>		<i>nhặt lặt</i>
Chant des oiseaux	<i>tlíu tlo líu lo</i>	
Ciel	<i>blời ...</i>		<i>giời lời (1)</i>
Paroles	<i>mlờj lời</i>		<i>nhời lời</i>

Ou encore, en comparant des mots de dialectes différents :

	TONKIN	COCHINCHINE	HAUT-ANNAM
S'amuser	<i>chơi</i>	<i>chơi</i>	<i>nhời</i>
Fade	<i>nhạt</i>	<i>lat</i>	<i>lat</i>
Fruit	<i>lái</i>	<i>trái</i>	<i>trây</i>
Mari	<i>chông</i>	<i>chông</i>	<i>nhông</i>
Lever la tête	...	<i>chời</i>	<i>nhời</i>

Il est évident que ces mots sont apparentés entre eux. Le P. Cadière est déjà arrivé à cette conclusion en étudiant les formes modernes seules, et il en a tiré une série de lois de modification des initiales par *palatalisation* et *dentalisation*, sans chercher du reste à les expliquer. On en serait réduit à cette simple constatation, si parmi les mots de ce genre que cite le P. de Rhodes, il ne s'en rencontrait quelques-uns qui sont empruntés au chinois.

SINO-ANNAMITE	TONKINOIS MOYEN	TONKINOIS MODERNE
理 <i>lí</i> raison	<i>mlē, mnhē</i>	<i>nhē</i>
勒 <i>lặc</i> rênes	<i>mlạc</i>	<i>nhạc (2)</i>
露 <i>lộ</i> montrer	} <i>blố</i> <i>tlố</i>	<i>trố</i>
亂 <i>loạn</i> troubler, mêler		<i>trố</i>
張 <i>tràng, trường</i> feuillet	<i>tlộn (-tlạo)</i>	<i>trộn-trạo</i>
種 <i>trúng (4)</i> planter	<i>blang</i>	<i>giang (3)</i>
	<i>blông (-blót)</i>	<i>giông</i>

(1) Usité seulement dans l'expression chrétienne *Chúa lời*, Dieu.

(2) Le mot existe encore aujourd'hui, mais avec un sens un peu spécialisé : on le rencontre dans l'expression *nhặc-nhục*, qui désigne les grelots qu'on attache à la bride des chevaux ; parfois aussi seul avec la même signification. Le P. de Rhodes le reconnaît déjà dans l'expression *blái mlạc ngựa (trái nhạc ngựa)* qu'il traduit « *campulæ equorum* ».

(3) Le mot chinois *tràng, trường* désigne le feuillet double à la chinoise ; le mot annamite dérivé, *giang* (coch. *trang*), désigne la page, verso ou recto du feuillet.

(4) On prononce ordinairement *chờng* et on écrit 種 ou 種, le mot étant le nom personnel de l'empereur Gia-long. Il n'y a naturellement pas à tenir compte de cette déformation volontaire de la prononciation.

On peut encore ajouter les deux mots suivants :

	SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
Douzième mois	臘 <i>lap</i>	臘 (phon. <i>lap</i>)
Lier	縲 <i>lòi</i> ,	縲 (phon. <i>lòi</i>)

Tous ces mots chinois, en passant du sino-annamite à l'annamite, ont subi une modification de l'initiale, consistant à leur préfixer les consonnes *b*, *t*, *m*. en sorte que, sous leur nouvelle forme, ils se décomposent en deux parties : 1^o une particule initiale ou préfixe d'origine annamite ; 2^o un mot chinois plus ou moins altéré dans le vocalisme et le ton.

<i>blò</i>	==	• <i>b-lò</i>	<i>tlon</i>	==	• <i>t-loan</i>
<i>tlò</i>	==	• <i>t-lò</i>	<i>mlē</i>	==	• <i>m-li</i>

On constate ici en annamite un véritable procédé de dérivation par préfixation, analogue aux procédés de même genre que présentent les langues thai et mon-khmer.

Ainsi l'annamite moyen possédait trois préfixes : *b*, *m*, *t*. Dans les langues mon-khmer, les gutturales, les dentales et les labiales peuvent également servir de préfixes; dans les langues thai, *t* et *d* ne se rencontrent jamais devant *l*, mais les préfixes *k*, *g*, *p*, *b* sont fréquents; l'annamite moyen, au contraire, n'admet jamais le préfixe *k* devant *l*, et remplace régulièrement par *t* les préfixes *k* et *g* thai ou mon-khmer. En murong, d'autre part, on rencontre également les préfixes *k* et *t* à la fois. La transformation de *k* en *t* en annamite est certainement ancienne, et remonte probablement au début de la période protoannamite, puisqu'au X^e siècle existait déjà (le sino-annamite le prouve) l'initiale *tj* qui suppose nécessairement un préfixe *t*, au lieu du *k* primitif.

De l'existence de ces préfixes en annamite moyen, le dictionnaire du P. de Rhodes nous fournit la preuve directe. Certains indices me paraissent révéler l'existence d'un ou de plusieurs autres préfixes très anciennement disparus. Quand on examine les *chũ-nòm* qui servent à écrire les mots qui ont, dans l'orthographe traditionnelle, une initiale *s*, on est frappé du grand nombre d'entre eux qui ont pour phonétique un caractère dont l'initiale, en sino-annamite, est un *l*.

Pur	<i>sach</i>	瀝	phonét.	歷	<i>lich</i>
Passer	<i>sang</i>	郎	—	郎	<i>lang</i>
Pourquoi	<i>sao</i>	解	—	牢	<i>lao</i>
Etoile	<i>sao</i>	解, 暉	—	牢	<i>lao</i>
Plancher	<i>sap</i>	權	—	麓	<i>lap</i>
Après	<i>sau</i>	齡	—	婁	<i>làu</i>
Six	<i>sáu</i>	老	—	老	<i>lào</i>
Cour	<i>sàn</i>	隣	—	隣	<i>làn</i>
Flots	<i>sóng</i>	泮	—	弄	<i>long</i>

Bouillir	<i>sôi</i>	沸	phonét.	雷	<i>lôi</i>
Duvet	<i>sôi</i>	鵝, 離	—	雷	<i>lôi</i>
Rivière	<i>sông</i>	滂	—	龍	<i>long</i>
Profond	<i>sâu</i>	溼	—	婁	<i>lâu</i>
Vivant	<i>sông</i>	牲, 驍	—	弄	<i>long</i>
Brillier	<i>sôi</i>	熒	—	雷	<i>lôi</i>
Vermillon	<i>son</i>	輪	—	命	<i>luân</i>

On remarquera qu'il s'agit là d'une modification de l'initiale, identique à celle qu'ont subie les mots chinois suivants, empruntés par la langue annamite et passés dans l'usage populaire :

	SINO-ANNAMITE		ANNAMITE
Lotus	蓮 <i>liên</i>	<i>sen</i>	蓮
Cire	蠟 <i>lạp</i>	<i>sáp</i>	蠟
Poutre	梁 <i>lương</i>	<i>sương</i>	樑
Force	力 <i>lực</i>	<i>súc</i>	飭

Dans l'un et l'autre cas, une ancienne liquide initiale s'est transformée en *ş*.

Les dialectes mường traitent ces mots de façon très différente. Un petit nombre d'entre eux (Lâm-la, Làng-lở, Nguồn) ont comme l'annamite un *ş* cacuminal⁽¹⁾ qui parfois devient *ʃ*⁽²⁾. Dans certains d'entre eux, à *ş* annamite répond un groupe consonantique, *kş* à Hoà-binh, et *k'* à Mĩ-sơn, Vãn-mông, Nhó-quan, Thanh-hoá, Hạ-sứu, Ngọc-lặc et Như-xuân. Enfin, dans les dialectes archaïsants du sud on trouve les trois préfixes *t*, *k*, *p*, suivis de *r* à Uy-lò, de *hl*⁽³⁾ ou *l* en hung, khong-kheng et sek, enfin d'un simple aspiration à Thái-thính.

(1) Je crois pouvoir ranger le nguồn parmi ces dialectes, bien qu'un seul exemple soit connu (le mot six, *şau*) : étant donnée la méthode du P. Cadière, si à *ş* annamite n'avait pas répondu régulièrement *ş* nguồn, il aurait cité une série d'exemples. — Ces dialectes (sauf le nguồn) ont conservé la sifflante initiale que l'annamite a changée en *t* et les dialectes mường de Thạch-bi, Vãn-mông et Mĩ-sơn en *l'* ; mais elle se distingue nettement, car elle est palatale (quelquefois dentale).

(2) Ce *ʃ* est alors cacuminal, tandis que dans tous les autres cas, il est interdental. Les rapports de *ş* et *ʃ* sont vagues, et d'ordinaire les quelques mots qui ont *ʃ* initial ont également *ş*. Toutefois, pour le mot « profond », j'ai toujours entendu *ʃ'u* et non *ş'u*.

(3) *Hl* est ici le substitut de *r*, assez instable dans tous les dialectes mường et annamites ; il se rencontre même à l'initiale : hung *hloy*, cent (tây *roy*², aúj. *hoy*², cf. siamois *roy*²) : *hloñ*¹, rizière (ann. *rong*, *ruông*) ; *hlo*⁵, tortue (ann. *rò*, *rúa*), etc. J'écris *khl*, *p hl* et non *k'l*, *p'l*, parce qu'en réalité le groupe se compose de *p*, *k* suivi de *hl* et non de *k'*, *p'* suivi de *l*. En hung (et probablement aussi en sek), *hl* s'entend comme une aspiration soufflée suivie de *l*, mais très souvent l'aspiration est liée à *l* par une courte vibration de la langue, qui donne un son assez proche de *hrl*.

	Rivière	Six	Tonnerre	Après	Profond	Etoile	Bois (1)	Corne
TONKINOIS	<i>sôn</i>	<i>sau²</i>	<i>sôm²</i>	<i>sau</i>	<i>s⁴u</i>	<i>saw</i>	<i>săn</i>	<i>sưn₁</i>
— (Q.-NG.)	<i>sông</i>	<i>sâu</i>	<i>sâm</i>	<i>sau</i>	<i>sâu</i>	<i>sao</i>	(<i>săng</i>)	<i>sưng</i>
THẠCH-BÌ	<i>kşôn</i>	<i>kşau₂</i>	<i>kşôm₂</i>	<i>kşau</i>	<i>kş⁴u</i>	<i>kşaw</i>	...	<i>kşưn</i>
VÂN-MÔNG	<i>k'ôn</i>	<i>k'au₂</i>
MÌ-SƠN	<i>k'ôn</i>	<i>k'au₂</i>	<i>k'ôm₂</i>	<i>k'au</i>	<i>k'⁴u</i>	<i>k'aw</i>	...	<i>k'ưn</i>
NGỌC-LẶC	<i>k'ôn</i>	<i>p'au₂</i>	<i>k'aw</i>	..	<i>k'ưn</i>
NHƯ-XUÂN	<i>k'ôn</i>	<i>k'au₁</i>	<i>k'aw</i>	...	<i>k'ưn</i>
HÀ-SỬU	<i>k'ôn</i>	<i>k'au⁵</i>	<i>k'ôm</i>	<i>k'au</i>	<i>k'u</i>	<i>k'aw</i>	...	<i>k'ưn²</i>
LÀNG-LỠ	<i>şôn</i>	<i>şau₂</i>	<i>şôm₂</i>	<i>şau₁</i>	<i>sô₁</i>	<i>şaw₁</i>	...	<i>şưn</i>
LÂM-LÀ	<i>şôn</i>	<i>şau₁</i>	<i>şôm₁</i>	<i>şau</i>	<i>!u</i>	<i>!aw</i>	...	<i>!ưn¹</i> <i>!ưn¹</i>
THÁI-THỊNH	(<i>p'aw²</i>)	<i>p'au⁵</i>	<i>k'ôm⁵</i>	<i>k'au</i>	<i>k'u</i>	<i>k'aw</i>	...	<i>k'ưn²</i>
UỶ-LÒ	<i>kron⁵</i>	<i>prau</i>	<i>krôm</i>	<i>krau⁵</i>	<i>kru⁵</i>	<i>kraw⁵</i>	<i>krăn₃</i>	<i>krin</i>
HUNG	<i>khlôn₂</i>	<i>phlau⁵</i>	... (2)	<i>khlau₂</i>	<i>khlu₂</i>	...	<i>phlañ</i>	<i>khliưn⁵</i>
KHONG-KHENG	<i>khloñ</i>	<i>khlañ</i>	<i>klưn</i>
SEK	<i>khloñ</i>	<i>phlau</i>
	Ivre	Vivre	Fer	Flot	Aboyer	Lait	Crâne	
TONKINOIS	<i>sai</i>	<i>sôn²</i>	<i>săt²</i>	<i>sôn²</i>	<i>su^a₂</i>	<i>su^a₂</i>	<i>so₄</i>	
— (Q.-NG.)	<i>say</i>	<i>sông</i>	<i>săt</i>	<i>sóng</i>	<i>sưa</i>	<i>sưa</i>	<i>sô</i>	
THẠCH-BÌ	<i>kşai</i>	<i>kşôn₂</i>	<i>kşăt²</i>	
MÌ-SƠN	<i>k'ai</i>	<i>k'ôn₂</i>	<i>k'ăt²</i>	<i>k'ư^a₂</i>	...	
NGỌC-LẶC	...	<i>k'ôn₃</i>	<i>k'ăt₁</i>	
NHƯ-XUÂN	...	<i>k'ôn₁</i>	<i>k'ăc^y₂</i>	(<i>şư^a₄</i>)	...	
HÀ-SỬU	<i>k'ai</i>	<i>k'ôn⁵</i>	<i>k'ăy^c₂</i>	<i>k'on⁵</i>	<i>k'a₄</i>	<i>k'a₄</i>	<i>k'o¹</i>	
LÀNG-LỠ	<i>şai₁</i>	<i>şuôn⁵</i>	<i>şăt₂</i>	<i>şôn₂</i>	<i>şo₄</i>	<i>şư^a₄</i>	<i>şo⁵</i>	
LÂM-LÀ	<i>şai₂</i>	<i>şôn₁</i> , <i>!'ôn₁</i>	<i>şăt₁</i>	<i>şôn₁</i>	<i>!u^a₂</i>	<i>!u^a₂</i>	<i>şo³</i>	
THÁI-THỊNH	<i>p'ai</i>	<i>k'ôn⁵</i>	<i>k'ăt₁</i>	<i>p'a₄</i>	...	
UỶ-LÒ	<i>prai⁵</i>	<i>klôn</i>	(<i>kol₁</i>)	<i>kron</i>	<i>kro⁴</i>	(<i>dak₂ u</i>)	<i>kro₁</i>	
HUNG	<i>phli₂</i>	...	<i>khlëk₂</i>	..	<i>khlo</i>	
KHONG-KHENG	<i>p'i</i>	<i>khlo</i>	(<i>dak nu</i>)	...	
SEK	<i>pli</i>	<i>tluñ</i>	

Ce tableau montre clairement l'origine du phénomène : il s'agit encore ici de la fusion de la liquide initiale avec un préfixe ; et la série des dialectes mường nous donne toute la série des formes intermédiaires, depuis les formes

(1) Noter l'inversion des tons en mường : à ces tons correspond régulièrement en annamite le ton *huyén*.

(2) Le correspondant phonétique de *sâm*, tonnerre, n'existe pas en hung ; on dit *kôn*. Mais au mot *set*, foudre, répond exactement *phlet₂*, à Uỷ-lò *kret₂*.

anciennes plus ou moins bien conservées jusqu'à la forme annamite. On peut les classer en trois groupes :

1^o Conservation de deux préfixes *k*, *p* :

a — Liquide *r* (Uý-lò) ;

b — Liquide *l* précédée d'une aspiration *hl* (sek, hung, khong-kheng) ;

c — Transformation de la liquide en simple aspiration (Thái-thinh).

2^o Fusion des préfixes en un seul *k* :

a — Changement de la liquide en *ş* (Thạch-bì) ;

b — Changement de la liquide en aspiration (Mì-sơn, Nhó-quan, Ván-mông, Thanh-hoá, Hạ-sứu, Ngọc-lặc, Như-xuân, Nguồn).

3^o Chute du préfixe, changement de la liquide en *ş* : Lang-lờ, Lâm-la : — annamite.

Il est à remarquer que ces préfixes sont les mêmes qui ont produit *ř* en annamite et *kl*, *tl* dans quelques dialectes mường ; ce n'est donc pas à eux qu'est due la différence de traitement, qui ne peut être imputée qu'à l'initiale : il est vraisemblable que, tandis que *ř* se formait de la fusion des préfixes avec *l* initial, *ş* de son côté s'est constitué par la fusion des mêmes préfixes avec l'initiale *r*. Le dialecte de Uý-lò a conservé exactement cette distinction (1), et on en voit encore la trace dans les dialectes sek et hung, bien qu'ils aient complètement perdu la liquide *r*. D'autre part, l'examen des mots d'origine mon-khmer (2) me semble justifier cette vue.

(1) Il y a naturellement dans chaque dialecte des mots qui ont passé de l'initiale *l* à *r* et réciproquement. Ainsi, à Uý-lò, le mot qui désigne le buffle appartient à la série *r* : *mê₁ kr^au³*, au lieu qu'il est, dans les autres dialectes que je connais, et en annamite, à la série *l* : ann. moyen *!l^au*, tonk. *čy^au*, coch. *ř^au*, Ht-Annam *řu* ; — Thạch-bì *klu*, Ván-mông *tlu*, Mì-sơn, *tlu₁*, Hạ-sứu *klu*, Hung *klu₂*, etc. D'autres alternances paraissent plus générales : ainsi au mot ann. *sông*, vivant, correspond, dans tous les parlers méridionaux, une forme appartenant à la série *l* : sek *tlu₁*, khong-kheng *klo₁*, Uý-lò *klò₁*, alors que, dans les autres dialectes, il appartient, comme en annamite, à la série *r* : Thạch-bì *kşò₂*, Mì-sơn *k'ò₂*, Ngọc-lặc *k'ò₁*, Như-xuân *k'ò₁*.

(2) Il est probable que l'examen des mots d'origine thai donnerait le même résultat : malheureusement la comparaison est ici assez difficile : le siamois et l'ahom seuls ont conservé *l* et *r* après un préfixe ; mais la vocabulaire ahom est très peu étendu, et le siamois n'a gardé les liquides que dans une faible mesure. Les recherches sont de ce fait restreintes. Je citerai quelques mots : fuir, ann. *řòn²* (*tròn*), siam. *p'lä₂* ; chasser, ann. *şăn* (*săn*), siam. *bran*.

	TONKINOIS	MON	KHMER	STIENG	BAHNAI	RONGAO	KHA	CHAM
Tonnerre	səm ² (sám)	grám	grám	...	gram
Ecureuil	s ^a ðk ² (sóc)	...	kām-prök	pröh	prok	prok	...	prauk
Fleuve	s ^a ññ (sông)	krōñ	kroñ	kroñ	h-ròñ	krauñ
Tomber	sa (sa)	...	è-rah	g-loh	k-rük	...
Vivre	s ^o ññ ² (sông)	s-rauñ
Flot	s ^a ññ ² (sông)	m-ññ-rauñ
Six	sau ² (sáu)	p-rou	(tơ) d-rou	(dơ) d-ru
Profond	s ⁱ u (sâu)	j-rōh	j-rou	jō-räh	jō-ru
Garçon ⁽¹⁾	blay (blai)	b-lay	kām-loh	kōm-loh	lo	lo	k ² ñm-broh	...
Bétel	bl ^d u ₁ (blâu)	jă-blu	m-luw	m-lu	bơ-lou	bơ-lou	b-lu	...
Fruit	blay ² (blái)	...	p ² -le	p-lêi	p-lei	p-li	p-lèh	p-loy
Blanc	blăn ² (blăng)	kở-lañ	bơ-lañ
Python	tlăn (tlăn)	k-lăn	l'-lăn	k-lăn ⁽²⁾

De plus, on trouve un certain nombre de doublets encore subsistant à initiale *r* sans préfixe, comparables aux doublets sans préfixe à initiale *l* des mots à préfixes *b*, *m*, *t*.

Tonnerre	sám	rám	Bruit du tonnerre.
Flot	sông	rông	Marée montante.
Fleuve	sông	rông	Rigole.

Le fait que cette catégorie contient un certain nombre de mots chinois qui avaient nécessairement une initiale *l* et non *r*, ne préjuge rien contre cette théorie ; ces mots ont dû subir en annamite un changement de la liquide initiale, phénomène qui se présente fréquemment pour les mots sino-annamites passant en annamite :

	ANNAMITE	CHINOIS
Dragon	rông	long 龍
Enclos	ràn	lan 欄
Puissance	răng	lịnh 令 ordonner.
Piquant, brûlant	rat, rát	lạt 辣 amer, piquant
Ruisseau	rãnh	linh 洽
Store en bambou	rèm	liêm 簾
Prison	rac	lặc 劫 lier
Charpente	rường	lương 梁 poutre, charpente

(¹) Les formes données ici sont celles de l'annamite moyen, d'après le dictionnaire du P. de Rhodes.

(²) En cham ancien *t-lăn*: cf. HUBER, *Etudes indochinoises*, XII, BEFEO, XI (1911).

On remarquera que le dernier mot de cette liste a également une forme à initiale *s*. de sorte que le mot chinois a donné :

S.-a. *lương* 梁 { 1^o ann. *rương*
2^o ann. *suông* < (*préf. + *rương*)

En résumé, il me paraît qu'un grand nombre de mots annamites ayant actuellement une initiale *s* (1) doivent cette initiale à la fusion de la liquide *r* et d'un préfixe, soit, en représentant ce préfixe, dont la valeur reste inconnue, par le signe || :

<i>sâm</i>	• - <i>râm</i>	tonnerre
<i>sông</i>	• - <i>rông</i>	fleuve
<i>sáu</i>	• - <i>rau</i>	six
etc.	etc.	etc.

Cette évolution est ancienne : elle était déjà achevée au XV^e siècle, car le *Houa yi yi yu* transcrit déjà ces mots par des mots chinois à initiale *s* :

Fleuve	<i>song</i>	生 <i>cheng</i>
Fenêtre	<i>cira-sôt</i>	各朔 <i>ko-cho</i>
Etoile	<i>sao</i>	抄 <i>chao</i>
Lotus	<i>sen</i>	山 <i>chan</i>
Poutre	<i>suông</i>	省 <i>cheng</i>
Après	<i>sau</i>	稍 <i>siao</i>
Force	<i>súc</i>	十 <i>che</i>
Fer	<i>săt</i>	殺 <i>cha</i>
Six	<i>sáu</i>	稍 <i>siao</i>

Certains de ces mots ont subi, aux environs du XV^e siècle, une seconde série de modifications, le *ş* nouveau évoluant avec le *s* ancien et se transformant comme lui en *t'* (*th*). Dans ce cas encore, des mots d'origine chinoise permettent de déterminer avec certitude le sens de l'évolution :

Ch. 靈 s.-a. *linh* > ann. *thiêng*
Ch. 龍 s.-a. *long* > ann. *thuông-luông* (2)

Les formes annamites *thiêng* et *thuông* dérivent du chinois *linh* et *long* par l'intermédiaire de formes à initiale *ş*, elles-mêmes représentant

(1) Un petit nombre de mots annamites à initiale *ş* paraissent dérivés d'anciens *ç*, *j* thai ou mon-khmer.

(2) Le *con thuông-luông* (ou *ông thuông-luông*) est une sorte de dragon à trois têtes humaines, un seul corps et neuf queues de serpent.

d'anciennes formes à initiale $\|$ -r, issues des mots chinois par préfixation et changement de liquide. Cette dernière transformation n'a rien qui puisse étonner, et le mot chinois 龍 lui-même vient d'en offrir un exemple. L'évolution de ces deux mots peut donc se décrire ainsi :

Ch. *lǎn* > * $\|$ -rièñ > **sièñ* > *l'ièñ* (*thiêng*)
 Ch. *lòn* > * $\|$ -ruòñ > **suòñ* > *l'uòñ*₃ (*thuông*)

Parfois la forme à initiale *l* a été, elle aussi, modifiée par un préfixe :

Pointu { init. *r* *ron*₁ (*ron*): * $\|$ -ron > **son* > *l'on* (*thon*)
 { init. *l* **lon* (inusité): **m-lon* > *nlon* > (*nhon*)

Enfin, il arrive aussi que les deux formes à initiale *l* et *r* n'existent plus l'une et l'autre que précédées de préfixes. C'est par exemple le cas des deux mots *giäng* (*träng*), lune, et *tháng*, mois (1).

En résumé, l'annamite et le mường archaïques possédaient un certain nombre de préfixes asyllabiques qui pouvaient se placer exclusivement devant les liquides.

1° *Devant l'initiale r*. — En annamite l'initiale *r* s'est transformée en sifflante cacuminale *ʃ*, et le préfixe est tombé (2).

(1) Ces mots se présentent dans les dialectes annamites et mường sous les formes suivantes :

	Annamite			Mường					
	TONKIN moyen actuel	HAUT- ANNAM	COCHIN- CHINE	THẠCH-BÌ	MÌ-SƠN	LÀNG-LỠ	UÝ-LỒ	HUNG	
Lune	<i>blǎñ</i>	<i>ʒǎñ</i>	<i>ʃǎñ</i> ¹	<i>ʃǎñ</i>	<i>klañ</i>	<i>plañ</i> ₁	<i>ʒuañ</i>	<i>plon</i> ₃	<i>plon</i> ₁
Mois	<i>l'añ</i> ²	<i>l'añ</i> ²	<i>l'añ</i> ₂	<i>l'añ</i> ⁵	<i>kʃañ</i> ₂	<i>k'añ</i> ₂	<i>k'añ</i>	<i>krañ</i>	<i>khlañ</i> ⁵

La comparaison n'offre de difficulté ni dans un cas ni dans l'autre; mais la correspondance de l'annamite *tháng* et du mường *krañ*, *khlañ*, etc., prouve que le mot annamite est dérivé d'une forme ancienne **ʃañ*, elle-même issue d'une forme à préfixe. On a donc la double série suivante, en négligeant de noter les tons, trop variables :

Annamite : * $\|$ -rañ < *ʃañ* < *l'añ*
 Mường : *k-rañ* < *kʃañ* < *k'añ*

Ainsi les mots différents qui servent aujourd'hui à désigner le mois et la lune dérivent d'un mot unique, différencié à l'aide de préfixes et par le changement de la liquide initiale; mais il s'agit là d'une dérivation bien antérieure à la séparation du mường et de l'annamite.

(2) Il est à remarquer que la transformation en sifflante de *r* précédé d'un préfixe n'est pas particulière à la langue annamite. C'est un phénomène commun à toutes les

En mường septentrional et oriental, les préfixes se sont unifiés et réduits en un seul, *k*; l'initiale *r* a subi la même transformation qu'en annamite, mais

langues thai, sauf les dialectes occidentaux, shan, khamti, etc., où *l* ou *r* précédé d'un préfixe tombe toujours sans laisser de traces.

En siamois, le préfixe *d* devant *r* aboutit à *s*: les exemples suivants, où l'orthographe a conservé la forme ancienne, malgré le changement de prononciation, montrent nettement le fait:

	SIAMOIS ÉCRIT	SIAMOIS PARLÉ
Faire, avoir	<i>d-rõñ</i>	<i>sõñ</i>
Poitrine	<i>d-ru^áñ</i>	<i>su^áñ</i>
Couler à flots	<i>d-ram</i>	<i>sam</i>
Pas mùr	<i>d-ram</i>	<i>sam</i>
Aimable	<i>d-ram</i>	<i>sam</i>
Arrosé	<i>d-ròm</i>	<i>sòm</i>

Il n'est pas douteux que *dr* ne se soit anciennement prononcé comme il s'écrit, car un de ces mots, *dru^áñ*, est dérivé du cambodgien *druñ*, poitrine, qui a conservé la prononciation ancienne. Cette transformation dut se produire précisément vers l'époque de l'invention de l'écriture siamoise, c'est-à-dire au cours du XIII^e et du XIV^e siècles, car si l'orthographe, comme on le voit, en a conservé parfois la trace (preuve que l'évolution a continué après la fin du XIII^e siècle), il arrive aussi que des mots qui s'écrivent aujourd'hui par un *s* sont, la comparaison avec les langues voisines le montre, à classer dans cette catégorie.

On trouve une évolution analogue en tai-blanc, où la liquide précédée des préfixes *p* ou *b* aboutit à *s*. Les Tai-blancs n'ayant pas d'écriture, la preuve directe de l'évolution, telle que la fournit l'orthographe siamoise, manque; mais les doublets suivants me paraissent caractéristiques:

	TAI-BLANC		AHOM	SIAMOIS
Cheveu	<i>pèòm</i>	<i>śòm</i>	<i>p'ròm</i>	<i>p'òm</i>
Abeille	<i>pěõñ₂</i>	<i>śõñ₂</i>	<i>p'rõñ</i>	<i>p'õñ₃</i>
Légumes	<i>pěãk²</i>	<i>śãk²</i>
Avancer	<i>pěai₂</i>	<i>śai₂</i>	<i>p'rai</i>	<i>pai</i>
Front	<i>pěãk²</i>	<i>śãk²</i>

En dioi également, les préfixes *b* et *p* ont abouti à *s*:

	DIOI	SIAMOIS	TAI-BLANC
Trou	<i>śoñ</i>	<i>brõñ</i>	...
Lâcher	<i>śwan¹</i>	...	<i>pěoñ²</i>
Coutelas	<i>śa₃</i>	<i>bra³</i>	...
Tomber	<i>śwat¹</i>	<i>blãđ</i>	...

Les concordances de tons montrent nettement l'existence de deux préfixes, l'un sonore, l'autre sourd; le mot dioi *śwat¹*, appartient à la série moyenne (cf. BEFEO, XI (1911), 162-165); le préfixe dioi était donc dans ce cas la sourde *p*, et non, comme en

sous l'influence du préfixe *k* qui n'est jamais tombé, elle s'est généralement réduite en une simple aspiration; *ʃ* ne paraît s'être conservé qu'à Thạc-bì. En mưòng méridional, préfixes et initiales se sont conservés sans altération (sauf le cas où *r* est devenu *hl*).

2^o *Devant l'initiale l*. — Les préfixes se sont maintenus beaucoup plus longtemps. Un dialecte mưòng au moins en a conservé quatre jusqu'à nos jours; dans les autres, ils se sont fondus en un seul, parfois en deux. En annamite il en existait encore trois au XVII^e siècle, et dans les dialectes du Haut-Annam, certains parlars ont gardé la trace de l'un d'eux.

L'emploi des préfixes annamites était exclusivement restreint aux initiales liquides. C'est là un fait important à constater. Le système des préfixes, quelle qu'en soit l'origine, est commun à toutes les langues monosyllabiques extrême-orientales (à l'exception du chinois), aussi bien celles qui ont des tons, comme les langues tibéto-birmanes et thai, qu'à celles qui n'en ont pas, comme les langues mon-khmer. Or, l'exclusion des préfixes devant toute initiale non liquide (1) est spéciale à la famille thai. En tibétain, au contraire, il n'y a jamais de préfixe devant *l*, et un seul préfixe peut se placer devant *r*. Dans les langues mon-khmer d'autre part, tout préfixe (je ne parle que des préfixes asyllabiques) peut se placér devant n'importe quelle initiale, liquide ou non. L'emploi des préfixes annamites est nettement caractéristique de la famille thai.

Si l'on peut reconnaître ainsi l'existence de préfixes en annamite, il est impossible de se rendre compte de leur emploi; souvent les mots sont employés

siamois, la sonore *b*. En revanche, le mot *sa*₃ appartient à la série basse: le préfixe dioi était donc *b* comme siamois.

En dioi, comme en annamite, on trouve des mots empruntés au chinois qui ont subi cette transformation après avoir été pourvus de ce préfixe:

	CANTONNAIS	DIOI
Once	兩 <i>lɔn</i> ²	* <i>plən</i> ² > <i>šan</i> ²
Froid	冷 <i>lan</i> ₂	* <i>b-lein</i> ₃ > <i>sein</i> ₃
Indigo	藍 <i>lam</i> ₁	* <i>b-lam</i> ₁ > <i>sam</i> ₁
Âcre	辣 <i>lat</i> ₄	* <i>b-lat</i> ₁ > <i>sat</i> ₁

On remarquera que le mot 冷, au ton montant en chinois, est, en dioi, au ton descendant. Cela tient à ce que le ton montant n'est pas possible en dioi quand l'initiale est une ancienne sonore (cf. BEFEO, *ibid.*)

(1) Sauf pourtant le préfixe *h*, qui peut également se placer devant les nasales et les liquides, et paraît être le substitut d'un ancien *s*. Il n'est plus aujourd'hui prononcé dans aucune langue thai, mais il a laissé sa trace sur le système des tons de toutes également. On verra plus loin que l'annamite garde aussi quelques traces d'un très ancien système de préfixation devant les nasales.

tantôt avec eux, tantôt sans eux, sans que le sens paraisse modifié : *lón*, *m-lón*. On a vu ci-dessus un cas où les différentes formes répondent à des sens différents (*giäng*, *tháng*). Mais en annamite, comme dans les langues thai et dans les langues mon-khmer, le sens des préfixes asyllabiques n'est pas discernable. Ce système de préfixes doit remonter à une époque très ancienne ; au XVII^e siècle, lorsque le P. de Rhodes en nota les dernières traces, il n'avait plus aucune vie.

III.

LES TONS CHINOIS EN SINO-ANNAMITE ET LE SYSTÈME DES TONS ANNAMITES.

Les deux systèmes de tons annamite et chinois, dans leur état actuel, ne présentent guère de différences théoriques. Mais si on compare le système actuel des tons annamites au système ancien des tons chinois, tel qu'il était au temps des T'ang, on constate qu'ils reposent sur des principes essentiellement différents.

Les tons chinois n'étaient pas des phénomènes simples ; ils se décomposaient en deux éléments, la hauteur et l'inflexion. La hauteur dépendait de l'initiale, tandis que l'inflexion dépendait, dans une certaine mesure au moins, de la finale, le timbre et la quantité de la voyelle étant indifférents. En chinois ancien, il y avait deux hauteurs et quatre inflexions (1). Les sourdes, avec ou sans

(1) J'admets l'existence de quatre inflexions en chinois ancien pour me conformer aux habitudes qui font considérer le *jou-cheng* comme un ton à part. En réalité il est vraisemblable qu'anciennement comme aujourd'hui, les mots classés au *jou-cheng* ne devaient différer des autres mots que par la présence d'une occlusive finale, mais non par le ton. Aujourd'hui, le *jou-cheng*, en tant que ton véritablement prononcé, ne se rencontre que dans quelques dialectes, comme celui de Nankin, où la chute de l'implosive finale a donné lieu à une inflexion particulière, « a glottal stop », qui semble analogue au ton *nǎng* (en syllabe ouverte) de l'annamite (cf. HEMELING, *Die Nanking Kuan-hua*, p. 4). Mais dans les dialectes du Sud, au Kouang-tong et au Fou-kien, il n'existe rien de pareil. A Fou-tcheou, à Tcheng-tcheou, à Ning-po, le ton entrant supérieur se prononce comme le ton partant supérieur, et le ton entrant inférieur comme le ton égal inférieur (cf. MACLEY et BALDWIN, *An alphabetic dictionary of the Chinese language in the Foochow dialect*, Introd., xiv-xv ; SCHLEGEL, *Nederlandsch-chineesch Woordenboek*, t. IV, p. 157, s. v. *toon* ; PARKER, *The Ning-po dialect*, *China Review*, t. XIII, p. 148). En cantonais, où le *jou-cheng* se partage en trois inflexions différentes, « les trois tons entrants ne diffèrent pas matériellement de trois autres tons, respectivement égal supérieur, partant supérieur et égal inférieur » (EITEL, *Chinese dictionary of*

aspiration étaient hautes; les sonores étaient basses (1). Quant aux quatre inflexions, c'est ce qu'on est convenu d'appeler les quatre tons du chinois, 四聲. Le trait le plus saillant de ce système est, on le voit, l'influence de l'initiale (2).

the Canton dialect, Introduction, p. xxix de la 1^{re} édit.; cf. p. xiv de la 2^e édit. revue par I. G. GENÄHR).

Cette répartition régulière du *jou-cheng* entre le *chang k'iu-cheng* et le *hia p'ing-cheng* dans les dialectes où les inflexions finales sont le mieux conservées (répartition indépendante de la prononciation même de ces tons) est absolument identique à celle de ce même ton dans les dialectes du *kouan houa* où les implosives sont tombées sans laisser de trace. Dans les parlers du Tche-li où les tons sont le mieux connus, à Pékin, à Ho-kien-fou, etc., le ton entrant inférieur des dictionnaires est rendu régulièrement par le ton égal inférieur, et le ton entrant supérieur par le ton partant; il y a un certain nombre d'irrégularités, surtout dans le second cas, par suite des nombreuses confusions que subit le *k'iu-cheng*; mais elles ne sont certainement pas plus nombreuses que celles que l'on rencontre dans la prononciation du *jou-cheng* en cantonais et dans les parlers du Fou-kien. Il ne faut pas oublier que les Chinois n'ont jamais distingué aussi nettement que nous le faisons les différents éléments du mot, et que pour eux, ton et terminaison n'étant guère séparables, les occlusives finales constituaient une différence beaucoup trop nette pour qu'il ne leur parût pas nécessaire de faire une classe à part des mots qui avaient cette terminaison. Mais il me paraît que le *jou-cheng* n'a jamais constitué une inflexion distincte, un ton à proprement parler; les mots qu'on y classe semblent avoir appartenu de tout temps soit au ton partant supérieur s'ils avaient une initiale sourde ou aspirée, soit au ton égal inférieur s'ils avaient une initiale sonore, ainsi qu'ils font encore aujourd'hui dans presque tous les dialectes.

(1) On sait que ce système de tons hauts pour les mots à initiales sourdes ou sourdes aspirées, et bas pour les mots à initiales sonores ou nasales, est absolument général dans les langues d'Extrême-Orient, et qu'on le rencontre aussi bien dans la famille tibéto-birmane et dans la famille thai qu'en chinois. Il est vrai que dans presque toutes les langues modernes, l'évolution phonétique a produit une confusion qui rend ce phénomène méconnaissable; mais, dans aucun cas, une étude théorique des tons ne peut la négliger sans inexactitude. En fait, la caractéristique des langues d'Extrême-Orient n'est pas tant l'existence même des tons (puisqu'on en a rencontré des exemples ailleurs, dans certaines langues africaines, par exemple), que dans le système régulier, qui fait dépendre la hauteur du ton du fait que la consonne initiale était primitivement sourde ou sonore.

Il est curieux de rapprocher de ce système qui fait des sourdes des consonnes hautes, et des sonores des consonnes basses, la conclusion que tire M. ROUSSELOT de ses expériences: « De la comparaison des champs auditifs nécessaires pour la perception des fortes et des douces, il semble résulter que les sons qui entrent dans la composition des premières sont les plus aigus. » (*Principes de phonétique expérimentale*, t. II, p. 884).

(2) C'est un fait singulier que les Chinois, qui ont poussé si loin leurs recherches sur ces questions, n'ont pas de mot pour désigner la série haute et la série basse des tons. Le fait est probablement dû à l'importance qu'ils ont donnée dès le début à la théorie des quatre tons. Ils emploient généralement les mots de 清 et 濁 qui, au propre, s'appliquent à la consonne initiale et veulent dire, le premier, *sourde*, et le second, *sonore*; mais ils accordent très peu d'importance à la hauteur des tons pour s'occuper surtout des inflexions. Dans les dictionnaires classés suivant les rimes, aucune distinction n'est faite, et les mots à initiale sourde et sonore sont rangés pêle-mêle dans les mêmes rimes. Même au 平聲 qui est subdivisé en 上平 et 下平, la

Le système des tons annamites actuels ⁽¹⁾, qui ne diffère guère du reste, de celui des tons chinois modernes, est tout différent.

division n'a aucun rapport avec le ton : le mot 先 qui désigne la première rime du 下平, est en réalité au ton égal supérieur, tandis que le mot 同, à la première rime 東 du 上平, est en réalité au ton égal inférieur; c'est une séparation purement arbitraire des cinquante-sept rimes du 平聲 en deux groupes à peu près égaux, due probablement au désir d'équilibrer à peu près la longueur relative des chapitres, dans les dictionnaires des T'ang et des Song où chaque ton forme un chapitre, en face de l'énorme masse des mots au 平聲, presque aussi nombreux à eux seuls que les mots des trois autres tons.

(1) Il n'existe d'étude expérimentale des tons annamites pour aucun dialecte. Ce qui en approche le plus est contenu dans les *Recherches expérimentales sur la prononciation du cochinchinois* de M. GRAMONT (*Mém. Soc. de Linguistique de Paris*, XVI (1911), p. 69 sqq.); mais les investigations de l'auteur, faute d'une connaissance exacte du sujet, ont été conduites avec une méthode insuffisante, et le résultat est extrêmement confus. On peut en tirer toutefois quelques faits intéressants. Le ton bằng (ton égal moyen) comporte en réalité une sorte de trille sur des notes différentes, mais assez rapprochées pour donner à l'oreille l'illusion d'une seule (p. 82). Ce fait est intéressant à rapprocher des faits analogues constatés en siamois par M. BRADLEY (*Graphic Analysis of the Tone-accent of the Siamese language*, dans *Journ. of the American Oriental Society*, XXXI (juin 1911), p. 282 sqq.) et en chinois (dialecte de Chang-hai) par M. ALEXEIEV (ROUSSELOT, *Phonétique expérimentale*, II, p. 1013). Il paraît en être de même du ton nặng; mais le renseignement, jeté en passant (p. 83), reste peu clair. Le ton sắc est un ton retombant, mais avec une montée et une descente de très faible amplitude (voir p. 85, la description : *mi* #₂, *fa* #₂, *fa* #₂, *sol* b₂, *sol* b₂, *sol* #₂, *la* b₂, *la* b₂, *la* b₂, *sol* #₂, *sol* #₂). Le ton hỡi est un ton montant de grande amplitude (p. 85, *ré* #₂, *sol* #₂, *si* #₂). Le ton huyền paraît être franchement descendant (p. 74, *mê* : *mi* #₁, *la* #₁, *sol* #₁ ; l'indication de la p. 73, *mê* = *mi* #₁ — *sol* #₁, doit être une erreur pour *mi* #₂ — *sol* #₁), mais la description précise manque. Quant au ton ngã, il n'en est pas question : je ne sais s'il faut attribuer ce fait à la confusion de ce ton avec le hỡi, ou à un oubli de l'auteur.

Il m'a été impossible de faire aucune expérience à ce sujet, et pour tous les dialectes annamites ou mường, c'est seulement d'après l'oreille que les tons ont été notés. Je me suis servi partout des résultats de mes études personnelles, sauf pour le parler annamite de Quảng-trị, pour lequel j'ai suivi les indications du P. CADIÈRE, *Phonétique annamite*, p. 81 sqq., et pour les parler mường de Thạch-bi et Văn-mông d'une part, et de Ngọc-lặc et Như-xuân de l'autre, pour lesquels j'ai simplement transcrit d'après mon système la notation de M. Chéon pour les deux premiers, celle de Nguyễn-khoa-Đông pour les deux derniers. L'un et l'autre ont adopté les signes du quốc-ngũ. La difficulté principale de l'emploi de ces signes résulte de ce qu'ils n'ont pas partout la même prononciation. Pour les deux dialectes notés par M. Chéon, les signes ont été transcrits avec leur valeur en dialecte tonkinois, en tenant compte des indications spéciales que donne l'auteur; pour les deux dialectes du Thanh-hoá, l'auteur annamite étant originaire de Huè, c'est d'après la valeur des tons dans le parler de Huè que la transcription a été établie; il est probable toutefois que la correspondance entre les tons de Huè et ceux de ces dialectes mường est assez peu précise; en particulier la confusion des tons correspondant au bằng et au huyền annamites me paraît due beaucoup plutôt à une notation défectueuse qu'à une confusion réelle, dont l'analogie ne se retrouve pas en dehors de ces deux dialectes, et qui est peu vraisemblable. De plus, l'une et l'autre

Il existe une série d'inflexions dont le nombre varie de quatre à six suivant les dialectes. Mais ces inflexions, dont certaines ne se différencient que par leur hauteur relative, ne sont jamais en relation avec l'initiale actuelle; elles se retrouvent toutes indifféremment dans les mots à initiales *k* (*c*, *qu*), *g*, *kh*, *ng*, par exemple.

Comment le système des tons chinois est-il représenté en annamite? La division des tons chinois en deux séries commande tout l'ensemble: chaque inflexion est rendue par un ton annamite différent selon que les mots chinois avaient l'initiale sourde ou sonore; mais comme l'annamite n'a, dans le dialecte le plus développé, le tonkinois, que six tons pour rendre les huit tons chinois, certaines confusions se sont nécessairement produites.

INITIALES HAUTES.			INITIALES BASSES.		
Ton égal					
東 <i>ton¹</i>	<i>dõn</i>	(<i>dông</i>)	同 <i>doñ₁</i>	<i>dõn₁</i>	(<i>dông₁</i>)
宗 <i>tsoñ¹</i>	<i>tõn</i>	(<i>tông</i>)	崇 <i>dʒoñ₁</i>	<i>sũn₁</i>	(<i>sung</i>)
甘 <i>kam¹</i>	<i>kam</i>	(<i>cam</i>)	松 <i>ʒoñ₁</i>	<i>tõn₁</i>	(<i>tông</i>)
師 <i>sõ¹</i>	<i>sur</i>	(<i>sur</i>)	時 <i>ʒiẽ₁</i>	<i>l'i₁</i>	(<i>thi</i>)
詩 <i>siẽ¹</i>	<i>l'i</i>	(<i>thi</i>)	長 <i>jiãñ₁</i>	<i>č²uon₁</i>	(<i>trưông</i>)
之 <i>čõ¹</i>	<i>č²i</i>	(<i>chi</i>)	毛 <i>maw₁</i>	<i>maw</i>	(<i>mao</i>)
書 <i>so¹</i>	<i>l'σ</i>	(<i>thơ</i>)	南 <i>nam₁</i>	<i>nam</i>	(<i>nam</i>)
思 <i>sõ¹</i>	<i>tur</i>	(<i>tur</i>)	元 <i>n²wien₁</i>	<i>nuẽn</i>	(<i>nguyên</i>)
欽 <i>k'iẽm¹</i>	<i>kõm</i>	(<i>câm</i>)	銀 <i>nõn₁</i>	<i>nõn</i>	(<i>ngân</i>)
通 <i>l'on¹</i>	<i>l'õn</i>	(<i>thông</i>)	門 <i>mwoñ₁</i>	<i>mõn</i>	(<i>môn</i>)
Ton montant					
孔 <i>k'on²</i>	<i>k'õn₂</i>	(<i>khổng</i>)	是 <i>ʒiẽ₂</i>	<i>l'i₄</i>	(<i>thi</i>)
總 <i>ts'on²</i>	<i>l'õn₂</i>	(<i>thổng</i>)	市 <i>ʒiẽ₂</i>	<i>l'i₄</i>	(<i>thị</i>)
講 <i>k²an²</i>	<i>ʒan₂</i>	(<i>giảng</i>)	奉 <i>vwuñ₂</i>	<i>fũn₄</i>	(<i>phụng</i>)
水 <i>swiẽ²</i>	<i>l'wi₂</i>	(<i>thủy</i>)	動 <i>doñ₂</i>	<i>dõn₄</i>	(<i>động</i>)
始 <i>siẽ²</i>	<i>l'i₂</i>	(<i>thì</i>)	坐 <i>dʒwa₂</i>	<i>twa₄</i>	(<i>toạ</i>)
史 <i>sõ²</i>	<i>sur₂</i>	(<i>sử</i>)	勇 <i>g²iuñ₂</i>	<i>ʒãñ⁴</i>	(<i>dũng</i>)
死 <i>sõ²</i>	<i>tur₂</i>	(<i>tử</i>)	士 <i>ʒõ₂</i>	<i>si⁴</i>	(<i>sĩ</i>)
子 <i>tsõ²</i>	<i>tur₂</i>	(<i>tử</i>)	武 <i>vwu₂</i>	<i>vu⁴</i>	(<i>vũ</i>)
寶 <i>paw²</i>	<i>baw₂</i>	(<i>hảo</i>)	我 <i>na₂</i>	<i>na⁴</i>	(<i>ngã</i>)
典 <i>lien²</i>	<i>diẽn₂</i>	(<i>điển</i>)	阮 <i>n²wien₂</i>	<i>nuẽn⁴</i>	(<i>nguyễn</i>)

notation, tout en étant généralement assez cohérentes, renferment quelques irrégularités, par exemple le même mot répété avec des tons différents, etc.; dans ce cas j'ai toujours choisi celle des notations qui était en concordance avec le ton annamite. Aussi, pour ces quatre dialectes mường, la notation des tons ne doit-elle être acceptée qu'avec quelques réserves.

Ton partant

貢 <i>k'iuŋ³</i>	<i>kõn³</i>	(cõng)	二 <i>ŋ'ie₃</i>	<i>ñi₁</i>	(nhị)
衆 <i>ciuŋ³</i>	<i>č'ũn³</i>	(trung)	地 <i>dič₃</i>	<i>đi^a₁</i>	(địa)
統 <i>ts'on³</i>	<i>l'õn³</i>	(thõng)	自 <i>dʒ'ɔ₃</i>	<i>tu₁</i>	(tự)
四 <i>sõ³</i>	<i>tu²</i>	(tứ)	電 <i>dien₃</i>	<i>đièn₃</i>	(điện)
季 <i>kwie³</i>	<i>kwí²</i>	(quí)	郡 <i>k'wiên₃</i>	<i>kwõn₃</i>	(quận)
志 <i>č'ie³</i>	<i>č'í²</i>	(chí)	命 <i>m'ieŋ₃</i>	<i>mãñ₃</i>	(mệnh)
記 <i>kiè²</i>	<i>kí²</i>	(kí)	寺 <i>s'õ₃</i>	<i>tu₁</i>	(tự)
宋 <i>son³</i>	<i>tõn²</i>	(tõng)	用 <i>'iuŋ₃</i>	<i>zũñ₁</i>	(dụng)
報 <i>paw³</i>	<i>baw²</i>	(báo)	任 <i>ŋ'ieŋ₃</i>	<i>ñõm¹</i>	(nhậm)
敬 <i>k'ieŋ²</i>	<i>kĩñ²</i>	(kính)	義 <i>ŋ'ie₃</i>	<i>ñi^a₁</i>	(nghĩa)

Ton entrant

福 <i>fwõk⁴</i>	<i>fũk²</i>	(phúc)	肉 <i>ŋ'iu₁</i>	<i>ñũk₁</i>	(nhục)
德 <i>lõk⁴</i>	<i>đũk²</i>	(đức)	六 <i>l'iu₁</i>	<i>lũk₁</i>	(lục)
燭 <i>tok⁴</i>	<i>đõk²</i>	(độc)	學 <i>ɣ'ok₃</i>	<i>h'õk₁</i>	(học)
的 <i>tièk⁴</i>	<i>đĩč²</i>	(đích)	歷 <i>l'ie₃</i>	<i>lĩč₁</i>	(lịch)
八 <i>pwat⁴</i>	<i>bat²</i>	(bát)	達 <i>dat₁</i>	<i>đat₁</i>	(đạt)
卒 <i>tswõł⁴</i>	<i>twõł²</i>	(tuất)	月 <i>ŋ'wiet₁</i>	<i>ñuèł₁</i>	(nguyệt)
出 <i>ts'wièł⁴</i>	<i>swõł²</i>	(xuất)	別 <i>b'wiet₁</i>	<i>bièł₁</i>	(biệt)
法 <i>fap⁴</i>	<i>fap²</i>	pháp	及 <i>g'ie₁</i>	<i>kip₁</i>	(kíp)
急 <i>k'ie⁴</i>	<i>kĩp²</i>	kip	雜 <i>dʒap₁</i>	<i>tap₁</i>	(tạp)
邑 <i>'ie⁴</i>	<i>õp²</i>	áp	集 <i>dʒie₁</i>	<i>tõp₁</i>	(tập)

On voit que si le traitement des tons chinois en annamite est assez simple à la série haute, il est au contraire assez compliqué à la série basse, qui paraît présenter une certaine confusion ; j'examinerai successivement chacun des cas.

Le *chang-cheng* et le *k'iu-cheng* à la série basse sont représentés indifféremment, tantôt par le *nặng*, tantôt par le *ngã* (ce dernier toutefois est rare au *k'iu-cheng*). On sait que la confusion de ces deux tons est un phénomène ancien en chinois. Dès le XII^e siècle, les préliminaires du *Yun-king* 韻經 consacrent un long paragraphe aux mots classés au *chang-cheng* qui se prononcent au *k'iu-cheng*, et terminent par la règle suivante : « Les caractères qui, d'après la rime, appartiennent au *chang-cheng*, mais qui, dans les tableaux, sont placés aux initiales sonores, doivent se prononcer au *k'iu-cheng* » (1). C'est ce qu'expose également sous les Ming Li Che-ts'ö 李世澤 : « Au *chang-cheng*, il y a dix initiales 標 sous lesquelles les mots se prononcent au *k'iu-cheng* : c'est ce qu'on appelle *tou-yin* 濁音 » (2). Bien qu'il n'indique pas

(1) *Yun king*, 7 a : 遂韻上聲字濁位並當呼爲去聲.

(2) *Ts'ie yun che piao* 切韻射標, 14 a.

explicitement quelles sont ces dix initiales, les trois exemples qu'il donne. 動, 兆, 罪, le montrent clairement : ce sont les dix mêmes qu'au XII^e siècle : *g, d, j, b, v, d₁, ɣ, d₂, ɣ, ɣ*. Enfin si on examine les dialectes kouan-houa modernes, on constate que ce passage du ton montant inférieur au ton partant s'est produit partout, et dans les mêmes conditions, c'est-à-dire que les nasales et les sonantes y ont échappé. Or la répartition du *nặng* et du *ngã* entre les mots au *chang-cheng* inférieur chinois est faite d'après la même loi : en général les mots à initiale nasale ou sonante sont au *ngã*, et les autres (occlusives, mi-occlusives, spirantes sonores initiales) sont au *nặng*.

Nasales et sonantes			Occlusives, mi-occlusives, etc.		
SINO-ANNAMITE	PÉKINOIS		SINO-ANNAMITE	PÉKINOIS	
我 <i>na₂</i>	<i>na¹</i> (<i>ngã</i>)	<i>no²</i> (<i>ngò</i>)	道 <i>daw₂</i>	<i>daw₁</i> (<i>đạo</i>)	<i>taw³</i> (<i>táo</i>)
諾 <i>n^hu₂</i>	<i>n^hu¹</i> (<i>ngũ</i>)	<i>yü²</i> (<i>yù</i>)	杜 <i>do₂</i>	<i>dò₁</i> (<i>độ</i>)	<i>tu³</i> (<i>tóu</i>)
女 <i>n^hiu₂</i>	<i>n^hu¹</i> (<i>nũ</i>)	<i>nũ²</i> (<i>niũ</i>)	被 <i>b^hwi₂</i>	<i>bi₁</i> (<i>bị</i>)	<i>pey³</i> (<i>péi</i>)
乃 <i>nay₂</i>	<i>nay¹</i> (<i>nãi</i>)	<i>nay²</i> (<i>nài</i>)	辯 <i>bien₂</i>	<i>bi₁</i> (<i>biện</i>)	<i>pyen³</i> (<i>pien</i>)
弩 <i>no₂</i>	<i>nò¹</i> (<i>nỗ</i>)	<i>nu²</i> (<i>noũ</i>)	奉 <i>vwun₂</i>	<i>fũn₁</i> (<i>phụng</i>)	<i>fõn³</i> (<i>fong</i>)
馬 <i>m^ha₂</i>	<i>ma¹</i> (<i>mã</i>)	<i>ma²</i> (<i>mà</i>)	盡 <i>d₁zi₂</i>	<i>tĩn₁</i> (<i>tận</i>)	<i>č^hin³</i> (<i>tsin</i>)
買 <i>m^hay₂</i>	<i>may¹</i> (<i>mãi</i>)	<i>may²</i> (<i>mài</i>)	像 <i>zi₂ã₂</i>	<i>tuon₁</i> (<i>tuợng</i>)	<i>s^hã³</i> (<i>siang</i>)
與 <i>^hiu₂</i>	<i>z^hu¹</i> (<i>dĩ</i>)	<i>yü²</i> (<i>yù</i>)	坐 <i>d₁zwa₂</i>	<i>twa₁</i> (<i>toạ</i>)	<i>tswo³</i> (<i>tsouó</i>)
引 <i>^hi₂ẽ₂</i>	<i>zĩ₁ẽ¹</i> (<i>dĩn</i>)	<i>yin²</i> (<i>yin</i>)	善 <i>zi₂en₂</i>	<i>l'ien₁</i> (<i>thiện</i>)	<i>san³</i> (<i>chán</i>)
尾 <i>^hwi₂ẽ₂</i>	<i>vi¹</i> (<i>vĩ</i>)	<i>wey²</i> (<i>wèi</i>)	撰 <i>d₁zwan₂</i>	<i>swan₁</i> (<i>soạn</i>)	<i>čwan²</i> (<i>tchouán</i>)
武 <i>^hwiu₂</i>	<i>vu¹</i> (<i>vũ</i>)	<i>wu²</i> (<i>woũ</i>)	丈 <i>jan₂</i>	<i>t₁swon₁</i> (<i>trượng</i>)	<i>cã³</i> (<i>tcháng</i>)
老 <i>law₂</i>	<i>law¹</i> (<i>lão</i>)	<i>law²</i> (<i>lào</i>)	重 <i>jiun₂</i>	<i>t₁š²õn₁</i> (<i>trọng</i>)	<i>čun³</i> (<i>tchóng</i>)
了 <i>li^hew₂</i>	<i>li^hew¹</i> (<i>liũw</i>)	<i>l^haw²</i> (<i>leão</i>)	件 <i>g^hien₂</i>	<i>ki₁ẽ₁</i> (<i>kiện</i>)	<i>č^hẽn³</i> (<i>kiên</i>)

Cette correspondance dans la répartition des deux tons en chinois et en annamite prouve que la confusion du *chang-cheng* et du *k'iu-cheng*, constatée au XII^e siècle, était déjà accomplie quelque deux cents ans plus tôt, à la fin des T'ang ; comme d'autre part les auteurs des premiers dictionnaires classés par rimes ont placé ces mots au *chang-cheng*, il est vraisemblable que, de leur temps, la distinction subsistait (1) : c'est donc entre le V^e et le X^e siècle que le changement se serait produit.

Ainsi la répartition des mots au *chang-cheng* (série basse) entre deux tons annamites *nặng* et *ngã*, et la confusion qui en résulte avec les mots au *k'iu-cheng*, qui sont au ton *nặng*, est due à une confusion de tons remontant au chinois.

Un fait du même genre est cause de la répartition du ton égal inférieur chinois entre le *huyền* et le *bãng* : les occlusives, mi-occlusives et sifflantes sont au ton

(1) Noter cependant la grande quantité de mots qu'ils rangent à la fois au *chang-cheng* et au *k'iu-cheng*.

huyèn, et les nasales et liquides au ton bằng. Cette répartition est trop identique à celle des mots au *chang-cheng* pour ne pas devoir être attribuée, elle aussi, à la phonétique chinoise. Il est vrai qu'elle n'a laissé aucune trace dans la prononciation chinoise moderne, et qu'aucun auteur chinois ne l'a mentionnée. Mais elle ne me semble pas pouvoir être détachée d'un ensemble de faits qui paraît avoir eu une influence considérable sur l'évolution du système des tons chinois. Si en effet on rapproche le traitement des mots à nasale ou liquide initiale au *jou-cheng* en kouan-houa (1) et des mots à initiale nasale ou liquide au *chung-cheng* dans les dialectes chinois et en sino-annamite, du changement de ton que subissent ces mêmes mots au *p'ing-cheng* en sino-annamite, il devient difficile de n'y pas voir un trait commun du système des tons chinois : anciennement chacun des tons de la série basse ne se prononçait pas de façon absolument identique, suivant que les mots avaient pour initiale une occlusive, une mi-occlusive ou une sifflante sonore d'une part, et une nasale, une semi-voyelle ou une liquide de l'autre (2). Ces différences de prononciation, plus ou moins marquées au début, s'accrochèrent jusqu'à causer des confusions de tons, ou diminuèrent jusqu'à disparaître entièrement, suivant le ton. Les Annamites, dans leur prononciation du chinois, les ont reproduites de leur mieux, autant que leur système de tons le leur permettait (3).

On peut résumer le système de concordance du chinois ancien avec le sino-annamite par le tableau suivant, où les tons théoriques des chinois, tels que les fournissent les dictionnaires, sont seuls donnés :

(1) On sait qu'en kouan-houa, là où le *jou-cheng* n'existe pas, ces mots sont répartis entre le ton égal inférieur et le ton partant; ce dernier (et quelquefois le ton égal supérieur) comprennent tous les mots à initiale sourde, sourde aspirée, nasale ou liquide, tandis que le ton égal inférieur ne comprend que les mots ayant pour initiale une occlusive, une mi-occlusive ou une sifflante sonore. Comparer par exemple, en dialecte pékinois :

各 <i>kok⁴</i> > <i>kò³</i> (<i>kò</i>)	尅 <i>k'òk⁴</i> > <i>k'ò³</i> (<i>k'ò</i>)	玉 <i>n²iuk₄</i> > <i>yú³</i> (<i>yú</i>)	局 <i>g²iuk₄</i> > <i>é²ü₁</i> (<i>kiü</i>)
吉 <i>kiè⁴</i> > <i>ki³</i> (<i>ki</i>)	客 <i>k'òk⁴</i> > <i>k'ò³</i> (<i>k'ò</i>)	月 <i>n²wiet₄</i> > <i>yué³</i> (<i>yüé</i>)	極 <i>g²ièk₄</i> > <i>k'i₁</i> (<i>ki</i>)
博 <i>pwak⁴</i> > <i>pò³</i> (<i>pò</i>)	霹 <i>p'wièk⁴</i> > <i>p'i³</i> (<i>p'i</i>)	木 <i>mok₄</i> > <i>mu³</i> (<i>mou</i>)	白 <i>b²òk₄</i> > <i>pay₁</i> (<i>pài</i>)
必 <i>pwiet⁴</i> > <i>pi³</i> (<i>pi</i>)	拍 <i>p'òk⁴</i> > <i>p'ò³</i> (<i>p'ò</i>)	密 <i>m²ièt₅</i> > <i>mi³</i> (<i>mi</i>)	別 <i>b²iet₄</i> > <i>pyè₁</i> (<i>piè</i>)
的 <i>lièk⁴</i> > <i>li¹</i> (<i>li</i>)	詫 <i>t'òk⁴</i> > <i>t'ò¹</i> (<i>t'ò</i>)	納 <i>nap₄</i> > <i>na³</i> (<i>ná</i>)	達 <i>dat₄</i> > <i>ta₁</i> (<i>tá</i>)
穀 <i>tok⁴</i> > <i>tu³</i> (<i>toü</i>)	突 <i>t'wòt⁴</i> > <i>t'u³</i> (<i>t'ou</i>)	諾 <i>nòk₄</i> > <i>no³</i> (<i>nó</i>)	毒 <i>dok₄</i> > <i>tu₁</i> (<i>toü</i>)

Et pour les mots à liquide initiale : 六 *l²iuk₄* > *lieou* ; 立 *l²ièp₄* > *li* ; 歷 *l²ièk₄* > *li* ; 力 *l²ièk* > *li*, etc.

(2) Les dialectes cantonais, hakka, etc., qui ont commencé à évoluer séparément à une époque ancienne, ne présentent aucune trace de ce phénomène, à aucun des tons.

(3) Ces faits montrent clairement l'origine de la prononciation annamite du chinois ; seule une tradition orale a pu conserver des faits dont les dictionnaires ne tiennent aucun compte ; c'est la prononciation, de plus en plus déformée avec le temps, de leurs derniers maîtres chinois que les Annamites se sont transmise et se transmettent encore de génération en génération depuis la fin des T'ang.

CHINOIS		SINO-ANNAMITE		
		Initiales hautes	Initiales basses	
			Occlusives	Sonantes
Ton égal	平聲	<i>bằng</i>	<i>huyền</i>	<i>bằng</i>
Ton montant	上聲	<i>hỏi</i>	<i>nặng</i>	<i>ngã</i>
Ton partant	去聲	<i>sắc</i>	<i>nặng</i>	{ <i>nặng</i> <i>ngã</i>
Ton entrant	入聲	<i>sắc</i>	<i>nặng</i>	

On voit que les tons du sino-annamite répondent avec une exactitude remarquable aux anciens tons chinois (1). Doit-on en conclure que dans son ensemble le système des tons annamites était sensiblement le même au Xe siècle qu'aujourd'hui ?

Pour répondre à cette question il est nécessaire d'abord de comparer entre eux les systèmes toniques des divers dialectes annamites et mường, ensuite de déterminer les correspondances de tons entre les langues thai et l'annamite, et enfin d'étudier l'attribution de tons annamites aux mots d'origine mon-khmer.

La comparaison des systèmes toniques des dialectes mường et annamites est simple : le tableau ci-joint montre clairement qu'ils présentent une correspondance régulière ton pour ton, quelle que soit l'initiale. Les irrégularités apparentes du ton *ngã* n'y contredisent pas. En effet, les différentes confusions que subit ce ton sont communes aux dialectes annamites et mường, et permettent de les répartir en trois groupes :

	ANNAMITE	MƯỜNG
I. — Ton <i>ngã</i> indépendant	Tonkin	Uý-lò
II. — Ton <i>ngã</i> confondu avec <i>nặng</i>	{ Nghệ-an	{ Thạch-bi
	{ Hà-tĩnh	{ Văn-mông
	{ Quảng-binh	{ Mĩ-sơn
	{ Huê	{ Thái-thịnh
III. — Ton <i>ngã</i> confondu avec <i>hỏi</i>	{ Thanh-hoá	{ Lâm-la
	{ Quảng-trị	{ Làng-lờ
	{ Cochinchine	{ Hạ-sứ

(1) Je ne connais à proprement parler qu'une seule exception : le mot 理 *lǐ* et trois ou quatre mots similaires sont prononcés au ton *sắc*, et non, comme ils devraient l'être, au ton *nặng*. Je ne puis expliquer ce fait, que rien en chinois ne me paraît justifier. Mais en outre, il faut tenir compte du fait que les caractères chinois présentent fréquemment plusieurs prononciations avec tons différents, et que très souvent les Annamites n'en ont conservé qu'une seule. D'autre part, et c'est là le cas le plus fréquent, le manque de dictionnaire a amené fréquemment à lire certains caractères rares dont la tradition n'avait pas conservé la prononciation, soit d'après la phonétique, soit d'après la prononciation du caractère d'usage courant le plus ressemblant. De là d'assez nombreuses

Ainsi les systèmes toniques des dialectes mường suivent jusque dans les moindres détails ceux des dialectes annamites, et les seules différences sont celles que présente la prononciation des tons, fait d'importance secondaire⁽¹⁾. En fait, il n'existe qu'un seul système tonique qui régit à la fois annamite et mường.

L'étude des correspondances de tons entre les langues thai et l'annamite, et celle de l'application des tons annamites aux mots d'origine mon-khmer, nous reportent à une époque sensiblement antérieure à celle du sino-annamite, et même à celle du système annamite-mường. Les influences thai et mon-khmer en annamite paraissent être contemporaines, car les mots des deux familles ont subi exactement les mêmes transformations, ainsi qu'on a pu le constater; elles sont extrêmement anciennes, puisqu'elles remontent à une époque antérieure à la formation des occlusives aspirées en annamite et en mường; elles appartiennent (d'après la définition même que j'ai donnée de cette période) au préannamite. C'est donc le système de tons préannamite, notablement antérieur à la séparation de l'annamite et du mường, que cette double recherche permettra de déterminer.

Le tableau ci-contre montre la correspondance des tons entre l'annamite et les langues thai; il est rapporté au siamois, ainsi que je l'ai fait dans un travail précédent⁽²⁾.

Dans les exemples suivants, le mot siamois correspondant est seul donné, les mots cités étant tous tirés des tableaux des deux chapitres précédents, et les mots correspondants des autres langues thai étant par suite aisés à retrouver.

erreurs, qui portent non seulement sur le ton, mais encore sur la prononciation même du mot. En général, on peut dire que pour tout caractère chinois qui ne se rencontre pas dans les Classiques, la prononciation sino-annamite est douteuse.

(1) On a pu voir dans les tableaux des chapitres précédents que pour certains mots, il y a discordance de ton entre l'annamite et le mường: ainsi ann. *đi* (*đi*), *Uý-lò* *ti*₃, aller; ann. *zə*² (*gió*), *Thạch-bi* *so*₁, *Mĩ-sơn* *ch*²₀₁, (le *hung* *yo*₂ est peut-être un emprunt annamite), vent, etc. Quelquefois l'un des dialectes annamites présente une inversion de ton, et dans ce cas, le ton mường concorde avec le ton conservé par l'autre dialecte annamite: ainsi les tons mường sont en discordance avec celui du mot tonkinois *gaw*₄ (*gao*) riz, (voir ci-dessus p. 22), mais ils concordent avec celui du mot du Haut-Annam *k'u*₂ (*câu*).

(2) Cf. *Contribution à l'étude phonétique des langues thai*, BEFEO, X (1910). — Le tableau suivant dans son ensemble suit celui que j'y ai donné; toutefois quelques corrections de détail ont été apportées à la classification des tons, et ce qui est plus important, l'excellent *Dictionnaire laotien-français* du P. GUIGNARD m'a permis d'ajouter la concordance des tons laotiens; j'ai ajouté également celle du dialecte tai du Nghê-an, d'après les notes recueillies par moi à Phu-qui. Pour l'annamite, le dialecte choisi est le tonkinois, le seul qui ait conservé les six tons. — La raison pour laquelle le tableau est rapporté au siamois n'est pas seulement, comme dans l'article précédemment cité, une raison pratique. C'est surtout parce que le siamois est le seul dialecte qui ait conservé la distinction de la série haute et de la série moyenne, que tous les autres dialectes ont perdue, mais qu'on retrouve en annamite, et qui est, malgré sa rareté actuelle, un des traits spécifiques du système de tons thai.

1^o Mots ayant pour finale une voyelle ou une nasale.

Initiales hautes et moyennes.

Source	<i>mo</i> ₂ (mò)	<i>bo</i> ₁
Etre dans	<i>σ</i> ₂ (ớ)	<i>h-yu</i> ₁
Semer	<i>vay</i> ₂ (vái)	<i>hwan</i> ₁
S'épanouir	<i>noσ</i> ₂ (nớ)	<i>h-no</i> ₁
Enfler	<i>fôn</i> ₂ (phông)	<i>pôn</i> ₁
Broyer	<i>dǎm</i> (dám)	<i>tăm</i>
Diviser	<i>băn</i> (băn)	<i>păn</i>
Suivre	<i>noy</i> (noi)	<i>đòy</i>
Caresser	<i>mo</i> (mo)	<i>bo</i>
Incliné	<i>niên</i> (nghiêng)	<i>'iên</i>
Bruit	<i>tiên</i> ² (tiêng)	<i>siên</i> ₂
Fort	<i>kǎn</i> ² (cúng)	<i>k'ên</i> ₂
Arriver	<i>dên</i> ² (đên)	<i>t'ǎn</i> ₂
Fuir	<i>lôn</i> ² (tròn)	<i>p'-lún</i> ₂
Oser	<i>zam</i> ² (dám)	<i>h-yam</i> ₂
Tremper	<i>č'óm</i> ² (châm)	<i>čim</i> ₃
Banane	<i>č'uòy</i> ² (chuòì)	<i>k-luey</i> ₃
Pain	<i>băn</i> ² (bánh)	<i>peň</i> ₃
Difforme	<i>mew</i> ² (méo)	<i>điaw</i> ₃

Initiales basses.

Ventre	<i>băn</i> ₄ (bụng)	<i>băn</i> ⁵
Tortueux	<i>kwew</i> ₄ (queo)	<i>giaw</i> ⁵
Ce	<i>no</i> ₄ (nọ)	<i>ni</i> ⁵
Plomb	<i>č'i</i> ₄ (chi)	<i>lɛn</i>
Filet	<i>ɔ</i> ₄ (dò)	<i>yo</i>
Radeau	<i>be</i> ₄ (bè)	<i>be</i>
Explorer	<i>moň</i> ₄ (mông)	<i>moň</i>
Fustiger	<i>doň</i> ₄ (đòn)	<i>duen</i>
Dette	<i>noσ</i> ₄ (nợ)	<i>ni</i> ₃
Alcool	<i>ziêu</i> ₄ (riêu)	<i>laò</i> ₃
Crochet	<i>năn</i> ₄ (ngạnh)	<i>niên</i> ₃
Rivière	<i>ɔ^ai</i> ⁴ (rây)	<i>r^ai</i> ₃
Trou	<i>lô</i> ⁴ (lỗ)	<i>ru</i> ₃

2^o Mots ayant pour finale une occlusive.

Initiales hautes et moyennes.

Désirer	<i>wok</i> ² (<i>wōc</i>)	<i>h-yak</i> ₁
Extrême	<i>tôt</i> ² (<i>tôt</i>)	<i>sūt</i> ₁
Balayer	<i>kwet</i> ² (<i>quét</i>)	<i>kwad</i> ₁
Tranché	<i>dūt</i> ² (<i>dūt</i>)	<i>tād</i> ₁
Fermer (1)	<i>bīt</i> ² (<i>bit</i>)	<i>pīt</i> ₁

Initiales basses.

Corde	<i>č^yak</i> ₁ (<i>chac</i>)	<i>jwek</i> ₃
Rat	<i>č^yuôt</i> ₁ (<i>chuôt</i>)	<i>jwed</i> ₃
Court	<i>kūt</i> ₁ (<i>cūt</i>)	<i>gād</i> ₃
Tortueux	<i>kwǎt</i> ₁ (<i>quǎt</i>)	<i>gōd</i>
Frapper (2)	<i>dǒp</i> ₁ (<i>dǎp</i>)	<i>kǎ-dwǒb</i> ₃

En résumé, chacun des tons annamites répond aux tons siamois suivants (2) :

1^o Mots ayant pour finale une voyelle ou une nasale.

Initiales hautes.		Initiales moyennes.		Initiales basses.	
ANNAMITE	SIAMOIS	ANNAMITE	SIAMOIS	ANNAMITE	SIAMOIS
Sác	Montant supérieur	Băng	Egal moyen	Huyền	Egal moyen
	Descendant inférieur	Sác	Descendant inférieur	Nặng	Retombant supérieur
Hôi	Egal inférieur	Hôi	Egal inférieur	Ngã	Descendant inférieur

(1) Dans le tableau de la page 36 où ce mot est donné, le mot siamois est écrit incorrectement *pīt* (ton égal moyen), forme impossible, puisque l'initiale est moyenne.

(2) Le mot existe dans les langues thai sous deux formes, l'une à initiale sonore (siam. *kǎ-dwǒb*), l'autre à initiale sourde aspirée (siam. *l'ib*₁); c'est par erreur que l'annamite, dont le ton indique une initiale basse, a été rapproché de ce dernier, p. 64.

(3) On a pu voir dans les tableaux des chapitres précédents que ces règles présentaient parfois des exceptions. Mais elles sont moins nombreuses qu'il ne semble d'abord. On sait qu'entre les langues thai, il se rencontre quelquefois des discordances; il faut alors chercher (je l'ai indiqué dans quelques cas) à quel dialecte thai le ton annamite correspond. Par exemple, le mot annamite *č^yai*² (*chây*), rôtir, ne répond pas au siamois-laotien *čⁱ*₁, shan *si*₁, mais au thò *č^yi*₂; — ann. *nē* (*nghe*), entendre, ne concorde pas avec siam. *nī*²₃, shan *nīn*, tai-noir *nīn*²₃, mais avec thò *nīn*₁, tandis que le dioi *nīē*² suppose un préfixe aspiré (**h-nīē*²); — ann. *nīēn* (*nghiēng*), se pencher, en concorde avec siamois *īēn*, ne répond pas à laot. *niēn*₂, et de son côté le shan *nīn*¹ est en discordance avec tous les autres dialectes, etc. D'autres exceptions apparentes sont dues au passage de la série haute à la série moyenne ou à la série basse, ou réciproquement. Ce cas se produit fréquemment avec les sonantes initiales, par la chute

2^o Mots ayant pour finale une occlusive.

Initiales hautes et moyennes.		Initiales basses.				
ANNAMITE	SIAMOIS	ANNAMITE	SIAMOIS			
Sắc	Egal inférieur	Nặng	<table border="0"> <tr> <td rowspan="2">}</td> <td>Egal moyen</td> </tr> <tr> <td>Descendant inférieur</td> </tr> </table>	}	Egal moyen	Descendant inférieur
}	Egal moyen					
	Descendant inférieur					

En résumé, le système de correspondance des tons thai et annamites présente une triple série, suivant que l'initiale des mots thai était sourde aspirée, sourde non aspirée ou sonore. les deux premières ne différant que pour un seul ton, et étant parfaitement semblables pour les deux autres. On reconnaît exactement le système de tons thai. Toutefois il faut remarquer que ce système avec sa division tripartite ne s'est conservé qu'en siamois, et que tous les autres dialectes thai (laotien, shan, tai-noir, tai-blanc, thò, dioi, tai-nhai du Thanh-hóa, tai du Nghê-an) ont entièrement confondu la série haute et la série moyenne. Ce n'est donc pas aux dialectes de l'Annam ou du Sud de la Chine que les mots annamites d'origine thai ont été empruntés. D'autre part la distinction en deux tons du ton égal moyen du siamois prouve que ces mots ne viennent pas du siamois. En fait le système préannamite ne reproduit exactement le système de tons d'aucun dialecte thai actuel, et pourtant son système dépend étroitement du système de tons du thai commun.

L'examen de l'affectation des tons annamites aux mots mon-khmer montre clairement la dépendance du ton par rapport à l'initiale en préannamite. Les tons n'existent pas dans cette famille ; mais ces mots en entrant en annamite, ont tous reçu un ton. Or le ton diffère toujours suivant que l'initiale mon-khmer était sourde, sourde aspirée ou sonore. En général les mots à initiale sourde ou mi-sourde ou pourvus d'un préfixe asyllabique sourd ont pris en annamite le ton nặng ou le ton sắc, et les mots à initiale sonore, nasale ou liquide, le

ou l'adjonction du préfixe *h*. Ainsi ann. $\text{z}u\eta_1$ (*dùn*), détendu, ne répond pas à siam. *h-yan*₁ qui est à la série haute, mais à shan *yǎn*¹, tai-blanc *yan*₁, qui sont à la série basse, le préfixe étant tombé ; il faut expliquer de même l'irrégularité de l'ann. $\text{z}ay_1$ (*dài*), long, en face du siamois *h-yay*₁, bien qu'aucun dialecte ne vienne confirmer la chute du préfixe en annamite. Un changement analogue a lieu lorsque l'initiale sourde se change en sonore, ou réciproquement : c'est sans doute à ce fait qu'est due la correspondance irrégulière de l'ann. $b\delta^3$ (*bð*), père, $f\ddot{r}\ddot{n}^3$ (*phừng*), jaillir, en face de siamois $b\delta_3$, $b\ddot{u}\ddot{n}_3$. On remarquera que dans ces cas, les changements de tons paraissent obéir à une règle déterminant, en quelque sorte, l'équivalence des tons d'une série à l'autre, en sorte que l'on ne peut guère les traiter d'exceptions et parler d'irrégularités à leur sujet.

D'autre part on vient de voir que même entre les dialectes annamites et les dialectes mường, il se rencontre parfois des changements de tons encore inexplicés : beaucoup d'exceptions apparentes d'un dialecte disparaissent dans le dialecte voisin. Ainsi le tonkinois gaw_1 (*gào*), riz, ne répond pas au siamois $k'a\delta_3$, mais celui-ci est en correspondance régulière avec le mot du Haut-Annam $k^d u$ (*câu*). Une connaissance plus approfondie des dialectes annamites et mường permettrait, je pense, de réduire considérablement le nombre de ces exceptions.

ton huyền ; les mots à initiales *s* ou *h*, ou à initiale liquide ou nasale précédée d'un préfixe *h* ou *s* ⁽¹⁾, classés comme aspirés, prennent le ton sắc ; devant toute autre initiale, les préfixes tombent sans influer sur le ton ⁽²⁾. Les mots à occlusive finale prennent respectivement les tons sắc et nặng. De plus *l* (et peut-être *r*) final paraît avoir produit assez souvent les tons hói ou nặng suivant l'initiale (en annamite, et leurs correspondants en mường), avant de tomber ou de se changer en *i* en annamite, et de se transformer en *u* dans ceux des dialectes mường où il ne s'est pas conservé. Enfin *h* (ou peut-être *s*) final a donné fréquemment en annamite tantôt les tons nặng et ngã, tantôt le ton hói, suivant que l'initiale mon-khmer était sourde ou sonore ⁽³⁾.

ANNAMITE MON KHMER STIENG BAHNAR RONGAO KHA CHAM

1^o Mots ayant pour finale une voyelle ou une sonante.

Initiales hautes.

Ruisseau	<i>hoy</i> ² (hói)	...	<i>hür</i>	<i>hor</i>
Huit	<i>tãm</i> ² (tãm)	<i>d-čam</i>	<i>ł-h-ñ-am</i>	<i>tã-ham</i>
Feuille	<i>la</i> ² (lã)	<i>s-la</i>	(<i>s-lłk</i>)	<i>la</i>	<i>h-la</i>	<i>h-la</i>	<i>s-la</i>	...
Riz	<i>lua</i> ² (lũa)	<i>s-ro</i>	<i>s-ruw</i>	...	<i>s-σd-rõ</i>	<i>h-ad-ru</i>
Loin	<i>ñay</i> ² (ngái)	<i>s-ñay</i>	<i>h-ñay</i>
Nouveau	<i>moy</i> ² (mới)	<i>tõ-mi</i>	<i>ł-mıy</i>	<i>mèi</i>	<i>h-mè</i>	...

(1) Parfois représentée par un préfixe palatal, sourd ou sonore, dans les autres langues mon-khmer, par suite de la parenté des palatales et des sifflantes : sur laquelle, cf. SCHMIDT, *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer Sprachen*, p. 124-137, § 117-120.

(2) Comparer par exemple ann. *ñay*₁ (ngây) jour = mon *ł-ñai*, khm. *t-ñai*, avec ann. *ñay*² (ngái), proche = mon *s-ñoy*, khm. *č-ñay*.

(3) Les faits sont en réalité moins simples que cette vue générale ne pourrait le faire supposer. Je viens d'indiquer, pour les mots d'origine thai, certaines irrégularités : il en existe également dans les mots d'origine mon-khmer ; mais là aussi, elles sont souvent explicables par des différences dialectales mon-khmer : ainsi ann. *kãp*₁ (cãp), pince, répond à stieng *gièp*, cham *gyap*, mais non à mon (*dã-*)*kep*, khm. (*lãn-*)*kiep* ; — ann. *nrok*² (*nưóc*), eau, répond à mon *đak*, mais non à khm. *dłk* ; — ann. *moy*² (*mới*), nouveau, répond à kha *h-mè*, mais non à mon *tã-mi*, khm. *ł-mıy*, etc. Souvent encore elles sont dues à des altérations locales, annamites ou mường, que certains dialectes n'ont pas subies, et qu'on peut déterminer par comparaison : si le mot annamite *k^ai* (*cáy*), arbre, n'est pas, au point de vue du ton, en correspondance avec le khmer *gãl*, deux dialectes mường, ceux de Uý-lò et de Lang-lõ, fournissent des formes *kor*₃ et *gøn* avec le ton régulier ; de même en face du mot annamite *mu^a* (*mưa*), pluie, dont le ton n'est pas en accord avec l'initiale (bahnar *mi*, rongao *mè*, kha *kor-ma*), le dialecte de Uý-lò présente le ton correct *mã*₂, et le hung attribue aussi au mot un ton qui appartient à la série basse.

La difficulté est augmentée par le fait que les différents dialectes mon-khmer sont assez distants les uns des autres, et que l'on ignore duquel se rapprochait celui qui a fourni tant de mots à l'annamite. Or les changements de sourde en sonore (auxquels le P. Schmidt, faute de documents suffisants, n'attribue pas leur importance réelle) ne sont pas rares d'une langue à l'autre, et plus fréquents encore sont les changements ou même les chutes de préfixes.

ANNAMITE MON KHMER STIENG BAHNAR RONGAO KHA CHAM

Initiales moyennes.

Enfant	<i>koŋ</i> (<i>con</i>)	<i>kon</i>	<i>kǎn</i>	<i>kòn</i>	<i>kon</i>	<i>kon</i>	<i>kon</i>	...
Jeune pousse	<i>mǎn</i> (<i>mǎng</i>)	<i>ḍǎn</i>	<i>lǎm-ḍǎn</i>	<i>bǎn</i>	<i>to-ḍǎn</i>	<i>do-ḍǎn</i>	<i>to-ḍǎn</i>	...
Oiseau	<i>čʸim</i> (<i>chim</i>)	<i>čem</i>	...	<i>čʸim</i>	<i>sem</i>	<i>čʸim</i>	<i>sim</i>	...
Tisser	<i>daŋ</i> (<i>dan</i>)	...	<i>l'-ḍ-ḍn</i>	<i>tañ</i>	<i>tañ</i>	<i>tan</i>	...	<i>l-ǎp-ḍn</i>
Trois	<i>ba</i> (<i>ba</i>)	<i>pi</i>	<i>ḍiy</i>	<i>pèi</i>	<i>pèn</i>	<i>pi</i>
Cinq	<i>ḥǎm</i> (<i>nǎm</i>)	...	<i>p-rǎm</i>	<i>po-ḍǎm</i>	<i>pḥ-ḍǎm</i>	<i>pḥ-ḍǎm</i>
Poisson	<i>ka</i> ² (<i>cá</i>)	<i>ka</i>	...	<i>ku</i>	<i>ka</i>	<i>ka</i>	<i>ka</i>	<i>a-kan</i>
Petit-fils	<i>čʸau</i> ² (<i>cháu</i>)	<i>čaw</i>	<i>čau</i>	<i>s^uu</i>	<i>s^uu</i>	<i>čʸau</i>	...	<i>bǎ-cǎuw</i>
Pou	<i>čʸai</i> ² (<i>chây</i>)	<i>čay</i>	<i>čai</i>	<i>sih</i>	<i>si</i>	<i>čʸi</i>	<i>sé</i>	...
Quatre	<i>bòŋ</i> ² (<i>bòn</i>)	<i>pan</i>	<i>ḍuon</i>	<i>puòn</i>	<i>puon</i>	<i>pun</i>
Tirer de l'arc	<i>bǎŋ</i> ² (<i>bǎn</i>)	<i>pǎn</i>	<i>ḍǎn</i>	<i>pěñ</i>	<i>pǎñ</i>	<i>pǎñ</i>	<i>pĩñ</i>	...

Initiales basses.

Menton	<i>kǎm</i> ₁ (<i>cǎm</i>)	...	<i>d'-gǎm</i>	<i>gǎm</i>	(<i>kañ</i>)	(<i>kañ</i>)	(<i>kap</i>)	(<i>kǎñ</i>)
Lampe	<i>ḍeŋ</i> ₁ (<i>ḍèn</i>)	...	<i>dièn</i>	<i>dièn</i>
Mille	<i>ḥin</i> ₁ (<i>nghin</i>)	<i>l-ḥim</i>	<i>ḥin</i>	...
Jour	<i>ḥay</i> ₁ (<i>ngáy</i>)	<i>l-ḥai</i>	<i>l'-ḥay</i>	<i>sḥ-ḥi</i>	<i>tǎ-ḥai</i>
Mouche	<i>zuòy</i> ₁ (<i>mòì</i>)	<i>ruy</i>	<i>rǎy</i>	<i>ruèy</i>	<i>roy</i>	<i>roy</i>	<i>roy</i>	...
Bétel	<i>z^uu</i> ₁ (<i>giđu</i>)	(<i>ǎ</i>)- <i>b-lu</i>	<i>m-luw</i>	<i>m-lu</i>	<i>bo-l^u</i>	<i>bo-l^u</i>	<i>b-lu</i>	...

2^o Mots ayant pour finale une occlusive.

Initiales hautes ou moyennes.

Eau	<i>nurok</i> ² (<i>nuóc</i>)	<i>ḍak</i>	(<i>dǎk</i>)	(<i>dak</i>)	<i>ḍak</i>	<i>ḍak</i>
Terre	<i>dḍt</i> ² (<i>ḍát</i>)	<i>tl</i>	<i>ḍty</i>	<i>těh</i>	<i>teh</i>	<i>l-ḍn-ih</i>	<i>p-těh</i>	<i>l-ḍn-oh</i>
Bâiller	<i>ḥap</i> ² (<i>ngáp</i>)	...	<i>s-ḥap</i>	<i>h-ḥap</i>	<i>sǎ-ḥap</i>
Cheveu	<i>l^aòk</i> ² (<i>tóc</i>)	<i>sòk</i>	<i>sǎk</i>	<i>sòk</i>	<i>sòk</i>	<i>sǎk</i>
Mourir	<i>čʸḥt</i> ² (<i>chêt</i>)	<i>k'yoŋt</i>	...	<i>čʸoŋt</i>
Acide	<i>čʸat</i> ² (<i>chát</i>)	<i>p'yoŋt</i>	<i>čat</i>	<i>čʸoŋt</i>	<i>čʸăt</i>	...

Initiales basses.

Pince	<i>kǎp</i> ₁ (<i>cǎp</i>)	(<i>dǎ-kep</i>)	(<i>tǎñ-kiép</i>)	<i>gièp</i>	(<i>so-kep</i>)	...	(<i>k-ḍn-ap</i>)	<i>gyap</i>
Se baisser	<i>ḥep</i> ₁ (<i>ḥép</i>)	<i>nap</i>	<i>nap</i>
Agréable au goût	<i>ḥoŋ</i> ₁ (<i>ngot</i>)	<i>ḥul</i>	<i>ḥul</i>
Visage	<i>mǎt</i> ₁ (<i>mǎt</i>)	<i>mǎt</i>	<i>prǎ-mat</i>	<i>mǎt</i>	<i>mǎt</i>	<i>mǎt</i>	<i>mǎt</i>	...
Un	<i>mòt</i> ₁ (<i>mòt</i>)	<i>mòy</i>	<i>muŋ</i>	<i>moy</i>	<i>moy</i>	<i>moy</i>	<i>mòy</i>	...

3° Mots ayant pour finale l ou h (1).

Initiales hautes ou moyennes.

Sept	<i>bai</i> ₂	(<i>báy</i>)	<i>t'ă-păh</i> ...	<i>pōh</i>	<i>to-porh</i>	<i>to-păč^y</i>
Cueillir	<i>be</i> ₂	(<i>bé</i>)	<i>lă-păh</i> <i>ḅèh</i>	<i>pōk</i>	<i>pěk</i>	<i>pī</i>	...	<i>paik</i>
Courge	<i>buòy</i> ₂	(<i>buôi</i>)	<i>g-pi</i> <i>l-bòw</i>	...	<i>puol</i>	<i>puol</i>	<i>pīr</i>	...
Placer	<i>dè</i> ₂	(<i>dé</i>)	...	<i>tūk</i>	<i>teh</i>	<i>tah</i>	...	<i>tauk</i>
Changer	<i>dòy</i> ₂	(<i>đôi</i>)	...	<i>đūr</i>	<i>tūr</i>

Initiales basses.

Nez	<i>muy</i> ⁴	(<i>mūi</i>)	<i>mūh</i>	<i>čre-mūh</i>	<i>tre-mūh</i>	<i>mūh</i>	<i>muh</i>	(<i>nuh</i>)
Racine	<i>zè</i> ¹	(<i>rě</i>)	<i>rōh</i>	<i>ris</i>	<i>ri¹h</i>	<i>riōh, rōh</i>	<i>e-rih</i>	<i>ruh</i>
Moustique (2)	<i>muòy</i> ⁴	(<i>muôi</i>)	(<i>ga-mīl</i>) <i>mūs</i>	<i>mwè</i>	(<i>sō-meč^y</i>)

Tous ces faits fournissent la preuve directe de l'influence de l'initiale sur le ton (en même temps que de l'existence de sourdes et de sonores distinctes) en préannamite.

Ainsi le système de tons préannamite était très différent du système annamite actuel. Auquel des deux se rattachent les systèmes protoannamite et annamite archaïque? Pour ce dernier la question n'est pas douteuse: le seul fait que l'imitation du chinois a fait classer au ton égal moyen des mots à initiale basse, alors que ce ton appartient à la série moyenne, prouve qu'à cette époque l'influence de l'initiale sur le ton ne se faisait déjà plus sentir. Pour le protoannamite, il est plus difficile de décider; au fond la question est liée à la confusion des sonores et des sourdes. Mais il n'est guère possible de déterminer si ce phénomène qui a ruiné l'ancien système, remonte à la fin du préannamite ou au protoannamite.

Quoi qu'il en soit, un fait très important me paraît établi: le système de tons de l'annamite est essentiellement le même que celui des langues thai, du chinois et des langues tibéto-birmanes: il repose sur la distinction de la hauteur, due à l'initiale, et de l'inflexion, due à la finale. Mais l'évolution historique a amené la dissolution du système ancien; les six tons ont subsisté encore individuellement.

(1) Dans beaucoup de cas, ces finales paraissent tomber sans influencer sur le ton: voler, *bai* (*bay*), mon *paw*, bahn. *rōng. pār*, cham *pōr*; chaux *vòy*, mon *k'ă-pōw*, khm. *kămpor*, st. *kōmwor*; vent, mon *kya*, khm. *k'yäl*, bahn. *k'yal*, etc.

(2) Le mot existe dans les langues mon-khmer sous deux formes, l'une à *l* final, l'autre à *h* ou *s* final, qui paraissent toutes deux dérivées d'une plus ancienne forme à *k* final, représentée seulement par le *č^y* du rōngao. J'ai donné ci-dessus (p. 64) par erreur la série à *l* final: le ton du mot prouve que l'annamite dérive de la série à *h* final.

mais ils ne sont plus que des survivances ⁽¹⁾: depuis plus de dix siècles, s'il existe encore des tons en annamite, il n'y existe plus à proprement parler de système de tons.

IV.

LES COMPOSÉS PAR REDOUBLEMENT.

Il existe en annamite un grand nombre d'expressions formées par la réduplication plus ou moins exacte du même mot. On distingue généralement deux cas: ou bien les deux mots (ou un seul des deux) peuvent s'employer séparément; ou bien ils n'existent qu'en composition; dans ce dernier cas, chacun d'eux peut généralement entrer dans plusieurs expressions de même sorte. Cette distinction n'a aucune importance. En se redoublant le mot peut subir des modifications plus ou moins graves, préfixation de l'initiale, changement de voyelle, transformation des nasales finales en occlusives ou réciproquement, permutation des sonantes ou des occlusives finales, etc. Avant d'étudier ces phénomènes, il est bon de les résumer en un tableau, qui, s'il n'est pas absolument complet, suffira du moins à en montrer la complexité extrême.

I. — RÉDUPLICATION PURE ET SIMPLE SANS CHANGEMENT.

Bavard	<i>leo-lèo</i>	Légerement noir	<i>ngãm-ngãm</i>
Furtivement	<i>len-lén</i>	Lentement	<i>rì-rì</i>
Bruyant	<i>rãm-rãm</i>	Lourd	<i>bì-bì</i>

II. — CHANGEMENT DE LA VOYELLE.

Chuchoter	<i>rù-rì</i>	Manquer	<i>hụt-hạt</i>
Peu intelligent	<i>ngù-ngò</i>	Humer	<i>húp-háp</i>
Sourire	<i>tùm-tim</i>	Feindre	<i>trăn-trộn</i>

III. — CHANGEMENT DE L'INITIALE.

1^o *Modification de l'initiale par préfixation (exclusivement pour les mots à initiale l ou r).*

Lambin	<i>lôi-thôi</i>	Court	<i>thun-lùn</i>
Dangereux	<i>lênh-chênh</i>	Mouillé	<i>lướt-thướt</i>
Glissant	<i>trót-lót</i>	Paresseux	<i>lời-nhời</i>

(1) Les confusions de tons que présentent, en chinois, le kouan-houa, et en particulier le parler de Pékin, qui, de huit (ou plus probablement six) tons, n'en a conservé que quatre, et plus encore, dans les langues tibéto-birmanes, l'état du birman qui, en regard des cinq tons tibétains et des quatre tons lolos, n'a que trois tons, et où les mots à occlusives finales sont tous au même ton, quelle que soit l'initiale, montrent de quelle façon les systèmes de tons, actuellement en pleine décadence, sont destinés à disparaître peu à peu.

2° Remplacement de la consonne initiale par une autre.

Etourdi	<i>lâc-câc</i>	Abandonné	<i>bơ-vơ</i>
Débile	<i>lệt-bệt</i>	Nain	<i>lùn-cùn</i>
Se rappeler sans cesse	<i>bàng-khuàng</i>	En miettes	<i>lùn-mùn</i>

IV. — CHANGEMENT DE LA FINALE.

1° Occlusive à nasale correspondante.

$$\dot{n} = k (\dot{c}^y)$$

Débauché	<i>lương-lưỡc</i>	Briller	<i>vãng-vặc</i>
Haleter	<i>hông-hộc</i>	Flamber	<i>rừng-rực</i>

$$\dot{n} = t$$

Diminuer peu à peu	<i>bờn-bớt</i>	Ecrire avec application	<i>ndần-nốt</i>
Caille	<i>cùn-cút</i>	Enlacer	<i>vằn-vít</i>
Lestement	<i>thoãn-thoát</i>	Fumée	<i>ngùn-ngụt</i>

$$m = p$$

Rester longtemps sans donner de ses nouvelles	<i>ngâm-ngập</i>	Couvert	<i>sùm-sụp</i>
Trembler de froid	<i>cấm-cập</i>	Gonflé	<i>hum-húp</i>
Mouvements répétés	<i>sâm-sập</i>	Savoureux	<i>đạm-đạp</i>

2° Permutations des nasales et semi-voyelles.

$$\dot{n} (\ddot{n}) = \eta$$

Sérieux	<i>đítng-đấn</i>	Nu	<i>chần-chuồng</i>
Demander avec insistance	<i>gần-gùng</i>	Carré	<i>chuồng-chần</i>
Elégamment	<i>gòn-gàng</i>	Carré	<i>vuồng-vần</i>

$$\dot{n} (\ddot{n}) = m$$

Terrible	<i>góm-ghình</i>	Rusé	<i>bợm-bĩnh</i>
----------	------------------	------	-----------------

$$y = \dot{n}$$

Elever	<i>nuôi-nâng</i>	Se vanter	<i>khỏi-khoảnh</i>
Pressé	<i>vội-vàng</i>	Faute	<i>lội-lỉnh</i>
Envier	<i>mong-mỏi</i>	Mal défendu	<i>chông-chải</i>

$$y = \eta$$

Stimuler	<i>giun-giúi</i>	Bonne chance	<i>may-mần</i>
Disparaître peu à peu	<i>mòn-môi</i>	Plier	<i>quản-quại</i>
Nager	<i>lặn-lội</i>	Dispos	<i>khoan-khoái</i>

y = m

Inégal	<i>lôi-lem</i>	Envelopper	<i>gỏi-ghêm</i>
Peiner	<i>cám-cúi</i>	Insuffisant	<i>kém-cỏi</i>
Attentif	<i>chăm-chúi</i>	Débile	<i>còm-cỏi</i>

w = y

Abondant	<i>rỏi-rào</i>
----------	----------------

w = ñ

Nonchalant	<i>thông-thèo</i>
------------	-------------------

w = ñ

Retors	<i>quăn-queo</i>	Tumulte	<i>rộn-rạo</i>
Bavard	<i>liền-lâu</i>	Menaçant	<i>tợn-tạo</i>
Exigeante	<i>uòn-éo</i>	Audacieux	<i>táo-tợn</i>

w = m

Dangereux	<i>hiêm-ngheò</i>	Se mettre à l'abri	<i>núm-náu</i>
-----------	-------------------	--------------------	----------------

3^o Nasale ou semi-voyelle à occlusive non correspondante.

ñ (ñ̃) = t

Grincheux	<i>gắt-gông</i>	Peut-être	<i>phông-phắt</i>
Tromper	<i>lật-lọng</i>	Élevé	<i>ngắt-ngường</i>
Semblable	<i>phắt-phởng</i>	Enlacer	<i>vường-vít</i>

ñ (ñ̃) = p

Indécis	<i>phập-phông</i>	Empiler	<i>chông-chập</i>
Instable, flottant	<i>gập-ghênh</i>	Tanguer	<i>giập-giênh</i>
Dangereux	<i>khập-khênh</i>	Gonfler (une vessie)	<i>phập-phông</i>

ñ = k

Fatigué	<i>nhọc-nhẩn</i>	Taciturne	<i>gan-góc</i>
Agiter	<i>răn-rọc</i>	Bruit	<i>rộn-rực</i>
S'occuper de	<i>săn-sóc</i>	Difficile	<i>hìn-hóc</i>

m = k

Hacher	<i>băm-biêc</i>	Paille	<i>ròm-rác</i>
Hideux	<i>gờm-ghiêc</i>	Majestueux	<i>ròm-rực</i>
Attendre	<i>chực-chôm</i>	Suffoqué	<i>hạm-hực</i>

m = t

Douloureux	<i>thảm-thiết</i>	Ajouter	<i>thêm-thất</i>
------------	-------------------	---------	------------------

y = k

Dépouillé	<i>trọc-trọi</i>	Se dissoudre	<i>ròi-rạc</i>
Se glisser dans	<i>chui-giúc</i>	Tomber	<i>ròi-rác</i>

y = t

Périlleux	<i>ngặt-ngỏi</i>	Cher	<i>đắt-dỏi</i>
Polir	<i>chải-chuột</i>	Troublé	<i>ròi-rít</i>
Tomber à terre	<i>ròi-rột</i>		

y = p

Agonie	<i>hấp-hòi</i>	Haleter	<i>thoi-thop</i>
Dangereux	<i>khấp-khởi</i>	Etroit	<i>hẹp-hòi</i>

w = k

Vomir	<i>ưc-ạo</i>	Souhaiter	<i>ước-ao</i>
Tumulte	<i>rưc-rao</i>		

w = t

Se nourrir insuffisamment	<i>thật-thếu</i>	Dangereux	<i>lắt-léo</i>
Fade	<i>nhạt-nhẽo</i>	Mélodieux	<i>réo-rắt</i>
Ambitionner	<i>khao-khát</i>	Démarche orgueilleuse	<i>chao-chát</i>

4^o Chute de la consonne finale.

Boiteux	<i>què-quặt</i>	Maigre	<i>gầy-guộc</i>
Sot	<i>chữ-chữn</i>	Etourdi	<i>lắc-lơ</i>
Merle	<i>chấp-choè</i>	Calme	<i>lặng-lẽ</i>
Affable	<i>ngoan-ngũy</i>	Ramasser à tort et à travers	<i>quơ-quáo</i>
Désuet	<i>quanh-quẽ</i>	Tâtonner	<i>quờ-quoạc</i>

Toutes ces formes peuvent être assumées par un seul mot, mais le cas est rare, bien que pour certains mots la variété soit extrême. Un des cas les plus curieux est le mot chinois 亂 *louan*, s.-a. *loạn*, qui peut prendre, dans les nombreuses expressions redoublées où il entre, une quarantaine de formes différentes, pour la plupart inusitées isolément.

INITIALE l.

INITIALE r.

Sans préfixe. Préfixes b, t. Préfixe m.

Sans préfixe. s = t' (th) s = s (x).

1^o Finale cacuminale (n).

<i>lòn</i>					
<i>lòn</i>	<i>tròn</i>	<i>nhòn</i>	<i>xòn</i>
<i>lòn</i>	<i>chòn</i>	<i>nhòn</i>	<i>ròn</i>	...	<i>xòn</i>

2^o Finales gutturales et palatales (*ñ* ; *k* > *ç*^h).

<i>lăng</i>	...	<i>nhăng</i>	...	<i>thăng</i>	<i>xang</i>
...	<i>xương</i>
<i>lêch</i>	<i>thêch</i>	...

3^o Finales labiales (*m*, *w*, *p*).

<i>lăm</i>	<i>thăm</i>	...
<i>láo</i>	...	<i>nháo</i>	...	<i>tháo</i>	<i>xao</i>
<i>lạo</i>	{ <i>trạo</i> }	<i>nhạo</i>	<i>rạo</i>
	{ <i>chạo</i> }				
...	...	<i>nhầu</i>
<i>leo</i>	...	<i>nheo</i>
<i>lèo</i>	...	<i>nhào</i>
<i>lẻo</i>	...	<i>nhẻo</i>	...	<i>thẻo</i>	...
<i>lẻo</i>
...	...	<i>nhệu</i>	<i>rệu</i>	...	<i>xệu</i>
...	<i>triu</i>	<i>nhịu</i>	<i>xịu</i>
<i>láp</i>	<i>tháp</i>	...

Cette formation n'est pas particulière à l'annamite : elle se présente dans presque toutes les langues monosyllabiques d'Extrême-Orient ; en laissant de côté celles d'un intérêt moins direct, on la rencontre parfois dans les langues mon-khmer et dans les langues thai. Les exemples suivants montrent que les modifications subies par les éléments composants ne sont pas moins variés dans ces langues qu'en annamite (1) :

KHMER

SIAMOIS

I. — Réduplication pure et simple sans changement.

<i>krây-krây</i>	lentement	<i>văb-văb₃</i>	étinceler
<i>prây-prây</i>	goutte à goutte	<i>ño-ño</i>	tordu
<i>třč-třč</i>	un peu	<i>hnoy⁵-hnoy⁵</i>	un peu

II. — Changement de la voyelle.

<i>ñm-ñiem</i>	sourire	<i>glen₃-glon</i>	être dépecé
<i>k'wík-k'wăk</i>	respirer à l'air	<i>glon-glên</i>	remuer
<i>włl-wăl</i>	indécis	<i>vam-vêm</i>	il fait des éclairs

(1) Je ne cite ici que des mots cambodgiens et siamois, mais il va sans dire que toutes les langues mon-khmer et thai présentent des formules de cette sorte. Cf. mon *č'ao-č'ao*, étincelle ; *b'řb-b'ăb*, effrayé ; *lăk-kłok*, poussière ; *jrăm-glăm*, espèce de tabac ; *krøk-l'łok*, convenable ; *čê-rê*, qui n'est ni beau ni laid, etc.

III. — Changement de l'initiale.

1° *Préfixation.*

<i>trăn-răn</i>	écouter	<i>gluēn₃-luēn</i>	rouler
<i>rien-prien</i>	apprendre	<i>tre₁-re₃</i>	errer
<i>riep-triep</i>	ranger	<i>pròy-ròy</i>	sale

2° *Changement d'initiale.*

<i>men-ten</i>	sincère	<i>glèn-nèn</i>	souçonner
<i>raḅ-daḅ</i>	paisible	<i>ră-vèn-gtèn</i>	douter, hésiter
<i>sor-wor</i>	volage	<i>nom⁵-gom⁵</i>	courbé

CAMBODGIEN

SIAMOIS

IV. — Changement de la finale.

1° *Occlusive à nasale correspondante.*

<i>ḅăt-ḅen</i>	piétiner	<i>glăḅ₃-gluēn₃</i>	partir
<i>'ăt-'ôn</i>	patience	<i>vaḅ₃-vam</i>	éclair
<i>'ek-'cñ</i>	inutile	<i>glueḅ₃-glom⁵</i>	divaguer

2° *Permutations des nasales, liquides, semi-voyelles, sifflantes, etc.*

<i>k'wal-k'way</i>	préoccupé	<i>glum⁵-glañ₃</i>	en délire
<i>pre-pras</i>	séparer	<i>glăn₃-gloy⁵</i>	en délire
<i>črăm-čras</i>	trancher	<i>gluēn₃-gloy⁵</i>	se déplacer
<i>kđi-kđam</i>	procès		

3° *Nasale ou semi-voyelle à occlusive non correspondante.*

<i>srak-sran</i>	calme	<i>glueḅ₃-glèn</i>	dissimuler
<i>ak-ul</i>	chagrin	<i>nök-năn</i>	secouer
<i>srieḅ-srăs</i>	frais	<i>gōḅ-gom⁵</i>	courbé

4° *Chute de la consonne finale.*

<i>b'tt-b'ui</i>	effrayé	<i>glăḅ₃-gla</i>	s'en aller
<i>čămḅ^ai-čămḅük</i>	aliments	<i>nō-nōn</i>	courbé
<i>ñi-ñük</i>	chiffonner	<i>p'lă₁-plăk₁</i>	repousser

Je n'ai cité autant d'exemples d'un phénomène aussi général que pour montrer clairement que le système annamite ne se distingue en rien de celui des langues thai et mon-khmer, et qu'on rencontre partout les mêmes permutations de consonnes, initiales ou finales, et de voyelles. On remarquera que, dans toutes ces langues, les règles phonétiques normales ne permettent nullement de rendre compte des phénomènes observés : jamais par exemple on n'a rencontré de changement de *m* en *t* ou de *k* en *w*, ni à l'initiale ni à la finale, en khmer, en mon, en cham, en siamois, en shan, en dioi, en annamite, etc. Les expressions composées par redoublement semblent constituer un groupement à part, régi par des règles spéciales, à lui propres, différentes des lois phonétiques générales de chaque dialecte et communes à tous les groupes similaires de tous les dialectes : il admet des permutations de consonnes ou de voyelles, et, dans les langues thai, des changements de tons, que la langue normale ne permettrait pas (1).

Ces permutations extraordinaires sont-elles bien d'ordre phonétique ? Pour ma part, je n'en crois rien. De ce que l'on trouve fréquemment des formes du type — *m* — *k* par exemple, je ne pense nullement prouvé que *m* se change en *k* ou réciproquement. A mon avis, bien plutôt que de dérivation phonétique, il s'agit de dérivation analogique. L'existence d'expressions où le second terme avait normalement une finale *k*, a créé un type, d'après lequel on a formé de nouvelles expressions où le *k* était phonétiquement anormal (2). La formation analogique me paraît nettement décelée par certains couples où l'un des mots (ne présentant d'ailleurs aucun sens), ne peut en aucune façon dériver phonétiquement de l'autre, mais forme avec lui une expression modelée sur certaines autres où la dérivation phonétique serait exacte : ainsi l'annamite *thai-lai*, généreux, où, sur le premier mot dont l'initiale est *t'* (chinois 貸 *t'ay*², s.-a. *thài*, faire largesse), on a formé, en dehors de toute loi phonétique annamite, un dérivé à initiale *l*, par imitation des couples où le *t'*, représentant un ancien *s*, provient de la fusion d'une liquide avec un préfixe (3).

Il me paraît impossible d'aller plus loin et de déterminer les phénomènes phonétiques qui servent de base à toutes ces formations analogiques. Il faut

(1) Il va sans dire que ces mots n'en restent pas moins soumis à la phonétique générale de chaque dialecte et à son évolution, qu'ils ne peuvent introduire ni aucun phonème nouveau, ni même aucune combinaison de phonèmes nouvelle, et qu'ils ne peuvent davantage conserver ceux que l'évolution a fait disparaître de la langue normale.

(2) Chaque dialecte paraît avoir une sorte de préférence pour un genre de formation et faire peu d'usage de certaines autres : c'est ainsi qu'en mon, les changements de la consonne finale sont rares (alors qu'ils sont fréquents en cambodgien); et qu'en siamois, le redoublement avec préfixation est peu usité.

(3) De même la généralisation en cochinchinois des formations où le second élément prend une terminaison *ièc*.

remarquer en effet que, dans les langues thai aussi bien que dans les langues mon-khmer et qu'en annamite, une recherche de ce genre remonterait à l'état préhistorique de la langue. Le mon-khmer commun, possédait déjà le système moderne de mutation analogique, qu'on retrouve jusqu'en khasi; il existait aussi en thai commun. Il se reproduit, plus ou moins bien conservé, dans tous les dialectes de ces familles; parfois même, des expressions doubles se correspondent terme par terme dans plusieurs dialectes différents. Ce dernier fait pourrait sans doute être considéré comme dû à des coïncidences accidentelles, d'autant plus aisées à réaliser que les combinaisons possibles sont plus nombreuses; toutefois, il me paraît difficile d'admettre cette explication dans les cas, assez rares d'ailleurs, où les correspondances s'étendent à trois ou quatre langues.

Ce n'est donc pas en annamite, ni d'ailleurs dans aucune langue particulière, qu'il faut chercher l'origine de ces mutations, aussi bien en ce qui concerne les initiales que les finales. Pour prendre un exemple, il n'est pas possible d'expliquer par l'annamite pourquoi, dans *trót-lót*, les deux mots sont différenciés par la préfixation d'un *t* au premier, ni pourquoi dans *lum-lăm*, *ũ* se change en *ă*, et dans *ngăt-ngướng*, *t* en *n*. C'est au contraire la phonétique annamite qui explique qu'à l'initiale, *t-l* devienne *ṭs* (*tr*), ou *||-r* aboutisse à *ʃ* (*s*), *t'* (*th*), ou *s* (*x*), ou encore que les finales *ĩk* ou *ĩn* se transforment en *ĩʃ* ou *ĩn* (1). Les lois de formation de ces composés échappent à l'annamite; seule l'évolution moderne des formes doit lui être attribuée.

En résumé, les composés par redoublement forment en annamite (ainsi que dans les langues thai et les langues mon-khmer) une catégorie de mots à part, dans la formation desquels l'analogie joue un rôle considérable; et en aucun cas, il ne peut être permis de conclure de l'observation d'un phénomène constaté dans cette catégorie de mots à l'existence de ce phénomène dans la langue normale, car tous les éléments du mot, voyelles, consonnes initiales et finales, préfixes et tons, y varient dans des conditions absolument différentes de celles qui régissent l'évolution régulière (2).

(1) En annamite, la voyelle *ɿ* ne permet pas l'existence d'une gutturale derrière *th* et la change toujours en palatale.

(2) Il est regrettable que le P. CADIÈRE, dans sa *Monographie de la semi-voyelle labiale*, n'ait pas distingué ce genre de formations des dérivations normales. Un grand nombre d'exemples sont empruntés aux expressions doubles, ce qui l'a parfois amené à étendre indûment la série des correspondances possibles, et à tenter des rapprochements quelque peu hasardeux. Il est impossible de ne pas tenir compte de cette formation qui a certainement joué un rôle considérable dans le développement interne de l'annamite, et qui semble être un procédé de dérivation fréquent (les mots ainsi créés devenant indépendants, et parfois même remplaçant le mot primitif qui disparaît); mais d'autre part elle permet des explications trop faciles pour ne pas demander à être employée avec la plus grande circonspection.

V.

CONCLUSION.

A la fin de cette étude il me paraît utile de résumer brièvement les termes essentiels de l'évolution des consonnes initiales en préannamite et en annamite.

Le préannamite, à l'époque très ancienne où remontent les emprunts des mots d'origine mon-khmer et thai, paraît avoir possédé un système de consonnes initiales assez complexe, ainsi que le montre le tableau suivant :

	OCCLUSIVES ET MI-OCCLUSIVES			SPIRANTES		NASALES
	SOURDES	MI-SOURDES	SONORES	SOURDES	SONORES	
Gutturales	<i>k</i>	<i>g</i>	<i>ñ</i>
Palatales	<i>ç</i>	...	<i>j</i>	(<i>ñ²</i>)
Dentales	<i>t</i>	<i>d</i>	<i>d</i>	<i>s</i>	...	<i>n</i>
Labiales	<i>p</i>	<i>b</i>	<i>b</i>	<i>f</i>	<i>v</i>	<i>m</i>
	Sonantes consonnes <i>y, w, r, l.</i>					
	Aspiration <i>h.</i>					

Ces initiales se partageaient en trois catégories, nettement séparées par l'influence exercée sur le mot : les hautes, qui comprenaient seulement la sifflante *s* et l'aspiration *h* ; les moyennes (sourdes, mi-sourdes), et les basses (sonores, nasales, sonantes). Il existait deux groupes de préfixes asyllabiques :

le premier composé de deux consonnes hautes, *h, s*, qui se plaçaient indistinctement devant les nasales, les semi-voyelles et les liquides ; le second constitué par des occlusives sourdes et sonores, *k, g, t, d* ⁽²⁾, *p, b* ⁽³⁾, qui se plaçaient exclusivement devant les liquides ⁽⁴⁾ ; ces préfixes jouaient alors le rôle de

(1) Les diverses hypothèses qui m'ont permis de dresser ce tableau ont été étudiées séparément ci-dessus : sur l'existence de sourdes et de sonores distinctes, cf. p. 35 sqq. ; sur celle des mi-sourdes, cf. p. 59 sqq. ; sur celle des palatales, cf. p. 29 ; sur la confusion des aspirées thai et mon-khmer avec les sourdes, cf. p. 55-58 ; enfin je n'ai admis qu'une seule sifflante, cf. p. 51. Le classement exact de *t, d, d, n*, qui sont représentés aujourd'hui par des dentales en mừng et des cacuminales en annamite, ne me paraît pas possible. Enfin, je n'ai pas pu déterminer s'il existait véritablement un *ñ* distinct de *ñ*.

(2) Le préfixe *t* devant *l* n'était probablement qu'une modification de *k* (cf. ann. *tlăm*, mon *klăm*, cent) ; mais il existait certainement en préannamite, distinct de *k*, qu'il n'avait pas encore absorbé (comme en annamite), car on les trouve tous deux côte à côte en mừng méridional.

(3) Les palatales ne servent pas à former des préfixes en préannamite, de même que dans les langues thai : dans les mots d'origine mon-khmer, elles paraissent s'être transformées souvent en sifflantes : cf. ann. *ñay* ³ (*ngái*), mon *jà-ñay*, khm. *ç'-ñay*, loin ; mais parfois aussi être tombées comme les autres préfixes. Cette différence de traitement doit probablement être attribuée à une différence de formes dans le dialecte mon-khmer d'où sont originaires les mots annamites. On sait d'ailleurs la parenté des sifflantes et des palatales dans les langues mon-khmer.

(4) Le fait qu'en toute autre position les préfixes mon-khmer sont tombés sans influencer ni sur l'initiale, ni sur le ton (cf. ci-dessus p. 76 sqq.) suffit à prouver que la chute du préfixe s'est faite dans le temps même de l'emprunt et, par suite, que le préannamite, ainsi que tous les dialectes thai actuels, ne souffrait pas de préfixe devant certaines initiales.

véritables initiales, et ceux qui étaient formés de consonnes hautes modifiaient le ton des mots en conséquence. Enfin, comme finales, à côté des nasales et des semi-voyelles, qui seules actuellement peuvent tenir cette place, il y avait les liquides *l*, *r*, et probablement aussi l'aspiration *h* (ou la sifflante *s*).

Ce tableau dressé grâce à la comparaison de l'annamite avec les langues thai et mon-khmer, et à l'application des tons qui a été faite aux mots empruntés à cette dernière famille, représente le plus ancien état du préannamite qu'il soit possible de saisir. Mais en préannamite même, les consonnes initiales au cours des siècles subirent diverses transformations: les sonores disparurent et se confondirent avec les sourdes; de plus une nouvelle classe, celle des occlusives aspirées, se forma aux dépens des anciennes sourdes et sonores. Le système des tons s'altéra complètement: la confusion des sourdes et des sonores fit perdre la notion des rapports de l'initiale et du ton, en sorte que chacun des tons se trouva indépendant, et que le système moderne se constitua.

Tous ces phénomènes paraissent avoir été communs à l'annamite et au mường. Mais l'annamite commença à subir une évolution particulière; un des faits les plus anciens du protoannamite paraît avoir été la séparation des sifflantes en deux classes, l'une dentale, l'autre palatale (1). C'est peut-être aussi à cette époque qu'il faut attribuer la transformation des occlusives mi-sourdes en nasales. Le système des préfixes s'altère à son tour: la fusion du préfixe *t* avec *l* initiale commence, donnant naissance à *tʃ* (2). Enfin dès cette période, la tendance à la transformation des sourdes en sonores commence à se faire sentir, et le *t* initial disparaît entièrement (sauf comme préfixe), laissant place à *d*. En somme vers le X^e siècle, à l'époque où le sino-annamite permet de se faire une idée de l'état phonétique de la langue, dans le temps où finit la période proto-annamite et où commence celle de l'annamite archaïque, le tableau des consonnes initiales paraît avoir été le suivant:

GUTTURALES PALATALES CACUMINALES DENTALES LABIALES

Occlusives	{	sourdes	<i>k</i>	<i>p</i>
		sourdes aspirées	<i>kʰ</i>	<i>tʰ</i>	...	<i>pʰ</i>
		mi-sourdes
Mi-occlusives	{	sonores	...	<i>d</i>
		sourdes		<i>ɕ</i>
		sonores		<i>tʃ</i>		
Nasales			<i>ŋ</i>	<i>ɲ</i>	<i>n</i>	...
Spirantes	{	sourdes		<i>ʃ</i>	...	<i>s</i>
		sonores			...	<i>f</i>
Sonantes consonnes			<i>y, w, r, l</i>
Aspiration			<i>h</i>			

(1) Cf. ci-dessus p. 51.

(2) La sourde *t* n'existait qu'à la finale, comme aujourd'hui.

Cet état se modifia très rapidement en annamite archaïque. Le *p'* se fondit avec *f*. Les deux sifflantes, dentale et palatale, disparurent, se transformant respectivement en occlusive dentale sourde et en occlusive dentale sourde aspirée (*s* > *t*; *s'* > *t'*). En même temps, les préfixes devant la liquide *r* se fondaient avec l'initiale en donnant naissance à une sifflante cacuminale *ʃ*. Enfin le mouvement de transformation des sourdes en sonores déjà commencé antérieurement s'accrut : le *p* initial devint *b* (sauf peut-être comme préfixe : il semble avoir subsisté encore devant *l* dans quelques mots au XVII^e siècle); *g*, *j*, peut-être *v*, commencèrent à se former. L'évolution continua en annamite ancien, qui paraît représenter une période de transition où s'achevèrent les transformations caractéristiques de l'annamite archaïque, et où commencèrent celles de l'annamite moyen. La transformation de *s* > *t* s'y acheva; c'est probablement alors qu'eut lieu, sans doute par l'influence du *t'* dental dérivé de *s*, et par suite du fait que le *t* n'existait plus à l'initiale, la disparition du *t'* initial qui dès le XVII^e siècle était devenu *t'*. D'autre part c'est alors que commença la transformation de *w* > *v*, qui n'est pas encore terminée de nos jours. Celle de *y* > *d''* doit s'être effectuée pendant cette période, probablement au cours du XVI^e siècle, car elle était achevée en tonkinois au XVII^e siècle, et le cochinchinois, qui semble bien dériver du tonkinois du XV^e et du XVI^e siècle, ne la connaît pas. C'est sans doute aussi pendant cette période que l'intelligence du système des préfixes acheva de se perdre, et que les préfixes devant *l* commencèrent eux aussi à se fondre avec l'initiale du mot. Mais ce dernier changement ne s'acheva qu'en annamite moyen, dont il est le phénomène le plus caractéristique : *tl* et *bl* s'y fondirent pour aboutir également à l'annamite moderne *ʃs*; *ml* y devint *n̄*; *č* s'y mouillant devint *č''*. En tonkinois la dentale *d''* passa définitivement à *ʒ*, se confondant avec la palatale sonore *j*, qui a vers le même époque également donné *ʒ*. Enfin la liquide *r* disparut de tous les dialectes sauf le cochinchinois, donnant suivant les lieux *ʒ* ou *ʒ'*.

Actuellement l'annamite moderne possède la série des consonnes suivantes (1) :

GUTTURALES PALATALES CACUMINALES DENTALES LABIALES

Dialecte tonkinois.

Occlusives	{ sourdes sourdes aspirées sonores	<i>k</i>	[<i>t</i>]	<i>t</i>	[<i>p</i>]
		<i>k'</i>	...	<i>t'</i>	...
		<i>g</i>	<i>d</i> (<i>d'</i>)	...	<i>b</i>
Mi-occlusives	{ sourdes sonores	<i>č''</i> (<i>ch</i> , <i>tr</i>)	...		
		...			
Nasales		<i>n̄</i> (<i>ng</i>)	<i>n̄</i> (<i>nh</i>)	<i>n</i>	...
Spirantes	{ sourdes sonores			...	<i>m</i>
					<i>s</i> (<i>s</i> , <i>x</i>)
Sonantes consonnes					<i>ʒ</i> (<i>d</i> , <i>gi</i> , <i>r</i>)
Aspiration		[<i>y</i>], <i>w</i> , <i>l</i>			<i>v</i>
		<i>h</i>			

(1) Les consonnes qui n'existent que comme finales sont entre crochets.

Dialecte du Haut-Annam.

Occlusives	{	sourdes	<i>k</i>		[<i>t</i>]	<i>t</i>	[<i>p</i>]
		sourdes aspirées	<i>k'</i>		...	<i>t'</i>	...
		sonores	<i>g</i>		<i>d</i> (<i>ḍ</i>)	<i>dʷ</i> (<i>t</i>)	<i>b</i>
Mi-occlusives	{	sourdes		<i>čʷ</i> (<i>ch</i>)	<i>tʃ</i> (<i>tr</i>)		
		sonores					
Nasales			<i>ñ</i> (<i>ng</i>)	<i>ñ̃</i> (<i>nh</i>)	<i>ṅ</i> (<i>n</i>)	...	<i>m</i>
Spirantes	{	sourdes			<i>ʃ</i> (<i>s</i>)	<i>ʃ</i> (<i>x</i>)	<i>f</i> (<i>ph</i>)
		sonores			<i>ʃ̃</i> (<i>r</i>)	...	<i>v</i>
Sonantes consonnes			<i>y</i> (<i>gi</i>), <i>w</i> , <i>l</i>				
Aspiration			<i>h</i>				

Dialecte cochinchinois.

Occlusives	{	sourdes	<i>k</i>		<i>t</i>	<i>t</i>	[<i>p</i>]
		sourdes aspirées	<i>k'</i>		...	<i>t'</i>	<i>p'</i> (<i>ph</i>)
		sonores	<i>g</i>		<i>d</i> (<i>ḍ</i>)	...	<i>b</i> , <i>bʷ</i> (<i>v</i>)
Mi-occlusives	{	sourdes		<i>čʷ</i> (<i>ch</i>)	<i>tʃ</i> (<i>tr</i>)		
		sonores					
Nasales			<i>ñ</i>	<i>ñ̃</i>	<i>ṅ</i>	...	<i>m</i>
Spirantes	{	sourdes			<i>ʃ</i> (<i>s</i>)	<i>ʃ</i> , <i>ʃʷ</i> (<i>x</i>)	...
		sonores					
Sonantes consonnes			<i>y</i> (<i>d</i> , <i>gi</i>), <i>w</i> , <i>l</i> , <i>r</i>				
Aspiration			<i>h</i>				

En résumé le système des consonnes initiales de l'annamite moderne diffère de celui du protoannamite non seulement par la présence de plusieurs consonnes nouvelles (et l'absence de quelques consonnes anciennes), mais encore par le fait que nombre des initiales qui se retrouvent dans l'un et dans l'autre, ont dans l'un et dans l'autre cas une origine toute différente.

Il reste maintenant à dire quelques mots de la place de l'annamite parmi les langues extrême-orientales. Trois des grandes familles linguistiques de cet immense domaine ont contribué à la formation de cette langue; mais thai et mon-khmer sont des groupements absolument indépendants et sans aucune parenté; et si la communauté du chinois et des langues thai a été parfois supposée, elle n'a jusqu'à ce jour jamais été prouvée.

S'il est très difficile de dire à quelle famille se rattache l'annamite, du moins est-il possible de savoir auxquelles il n'appartient pas. La théorie de la parenté

(1) C'est dans certains parlars la prononciation ordinaire de la lettre écrite *d*; je l'ai entendue dans quelques régions du Nghê-an (Quinh-dôi, Nhỏ-lâm) et du Hà-tĩnh, et le P. Cadière la mentionne au Quảng-trj. Elle paraît être l'intermédiaire entre *y*, la prononciation ancienne qui est encore la plus répandue, et le *ʃ* tonkinois. C'est, je pense, cette prononciation qu'il faut attribuer au groupe *dč* que le P. de Rhodes emploie si fréquemment en tonkinois moyen pour écrire cette initiale.

de l'annamite et du chinois (qui n'a d'ailleurs jamais été nettement soutenue) ne paraît guère être due qu'à la constatation de l'abondance des mots chinois employés dans la langue moderne, même usuelle. Mais ce sont tous des emprunts et même des emprunts relativement récents. De mots annamites relativement apparentés à des mots chinois et non pas dérivés d'eux sous une forme plus ou moins altérée, je n'en connais pas; bien plus, les mots communs aux langues thai et au chinois se présentent toujours en annamite sous la forme thai. La parenté de l'annamite et du chinois ne peut être admise (et de façon lointaine) qu'en tant qu'on admette celle du chinois et du thai, d'une part, et que de l'autre on classera l'annamite parmi les langues thai.

Une théorie plus sérieuse et mieux étudiée est celle qui a essayé de rattacher l'annamite aux langues mon-khmer (1). Il est en effet indéniable non seulement que les mots d'origine mon-khmer sont très nombreux en annamite, mais encore qu'ils sont parmi les plus usuels: le système de numération est tout entier mon-khmer; les mots qui désignent le ciel et ce qui paraît s'y rapporter (corps célestes, éléments de calendrier, phénomènes météorologiques), la terre et les accidents de terrain (fleuve, montagne, pierre, forêt, etc.), les noms d'animaux et de plantes, les mots qui se rapportent à l'homme, à l'habitation, à l'industrie humaine, sont en très grand nombre mon-khmer. Mais aucune série n'est complète, et dans toutes se mêlent en plus ou moins grand nombre des mots d'origine thai (2).

D'autre part, dès qu'on quitte la simple comparaison des mots, on ne trouve plus rien en annamite qui rappelle les langues mon-khmer. Les finales *s*, *h*, *l*, *r*, si fréquentes dans les langues mon-khmer, n'ont pu se maintenir en annamite, et ont peu à peu disparu en ne laissant que quelques traces sur le ton; les liquides, il est vrai, ont subsisté en *mừng*, mais là aussi, elles tendent à disparaître, et leur usage est restreint à un petit nombre de dialectes: l'une d'elles, *r*, n'est même connue qu'à *Uý-lò*, et encore y est-elle peu fréquente. Les seules finales mon-khmer que l'annamite a conservées régulièrement sont celles qui sont communes à cette famille et aux langues thai. De même l'emploi des préfixes asyllabiques le distingue nettement des langues mon-khmer. Dès le préannamite, ils ne pouvaient se placer devant les occlusives ou les nasales

(1) Voir surtout KUNN, *Beiträge zur Sprachenkunde Hinterindiens, Sitzungsber Ak. Wiss. München*, 1889, Phil.-Hist. Kl., 2, 190-236.

(2) Par exemple, si les mots *trăng*, lune, *mưa*, pluie, *gió*, vent, *nừớc*, eau, etc., sont d'origine mon-khmer, les mots *mọc*, brouillard, *mùa*, saison, sont thai; si *rú*, montagne, forêt, *sông*, fleuve, sont mon-khmer, *đồng*, champ, *rây*, rivière sèche, *mỏ*, source, sont thai; *mắt*, œil, *chân*, pied, sont mon-khmer, mais *lưng*, dos, *bụng*, ventre, *ừc*, poitrine, *cằm*, menton, *bì*, mollet, *cỏ*, cou, sont thai. Le mot vêtement, *áo*, est mon-khmer, mais coudre, *nhíp*, est thai. Des deux noms du riz, *lúa* et *gạo*, le premier est mon-khmer, et le second thai. Le mot oiseau, *chim*, est mon-khmer, mais le nom des deux oiseaux domestiques, le poulet, *gà*, et le canard, *vịt*, sont thai, etc.

initiales, puisque les préfixes mon-khmer, en cette position, tombent régulièrement, sans laisser de trace, même sur le ton : ce dernier fait prouve bien que leur chute est contemporaine de l'emprunt même des mots (1). Enfin l'infixation n'existe pas en annamite.

Si par sa phonétique l'annamite diffère sur beaucoup de points des langues mon-khmer, sa grammaire ne l'en rapproche pas davantage.

Les langues mon-khmer possèdent un rudiment de morphologie du verbe, et forment divers modes à l'aide de préfixes et d'infixes : un causatif formé par le préfixe *pă* (*pǎ*, *pǎn*, etc.), un participe actif par le préfixe *mă*, un participe passif par le préfixe *lă* (*nă*), un nom verbal formé par infixation nasale, etc. (2). Il n'est pas besoin d'étudier longuement l'annamite pour constater qu'aucune de ces formations ne s'y rencontre, non plus que dans les dialectes mừng. Non seulement elles n'existent pas, mais l'examen le plus approfondi n'y laisse pas discerner la moindre trace de préfixes ou d'infixes ayant une valeur morphologique.

En résumé, les rapports de l'annamite avec les langues mon-khmer se bornent à des correspondances lexicographiques ; à tous les autres points de vue, il se présente des différences très graves. Mais il y a plus : en réalité, l'annamite est séparé de cette famille par un obstacle absolument insurmontable, le système des tons. L'importance de ce fait pouvait rester peu apparente, tant qu'on admettait, avec Conrady, que les systèmes compliqués des tons modernes s'étaient développés séparément dans chaque langue, à une époque relativement récente, et étaient sortis d'un système ancien, beaucoup plus simple, de trois tons, distingués seulement par leur hauteur relative sans inflexion (3). Il n'était guère plus difficile d'admettre le développement des tons en annamite que dans toute autre langue, et même en le considérant comme appartenant à la famille mon-khmer, le fait, bien qu'anormal, pouvait être expliqué. Mais actuellement, cette théorie des tons n'est plus soutenable, et la connaissance beaucoup plus exacte que l'on a acquise depuis quinze ans des principaux dialectes des grandes familles linguistiques de l'Extrême-Orient oblige à la modifier

(1) Ainsi, huit, mon *d-čam*, devient **sam*² (*tám*) ; jour khm. *l'-náy* devient *náy* (*ngáy*), etc.

(2) Cf. SCHMIDT, *Les peuples Mon-Khmer*, trad. franç. BÉFEO, VII, (1907), 235.

(3) En siamois, par suite d'une fausse interprétation des quatre accents (*măi êk*, *măi thò*, etc.), qu'il considérait comme des marques réelles du ton, alors qu'ils ne sont que des signes modificateurs sans valeur fixe, CONRADY croyait pouvoir déterminer approximativement la date de la formation du système actuel, et la plaçait entre l'invention de l'écriture (qu'il donne d'ailleurs, d'après Bostian, comme bien plus ancienne qu'elle n'est) et le XVII^e siècle (*Eine Indochinesische Causativ-Denominativ-Bildung und ihr Zusammenhang mit den Tonaccenten*, p. 139-148). — En chinois, induit en erreur par les théories d'Edkins, il croyait également pouvoir faire l'histoire de la formation des tons (*Ibid.*, p. 177-202). Ni l'une ni l'autre des théories énoncées dans ces deux passages ne serait plus soutenable actuellement.

complètement : il est nécessaire d'admettre que le système tonique de chaque famille forme un ensemble de formation très ancienne. J'ai montré ailleurs que celui des langues thai remonte au thai commun ; de même dans les langues tibéto-birmanes, la correspondance régulière et exacte des tons en tibétain, en birman et en lolo montre que le système remonte à la période commune ; on sait depuis longtemps qu'il en est ainsi pour les dialectes chinois. En fait, il n'est pas douteux que le système des tons ait existé tout entier dans chaque famille avant la séparation des dialectes actuels. Le développement isolé en annamite, d'un système de tons spécial, devient ainsi une anomalie d'autant plus bizarre que ce système est fondé sur les mêmes bases que ceux des langues voisines avec lesquels il n'aurait d'après cette théorie rien de commun. Quant à l'hypothèse d'un emprunt ou, si l'on préfère, d'une influence étrangère (chinoise ou thai), elle serait contraire à tout ce que les faits connus nous enseignent. Toutes les langues mon-khmer sont actuellement et depuis longtemps en contact avec des langues où il existe des tons, et ont fait des emprunts plus ou moins considérables au vocabulaire de ces dernières : le pégoan contient un assez grand nombre de mots siamois ; le cham est saturé de mots annamites ; en kha, plus de la moitié du vocabulaire est emprunté au dialecte tai du Nghè-an (1), et de plus les Kha de cette province savent tous et parlent couramment le dialecte tai local. Partout, les mots empruntés se soumettent aux règles phonétiques de la langue où ils entrent et perdent leur ton. Au contraire, lorsqu'une langue variotone emprunte des mots à une langue où il n'y a pas de système de tons, la même nécessité de se soumettre aux lois phonétiques de la langue fait attribuer des tons aux mots étrangers qui n'en avaient pas : le siamois, qui a emprunté une masse énorme de mots cambodgiens, a pourvu de tons tous ces mots étrangers. L'attribution de tons, ou la chute des tons, suivant le groupe de langues, se produit instantanément, par le seul fait de l'emprunt : jamais, à aucun moment, un mot tai n'existe avec un ton en kha, ou un mot annamite en cham, de même qu'on ne peut concevoir l'existence d'un mot cambodgien en siamois ou en laotien sans ton ; par conséquent, la présence de tons, dans les mots empruntés, ne peut pas plus développer un système de tons là où il n'y en a pas, que l'absence de tons le supprimer dans les langues qui en possèdent un.

De tout ce qui précède il résulte que l'annamite n'est pas une langue mon-khmer. Tout, au contraire, le rapproche des langues thai. Le système de tons annamite est thai. Les systèmes de tons tibéto-birman, chinois, thai, bien que reposant tous sur les mêmes principes généraux, ont cependant chacun quelque particularité qui peut en quelque sorte servir à les caractériser : le système tibéto-birman est remarquable par l'influence des consonnes finales (en particulier s) ; le système chinois, par sa régularité et la concordance des inflexions

(1) Je parle ici des Kha de la province de Nghè-an : chez les tribus kha du Laos, autant que j'en puis juger par les vocabulaires qui ont été recueillis, les emprunts laotiens ne paraissent pas moins nombreux.

dans les deux séries, par l'existence d'une sifflante et d'une aspiration basse, et enfin par la séparation de la série basse en deux sections de hauteur différente suivant que l'initiale est une sonante ou une occlusive ; le système thai, par une séparation analogue, mais dans la série haute, suivant que l'initiale est aspirée ou ne l'est pas. Le système annamite suit celui des langues thai dans les moindres détails, allant jusqu'à classer les sifflantes dans les initiales hautes. D'autre part, le système phonétique de l'annamite et des langues thai est identique, et les mots d'origine thai forment une forte proportion du vocabulaire.

Faut-il en conclure que l'annamite est une langue thai ? Il est difficile de se prononcer tant que la connaissance des diverses langues d'Indochine et de Chine ne sera pas beaucoup plus avancée qu'elle n'est actuellement : une famille entière, le miao-tseu, est presque inconnue, et malgré les nombreux travaux qui ont déjà été faits, l'étude des langues thai, mon-khmer, et même du chinois, est encore presque à ses débuts. Certains mots annamites ne paraissent être ni mon-khmer, ni thai, ni chinois : est-ce faute d'une connaissance assez complète de ces langues que nous ne savons à laquelle les rattacher, ou bien forment-ils encore un fond nouveau ? C'est ce qu'il est impossible de savoir actuellement.

Mais, quoi que les études futures apportent de nouveau, il me semble acquis que l'annamite moderne est le résultat d'un mélange très compliqué de dialectes de toutes sortes. Avant formé successivement, aux différentes époques de son histoire, la limite Nord des langues mon-khmer, la limite Est des langues thai et la limite Sud du chinois, il a subi l'influence de toutes ces familles. Le préannamite est né de la fusion d'un dialecte mon-khmer, d'un dialecte thai et peut-être même d'une troisième langue encore inconnue, et postérieurement, l'annamite a emprunté une masse énorme de mots chinois. Mais la langue dont l'influence dominante a donné à l'annamite sa forme moderne était certainement, à mon avis, une langue thai, et c'est, je pense, à la famille thai que la langue annamite doit être rattachée.

APPENDICE I.

Les recherches sur la phonétique chinoise ancienne reposent surtout sur l'étude des *fan-ts'ie* des anciens dictionnaires : l'examen des transcriptions chinoises de mots sanscrits peut à l'occasion servir de confirmation. De ces anciens dictionnaires, l'un, le *Yu pien* 玉篇, achevé en 543, a malheureusement subi de tels remaniements lors de la réédition de Tch'en P'eng-nien 陳彭年 (1013) qu'il n'est guère utilisable (1) : la comparaison des exemplaires des Song (*Tsō ts'ouen t'ang wou tchong* 澤存堂五種) avec les fragments retrouvés au Japon de manuscrits de l'époque, des T'ang (*Kou yi ts'ong chou* 古逸叢書, n° 11) montre en effet que les *fan-ts'ie* ont été souvent corrigés. Un autre, le *Ts'ie yun* 切韻, est perdu aujourd'hui sous sa forme originale (2). Toutefois il subsiste des fragments de l'édition avec commentaire de 676 ; l'un contenant le chapitre du *Kiu-cheng* 去聲, sauf les premières rimes, et celui du *Jou-cheng* 入聲, tout entier, a été publié en 1908 sous le titre de *T'ang sie pen T'ang yun* 唐儻本唐韻 (3) ; l'autre, encore inédit, a été trouvé à Touen-houang par M. Pelliot (4). Une autre édition, augmentée, par Souen Mien, en 751, sous le titre de *T'ang yun* 唐韻, est perdue ; toutefois des fragments manuscrits en ont été retrouvés également par M. Pelliot à Touen-houang (5) ; enfin la réédition, encore augmentée, de 1007 a survécu en entier : c'est le *Kouang yun* 廣韻 dont il y a deux recensions : l'une courte et l'autre longue (6). Les *fan-ts'ie* sont pareils dans l'une et l'autre. Pour l'édition abrégée, le *Kou yi ts'ong chou*, n° 13, reproduit un exemplaire imprimé en 1337. De la recension complète, il existe des reproductions de deux exemplaires d'une même édition des Song septentrionaux : l'un publié par Tchang Che-ts'iun 張士俊 dans son *Tsō ts'ouen t'ang wou tchong* 澤存堂五種, et l'autre dans le *Kou yi ts'ong chou*, n° 12. De plus, Lou Sin-yuan décrit un troisième exemplaire de la même édition dans le *Pi song leou ts'ong chou*, k. 16, 14 a. La reproduction du *Kou yi ts'ong chou* est suivie d'une sorte d'apparat critique fort utile. La comparaison des fragments subsistants montre que les *fan-ts'ie* du *Ts'ie yun* étaient identiques à ceux de *Kouang yun*. Le remaniement des anciens dictionnaires sous les Song donne d'autant plus d'importance aux dictionnaires chinois composés au Japon, et en particulier au *Tenrei jisho* 篆隸字書 de Kōbō-daishi 弘法大師,

(1) PELLIOU, *Notes de bibliographie chinoise*, BEFEO, II (1902), 323-326.

(2) Sur cet ouvrage, cf. PELLIOU, *loc. cit.*, 327.

(3) Pour l'attribution de ce fragment à l'édition de 676, malgré le titre de *T'ang-yun*, voir la discussion dans la postface du *T'ang sie pen T'ang yun*.

(4) PELLIOU, *Une Bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou*, BEFEO, VIII (1908), 524.

(5) PELLIOU, *loc. cit.*, 524.

(6) Au sujet des deux recensions du *Kouang yun*, cf. PELLIOU, *Notes de bibliographie chinoise*, BEFEO, II (1902), 328.

qui suit de très près le *Yu pien* : il se trouve être actuellement le plus ancien dictionnaire chinois épelant les mots par le système *fan-ts'ie*, et il est regrettable qu'il n'ait pas encore été publié (1).

Une analyse approfondie des prononciations du *Ts'ie yun* (surtout d'après le *Kouang yun*) a été faite par des auteurs du temps des Song et des Yuan ; et ils ont condensé les résultats de leurs recherches en tableaux assez clairs et de consultation aisée. Ils ne cherchaient pas, comme on l'a dit, à noter les prononciations de leur temps, mais à classer celles des anciens dictionnaires. Il en résulte certaines divergences qu'il faut attribuer non à des changements de prononciation survenus entre la composition des divers ouvrages, ou à des notations dialectales, mais simplement à des différences d'interprétation : les uns conservant certaines catégories de formation moderne, comme les spirantes labiales par exemple, en sorte que leur travail est par certains côtés un compromis entre les prononciations anciennes et modernes ; les autres au contraire, rejetant ces formations et se contentant d'utiliser brutalement les *fan-ts'ie*, sans tenir compte des modifications survenues sous les T'ang.

Je me suis servi des ouvrages suivants :

I. *Ts'ie yun tche tchang t'ou* 切韻指樁圖, composé par Sseu-ma Kouang 司馬光, par ordre impérial, en 1067 (2). Une édition en fut publiée en 1203 par Tong Nan-yi 董南一, puis une autre un peu plus tard, en 1230, avec une postface composée par un arrière petit-fils de Sseu-ma Kouang. Le *Che wan kiuan leou ts'ong chou* 十萬卷樓叢書, 2^e tsi, dont je me suis servi, reproduit une édition de l'époque mongole avec postface de Chao Kouang-tsou 邵光祖 des Yuan (2) et des explications préliminaires du même personnage. Des explications plus anciennes, mais probablement pas dues à Sseu-ma Kouang, ont été publiées en abrégé par Lou Sin-yuan d'après une copie ancienne de l'édition de 1230 (3).

II. *Yun king* 韻經, d'auteur et de date inconnus. L'usage paraît en avoir été assez répandu à la fin du XII^e siècle, car il fut publié à cette époque par deux auteurs différents :

1^o Tchang Lin-tche 張麟之 le publia une première fois en 1161 avec une préface, en y ajoutant des explications préliminaires et un tableau des initiales, puis une seconde fois en 1197, et enfin une troisième en 1203, avec une nouvelle préface. Cette édition, perdue en Chine, mais conservée au Japon, est reproduite dans le *Kou yi ts'ong chou* (4) d'après une réédition japonaise de XVI^e siècle.

(1) Quelques pages de cet ouvrage sont reproduites dans le *Kōbō-daishi zenshū* 弘法大師全集, vol. 9. Tôkyō, Yoshikawa Kōbunkwan 吉川弘文館, 1910.

(2) Cf. PELLIOT, *Notes de bibliographie chinoise*, BEFEO., IX (1909), 221-222.

(3) *Yi kou l'ang tsi* 儀顧堂集, k. 12, 17 a.

(4) *Kou yi ts'ong chou* 古逸叢書, n^o 18. Cf. PELLIOT, *Notes de bibliographie chinoise*, BEFEO., II (1902).

2° Tcheng Ts'iao 鄭樵⁽¹⁾ en fit, sous le titre de *Ts'i yin lio* 七音畧, les chapitres 36-37 de son *T'ong tche* 通志 qui fut achevé vers 1161⁽²⁾.

Les deux éditions sont presque identiques; toutefois, Tcheng Ts'iao a ajouté les noms des *mou-tseu* 母字 qui, dans l'édition de Tchang Lin-tche, sont remplacés par leur définition (par exemple au lieu de 見, on trouve 牙音清, gutturale sourde, etc.).

III. *Sseu cheng teng tseu* 四聲等子, d'auteur et de date inconnus, mais sûrement antérieur au suivant, qui le cite dans sa préface et avec lequel on l'a parfois confondu à tort. Il est publié dans le *Tche tsin tchai ts'ong chou* 咫進齋叢書 d'après l'exemplaire du *Wen lan ko* 文蘭閣.

IV. *King che tcheng yin ts'ie yun tche nan* 經史正音切韻指南 (plus connu sous le titre abrégé de *Ts'ie yun tche nan*), publié par Lieou Kien 劉鑑 en 1336⁽³⁾. Cet ouvrage est reproduit dans le *Siu t'ong che* 續通志, k. 93 (publié en 1739), ainsi que dans le chapitre préliminaire du *K'ang-hi tseu tien* 康熙字典, dont il forme la seconde table de rimes; mais le *Siu t'ong tche* seul donne le titre et le nom de l'auteur. La préface de Lieou Kien ainsi que celle de Hiong Tsö-min sont citées en entier dans le *Pi song leou ts'ong chou* 甯宋樓叢書, k. 17, 15 b-17 a, d'après une édition des Ming.

V. *Ts'ie yun che piao* 切韻射標, publié par Li Che-ts'ö 李世澤 de Chang-yuan 上元 (une des sous-préfectures de Nankin), sous les Ming (*Siu*

(1) Tcheng Ts'iao vécut de 1104 à 1162. GILES, *Biographical Dictionary*, n° 265, donne par erreur les dates de 1108-1159; mais dans WATTERS, *Essays on Chinese Language*, p. 65, les dates sont correctes. Le *Song che* 宋史, k. 436, 7 b, indique son âge (cinquante neuf ans), mais non la date de sa mort; cf. *Fou-kien t'ong che* 福建通志, k. 188, 41 a.

(2) La date d'achèvement du *T'ong tche* n'est pas donnée dans la biographie de Tcheng Ts'iao du *Song che*; mais il est possible de l'établir exactement. Après avoir achevé son ouvrage, Tcheng Ts'iao voulut le présenter à l'empereur Kao-tsong et se rendit à la capitale, mais l'empereur était alors à Kien-k'ang 建康, et Tcheng Ts'iao ne le vit pas (*Song che*, k. 436, 7 b). Kao-tsong alla en effet deux fois à Kien-k'ang, en 1161 (*Siu tseu tche t'ong kien tch'ang pien* 續資治通鑑長編, k. 135, 33 a) et en 1162 (*ibid.*, k. 136, 8 b), année où il mourut. En apprenant l'achèvement du *T'ong tche*, il nomma Tcheng Ts'iao au *Tch'ou mi yuan* 樞密院 (*Song che sin pien*, k. 166, 20 b). Cette nomination est datée de 1161 (*Siu tseu tche t'ong kien tch'ang pien*, k. 135, 33 b, 6). Peu après, Tcheng Ts'iao lui aussi tomba malade et mourut (*Song che*, k. 436, 7 b). La date de 1161 est donc presque sûre.

(3) WATTERS, *loc. cit.* p. 73, dit par erreur 1276. La préface est datée de la 2^e année *tche-yuan* 至元, année *ping-tseu* 丙子; or il y a deux périodes de ce nom, l'une va de 1264 à 1295 et l'autre de 1335 à 1341; 1276 est bien une année 丙子 de la période 至元, mais c'est la 13^e année de la première période de ce nom; ce ne peut donc être cette année, et il s'agit nécessairement de la seconde période *tche-yuan* dont la 2^e année (1336) est également 丙子; la préface de Hiong Tsö-min 熊澤民, un ami de Lieou Kien, est du reste datée de 後至元 丙子.

chou feou, XXXII, 1). Cet ouvrage, dont la date exacte m'est inconnue, est un très court résumé en sept tableaux où les mots sont rangés, non d'après les rimes, mais d'après les terminaisons. C'est, de l'aveu même de l'auteur, un livre élémentaire; et il est d'assez peu d'importance.

Une autre série de tableaux, dont le *Hong-wou tcheng yun* est, je crois, le prototype, se rapproche beaucoup plus de la prononciation moderne, dont elle adopte les finales tout en conservant le système d'initiales anciennes, qui ne servent plus qu'à distinguer les tons hauts et bas. Je n'ai pu me servir du *Hong-wou tcheng yun* qui manque à la bibliothèque de l'Ecole française d'Extrême-Orient, mais la première table de rimes du *K'ang-hi tseu tien*, si elle n'en est la reproduction pure et simple, doit présenter un système analogue. Les ouvrages de ce genre, très importants pour l'histoire de la langue chinoise moderne, n'offrent pas d'utilité pour celle de la langue ancienne.

Ces tables, surtout le *Ts'ie yun tche tcheng t'ou*, ont fait l'objet de nombreuses études de la part des érudits chinois. Je me borne à citer les ouvrages qui me paraissent les plus importants et qui m'ont été le plus utiles :

Ts'ie yun k'ao 切韻考 de Tch'en Li 陳澧 (publié dans le *Tch'en che tong chou ts'ong chou* 陳氏東塾叢書);

Sseu cheng ts'ie yun piao 四聲切韻表 de Kiang Yong 江永 (*Yue ya t'ang ts'ong chou* 粵雅堂叢書, 4^e 集);

Cheng lei piao 聲類表 de Tsai Tchen 載震 (publié dans le *Tsai che tong yuan yi chou* 載氏東原遺書⁽¹⁾).

Le *Siu t'ong tche*, k. 94-95, contient une explication détaillée et précise des règles compliquées du *fan-ts'ie*, sans la connaissance desquelles aucune étude de linguistique chinoise ancienne n'est possible, et que je n'ai trouvées aussi clairement et surtout aussi complètement exposées nulle part ailleurs.

Enfin la deuxième table de rimes du *K'ang-hi tseu tien* (c'est-à-dire le *King che tcheng yin ts'ie yun tche nan* de Lieou Kien) a été étudiée par trois savants européens :

KÜHNERT, *Zur Kenntniss der älteren Lautwerthe des Chinesischen* (*Sitzungsberichte d. Kaiserl. Akad. d. Wissensch. in Wien*, phil.-hist. Classe, CXXII);

VOLPICELLI, *Chinese Phonology, an attempt to discover the sounds of the ancient language and to recover the lost rhymes of China* (Changhai, 1896), et plus récemment, *Prononciation ancienne du chinois* (XI^e Congrès des Orientalistes, Paris, 1897, 2^e section, p. 115 sqq.);

SCHAANK, *Ancient chinese phonetics* (*T'oung-pao*, VIII, 361-377; 457-486; IX, 28-57).

(1) Le *Cheng yun k'ao* 聲韻攷 du même auteur, publié dans la même collection, contient des renseignements intéressants sur les anciens dictionnaires et les anciens *fan-ts'ie*.

Ce dernier article est de beaucoup le plus important et est certainement ce qui a été écrit de meilleur, en Europe, sur cette question.

Il est inutile de parler des livres chinois, si nombreux, dont les auteurs ont cherché à restituer la prononciation des classiques; ils n'offrent que peu d'intérêt pour l'étude de la langue au temps des T'ang. Ni les ouvrages de Touan Yu-tsai qui est responsable de tant d'erreurs d'Edkins, et qui me paraît loin de mériter les éloges qu'on lui a trop souvent décernés, ni tant d'autres du même genre ne m'ont servi directement dans ce travail. Il faut pourtant citer le célèbre *Yin louen* 音論 publié par Kou Yen-wou 顧炎武 en 1643 ⁽¹⁾, ouvrage qui a sur les autres livres de cette sorte l'avantage d'être clair.

⁽¹⁾ Une partie en a été analysée en allemand par VON ROSTHORN sous le titre de *Ku Yen-wu's Dissertation über das Lautwesen*, ap. *Wiener Zeitschr. für Kunde der Morgenlande*, IX (1895), p. 145-162.

APPENDICE II.

Je crois utile de joindre à ce travail un certain nombre de palatogrammes qui me paraissent particulièrement intéressants, et qui sont choisis parmi ceux que j'ai recueillis. Les trois Annamites sur lesquels ils ont été pris sont originaires l'un de Hà-nội, le second de Hà-tĩnh et le troisième de Mỹ-thọ. Les dessins ont été réduits aux 2/3 de la grandeur originale.

Le tableau est divisé en deux parties, contenant chacune 3 lignes horizontales et fixant la prononciation des trois dialectes : 1^{re} ligne, Tonkin ; 2^e ligne, Haut-Annam ; 3^e ligne, Cochinchine. Le tableau est donc disposé de la façon suivante :

[QUỐC-NGŨ	<i>da</i>	<i>na, an</i> (1)	<i>at</i>	<i>sa</i>	<i>gia</i>	<i>da</i>]
I. TONKIN	<i>ḍa</i>	<i>ḥa, aḥ</i>	<i>aḥ</i>	<i>sa</i>	<i>ʒa</i>	<i>ʒa</i>
II. HAUT-ANNAM	<i>ḍa</i>	<i>ḥa, aḥ</i>	<i>aḥ</i>	<i>ʃa</i>	<i>ya</i>	<i>dʲa</i>
III. COCHINCHINE	<i>ḍa</i>	<i>ḥa, aḥ</i>	<i>ak</i>	<i>ʃa</i>	<i>ya</i>	<i>ya</i>
[QUỐC-NGŨ	<i>tra</i>	<i>cha</i>	<i>ta</i>	<i>xa</i>	<i>la</i>	<i>ra</i>]
I. TONKIN	<i>čʲa</i>	<i>čʲa</i>	<i>ta</i>	<i>sa</i>	<i>ʎa</i>	<i>ʒa</i>
II. HAUT-ANNAM	<i>ʃʃa</i>	<i>čʲa</i>	<i>ta</i>	<i>sa</i>	<i>la</i>	<i>ʒa</i>
III. COCHINCHINE	<i>ʃʃa</i>	<i>čʲa</i>	<i>ta</i>	<i>ʃa</i>	<i>la</i>	<i>ra</i>

Je profite de cette occasion pour remercier particulièrement M. Dubouch à l'obligeance de qui je dois les palais artificiels qui m'ont permis d'accomplir cette étude expérimentale, et par suite de donner une précision plus grande à la connaissance de l'articulation des sons annamites.

(1) Le trait pointillé marque *an* (Haut-Annam *aḥ*, Coch. *aḥ*).

ERRATUM.

P. 2, n. 1. Colonne COCHINCHINE :

- l. 4. Au lieu de $y^a i_1$, lire $y^a i_2$.
 l. 5. 6. — mai_3, nai_3 , — mai_1, nai_1 .
 l. 9. — $tʃ^a u_3$, — $tʃ^b u_1$.
 l. 10. — $nuok^5$, — $nu^o k^5$.
 l. 11. — $duon_3$, — $du^o n_1$.
 l. 12. — $nuoy_3$, — ny_1 .

P. 10. Tableau des consonnes, l. 10, le θ placé inexactement, représente une spirante interdentale sourde, analogue au *th* anglais.

P. 20, l. 2. Au lieu de (*kiêng*), lire (*kiêng*).

P. 20, l. 29. Au lieu de (*kíp*)⁽¹⁾, lire (*kíp*).

P. 21, l. 22. — $ka_1, kien_1, ko_1$,
lire $ka_3, kien_3, ko_3$.

P. 21, l. 28. Au lieu de *kon*, lire *kon*₂.

P. 22, l. 10. — kok_1 , — kok_4 .

» , l. 25. KHMER. Au lieu de *d'-gãm*, lire *d'-gam*.

P. 22, l. 26. KHMER. Au lieu de *tañ-kiep*, lire *đãñ-kiep*.

P. 22, l. 29. Au lieu de $k^a i_1, k^a i_1, k^e i^1$, lire $kai_1, kai_1, k^e i^2$.

P. 22, l. 34. Au lieu de $küt_4, god_3$, lire $küt_1, güđ$.

P. 23, l. 8. Au lieu de $k^a u_3$, lire $k^d u_3$.

P. 24, l. 6. — *giam*. — *giám*.

P. 27, l. 24. — $č^y ä1$, — $č^y ä1^1$.

» , l. 32. — $č^y ät^1$, — $č^y ät$.

P. 28, l. 3. Au lieu de *ba-čauw*, lire *bã-čauw*.

P. 28, l. 10. Au lieu de *čäi*, lire *čai*.

P. 28. Après la l. 10, ajouter la suivante :
 Neuf (chiffre) : ANNAMITE *čyin* (*čhin*), BAH-NAR *tor-sin*, RONGAO *tor-č^y in*, STIENG *sên*.

P. 31, l. 28. Au lieu de $d^y ö.n^3$, lire $d^y ö.n^5$.

P. 32, l. 32. Supprimer (2) et le placer après le mot cacuminales de la l. 34.

P. 35, l. 6. Au lieu de *teñ*, lire *teñ*₁.

» , l. 12. — *tot*, — *tot*₂.

» , l. 15. — *tot^1*, *têm^3*, lire *tot*, *têm^5*.

P. 36, l. 29. Au lieu de *píd*, lire *píd*₁.

P. 37, l. 7. — *buom-buom*, lire *buom-buóm*.

P. 56, l. 7. Au lieu de *k'at*, lire *k'at*₄.

» , l. 8. — *k'at*, — *k'at*₂.

P. 58, l. 11. Supprimer la ligne : *Frap-per đờp*, (*đáp*), etc. ; cf. p. 103, n. 2.

P. 63, l. 7. Au lieu de *sãnap*, lire *sã-ñap*.

» , l. 12. — *niên*₃, — *niên*₅.

P. 64, l. 17. Après *gã-mít*, lire :

{ *muoč... sormeč^y* } (*hměñ*) ... *jã-mük*.
 { *mäs mwê ...* }

P. 65, l. 3, KHMER. Au lieu de *lãm-bãñ*, lire *lãm-bãñ*. STIENG. Au lieu de *đãñ*, lire *bãñ*.

P. 65, l. 4, KHMER. Au lieu de *đăk*, lire *bak*.

P. 66, l. 10, colonne 4. Au lieu de *lwan*₄, lire *lwan*₄.

P. 66, note, l. 11. Au lieu de « par la prononciation », lire « à l'oreille ».

P. 70, l. 13. Au lieu de *vĩng*, lire *vĩnh*.

» , l. 17. — *viên*₁, — *viên*₄.

P. 70, l. 18, 19. Au lieu de *wey*, lire partout *w^ei*.

P. 70, note, l. 19. Au lieu de *wei*, lire *w i*.

P. 72, l. 26. Au lieu de *ven²*, lire *ven²*.

P. 73, l. 25. Au lieu de (préannamite) *f*, lire **f*.

P. 73, note, l. 4. Au lieu de *băt... áb*, lire *băt... áb*.

P. 73, note 4, l. 2. Au lieu de *nyañ*, lire *nyăñ*.

P. 76, tableau, colonne HAUT-ANNAM, l. 5. Au lieu de *ʃăi₂*, lire *ʃ^ai₂*.

P. 76, tableau, colonne COCHINCHINE.

l. 1. Au lieu de *ʃóy₃*, lire *ʃory₁*.

l. 2. — *ʃ^au₃*, — *ʃ^au₁*.

l. 17. — *ʃěñ*, — *ʃěñ*.

l. 18. — *ʃo₃*, — *ʃo₁*.

l. 25. — *lory₃*, — *lory₁*.

P. 80, l. 20. Au lieu de Hoà-binh, lire Thạc-bi.

P. 114, dans le tableau pour le dialecte cochinchinois, ligne des nasales, 4^e colonne (dentales), au lieu de lire *n (nh)*.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
INTRODUCTION.	1
I. MODIFICATIONS DES CONSONNES INITIALES CHINOISES EN SINO-ANNAMITE.	13
1. Gutturales.	19
2. Palatales	25
3. Dentales	32
4. Labiales.	35
5. Sifflantes	43
6. Spirantes gutturales	52
7. Aspirées	52
8. Nasales	58
9. Liquide.	66
10. L'initiale 喻 du chinois ancien	68
11. L'initiale 影	75
II. LES PRÉFIXES	76
III. LES TONS CHINOIS EN SINO-ANNAMITE ET LE SYSTÈME DES TONS ANNAMITES.	88
IV. LES COMPOSÉS PAR REDOUBLEMENT.	103
V. CONCLUSION	111
APPENDICE I (bibliographie).	119
APPENDICE II (palatogrammes)	124
ERRATUM.	125

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte; à Leipzig, chez O. HARRASSOWITZ, 14, Querstrasse. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XI, correspondant aux années 1901 à 1911), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des onze premières années, mises en vente au prix de 275 francs. Un index général des tomes I à X est en préparation.

Prière d'adresser toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin*, soit à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi; soit à M. H. PINOT, professeur au Collège de France, 11, rue Poussin, à Paris.

Pour paraître prochainement.

- L. PINOT. — Notes d'Épigraphie. XIII. L'inscription de Ban That.
- H. PARMENTIER. — Catalogue du Musée khmer de Phnompenh.
- E. M. DURAND. — Notes sur le Cham. Le conte de Cendrillon.
- N. PERI. — Études sur le drame lyrique japonais. III. Le nô d'Atsumori.
- H. PARMENTIER. — Complément à l'Inventaire des monuments du Cambodge.
- P. PETITHUGUENIN. — Le royaume thai du Sachanalai-Sukhotai.
- R. DELOUSTAL. — La Justice dans l'ancien Annam. Traduction et Commentaire du Code des *li* (IV, 2).
- J. PRZYLUKIN. — Les formes pronominales de l'annamite.
- L. CHOCHOD. — Les philtres et les talismans d'amour à Hué.
-

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les *Publications de l'École française d'Extrême-Orient* sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

- I. — **Numismatique annamite.** Par DESIRÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1^{er} vol. in-8°, accompagné d'un album de XL planches. *Epuisé*
- II. — **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8°. 10 fr.
- III. — **Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM).** Par L. CADIERE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 7 fr. 50
- IV. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIERE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1^{er}. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.
- V. — **L'Art gréco-bouddhique du Gandhara. ETUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.** Par A. FOUCHER, docteur, es-lettres. TOME 1^{er}. INTRODUCTION — LES EDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.
- VI. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- VII. — **Dictionnaire cham-français.** Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8°. 40 fr.
- VIII. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIERE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. 15 fr.
- IX. — **Le même. TOME III. Avec un cartable.** Paris, Leroux, 1912, in-8°. 20 fr.
- X. — **Répertoire d'Epigraphie jaina. PRÉLÈVE D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAÏNISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.** Par A. GUERINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8°. 15 fr.
- XI. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam.** Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1^{er}. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. 16 fr.
- XIbis. — **Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR.** album in-8°, comprenant 14 planches. Paris, Leroux, 1909. 16 fr.
- XII. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- XIII-XIV. — **Mission archéologique dans la Chine septentrionale.** Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. (En préparation.)
- XIIIbis-XIVbis. — **Le même. PLANCHES, 2 albums in-4°, comprenant 488 planches.** Paris, Leroux, 1909. (Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.)
- XV. — **Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS A L'INDOCHINE.** Par HENRI FOUJEU, membre de l'Institut. TOME 1^{er}. Paris, Leroux, 1909, in-8°. 15 fr.
- XVI-XVII. — **Le même. TOME II et III. (En préparation.)**

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIERE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901, 1^{er} vol. in-f°.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — **Éléments de sanscrit classique.** Par Victor HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 10 fr.
- II. — **Précis de grammaire pâlie.** ACCOMPAGNE D'UN CHOIX DE TEXTES BRADIS. Par Victor HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. 10 fr.
- III. — **Manuel de tibétain classique.** Par le Dr. H. CORDIER, médecin-major de 1^{re} Classe des Troupes coloniales. (En préparation.)

BULLETIN
DE
l'Ecole Française
D'EXTRÊME-ORIENT

— 1180617 —

NOTES D'ÉPIGRAPHIE.

XIII.

L'INSCRIPTION DE BAN THAT.

Par LOUIS FINOT,

*Ancien directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, Chargé de cours
au Collège de France.*



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1912

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Membres de la COMMISSION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT pour l'année 1912 :
MM. H. Bréal, A. Barth, E. Senart, Ed. Chavannes, H. Cordier et le P. Scheil.

PERSONNEL DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

MM. **Maitre** (CLAUDE-E.), ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de l'Université, *directeur* ;

Parméntier (HENRI), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement, *chef du Service archéologique* ;

Huber (EDOUARD), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales et de l'École des Hautes-Études, *professeur de philologie indochinoise* ;

Maspero (HENRI), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales, licencié ès-lettres, diplômé d'études supérieures

d'histoire et de géographie, *professeur de chinois* ;

MM. **Commaillé** (JEAN), *conservateur du groupe d'Angkor* ;

Peri (NOËL), *penionnaire, chargé des fonctions de secrétaire-bibliothécaire* ;

Mecquenem (JEAN DE), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement, *penionnaire* ;

Cœdès (GEORGE), licencié ès-lettres, *penionnaire* ;

Aurousseau (LÉONARD), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales, *penionnaire*.

M. **Finot** (LOUIS), ancien élève de l'École des Chartes, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, professeur d'histoire et philologie indochinoises au Collège de France, ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient, *représentant de l'École en France*.

CORRESPONDANTS.

MM. **Beauvais** (J.), consul de France à Canton ;
Bonifacy (A.), lieutenant-colonel d'Infanterie coloniale ;

Cadière (L.), missionnaire en Annam, *correspondant délégué* ;

Chéon (A.), administrateur des Services civils de l'Indochine en retraite ;

Cordier (P.), médecin de 1^{re} classe des Troupes coloniales ;

Damrong Rachanuphap (S. A. R. le prince), ministre de l'Intérieur de S. M. le Roi de Siam ;

Deloustal (R.), professeur de langue annamite à l'École spéciale des Langues orientales vivantes ;

Durand (E.-M.), missionnaire en Annam, *correspondant délégué* ;

Eberhardt (Ph.), docteur ès-sciences, précepteur de S. M. l'Empereur d'Annam ;

Frankfurter (O.), bibliothécaire en chef de la Bibliothèque Vajirañāna, à Bangkok ;

MM. **Gerini** (G. E.), ancien directeur de l'École militaire de Bangkok ;

Lunet de Lajonquière (E.), chef de bataillon d'Infanterie coloniale en retraite ;

Maspero (G.), administrateur des Services civils de l'Indochine, *correspondant délégué* ;

Petithuguenin (P.), premier interprète de la Légation de France à Bangkok ;

Przyłuski (J.), administrateur des Services civils de l'Indochine.

De Rijk, ingénieur des chemins de fer aux Indes néerlandaises ;

Rougier (V.), commis des Services civils de l'Indochine ;

Takakusu (J.), professeur à l'Université de Tôkyô ;

Vogel (J. PH.), du Service archéologique de l'Inde anglaise.



NOTES D'ÉPIGRAPHIE.

Par LOUIS FINOT,

*Ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient, Chargé de cours
au Collège de France.*

XIII.

L'INSCRIPTION DE BAN THAT.

Au cours de son voyage de 1875-1876 dans la vallée du Mékhong, M. Jules Harmand rencontra au village de Ban That, près de Bassac (Laos), un groupe de trois *pràsàt*, dont il parle en ces termes (1) :

« Plus haut, il faut encore nommer les monuments des montagnes de Bassac, décrits par la mission de Lagrée en 1867, et un groupe de trois *preasàt* de grès au village de Bàn-Thàt (village des Tours), à une trentaine de kilomètres dans le S.-O. de Bassac.

« J'en ai rapporté l'estampage d'une belle inscription couvrant les quatre faces d'une stèle placée à quelques mètres de la tour médiane. A en juger par la forme des caractères qui forment cette inscription et une autre découverte à Bassac, ces derniers monuments sont contemporains, ou à peu près, du groupe de Preakan de Compong-Soaï, ou intermédiaires entre ces ruines et celles de Kakeh. »

Ces lignes étaient accompagnées d'un très court spécimen de l'inscription.

L'estampage ayant été soumis à M. H. Kern, ce savant publia dans le même recueil le texte et la traduction des parties lisibles, c'est-à-dire la « face orientale » (35 stances en 70 lignes), plus 6 ou 7 stances des faces du Midi et du Nord (2).

A la fin de 1883, M. Aymonier, arrivant à Ban That, retrouva la stèle, mais en fort mauvais état : quelques mois auparavant, un éléphant l'avait renversée et brisée. Avant cet accident elle était engagée par un tenon dans un socle carré placé sur une petite terrasse à 16 mètres en avant de la tour centrale. Elle avait la forme d'un pilier carré, haut de 1^m 60, dont les quatre faces, larges de 45-44^{cm}, étaient inscrites sur une hauteur de 1^m 40.

(1) *Notes de voyage en Indo-Chine. Les Kouys. Ponthey-Kakèh. Considérations sur les monuments dits khmers*, par le D^r J. HARMAND (*Annales de l'Extrême-Orient*, t. I [1878-1879], p. 332).

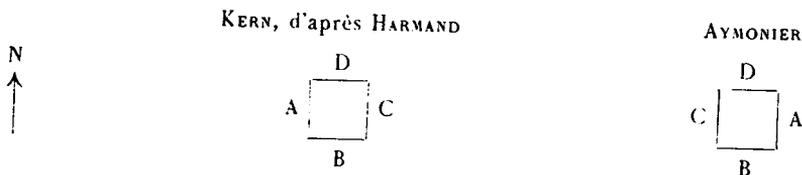
(2) *Inscriptions cambodgiennes*, par M. le D^r H. KERN. Article II. *Inscription de Bassac*. (*Ann. de l'Extr.-Or.*, III, p. 65. *Une petite rectification*, p. 125).

M. Aymonier estampa tous les fragments « en notant que sa face orientale paraissait être la plus effacée par l'usure du temps ; que le texte de celle du Nord serait à peu près net sur nos estampages ; que la face occidentale, la mieux conservée, était généralement lisible ; mais que la face méridionale, sur laquelle s'étaient appuyées les gracieuses protubérances frontales de la bête éléphantine, était aux cinq sixièmes enlevée, et que ce qui en restait s'écaillait partout en fragments couverts de terre (1). »

L'estampage de la mission Aymonier n'a pas été utilisé jusqu'ici : exécuté par de meilleurs procédés que le précédent, il permet de déchiffrer de longs passages restés illisibles dans celui-ci, et de corriger quelques lectures. L'importance du document, ainsi que le caractère tout particulier qu'il présente dans l'ensemble de la littérature épigraphique, nous justifiera de reprendre après M. Kern une étude où l'illustre maître n'a laissé à glaner derrière lui qu'à cause de l'imperfection des matériaux mis à sa disposition.

Avant tout, nous devons essayer de reconstituer, d'après les fragments que nous possédons, l'aspect primitif de la stèle et l'ordre dans lequel le texte se développait sur les quatre faces.

Les données des missions Harmand et Aymonier se contredisent sur un point : l'une appelle orientale la face que l'autre nomme occidentale ; elles s'accordent sur la position des deux autres côtés. Ainsi les faces que les estampages de M. Aymonier désignent par A, B, C, D sont ainsi situées selon ces deux sources :



On est enclin à préférer la seconde disposition : elle se fonde sur des observations d'apparence plus précise et elle est garantie, dans une certaine mesure, par les indications manuscrites que les indigènes chargés de l'estampage ont portées au revers de chaque feuille. Cependant il ne faut pas oublier qu'au passage de M. Harmand, la stèle était encore intacte sur son socle, tandis qu'en 1883 elle gisait en pièces sur le sol : les chances d'erreur étaient assurément plus grandes alors. D'autre part, il semble bien, ainsi que nous l'établirons plus loin, que le texte doive se lire dans l'ordre suivant : A, D, C, B : or la première orientation convient mieux à cet ordre que la seconde, qui suppose le lecteur tournant dans le sens inverse de la *pradaksiṇā*. Il est vrai qu'en raison de l'état fruste de deux faces, la succession de ces quatre pages de texte comporte une part d'incertitude : aussi, en admettant celle qui nous a

(1) *Le Cambodge*, II, 165 sqq. Nous apprenons par une lettre de M. Parmentier que les fragments de cette stèle doivent être transportés au musée de Phnom-penh.

paru la plus vraisemblable, avons-nous cru devoir respecter les lettres affectées aux feuilles de l'estampage pris par M. Aymonier.

Nous décrivons donc successivement les faces A, D, C, B, et nous donnerons ensuite les motifs de l'ordre adopté par nous.

Disons tout d'abord que chaque face devait compter normalement 70 lignes : c'est en effet le nombre que contient la face C, la seule intacte.

A. — Face Ouest (Kern) ou Est (Aymonier). Deux longs fragments brisés à la partie supérieure : il reste trace de 42 lignes. La face entière ayant contenu 70 lignes, il y a une lacune de 28 lignes. Sur les 42 lignes subsistantes, 16 se composent de 2 pādas séparés par un blanc et alignés de manière à former deux colonnes ; 26, au contraire, sont continues et renferment 3 pādas au lieu de 2, de sorte que la fin de chaque stance tombe tantôt au milieu, tantôt à la fin des lignes. Selon toute probabilité, la partie supérieure manquante ne comportait que des lignes à 2 pādas : la face entière aurait donc été composée de la façon suivante :

44 lignes de 2 pādas = 22 stances ;
26 lignes de 3 pādas = 4 1 2 stances.

Les deux pādas en surnombre ne forment pas le premier hémistiche d'une stance qui se serait achevée sur la face suivante, mais bien le second d'une stance complète de quatre pādas, comme l'indique le fleuron qui la sépare de la stance précédente. Il faut donc admettre, ou que le lapicide a omis un demi-vers, ou qu'une des stances antérieures était une stance *ṣaṭpādī*.

D. — Face Nord. Deux fragments superposés : celui du haut, très fruste, contient 18 lignes, celui du bas 49, dont la dernière est une ligne incomplète formée seulement d'un colophon. Si on admet que cette ligne de colophon est en surnombre et que la face comportait 71 lignes, elle devait être ainsi composée :

Partie perdue :	4 lignes de 2 pādas ==	2 stances.
Fragment supérieur :	18 lignes de 2 pādas ==	9 stances.
Fragment inférieur :	3 lignes de 2 pādas	} = 2 stances.
	1 ligne de 2 pādas + un colophon	
	24 lignes de 3 pādas ==	18 stances.
	20 lignes de 2 pādas ==	10 stances.
	1 ligne de colophon	”
Total :	71 lignes ==	41 stances.

C. — Face Est (Kern) ou Ouest (Aymonier). 5 fragments qui, réunis, donnent un texte lisible et à peu près complet. Kern l'a publié entièrement. Cette face comprend 70 lignes de 2 pādas, au total 140 pādas = 35 stances.

B. — Face Sud. Cette face est représentée par 3 fragments. Le premier est illisible : il porte les extrémités de 14 lignes (longueur des lignes : 10-12 cm.) ; de deux en deux lignes apparaît le fleuron qui marque la fin des stances : le texte comportait donc 2 pādas par ligne.

Le second fragment est à peu près de la même largeur que le premier : il renferme 25 tronçons de ligne. Le plus grand nombre de ces tronçons donnent un pāda complet, sauf un ou deux akṣaras au commencement. On peut en conclure que, dans cette partie de la stèle, le texte était disposé sur deux colonnes contenant, la première les pādas impairs, la seconde les pādas pairs. La première colonne serait représentée par le présent fragment, la seconde par le précédent.

Le troisième fragment, qui contient 37 lignes plus ou moins complètes, est brisé sur trois côtés : en haut, en bas et à gauche, mais cette dernière cassure n'intéresse qu'une partie de la pierre, de sorte que quelques lignes sont entières : ceci nous permet d'affirmer que les lignes étaient d'abord de deux, puis de trois pādas (cette dernière disposition commence à la ligne 11 du fragment). Selon toute apparence, la partie à longues lignes formait le bas de la face B, et le fragment qui la contient doit se placer au-dessous des deux autres. En les superposant, on obtient 62 lignes plus ou moins complètes : il en manque donc 8. On ne doit pas s'écarter beaucoup de la vérité en supposant une lacune de 7 lignes entre les fragments supérieur et inférieur, et d'une ligne au bas de la stèle. Admettant cette évaluation approximative, nous supposons pour la face entière :

$$\begin{array}{r}
 42 \text{ lignes de } 2 \text{ pādas} = 22 \text{ stances.} \\
 28 \text{ lignes de } 3 \text{ pādas} = 21 \text{ stances.} \\
 \hline
 70 \text{ lignes} \qquad \qquad \qquad 43 \text{ stances.}
 \end{array}$$

Le texte entier aurait donc compris 160 stances.

Maintenant, dans quel ordre faut-il lire ce texte ? Nous avons admis qu'il commençait sur la face A et se développait ensuite sur les faces D, C, B. En voici les motifs :

1^o C ne peut être le début de l'inscription, puisque le premier mot *tanmā-tvraṃṣatilakam* commence par un pronom démonstratif *tad*, qui se rapporte manifestement à un personnage déjà mentionné.

2^o D ne peut l'être davantage, puisque la quatrième ligne de cette face est la fin d'un chapitre (*ākhyāne prathamah sarggaḥ*).

3^o B doit être écarté : si le texte commençait en B, il finirait soit en C, au milieu d'une *praçasti*, ce qui est sans exemple dans les actes de fondation, soit en A, si on suit la direction contraire : mais A, où la fondation d'un līṅga est prédite par Çiva, suivrait alors D, où est racontée l'inauguration de ce même līṅga : une telle interversion est inadmissible dans un document qui a le caractère d'un récit suivi.

Nous arrivons donc, par élimination, à conclure que le texte commence en A. Sur la direction à suivre ensuite, il ne semble pas que le doute soit possible. On ne peut envisager que deux hypothèses : A, B, C, D ou A, D, C, B. La première est éliminée par le fait évident que le contenu de D est chronologiquement antérieur à celui de C ; la seconde se trouve par là même établie.

Le texte gravé sur la stèle de Ban That est un *ākhyāna*, un récit poétique, divisé en chapitres (*sarga*). Le colophon du premier chapitre se trouve à la ligne 26 de la face D : *ākhyāne prathamah sarggaḥ* ; celui du chapitre II à la fin de cette même face : [*dviṭī*]yah sarggaḥ. Ce sont les seuls qui aient subsisté.

Cette forme de poème répond au *sargabandha* des théoriciens : c'est, selon Daṇḍin, « un poème formé de sargas d'une étendue moyenne, aux rythmes harmonieux, bien liés entre eux et dont la fin est régulièrement marquée par un mètre différent » :

*sargair anativistīrṇaiḥ śravyavṛttaiḥ susaṃdhibhiḥ
sarvatra bhinnavṛttāntaiḥ upetaṃ lokarañjakam* (1).

Conformément à cette définition, le mètre change à la fin du 1^{er} sarga : le corps du chapitre est en *upajāti*, tandis que les trois dernières stances sont en *vasantatilakā* et *mālinī*. De même le 2^e sarga, après un long développement en *vasantatilakā*, se termine par deux stances *mandākrāntā*.

La date de cette composition littéraire peut être fixée avec une suffisante approximation ; elle fait l'éloge de trois rois : Jayavarman VI (fin du XI^e siècle), Dharaṇīndravarman I († 1112) et Sūryavarman II († vers 1150) : elle doit donc remonter à la première moitié du XII^e siècle.

En voici l'analyse.

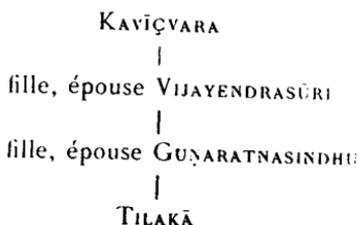
SARGA I. Le début manque. Les premiers vers intelligibles sont deux stances qui faisaient partie d'un hymne à Çiva. L'auteur de cet hymne, dont le nom a disparu, mais qui est qualifié de Muni et de Yogin, raconte ensuite que le dieu, gagné par ses louanges, lui accorda, à lui et à sa famille, la charge perpétuelle de grand-prêtre du Liṅga qui serait érigé sur le mont Bhadreçvara. Sur ces entrefaites, le roi du Cambodge, cherchant un *hotar* digne de conférer l'*abhiṣeka* à son fils, s'adressa au Muni, qui avec une flottille de jonques (*naukānikāyuiḥ*), descendit le fleuve parmi les villages en fête. Une lacune considérable au haut de la face D nous dérobe la suite du récit : nous voyons cependant que le Muni reçoit en don un territoire situé au Nord d'une montagne : c'est probablement le roi qui, à la suite du sacre de son fils, donne au *hotar*, en guise de *dakṣiṇā*, la plaine au pied du mont Bhadreçvara, siège du futur culte. Le Muni célébra donc l'inauguration de ce Liṅga, que les dieux eux-mêmes vinrent adorer. Ici se termine le premier sarga.

SARGA II. Les dieux, Indra en tête, viennent complimenter le Muni et l'invitent à entrer au ciel avec eux. Celui-ci décline modestement cette offre flatteuse. Il se contentera de l'accomplissement de ce vœu : « Que ma lignée préposée par Çiva au service de son Liṅga, ici, dans le lieu appelé Kuçasthalī,

(1) *Kāvyaḍarça*, I, 18-19.

près du mont Çaivănghri, subsiste sur la terre jusqu'à la fin des temps ! » Les dieux le lui accordent, et le temple fondé par lui, enrichi par la piété des rois, devient un grand centre religieux. Le Muni meurt après avoir choisi pour lui succéder le fils de sa sœur. Ici finit le 2^e sarga.

SARGA III. Dans le *mātrvaṃça* de celui-ci naquit une fille nommée Tilakā, dont voici la généalogie :



Cette Tilakā possédait une science profonde qui lui valut le nom de Vāgīçvarī Bhagavatī. Elle épousa un fervent sectateur de Çiva nommé Namaççivāya. Ils eurent pour fils Subhadra, appelé aussi Mūrdhaçiva, qui fut paṇḍit royal de Jayavarman VI et chargé de hautes fonctions religieuses et civiles par ce roi et son successeur Dharaṇīndravarmān I. Le royaume qui tomba ensuite « sous la dépendance de deux maîtres », fut vaillamment reconquis par le petit-neveu de ces deux rois, Sūryavarman II.

A cet endroit se termine la face C ; la dernière face, B, est malheureusement si ruinée qu'on n'en peut presque rien tirer. A la ligne 10, un brahmane, sans doute Subhadra, adresse la parole au roi. Les lignes 39-46, les seules intactes, décrivent une fondation consistant en « [un groupe de] trois édifices de pierre », *saudhatrayaṃ so çmamayaṃ cakāra*. Ce monument était entouré de bosquets fleuris, ornés de bannières flottantes ; chanteurs, musiciens, danseuses en faisaient un véritable paradis d'Indra. Toutes les vieilles histoires que les brahmanes apprirent autrefois de la bouche du Sūta, au dīrghasattra de Çaunaka, on les avait là sous les yeux sur les murs brillants de tableaux. Suit l'énumération des dons faits à l'āçrama, où ne sont pas oubliés de nombreux manuscrits de tous les çāstras.

Plus loin, nous voyons le roi s'entretenir avec le supérieur de l'āçrama. Le reste ne donne aucun sens suivi. On ne peut dire si le 3^e sarga se continuait jusqu'à la fin de la stèle ou s'il était suivi, sur la quatrième face, d'un quatrième et dernier chant.

Les renseignements les plus importants que fournit la partie inédite de l'inscription sont d'ordre géographique. Au début (I, xxiii) Çiva annonce qu'il établira son Liṅga « sur le mont Bhadreçvara, ici, dans le Kambudeça ». Le temple fondé en exécution de cet ordre est situé « dans le lieu appelé Kuçasthalī près du mont Çaivănghri » (II, xix). Le nom vulgaire de ce lieu était Chok Phsān (I, xxxvi). Il semble résulter du rapprochement de ces textes que Çaivănghri n'est qu'un autre nom du mont Bhadreçvara. Or, d'après une

stèle trouvée à Vat Phu et aujourd'hui perdue (Aymonier, *Cambodge*, II, 162), Bhadreçvara était le nom du temple de Vat Phu : c'est là sans doute que fut faite la première fondation racontée par notre inscription. Quant au *saudhatrayam*, dont il est question sur la dernière face, M. Kern y a reconnu très justement les tours mêmes de Ban That, et il convient de s'en tenir à cette identification, à laquelle une seule objection pourrait être faite : dans la description du *saudhatrayam*, il est parlé en ces termes de la décoration murale : « Les antiques légendes qui furent jadis révélées au *dīrghasattra* de Çaunaka par la voix du Sūta, on les voyait toutes reproduites sur le mur brillant de tableaux. » Le récit fait au *dīrghasattra* de Çaunaka, c'est le Mahābhārata. Si les scènes du Mahābhārata qui décoraient les murs du *saudhatrayam* étaient des bas-reliefs, comme à Angkor Vat, il est clair que cette description ne saurait s'appliquer à Ban That : mais rien dans le texte ne nous oblige à voir dans ces images des sculptures ; au contraire le mot *citrait* s'applique plutôt à des peintures : on peut donc y reconnaître soit des peintures murales détruites au cours des siècles, soit même des tableaux mobiles.

Ainsi donc notre *ākhyāna* serait un éloge poétique des fondations religieuses faites dans la contrée par un *mātrvaṃṣa* dont le chef construisit Vat Phu et dont le dernier représentant Subhadra Mūrdhaçiva, auteur de l'inscription, édifia les trois tours de Ban That, consacrées respectivement au Liṅga, à Gaurī Mahiṣāsūrāri et à Skanda.

Dans le panégyrique de Sūryavarman (I, xxxv), on avait cru trouver la mention d'une expédition militaire contre un pays désigné comme le Pays des Eléphants et du Cuivre : mais cette donnée disparaît devant la lecture rectifiée fournie par l'estampage, *dviṣatāṃ pradeçam*, au lieu de *dvīpatāmradeçam*.

Remarquons enfin que le nom de l'auteur de l'inscription n'est pas Pūjāçiva, mais Mūrdhaçiva.

Mètres. — La face A est tout entière en *upajāti*. Ce mètre se continue sur la face D jusqu'à la ligne 16 (= st. XLIX). Puis viennent 3 stances qui terminent le sarga I, une *vasantatilakā* et deux *mālinī*.

Les lignes 23-46 de la même face sont en *vaṃṣasthā*, 47-62 en *vasantatilakā*, 63-66 (dernières stances du sarga II) en *mandākrāntā*.

C est en *vasantatilakā* (l. 1-19) et en *upajāti* (20-70).

B est entièrement en *upajāti*.

[Sarga I.]

- i-xv. (A, 1-26 *manquent*; 27-30, *illisibles*.)
- xvi. (31) [ya]syātmaçaktyaiva vi — — — — (1)
pradhānam ekas triḡuṇātmakatvāt |
(32) [Hi]raṇyagarbho tha Hari — — — (2)
cchaktyāpi tan nirvikṛtin ta[m īde] ||
- xvii. (33) — sām dvidhārtham prakariṣyam — — (3)
vivarṭtya mūlaprakṛtiṃ svaçaktyā |
(34) — tārthatām (4) prāpya nivarṭtate — (5)
pradhānam asoḥ prabhum etam īde ||
- xviii. (35) [a]moghavīryyeṇa jaga — — — . . . |
(36) ||
- xix. (37) — — — — āt kila saptakoṭi. . . . |
(38) — — — — nekavidhe vihartā. . . . ||
- xx. (39) — — — — d'hātāram atha trayīṅ ca. . . . |
(40) — nādir uktaḥ paramarṣisaṅghai. . . . ||
- xxi. (41-42).
- xxii. (43) iti prasādya stutibhis tam içaṃ
vilocanā — — — — vitṛptiḥ |
(44) sa vatsalo bhaktimati smito bhūr
anugrahārtham — — māñ jagāda ||
- xxiii. (45) sahānvayāyena sa[dā] niyokṣye
tvām de[vak]āryye bhuvi pāvanārtham |
Bhadreçvarādrāv iha Kamvudeçe
(46) saṃsthāpayiṣyāmy aha[m ā]tmaliṅgam ||
- xxiv. tat pūjayantaṃ svamanīṣayā tvām
saṃprāpayiṣyāmi bhavād vimuktim |
(47) yad içvaro vandhanamo(kṣa)yos tan
mumukṣubhis so ham abhiprasādyah ||

(1) Restituer : *vivarṭtamānaḥ*.

(2) Ce pāda se terminait sans doute par *abhūc*.

(3) Restituer : *prakariṣyamāno*.

(4) Restituer : *kṛtārthatām*.

(5) Peut-être : *nivarṭtate tat*.

- xxv. madarccanārtham ahanīyavṛttir
 (48) āsaṃhṛtes te kulasa ~ — — t | (1)
 acintyam evaṃ vacanaṃ Smarāreḥ
 katham ka[ro]mīty acalan mano me ||
- xxvi. (49) mamāpi yo(ga)ṃ dadhataç ca — —
 jyotiḥ paran devam amuṃ didṛkṣoḥ |
 svāntan tadālocanaharṣapūrṇṇan
 (50) na prāviçad deçaviyoga[ço]kaḥ ||
- xxvii. bhavāni k[ī]to py atha vā paṭaṅgo (2)
 bhavājñānyasya tu çāsanena |
 (51) rājyan trilokyām api na (vra) — — (3)
 yathā ~ manyor (4) iti niçcayo me ||
- xxviii. jñātañ ca satyañ jagad asvatantram
 (52) sarvvatra nasyotagavo ~ — — |
 Maheçvarapreritam eva gacchet
 svarggaṃ mataṃ çvabhram athāpy aniṣtam ||
- xxix. (53) guros trilokasya hite ~ — naṃ
 svārtham vṛ — — sya Pinākapāṇeḥ |
 jñātvāñjasā vyāhṛtim eva sa —
 (54) pratyai ~ kālas tad ~ — — — — ||
- xxx. — — — [sū]nor abhiçecanārtham
 paryākulaḥ Kamvujabhūmide[vah] |
 (55) çuddhiçrutācārakulopapa[nna—]
 syānveṣaṇe hotur anindyavṛtteḥ ||
- xxxi. ānetum arthaṃ pathi-satkriyā(bh)ir
 (56) naukānikāyaiç ca vimāna — — (5) |
 mām Rçyaçṛṅgaṃ vinayajñam āptaṃ
 sa prāhiṇot prāg iva Loma[pā](dah) ||
- xxxii. (57) dvīpāntarāyātanarendra — —
 — — — — — tarājamārgge |
 niççesadeçocitaçilpabheda-
 (58) saṃpādītāpūrvamahotsa[vo bhūt] ||

(1) Restituer : *kulasantala* *syāt* (?).

(2) Corr. *paṭaṅgo* (?).

(3) Restituer : *vrajeyaṃ*.

(4) Restituer : *yathābhīmanyor* (?).

(5) Restituer : *vimānatulyaiḥ* (?).

- XXXIII. dhvajapratānair ggaganollasadbhir
āmandratūryyadhvanibhiḥ ca bhīme |
(59) samīka.
— — pratīstimitā babbhūva ||
- XXXIV. mamāgamāçaṅkanayātajāti
(60) — — — sāndrāndhakaropamā — |
— — — vyāgamo (me) pratipadyamānaḥ
(kṣa)pākarasyeva tadāvir āsīt ||
- XXXV. (61)
— — — Kamvudeçā[dhi]parājasūnoḥ |
— — — tīrthāyatanāni dṛṣtvā
(62) Çivānghri — (ṇḍ)ādri — — — — ||
- XXXVI. Kuçasthalītiprathite pradeçe
sthalā. |
(63)
Chok Phsān (1) iti prāhur — — — sam yam ||
- XXXVII. mahī. . (64). . | niveçya. . jamāṭṛ. .
çarvābhihi. ||
- XXXVIII. (65) tatrāpi. . . satkriyādhye. . . | . . .
(66) ||
- XXXIX. . . . | (67). . . ||
- XL. (2) . . . (68). . . . | matprāptakālaḥ. . .
. . . |Para|meçvarasya | (69). . . .
prāpnomy ahan — — — vatas sakāçam ||
- XLI. tuṣṭena dṛṣṭe — — — — —
(70) tatraiva vidyāvaraṇe tipuṇye |
Kuçasthalīnāmni ni[v]āsyā vandhūn
nirdhūtapāpe tra Çivam.i (3)
- XLII. (D, 1-2).
- XLIII. (3) . . . prāptiḥ ca satya. . . |
(4) . . ānubhūti(m) ma. . . . ||
- XLIV. (5-6). | ||
- XLV. (7) tvanmāṭṛva[mça]. . . | (8) te yājakā. . . ||
- XLVI. (9) varṇatraya. . | (10) na dṛçyate. . . ||

(1) Lecture probable, bien que le nom ne soit pas parfaitement distinct sur l'estampage.

(2) Probablement stance de six pādas.

(3) Peut-être : siṣeve.

- v. ~ ~ ~ ~ ~ sya vṛṣadhvajena te
bhaved anabhyarhaṇa ~ ~ ~ katham
(29) maheçvareccḥām anuyānti so ~ ~
~ ~ ~ ~ syeva gaṭiṃ hi tārakāḥ
- vi. samīkṣamāṇās tava tejasā satī(ṃ)
(30) maheçvarārādhanatas samunnatiṃ
v(i)danti tan nābhyudayāptikāraṇaṃ
maheçvarānugrahatulyam asti yat
- vii. (31) samunnatir vvainayikī parā matā
nisarggajā yā nitarām samunnateḥ
nisarggajaiçvaryyajuṣām hi no mune
(32) bhīpūjito vainayikarddhibhāg asi
- viii. vayaṃ dyuvāsā iva veçmarakṣiṇas
tapoviçeṣorjitatejaso hi ye
(33) ime bhajeyur divi saṃpadākarāṃs
tad ehi sūre surasadmarañjakaḥ
- ix. dyuvāsivāṇyeva navāmvudāmvunā
(34) drumo bhiṣiktas sa jaharṣa saṃyamī
kṛtāñjaliç ca pratipūjya tān idaṅ
jagāda vākyaṃ paramārthakovidah
- x. (35) bhavādrçāṃ saṃsmaraṇād api kṣaṇād
analpakalpopacitāñhasām hati(h)
vilokane s(m)iṃ punar āptapāvano
(36) vijānatātmā vahu manyate mayā
- xi. manovaçoṅgair api saṃbhṛtāni me
tapāṃsi sākṣāt saphalāni saṃprati
(37) yato naghā yūyam amoghadarçanāḥ
prayātha me drṣṭipathaṃ ghrṇārdritāḥ
- xii. padaṃ svakīyan dadatām anugrahaṅ
(38) gataṃ parāṃ koṭim avaimi vo mayi
ahan tad ātmavyatiriktam ādadat
[katha]n na jihremi satām anātmavit
- xiii. (39) mayā ca yoge bhavabhīruṇāyatā
kriyeta rāge ratir utpathe katham
viçeṣato me nijaliṅgapūjane
(40) maheçvarenaiva kṛtan niyojanam
- xiv. avekṣya çaṃbhuṃ bhuvanaikakāraṇaṃ
mayi kṣamadhvan na nideçakāriṇi
(41) na kevalaṃ me bhavatām api dhruvaṃ
prasādanīyas sa hi liṅgasamsthitaḥ

- xv. itīrayitvā punar argham ādarāt
 (42) pradāya deveṣu kṛtābhivādanam
 avāpya lajjām iva teṣv avānmukhaṃ
 munin tam ūcus tridiveçvarāḥ punaḥ
- xvi. (43) bhavādṛçeṣv eṣu mumukṣuṣu sphuṭaṃ
 hitaiṣinān nāvasaro varasya naḥ
 guṇānurāgeṇa tu dātum arthitā
 (44) na kāmavṛttir hi padaṃ vimṛçyati
- xvii. vareṇa nas svārtham anarthitāpī te
 kulārtham arthī yadi tvaṃ vṛñiṣva naḥ
 (45) svadharmmarakṣādhikṛteṣu bandhuṣu
 dhruvaṃ garīyo hi mamatvam ātmanaḥ
- xviii. uvāca varṇī madanugraheṇa vas
 (46) sa lokapālā iti yujyate bhidhiḥ
 parānukampāvyasanaṃ sphuṭaṃ satām
 ayaṃ varas saṃprati saṃpradiyatām
- xix. (47) yāsau svaliṅgayajane dhikṛtā çivena
 çaiivānghriçailanikaṭe tra kuçasthalīti
 (48) deçe madīyakulasantatir āyugāntāt
 tasyās sthitir bhuvi bhaved bhavatām prasādāt
- xx. (49) vañçe py anekakavisantatipāvane sminn
 āvīr bhavatv atitarām çrutarāçigoṣṭhī
 (50) acchinnam eva makhasantatir atra deçe
 candrārddhacūḍayajanāya bhaven maharddhiḥ
- xxi. (51) sarvve ca tīrthanikarā hatapāpapuñjās
 tatraiva sannidhim amī vidadhatv ajasram
 (52) pūrṇo nirargalasumaṅgalasaṃhatinā
 deço bhavet sa bhuvane vahumānapātram
- xxii. (53) çrutvā muner vacanam ujjahṛṣus surendrā
 ūcuç ca yad bhagavato bhimataṃ tad astu
 (54) itthan tapobhir abhipūta jagattrayasya
 na syāt kathaṃ nu bhavataḥ khalu sarvam iṣṭam
- xxiii. (55) nirmmāya bhūrivibhavāçramacakraṅgālaṃ
 praiṣyādipūritapuraiḥ paripālyamānam
 (56) te yājakārthaparikalpitasatkriyādhyam
 adyāpī tiṣṭhad amarās tridivaṃ pratīyuh
- xxiv. (57) svarvvāsiṣu pratigateṣu mahīpatīnām
 pratvekam udyatavatām çivapūjanārtham
 (58) tatrāçramā bahuvīdhā vibhavābhipūrṇās
 tattejasā babhur ivopahṛtā dyulokāḥ

- xxv. (59) tatrāçrameṣu muniçiṣyaparamparāṇām
 abhyudgamas satatam adhyayanādhvanīnām
 (60) hṛṣyadgaṇair bhṛçam udīritam tūryyaghoṣān
 protsarppiṇo dhikagaṇan tiravāṃbabhūva
- xxvi. (61) (tatra) sthitas tribhuvanapratipūjyamāno
 vyākhyāyato munigaṇeṣu çivāgamānām
 (62) — — — — — sa — krtāspadasya
 līlān dadhe bhagavataç çicirāṇçumauleḥ
- xxvii. (63) tatra — — — — — prārthanām puṇyabhājām
 ijjābhedaṃ pratidinavidhāv utsaveṣu krameṇa
 (64) — — — — — prati — — — — — yatīnām yathāvat
 samyaktvai — — — — —
- xxviii. (65) — svasrīyaṃ kulakumudiniçubhrabhānuṃ maṇiṣī
 çuddhe
 (66) — — — — — — — — — — — kan niyuçyātmatulyaṃ
 yo — — — — — dam anidhananan nirvimānaṃ pra|yātaḥ|
 (67) [ākhyāne dviti]yas sarggaḥ ☉

[Sarga III.]

- I. (C. 1) tanmātrvaṇçatilakan tilakābhidhānā
 dauhitrikā matimato vijayendrasūreḥ
 (2) sūnuḥ kṣitīndraviduṣo guṇaratnasindhor
 yyā çrikaviçvarakaver duhituç ca naptrī
- II. (3) bhūṣāvalisphuritaratnamarīciçubhrā
 madhyasthitā rucirasakhyudumaṇḍalānām
 (4) maṇḍānçudīptir (1) api pāñçuvihārasaṅgād
 yā çaiçave vasumatīm gaganīcakāra
- III. (5) yāṃ yauvane sati na kevalam eva kāntir
 atyucchrayā samudiyāya vidhiprayuktā
 (6) vandhukramānugatasampad api prathiṣṭhā
 saṃbhāvanā ca mahatām kulamaṇḍalānām
- IV. (7) jyeṣṭhair narendragurubhir viduṣāṃ varair yyā
 mānyā puraḥ pariṣadām abhivandya mūrdhnā
 (8) vāgīçvarī bhagavatiyam iti prakāçam
 ābhāṣya ratnanikaraiç ca raṇe bhyapūji

(1) Corr. mandānçu°.

- v. (9) *tadvyāhṛteḥ prathitatām bhuvi* ⁽¹⁾ *yā prapannā*
vāgīçvarī bhagavatīti vabhāra nāma
 (10) *yasyā vahūni caritāny atimānuṣāṇi*
sarvve py udikṣya vividuḥ khalu devatātvam
- vi. (11) *dṛṣṭvā samāsāditayauva(nā)n tām*
tāto varānveṣaṇasambhramo 'bhūt
 (12) *yogānubhāvād iva Narada(rṣi)s*
siddhas samā(sā)dya samādideça
- vii. (13) *vāgīçvarī bhagavatiyam abhūt sutā ta*
ā(na)ndanārtham iha bhūmibhuvo bhavasya
 (14) *tivrais tapobhir iha sūriparamparābhir*
ārādhitas so cīram eṣyati pāvanārtham
- viii. (15) *yacchuddhaçaivatvam upaiti nāmnā*
namaççivāyeti bhuvi pratītim
 (16) *yo gharmmaparyanta ivāmbudānām*
ç(i)v(ā)gamānām vitatin tanoti
- ix. (17) *çarīravānmānasavṛttibhir yo*
nītāntabhadrābh[i]ra[tiṃ] ⁽²⁾ *prapannah*
 (18) *jñānārccayodbhāsy apavarggaraktas*
tvayāpi lakṣyas sa tadā çivānças
- x. (19) *çrutvā sa siddhasya giram purastād*
upasthitānām kulama[ṇḍa]lānām
 (20) *āhūya harṣāt kulapa* — — *khyan* ⁽³⁾
tanmātulan tām giram ācacakṣe
- xi. (21) *sa cāsya lokatraya(yā)takīrteç*
cirād vijānaṃç caritañ jaharṣa
 (22) *sarvve py anuṣṭhāya mahotsavan tam*
āmantrayām āsur anarghaçīlam
- xii. (23) *santānakākaravikīrṇacatuṣka* — —
mūrdhasthitah sph[uri]tabhūṣaṇacandraruḥ
 (24) *tadvandhuvṛṇḍaganamadhyagatas sa* — —
'vasthānubhūtasukha — — — — —

(1) Les mots en italique sont ceux qui ne sont plus lisibles sur les fragments de la stèle ni, par suite, sur les estampages de la mission Aymonier : ils sont empruntés à l'édition de M. Kern.

(2) Kern conjecture *aliçayam* ; mais le *bh* et le *r* sont distincts : *abhiratiṃ* est le plus probable.

(3) Il faut presque sûrement restituer *kulapaṇḍitākhyan*.

- XIII. (25) satyañ ca taddhastagataiva sampad
yad dattam ekam pari — — — —
(26) adrṣṭaparyyantam ananyalavdham
bhūyiṣṭham iṣṭam - - - - -
- XIV. (27) jātas tayor iva makhe jvalano raṇaujā
yas saṃskṛtes t(u) viduṣaḥ pitur eva lavdhā
(28) tadvañçasantatamahāpuruṣāhṛtānām
satkarmmanām (pha)lam ivottamam āvir āsīt
- XV. (29) pitros subhadra iti yo vacasopanetuḥ
khyāto pi mūrddhaçiva ity apareṇa nāmnā
(30) bhūyo mahāvanibhujo jayavarmmaṇaç çrī-
bhūpendrapaṇḍita iti prathitaḥ pṛthivyām
- XVI. (31) trayyādyanekekavidhavāñmayakovido pi
yaç çaivavāñmayaratas svakulocitatvāt
(32) vālyāt prabhṛty aviratasmṛticintymānañ
jyotiḥ paraṃ parirarakṣa yam antarāyāt
- XVII. (33) vālo pi sann iva navāhitavahnir iddho
jñānārccişorjjitamahākavivṛṇḍavandyah
(34) bhraṣṭākṣarān aticiraṃ viduṣām asādhyān
granthān (1) punaḥ paṭurucī racayāñ cakāra
- XVIII. (35) dīkṣāvidhau sati na kevalam eva somam
āmantrito sakṛd apāyayad ānṛçaṃsāt
(36) yo nyāyasāmkyakaṇabhūñmataçabdaçāstra-
bhāṣyārthasomam api sūrijanān pipāsūr
- XIX. (37) vidyāpavarggavihitāpacitiprabandhe
yasyāçrame navaratāhutidhūmagandhe
(38) durggāgameṣu matibhedakṛtārthanītyā
vidyārthinām vivadatām dhvanir utsasarppa
- XX. (39) athādvare çrī-jayavarmmadevas
satkartukāmo guṇinān nikāyam
(40) guṇānurodhena parīkṣaṇāya
niççeçaçāstrārthavido nyayuñkta
- XXI. (41) teṣām puras sthāpitapustakānām
saṃpraṣṭum udyuktavatān nikāmam
(42) ciccheda pakṣam mativajrapātād
yaḥ parvvatānām iva vajrapāñiḥ

(1) Sic pour *granthān*.

- xxii. (43) savismayotphullavilocanais tair
vvilocitaḥ pūrṇakalābhirāmaḥ
(44) rarāja yo rājasabhāmvasthaḥ
çaçīva madhye kavītārakāṇam
- xxiii. (45) guṇair anūnair iva yajñavalkyo
videhabhartur nṛpates sabhāyām
(46) nirjitya sūrīn nṛpasatkriyām yo
[ga]jāçvaratnādīm avāpa vālah
- xxiv. (47) tadāprabhṛty eva visañçayam yo
jātaḥ prajānām bahumānapātram
(48) parīkṣitās sanmaṇayo hi yuktyā
kasyādan na pratipādayanti
- xxv. (49) kṣetreṣu puṇyeṣu kṛtāçrame[ṣu]
yo dhya(kṣa)katve dhikṛtaḥ krameṇa
(50) çāstre ca loke ca satām vivāde
bhūpena nirnetṛtayā nyayoji
- xxvi. (51) guṇaugharatnair abhibhūṣito pi
bhūpena yo bhūriguṇādareṇa
(52) suvarṇakarṇābharaṇopavīti (!)–
citrāñçukādyaiḥ punar abhyabhūṣi
- xxvii. (53) rājyāya niṣpṛhayitāpi tato nukampān
nākaṃ vrajaty avaraje jagadekanāthe
(54) abhyarthitas tanubhṛtām nikarair anāthaiç
çāsan nayena dharaṇīn dharaṇīndravarmma
- xxviii. (55) jyāyāmç ca saptaprakṛtīr akampyās
saṃprāpayām āsa guṇair vivṛddhim
(56) kalātīpūrṇo hi himāñçumālī
kṣīrārṇavam pūrṇataram karoti
- xxix. (57) dharmmapriyaç cākhilavāñmayajñam
dharmmapravaktāram amānayad yam
(58) yatrānurāgo manaso hi tasya
prāyeṇa sañkīrttanam eva ratyai
- xxx. (59) tato vanīndro nṛpayos tayoç çrī–
narendralakṣmyā nijabhāgineyyāḥ
(60) sūnur bhavānyā iva kārttikeyo
durvāravidviddiviradendrasīnhaḥ

(1) Corr. *upavīta*.

- xxxI. (61) mahīdharaçreñiçirodhirūḍha-
pādadyutis sūryya ivātidīptaḥ
(62) çrī-sūryyavarmmety apī çubhrabhānur
āhlādane sād hukumudvatīnām
- xxxII. (63) vidyāpavargge navayauvanas sañ
jātābhilāṣaḥ kularājālakṣmyāḥ
(64) tasyām sudhāyām iva saiñghikeye
dvipatyadhīnatvam upāgatāyām
- xxxIII. (65) camūsamūhārṇavam ājibhūmāv
ādhāya yuddhaṃ vidadhat sa bhīmam
(66) utplutya nāgendraçiro rirājaṃ
hantādriçrñgam dvijarād ivāheḥ
- xxxIV. (67) dhātrīm dviṣaddhvañsanasindhumnāṃ
dordāñ[ṣ]ṭrayoddhṛtya dhṛtākṣatāṅgīm
(68) pūrvvām vyavasthām ucitām yathāvat
pratyarppayām āsa yathā varāhaḥ
- xxxV. (69) dvīpāntarendrāç ca jigīṣitā ye
prāptān apaçyat karavāhinas tām
(70) svayam prayāya dviṣatām pradeçam
raghuñ jayantaṃ laghayāñ cakāra

[Ici finit la face C ; la quatrième face, B, est représentée par trois fragments : l'un est illisible ; le second ne donne que des moitiés de lignes, dont on ne peut tirer aucun sens suivi ; le troisième, au contraire, offre quelques stances complètes et d'autres qui, quoique mutilées, sont partiellement intelligibles. Nous nous bornerons à transcrire ce dernier fragment, dont la première ligne, selon l'hypothèse exposée plus haut, correspond à la ligne 33 de la face B.]

- (33) s(i)ddhasya tasya... (34) itas tatas... (35) gajāçvaratha
... (36) satkr̥tya sū.
- (37) prākārakāṇḍaprava. |
- (38) mahātaṭākāçmarājiramyam | çambhoḥ pu. . . ||
- (39) vicitravallīvanaviprakīrṇam
ṛṣyapsaromaṇḍalasevyamānam |
- (40) prodyatirikūṭopamam ādīmeros
saudhatrayam so çmamayam cakāra ||
- (41) ākīrṇaketunikarair gaganollasadbhir
āmandratūryyaninadaic ca divam sprçadbhiḥ |
- (42) tantrīmilanmadhuragītaravaic ca nṛtyan-
nārījanair api tad aindram ivāvākīrṇam ||
- (43) prāk chaunakīye kila dīrghasattre
purātanaṃ sūtagiraiva jajñuḥ |
tad eva sāksād iva tatra kuḍye
- (44) citrair vicitre dadṛçus samastam ||

- tatraiçaliṅgaṃ saṣaḍānanārccam
arccāñ ca gauryyā mahiṣāsuraṛeḥ |
(45) — — (1) makhe ca svayaçaḥpratānaṃ
saṃsthāpayāṃ āsa samaṃ mañṣī ||
suvarṇapātraih kanakāmuvjābhaih
(46) — — karaṅkaiḥ kalaçaṛ amatraih |
saphenapuñjair iva visphuradbhir
devālayan tad dyunadīcakāra ||
(47) — — — — karibhis taraṅga-
tvaṅgatturaṅgadvijaghoṣaramyam |
ratnākārcciçhuritaṃ saçaṅkhaṃ
(48) — — — — [a]m[vu]nidhīcakāra ||
padātayo yānam abhūṣaṇā[ç ca]
bhūṣāṃ kuvastrā vasaṇaṃ mahārham |
(49) makāntāḥ
prāpyeṣṭidṛṣṭyeva vudhā vinemuḥ ||
abhyarccitānāṃ viduṣāṃ smitaçrī-
(50) mudālī |
anokahānām iva puṣparājī
tārākaraçrīr iva çarvarīṇām ||
(51) (a)r(cc)anārtham
gajāçvagojāmahīṣāvisārthaiḥ
rairūpyatāmratrapukaṅsaloha-
(52) caiṣīt ||
tatrātmabhogañ ca narendradattaṃ
dolātapatram kalaçaṇ karaṅkam |
(53) (ā)di
suvarṇāñcitaṃ taram ayam vyatārīt ||
niççeṣaçaṣṭrair likhitaṣ sanāthā[n]
(54) ān |
sa pustakān adhyayanācchidārtham (2)
tatrāçrame nekavidhān acaiṣīt ||
(55)
padmāsanāsīnam ivātmayonim |
rājanyarājīsurasaṅghajuṣṭam
(56) ||

(1) La première syllabe était en *i*, la 2^e en *m*.

(2) *Acchidā*, « continuité », n'est pas relevé dans les lexiques, mais on y trouve *chidā*, « le fait de couper ».

- tañ ca pratīkṣyaṃ priyasatkriyābhir
abhyarceya viçrāntasukhopaviṣṭam |
(57)
vārttām apr̥cchad mudito narendrah ||
sa cāha sarvvatra çivaṃ vinetu|h|
(58) |
nirantarāyās sukhinas svakāryān
neme janāḥ puṇyakṛtaḥ cyutās smah ||

[Suit une dizaine de lignes tronquées qu'il n'y a aucun intérêt à reproduire].

* . *

TRADUCTION.

Sarga I.

I-xv.

xvi. Par sa seule puissance [émettant] la Matière, l'Unique, ayant en lui l'essence des trois Guṇas, [est devenu] Hiranyagarbha, Hari... ; par sa puissance aussi, il est resté immuable. Je l'adore !

xvii. Pour produire la dualité... il émet, par sa puissance, la Matière primitive; puis, ayant atteint son but, il la ramène à lui. Ce Maître de la vie, je l'adore !

xviii-xxi.

xxii. Ayant ainsi gagné le Seigneur par mes louanges, mes yeux furent comblés [par son apparition]. Plein de tendresse pour moi, son fidèle, l'Incréé me dit en souriant :

xxiii. « Je te chargerai à perpétuité, toi et ta lignée, d'un service divin pour la sanctification de la terre. Sur le mont Bhadreçvara, ici, dans le Kam-budeça, j'établirai mon propre Liṅga.

xxiv. « En l'honorant avec sagesse, tu obtiendras par moi la libération de l'existence. Puisque je suis le Maître du servage et de la liberté, je dois être adoré par ceux qui aspirent à l'émancipation.

xxv. « Que la célébration quotidienne de mon culte jusqu'à la fin des temps se perpétue dans ta famille ! » — « Comment exécuter cette parole inconcevable de Smarāri ? » Cette pensée occupait sans cesse mon esprit.

xxvi. Fervent contemplateur de ce dieu, désireux d'avoir sous les yeux cette Lumière suprême, mon cœur, plein du bonheur de le voir, ne connut pas les regrets de l'exil.

xxvii. Que je devienne un vermisseau ou un insecte, plutôt que [d'obtenir] l'empire du monde par une autre volonté que celle de Bhava ! Telle est ma résolution, comme celle d'Abhimanyu (?).

xxviii. C'est une vérité notoire que le monde n'est pas libre : tiré par Maheçvara, comme un bœuf qui a une corde dans les naseaux, il va au ciel souhaité ou à l'affreux enfer.

xxix.

xxx. . . Pour le sacre de son fils, le roi du Cambodge se préoccupa de trouver un *hotar* doué de pureté, de science, de conduite, de bonne naissance et d'une vie irréprochable.

xxxi. Pour me faire venir, me sachant expérimenté et digne de confiance, il m'envoya chercher avec un grand appareil pour le voyage et avec une foule de jonques, comme jadis Lomapāda fit Rçyaçr̥ṅga.

xxxii. Des rois venus d'autres contrées. . . sur la route royale, il y eut des fêtes sans précédent organisées par les divers métiers propres à chaque pays.

xxxiii. Des bannières déployées flottaient dans l'air ; d'harmonieuses musiques se faisaient entendre. . . [la foule] était immobile de joie.

xxxiv. Dans l'attente de mon arrivée. . . . elle était pareille à une nuit ténébreuse ; mon apparition, obtenue par elle, fut comme le lever de la lune.

xxxv-xli. . . . du fils du roi du Cambodge. Ayant vu les lieux sacrés et les sanctuaires. . . le mont Çivāṅghri. . . Dans le lieu nommé Kuçasthalī On l'appelaît Chok Phsāñ. . . Plein de joie, dans ce saint asile de science qui purifie des péchés, et qu'on appelle Kuçasthalī, j'établis mes parents et [j'adorai] Çiva.

xlii-xlviii. . . . ta lignée maternelle. . . ces sacrificateurs. . . . les trois castes. . . ardemment dévoués à Parameçvara. . . A te rencontrer, ma joie Car de nous dépend le. . . des mérites. . .

xlix. Que le pays au nord de cette montagne. . . rempli d'abondantes richesses, t'obéisse, à toi et à ta descendance.

l.

li. Alors, il accomplit, selon le rite, toutes les autres cérémonies [prescrites] pour l'érection d'un *liṅga* de Paçupati. . . Le roi, qui regardait du même œil l'or et une motte de terre, sous prétexte de lui conférer un bienfait, reçut en retour l'apaisement du désir.

lii. Les dieux [venus] pour rendre à Çiva sous la forme du *Liṅga* les pieux devoirs [qui donnent] aux fidèles la félicité suprême, obtinrent une beauté [resplendissante]. Ce que voyant, le Muni fut pénétré d'étonnement.

Fin du premier chapitre du récit.

Sarga II.

i. Après avoir consacré le Liṅga de Çiva avec l'onde pure d'un *tīrtha*, et l'avoir honoré selon le rite, le Yogin s'appliqua sans relâche au *yoga* et son éclat brilla comme le soleil.

ii. Alors les dieux, Indra en tête, considérant avec admiration le courageux Muni, pénétrés de respect pour la grandeur de son ascétisme... lui dirent avec bienveillance :

iii. « Cette montagne, ce Liṅga de Çambhu, l'eau de cet excellent *tīrtha*, toi-même enfin, qui es un trésor de sagesse, qu'y a-t-il de plus saint dans les trois mondes à proposer à l'adoration des hommes ?

iv. « Tu es la sanctification des trois [mondes], comme... ò Muni. Notre entrée dans ce séjour, opérée par ta consécration est aussi indestructible que l'est pour les grammairiens l'union de la préposition et du mot (1).

v. « Comment pourrait-on ne pas t'honorer, toi qui es..... par Çiva ? Les suivent le désir de Maheçvara comme les étoiles la marche [du soleil].

vi. « En voyant l'élévation que t'a conférée Maheçvara gagné par ta sainteté, on reconnaît qu'il n'y a pas une source de prospérité comparable à la grâce de Maheçvara.

vii. « L'élévation produite par la vertu est réputée très supérieure à celle qui vient de la nature ; nous, qui jouissons d'une suprématie naturelle, nous t'honorons, Muni, toi dont la puissance est née de la vertu.

viii. « Nous autres habitants du ciel, nous ne sommes en quelque sorte que les gardiens de la maison : car ceux qui ont conquis la sainteté par la perfection de leur ascétisme, ceux-là doivent posséder dans le ciel des trésors de félicité. Donc, ò sage, viens réjouir [de ta présence] le séjour des dieux. »

ix. Sous la parole des dieux l'ascète fut ravi de joie, comme un arbre arrosé par l'onde des premiers nuages [de la saison des pluies] ; les saluant de ses mains jointes, il leur adressa ce discours, lui, le connaisseur de la Vérité suprême :

x. « La seule pensée d'êtres tels que vous efface à l'instant les péchés accumulés pendant de longs kalpas ; à votre vue j'ai reconquis la pureté et c'est en vous connaissant que je m'estime moi-même.

xi. « Les austérités que j'ai amassées par pensées, paroles et actions sont maintenant réalisées devant mes yeux, puisque, ò Impeccables qu'on ne voit pas en vain, vous venez, attendris de compassion, sur le chemin de mes regards.

(1) Jeu de mots sur *pada* (séjour, mot) et *gati* (entrée, préverbe).

xii. « En m'accordant votre séjour, vous poussez à l'extrême votre bonté pour moi, je le sens : à l'accepter, si disproportionné qu'il soit à ma personne, comment ne rougirais-je pas de mon inconscience devant les gens de bien ? »

xiii. « Le yoga m'a rendu peureux de la vie : comment pourrais-je lâcher la bride à la volupté sur la mauvaise route de la passion ? De plus, Maheçvara m'a confié spécialement le service de son Liṅga.

xiv. « En considération de Çambhu, cause unique du monde, pardonnez-moi de ne pas exécuter vos ordres : car ce n'est pas à moi seulement, c'est à vous aussi qu'incombe le devoir de l'adorer sans cesse, présent dans le Liṅga. »

xv. Ayant ainsi parlé, il fit respectueusement une nouvelle oblation aux dieux, en les saluant le visage détourné, comme pris de timidité devant eux. Les dieux répliquèrent au Muni :

xvi. « Pour les hommes de ta sorte, qui aspirent à la délivrance, évidemment la faveur que t'offre notre bienveillance est sans objet : mais l'enthousiasme éveille le besoin de donner, car l'impulsion du désir ne s'inquiète pas du lieu.

xvii. « Bien que tu n'aies pour toi-même nul besoin de nos faveurs, si tu en es désireux pour ta famille, choisis-les : car l'ambition est respectable quand elle a pour objet des parents appliqués à observer leurs devoirs. »

xviii. Le brahmane dit : « Par votre bienveillance envers moi vous méritez bien votre titre de Lokapālas (protecteurs du monde) : le penchant à la compassion envers autrui se manifeste [toujours] chez les justes. Accordez-moi donc cette grâce :

xix. « Que ma lignée, préposée par Çiva au service de son Liṅga, ici dans le lieu appelé Kuçasthālī, près du mont Çaivaṅghri, subsiste sur la terre, par votre grâce, jusqu'à la fin des temps ! »

xx. « Que dans cette famille, sanctifiée par de nombreuses générations de sages, se manifeste puissamment la réunion de toutes les sciences ! Que dans ce lieu, sans interruption, prospère la succession des sacrifices en l'honneur de Çiva ! »

xxi. « Que tous les tīrthas réunis, par lesquels la masse des péchés est effacée, y soient à jamais présents ! Que ce lieu, plein d'une réunion de vertus toutes-puissantes soit pour le monde la source d'un grand orgueil ! »

xxii. A ces paroles du Muni, les dieux charmés dirent : « Que ce que tu désires soit ! Comment, toi qui purifies les trois mondes par de telles austérités, tous tes souhaits pourraient-ils ne pas s'accomplir ? »

xxiii. Ayant créé cet āçrama — un monde ! — rempli d'abondantes richesses, et qui subsiste encore aujourd'hui, entretenu par des villages pleins de serviteurs et autres [auxiliaires], enrichi de libéralités faites à l'intention des prêtres, les dieux retournèrent au ciel.

xxiv. Après le départ des dieux, les rois rivalisèrent de zèle pour le culte de Çiva ; là [furent fondés] de nombreux *āçramas* comblés de richesses et dont l'éclat semblait éclipser celui des mondes célestes.

xxv. Dans ces *āçramas* s'élevait constamment le son des textes sacrés récités par des générations de maîtres et de disciples ; énoncée avec force par des foules joyeuses, la parole suprême couvrait l'harmonie hachée des instruments de musique.

xxvi. Se tenant là, honoré des trois mondes, [le Muni] avait la grâce de Çiva qui eût établi [là] son séjour. . . . pour enseigner au milieu des Munis les dogmes çivaïtes.

xxvii.

xxviii. Le sage, ayant établi le fils de sa sœur, soleil brillant sur les lotus de sa race. . . égal à lui-même. . . [entra dans le séjour] qui n'a ni fin ni mesure.
Second chapitre du récit.

Sarga III.

i. Sa lignée féminine eut pour ornement (*tilaka*) une femme nommée Tilakā, fille de la fille de l'intelligent Vijayendrasūri, fille du paṇḍit royal Guṇaratna-sindhu et petite-fille de la fille du sage Çrī-Kaviçvara.

ii. Tout enfant, resplendissante des feux jetés par les gemmes de ses parures, debout au milieu des cercles de ses brillantes compagnes pareilles à des constellations, bien que son éclat fût terni par l'habitude de jouer dans la poussière, elle faisait de la terre le firmament (1).

iii. Adolescente, elle acquit non seulement une beauté supérieure associée à une conduite parfaite, mais encore une situation florissante et digne de sa race, avec l'estime des plus grandes familles.

iv. Les premiers des maîtres royaux, les savants les plus éminents rendirent hommage à cette illustre jeune fille : « C'est Vāgīçvarī Bhagavatī, » proclamèrent-ils, et ils lui décernèrent dans les concours des joyaux à profusion.

v. Cette déclaration la rendit célèbre dans le monde : elle porta [désormais] le nom de Vāgīçvarī Bhagavatī. En considérant tout ce qu'elle accomplit de surhumain, personne ne douta de sa nature divine.

vi. Voyant qu'elle avait atteint l'âge nubile, son père s'inquiéta de lui chercher un fiancé. Mais un saint, que sa puissance mystique égalait au ṛṣi Narada, lui fit cette prédiction :

(1) Le mot *maṇḍāmçu*, « au faible éclat », est synonyme de *candra*, « lune » : donc la poussière, tout en ternissant son éclat, l'identifiait à la lune ; d'autre part ses compagnes tournant en rond autour d'elle comme des constellations, la terre était l'image du ciel.

vii. « Ta fille Vāgīçvarī Bhagavatī est destinée à faire le bonheur d'un Çiva terrestre : gagné par les dures pénitences [accomplies par] des générations de saints, il viendra bientôt ici pour la sanctification [de ta maison].

viii. « Sa pure dévotion à Çiva lui vaut d'être connu dans le monde sous le nom de Namaççivāya ; comme la fin de la saison chaude épand les nuages, ainsi il propage les dogmes çivaïtes.

ix. « Ses exertions de corps, de parole et d'esprit lui ont mérité une félicité parfaite. Distingué par la science et la piété, passionné pour la délivrance, il doit être reconnu par toi aussi comme une portion de Çiva. »

x. Et lui (Guṇaratnasindhu) ayant écouté ces paroles du saint, en présence du cercle de sa famille, appela joyeusement son oncle maternel nommé Kulapa[ṇḍita] et lui répéta ce discours.

xi. Celui-ci, qui connaissait de longue date l'histoire de ce [Namaççivāya] dont la gloire était répandue dans les trois mondes, se réjouit ; et tous, ayant préparé une fête, invitèrent ce parangon de vertu.

xii. Le pavillon (*catuška*) était rempli d'une profusion de fleurs célestes. Au premier rang se tenait [Guṇaratnasindhu], beau comme la lune avec ses bijoux étincelants, entouré de la foule de ses parents, goûtant le plaisir de la situation...

xiii. C'est qu'en vérité la prospérité était venue entre ses mains. Ce qui lui fut donné était unique... sans limites visibles, reçu par nul autre, au plus haut point désirable.....

xiv. Un fils leur naquit, comme le feu de leur sacrifice, possédant l'énergie du sacrifice, et qui reçut le sacrement de son saint père lui-même. Il apparut comme l'ultime fruit des bonnes œuvres accumulées par les grands hommes qui s'étaient succédé dans sa race.

xv. Appelé Subhadra par ordre du précepteur spirituel de ses parents, il porta aussi le nom de Mūrdhaçiva ; enfin il fut connu dans le monde sous le titre de Paṇḍit royal du roi Jayavarman.

xvi. Bien qu'instruit dans toutes les Ecritures, à commencer par le Veda, il se plaisait [surtout] aux Ecritures çivaïtes, d'après la tradition de sa famille. Méditée constamment depuis son enfance, la Lumière suprême le préservait des obstacles.

xvii. Tout jeune encore, il brillait comme un feu nouvellement allumé ; il était honoré de tous les grands sages puissants par l'éclat de la science ; grâce à son esprit pénétrant, il restituait les textes mutilés qui avaient longtemps déjoué les efforts des savants.

xviii. Plus d'une fois, dans une cérémonie de consécration (*dīkṣāvidhi*), il consentit avec bienveillance à faire boire aux sages altérés, non seulement le Soma, mais encore le nectar des systèmes Nyāya, Sāṃkhya, Vaiççika, du Çabdaçāstra [de Pāṇini] et du Bhāṣya [de Patañjali].

xix. Dans son *āçrama* [rempli du] défilé des présents offerts [par ses élèves] à la fin de leurs études et parfumé de la fumée des oblations ininterrompues s'élevait la voix des étudiants discutant sur les textes difficiles avec la dextérité de controversistes éprouvés.

xx. Un jour, dans un sacrifice, le roi Jayavarman, voulant honorer une réunion d'hommes de mérite, chargea des connaisseurs en toutes sciences de les examiner selon leur mérite.

xxi. Avec leurs livres sous les yeux, ils se mirent à interroger [Subhadra] à leur guise ; mais il trancha leurs objections (ou leurs ailes) avec le foudre de sa pensée, comme Indra celles des montagnes.

xxii. Les yeux agrandis d'étonnement, ils le contemplaient dans la beauté de ses talents accomplis (ou de ses *kalās* complètes), brillant comme la lune au ciel de la cour royale, au milieu de ces étoiles : les sages.

xxiii. Par la perfection de ses mérites, comme Yajñavalkya à la cour du roi de Videha (Janaka), il éclipsa tous les savants dès sa jeunesse et reçut du roi des marques d'honneur : éléphants, chevaux, bijoux, etc.

xxiv. Depuis ce temps il fut sans conteste un objet d'admiration pour tout le peuple : car à qui de bons bijoux vérifiés avec compétence n'inspirent-ils pas le respect ?

xxv. Le roi lui confia successivement l'inspection des biens sacrés et des établissements religieux, puis le jugement des différends entre les notables, tant en matière religieuse qu'en matière civile.

xxvi. Bien que la multitude de ses mérites lui fût déjà une parure de bijoux, le roi, en considération de ces mérites éminents, l'orna encore de pendants d'oreilles d'or, de cordons brahmaniques, de fines étoffes aux couleurs variées, etc.

xxvii. Ensuite Dharaṇīndravarman, sans avoir désiré la royauté, quand le roi son frère cadet fût retourné au ciel, par simple compassion et cédant aux prières des multitudes humaines sans protecteur, gouverna la terre avec prudence.

xxviii. Plus âgé, il donnait par ses qualités un [plus grand] développement aux sept Prakṛtis ⁽¹⁾ inébranlables : car la lune pleine rend plus pleine la mer de lait.

xxix. Ami du Dharma, il aimait que [Subhadra], instruit dans toutes les Ecritures, lui enseignât le Dharma : car d'ordinaire on prend plaisir à entendre parler de l'objet de son affection.

(1) Les sept éléments constitutifs de l'Etat : roi, ministres, forteresses, sujets, trésor, armée, alliés.

xxx. Ensuite [vint] un roi fils de Çrī-Narendralakṣmī, fille de la sœur des deux rois [précédents], tel que Kārttikeya [fils] de Bhavānī: il fut pour les ennemis les plus redoutables comme un lion en présence des éléphants.

xxxi. La splendeur de ses pieds (ou de ses rayons) dominait les têtes des rois (ou les cimes des montagnes), comme celle du soleil rayonnant; et, malgré son nom de Çrī-Sūryavarman, il était une lune pour le contentement de ces lotus: les gens de bien.

xxxii. Tout jeune encore, à la fin de ses études, il éprouva le désir de la dignité royale de sa famille: or elle était alors dans la dépendance de deux maîtres, comme le nectar en Rāhu (1).

xxxiii. Lâchant sur la terre des combats l'océan de ses armées, il livra une terrible bataille; bondissant sur la tête de l'éléphant du roi ennemi, il le tua, comme Garuḍa, [s'abattant] sur la cime d'une montagne, tue un serpent.

xxxiv. La terre était plongée dans cette mer: la destruction [infligée] par les ennemis: pareil au Sanglier (Viṣṇu), il l'en tira, sans la blesser, au moyen de cette défense: son bras, et il la rétablit dans son état normal antérieur.

xxxv. Les rois des autres pays qu'il désirait subjuguier, il les vit venir portant le tribut. Il alla lui-même dans le pays de ses ennemis et il éclipsa la gloire du victorieux Raghu.

B, 37-40. Il fit un [groupe de] trois édifices de pierre [avec] des murs... embelli d'une série d'ermitages et de grands bassins, entouré de bosquets de lianes fleuries, fréquenté par des groupes de ṛṣis et d'Apsaras, semblable aux trois sommets dressés du Meru primordial.

(41-42). La multitude des bannières flottant dans l'air, les musiques harmonieuses qui montaient jusqu'au ciel, les chants mélodieux qu'accompagnaient les instruments à cordes, les danseuses qui l'animaient, tout le rendait semblable au paradis d'Indra.

(43-44). Les antiques légendes qui furent jadis révélées au *dirghasattra* de Çaunaka par la voix du Sūta, on les voyait toutes reproduites sur le mur brillant de tableaux.

(44-45). Là le sage érigea ensemble un Liṅga d'Īça, une statue de Ṣaḍānana et une de Gaurī Mahiṣāsūrārī... prolongement de sa renommée dans le sacrifice.

(45-46). Par des vases d'or pareils à des lotus d'or, par des coupes, des aigüères, des gobelets étincelants comme s'ils eussent été couverts d'écume, il fit de ce temple un autre Fleuve céleste.

(1) Allusion soit à l'éclipse, pendant laquelle la Lune, avalée par Rahu, partage forcément avec lui le nectar qui la constitue, soit au barattement de la mer, pendant lequel Rahu réussit à détourner à son profit une partie de l'amṛta.

(47-48). Les éléphants..... les chevaux qui y bondissaient comme les vagues, le chant des oiseaux, la masse de bijoux dont il resplendissait, les conques... tout le rendait pareil à l'océan.

(48-49). Ceux qui étaient à pied reçurent un char ; ceux qui étaient sans ornements, une parure ; ceux qui étaient mal vêtus, un vêtement précieux.... Recevant tout cela sous prétexte du sacrifice, les sages s'inclinèrent.

(49-50). Les sourires des sages ainsi honorés étaient pareils... aux fleurs des arbres, à la lueur des étoiles dans la nuit.

(51-52). Pour [les] honorer.... de troupeaux d'éléphants, de chevaux, de bœufs, de buffles, de moutons ; il accumula l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le bronze, le fer.

(52-53). Ce qu'il possédait lui-même par don du roi : palanquin, parasol, aiguière, coupe, etc.... [tout cela] rehaussé d'or, splendide, il en fit présent [au temple].

(53-54). Dans cet āçrama, pour que l'étude y fût poursuivie sans interruption, il réunit un grand nombre de manuscrits traitant de toutes les sciences...

(55-56)... comme Brahmā assis sur son lotus ; réjoui par des groupes de dieux et des cortèges de princes...

(56-57). Quand ce sage vénérable eût été comblé de marques d'honneur, qu'il fut délassé et assis à l'aise... le roi joyeux lui demanda de ses nouvelles.

(58). Il répondit au roi : « Tout va bien ! Sans entraves, heureux, vertueux, nous ne manquons pas à nos devoirs. »

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte; à Leipzig, chez O. HARRASSOWITZ, 14, Querstrasse. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XI, correspondant aux années 1901 à 1911), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des onze premières années, mises en vente au prix de 275 francs. Un index général des tomes I à X est en préparation.

Prière d'adresser toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin*, soit à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi, soit à M. L. FINOT, professeur au Collège de France, 11, rue Poussin, à Paris.

Précédemment paru :

H. MASPERO. — Etudes sur la phonétique historique de la langue annamite.
Les initiales 5 fr.

Pour paraître prochainement :

- H. PARMENTIER. — Catalogue du Musée khmèr de Phnompenh.
E. M. DURAND. — Notes sur les Chams: Le conte de Cendrillon.
N. PERI. — Etudes sur le drame lyrique japonais: III. Le nô d'Atsumori.
J. de MECQUENEM. — Contribution à l'étude archéologique du Cambodge: deux annexes de Beñ Mâlā.
H. PARMENTIER. — Complément à l'Inventaire des monuments du Cambodge.
P. PETITHUGUENIN. — Le royaume thai du Sachanālai-Sukhōtai.
R. DELOUSTAL. — La Justice dans l'ancien Annam. Traduction et Commentaire du Code des Lê (IV, 2).
J. PRZYLUKI. — Les formes pronominales de l'annamite.
L. CHOCHOD. — Les philtres et les talismans d'amour à Hué.
-

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

- I. — **Numismatique annamite.** Par DESIRÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8^o, accompagné d'un album de XL planches *Épuisé*
- II. — **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8^o. 10 fr.
- III. — **Phonétique annamite** (DIALECTE DU HAUT-ANNAM). Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8^o. 7 fr. 50
- IV. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1^{er}. Paris, Leroux, 1902, in-8^o. 15 fr.
- V. — **L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ETUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.** Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME 1^{er}. INTRODUCTION. — LES EDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8^o. 15 fr.
- VI. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- VII. — **Dictionnaire cham-français.** Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8^o. 40 fr.
- VIII. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8^o. 15 fr.
- IX. — **Le même. TOME III. Avec un cartable.** Paris, Leroux, 1912, in-8^o. 20 fr.
- X. — **Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAÏNISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.** Par A. GUÉRINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8^o. 15 fr.
- XI. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam.** Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1^{er}. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8^o. 16 fr.
- XI^{bis}. — **Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR.** 1 album in-8^o, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. 16 fr.
- XII. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- XIII-XIV. — **Mission archéologique dans la Chine septentrionale.** Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. (*En préparation*)
- XIII^{bis}-XIV^{bis}. — **Le même. PLANCHES.** 2 albums in-4^o, comprenant 488 planches. Paris, Leroux, 1909. (*Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.*)
- XV. — **Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE.** Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME 1^{er}. Paris, Leroux, 1912, in-8^o. 15 fr.
- XVI-XVII. — **Le même. Tomes II et III. (En préparation.)**

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901. 1 vol. in-f^o. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — **Éléments de sanscrit classique.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8^o. 10 fr.
- II. — **Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8^o. 10 fr.
- III. — **Manuel de tibétain classique.** Par le Dr P. GOBBIER, médecin-major de 1^{re} classe des Troupes coloniales. (*En préparation.*)

DOUZIÈME ANNÉE

TOME XII, n° 3

Prix : 3 francs

BULLETIN

DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

CATALOGUE DU MUSÉE KHMER DE PHNOM PENH

Par HENRI PARMENTIER,

*Architecte diplômé par le Gouvernement,
Chef du Service archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient*



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1912

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Membres de la COMMISSION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT pour l'année 1912 :
MM. H. Bréal, A. Barth, E. Senart, Ed. Chavannes, H. Cordier et le P. Scheil.

PERSONNEL DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

- MM. **Maitre** (CLAUDE-E.), ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de l'Université, *directeur* ;
Parmentier (HENRI), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement, *chef du Service archéologique* ;
Huber (ÉDOUARD), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales et de l'École des Hautes-Études, *professeur de philologie indochinoise* ;
Maspero (HENRI), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales, licencié es-lettres, diplômé d'études supérieures d'histoire et de géographie, *professeur de chinois* ;
MM. **Commaillé** (JEAN), *conservateur du groupe d'Angkor* ;
Peri (NOËL), *pensionnaire*, chargé des fonctions de *secrétaire-bibliothécaire* ;
Mecquenem (JEAN DE), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement, *pensionnaire* ;
Cœdès (GEORGE), licencié es-lettres, *pensionnaire* ;
Aurousseau (LÉONARD), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales, *pensionnaire* ;
M. **Finct** (LOUIS), ancien élève de l'École des Chartes, directeur adjoint à l'École des Hautes-Études, professeur d'histoire et de philologie indochinoises au Collège de France, ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient, *représentant de l'École en France*.

CORRESPONDANTS

- MM. **Beauvais** (J.), consul de France à Canton ;
Bonifacy (A.), lieutenant-colonel d'Infanterie coloniale ;
Cadière (L.), missionnaire en Annam, *correspondant délégué* ;
Chéron (A.), administrateur des Services civils de l'Indochine en retraite ;
Cordier (P.), médecin de 1^{re} classe des Troupes coloniales ;
Damrong Rachanuphap (S. A. R. Je prince), ministre de l'Intérieur de S. M. le Roi de Siam ;
Deloustal (R.), professeur de langue annamite à l'École spéciale des Langues orientales vivantes ;
Durand (E.-M.), missionnaire en Annam, *correspondant délégué* ;
Eberhardt (Ph.), docteur es sciences, précepteur de S. M. l'Empereur d'Annam ;
Frankfurter (O.), bibliothécaire en chef de la Bibliothèque Vajiranaïa, à Bangkok ;
MM. **Gerini** (G.-E.), ancien directeur de l'École militaire de Bangkok ;
Lunet de Lajonquière (E.), chef de bataillon d'Infanterie coloniale en retraite ;
Maspero (G.), administrateur des Services civils de l'Indochine, *correspondant délégué* ;
Petitthuguenin (P.), premier interprète de la Légation de France à Bangkok ;
Przyłuski (J.), administrateur des Services civils de l'Indochine ;
De Rijk, ingénieur des chemins de fer aux Indes néerlandaises ;
Rougier (V.), commis des Services civils de l'Indochine ;
Takakusu (J.), professeur à l'Université de Tokyo ;
Vogel (J.-Ph.), du Service archéologique de l'Inde anglaise.

CATALOGUE DU MUSÉE KHMÈR DE PHNOM PÉÑ.

Par HENRI PARMENTIER.

*Architecte diplômé par le Gouvernement,
Chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient.*

Le Musée khmèr de Phnom Péñ n'est pas à proprement parler un Musée, c'est-à-dire un groupement de pièces destinées à faire connaître, par des exemples soigneusement choisis, les caractéristiques d'un art et ses plus grandes beautés. C'est plutôt une sorte de lieu d'asile: il réunit en effet seulement des pièces anciennes que le hasard de la ruine ou des déprédations plus ou moins intelligentes ont arrachées aux ensembles pour lesquels elles avaient été exécutées, ou d'autres que leur isolement exposait à une disparition prochaine. Un grand nombre de ces pièces avaient d'abord été conservées dans les Résidences, avant d'être réunies dans un dépôt central. Il ne faut donc pas compter trouver dans ce Musée des spécimens complets de l'art khmèr assemblés suivant un plan méthodique; par une heureuse chance, il n'en est pas cependant de bien caractéristique qui fasse absolument défaut, et leur réunion donne une idée assez complète des manifestations de cet art. D'ailleurs, pour rendre cet ensemble plus représentatif, nous avons eu recours à l'occasion à l'emploi de moulages.

Le Musée de Phnom Péñ contient un certain nombre d'inscriptions en sanskrit et en vieux khmèr; un nombre plus grand de sculptures, idoles ou fragments de constructions; quelques travaux modernes qu'il a paru utile d'acquérir en raison de la décadence rapide de l'art cambodgien; enfin un certain nombre de pièces, la plupart en métal, retrouvées dans le sol en divers points.

Une bibliothèque assez complète permet de consulter les principaux ouvrages qui de près ou de loin se rapportent aux études d'art cambodgien.

Les inscriptions (une vingtaine) et les sculptures (150 environ) proviennent pour la moitié de notre ancien Musée de Saigon. Les pièces qui en faisaient partie avaient elles-mêmes une triple origine. Pour une part elles avaient été réunies par les soins de notre directeur d'alors, M. FINOT, à la suite de son premier voyage d'étude dans toute l'Indochine: un certain nombre de pièces dont la conservation au Cambodge ne lui sembla pas pouvoir être assurée sur place, en particulier des sculptures et des inscriptions de Sambôr, furent transportées à Saigon à cette époque. Il va de soi que ces pièces sont accompagnées de tous les renseignements d'origine nécessaires. A Saigon, nous eûmes nous-même la bonne fortune de mettre la main sur deux mines de sculptures et d'inscriptions, l'une au Jardin Botanique de la ville, l'autre, plus importante encore, dans un bosquet du jardin qui entoure le palais du Gouverneur Général. Quelques-unes de ces inscriptions étaient considérées comme perdues depuis de

longues années, et certaines sculptures présentaient le plus haut intérêt, comme la statue, malheureusement incomplète, de Brahmā (S. 9, 1); par contre aucune de ces pièces n'avait gardé de certificat d'origine, et c'est la cause principale de la désolante fréquence dans le catalogue qui suit de la mention « origine inconnue ». Enfin dans une tournée récente, nous avons ramené de diverses Résidences où elles avaient été recueillies un certain nombre de pièces, auxquelles sont venues se joindre diverses sculptures trouvées récemment au Cambodge (1).

Les objets modernes ont été déposés au Musée après l'exposition de Marseille où ils avaient figuré. Quant aux pièces qui forment la quatrième classe, elles proviennent pour la plupart du hasard d'une tranchée. Quelques-unes des plus belles ont été données par S. M. SISÓVAT, auquel le Musée est redevable de son installation même.

En effet, le petit édifice de style cambodgien qui l'abrite a été construit dans le palais qu'occupait le roi, alors qu'il n'était qu'òbbaráč, sur les fonds de la couronne. Malheureusement l'emplacement de ce petit bâtiment est trop loin du centre et ses dispositions mêmes ne lui permettent aucune extension nouvelle : aussi est-il fortement question de le transporter en un point d'accès plus aisé et où il aurait toutes facilités de se développer. C'est un projet dont on ne peut que souhaiter vivement la réalisation prochaine.

Dans ce catalogue chaque pièce a reçu un numéro spécial et une description aussi complète qu'il a semblé utile. La cote donnée entre parenthèses à la suite de la désignation de la pièce est celle du catalogue de l'ancien Musée de l'École à Saïgon. Les noms de lieux qui accompagnent la désignation de la pièce sont, dans l'ordre : 1° le nom du temple ou du village dont la pièce provient; et, entre parenthèses, 2° le nom de la province cambodgienne dont ce point dépend; 3° le nom de la circonscription administrative française à laquelle cette province est rattachée à l'heure présente. Pour les dates assignées aux diverses pièces, nous avons adopté une division en trois périodes : 1° la première, dite *primitive*, qui correspond aux temps antérieurs à la floraison d'Ankor (VI^e–IX^e siècles); 2° la période d'apogée, que nous désignons sous le nom de *classique* (IX^e–XIV^e siècles); 3° la dernière, époque de décadence, que nous appelons *basse époque* et *temps modernes*. Dans l'indication des dimensions, le premier chiffre représente la hauteur des parties apparentes de la pièce, le second et le troisième sa largeur et sa profondeur, pour le spectateur placé devant. Dans les références, l'*Inventaire des inscriptions du Champa et du Cambodge*, de M. George CÆDÈS (*BEFEO*, VIII, 37 sq.), est cité sous la forme abrégée « CÆDÈS, Camb. », et l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, du commandant LUNET DE LAJONQUIÈRE, sous la forme « LAJONQUIÈRE, *Invent.* »

(1) Deux pièces (S. 1, 2, et S. 8, 2), qui devaient entrer au Musée et avaient déjà reçu une cote au Catalogue, resteront finalement *in situ*, les villages propriétaires étant revenus sur leur première décision : elles seront remplacées par des moulages.

I. — INSCRIPTIONS.

Les inscriptions sont désignées par I; la cote I. O. est réservée aux inscriptions entrées au Musée depuis l'établissement de son premier Inventaire; les autres cotes sont celles mêmes de cet Inventaire, les manquants correspondant à des inscriptions chames, laotiennes, etc., aujourd'hui déposées à notre Musée de Hanoi.

I. O. 1. STÈLE.

Phnom Císór (Bàti, Tàkèv).

2 colonnes de 10 vers et 11 lignes, plus quelques mots d'une autre écriture près de la seconde colonne de vers. — Époque classique.

Grès blanchâtre. — Plus de $0,61 \times 0,42 \times 0,10$.

Cette inscription n'a pas encore été étudiée Cf. CÆDÈS, Camb. 32.

I. O. 2. STÈLE.

Bàsàk (Romduol, Prei Vèn).

Inscrite sur une seule face; angle cassé à droite; 26 lignes, les 4 en bas très abimées. — Elle aurait été trouvée recouverte de 3 feuilles d'or, d'après les dires des indigènes. — Époque classique.

Grès blanchâtre. — $0,56 \times 0,22 \times 0,05$.

I. O. 3. STÈLE.

Phum Kômrièn (Phnom Péñ, Kandâl). Conservée antérieurement à la Résidence de Kandâl.

Inscrite sur deux faces, l'une de 18 lignes, l'autre de 14, de grands caractères, toutes deux admirablement conservées. — Cf. CÆDÈS, Camb. 154. — Époque primitive.

Schiste noir. — $0,92 \times 0,41 \times 0,10$.

L'Inventaire porte par erreur: Environs (de Kômpon Thom).

I. O. 4. PIÉDROIT INSCRIT.

Sambór (Sambór, Kômpon Čàm).

9 lignes grossièrement écrites.

Grès jaunâtre. — $1,82 \times 0,66 \times 0,19$; hauteur de la partie inscrite: $0,35$.

Inscription non encore étudiée.

I. O. 5. STÈLE.

Pàlhàl (près de la province de Pòrsàt, mais dans Bàttambàñ).

Munie de son socle; ornée sur la face antérieure d'un groupe de Çiva et d'Umā, le dieu, assis à la javanaise, portant sur sa cuisse gauche sa femme agenouillée. — A, 38 lignes; B, 32; caractères fins. — Époque classique.

Grès gris. — $0,93 \times 0,54$; — $0,51 \times 0,12$.

Inscription non encore étudiée.

I, 0, 6. DALLE INSCRITE.

Trapân Thom (Kômpot, Kômpot).

Inscrite sur deux faces de quatre lignes très nettes ; à chaque face manque une extrémité. — Époque primitive.

Marbre blanchâtre. — $0,22 \times 0,46 \times 0,05$.

Inscription non encore étudiée.

I, 0, 7. EMPREINTE DE PIEDS SACRÉS (S. 29, 2).

Thât Bà Côn (Sturñ Trèn, Sturñ Trèn).

Mot inscrit. — Époque primitive.

Grès gris. — $0,08$.

I, 10. PIÉDROIT INSCRIT (I, 10).

Tàkin, Saṃbór (Saṃbór, Kômpoñ Ćàm).

22 lignes. Cf. CÆDÈS, Camb. 125. — Époque classique.

Grès gris. — $1,77 \times 0,61 \times 0,17$; hauteur de la partie inscrite : $0,68$.

Inscription non encore étudiée.

I, 11. PIÉDROIT INSCRIT (I, 11).

Tàkin, Saṃbór (Saṃbór, Kômpoñ Ćàm).

En deux pièces s'ajustant en biais ; en haut, assemblage oblique pour recevoir le linteau. Deux inscriptions, l'une de 20 lignes, l'autre de 2 lignes, d'écriture plus grande. — Époque primitive.

Grès gris. — $2,06 \times 0,60 \times 0,18$; hauteur de la partie inscrite : $0,61$.

I, 10 et I, 11 ne font pas partie de la même porte. Cf. CÆDÈS, Camb. 129. Non étudiées.

I, 15. STÈLE (I, 15).

Bàn Huy Thàmò (Commissariat de Pākse, Laos).

En deux fragments ; un des angles supérieurs manque ; munie d'une base monolithe. — A, 33 lignes, écriture nāgarī importée de l'Inde du Nord ; B, 38 lignes, écriture cambodgienne ordinaire. Inscription sanskrite ; une des nombreuses stèles digraphiques de Yaçovarman où ce roi rappelle l'érection d'un monument important qui est sans doute le Bàyon d'Ankor Thom ; 811 ç. (= 889 A. D.). — Cf. CÆDÈS, Camb. 362, et BEFEO, I, 59. — Époque classique.

Grès gris. — $1,07 \times 0,72 \times 0,23$; hauteur de la partie inscrite : A, $1,01$; B, $1,14$.

I, 18. FRAGMENT D'INSCRIPTION (I, 18).

Saṃbór? (Sambór, Kômpoñ Ćàm).

4 lignes frustes. — Époque douteuse.

Grès gris. — $0,70 \times 0,28 \times 0,14$.

Inscription non encore étudiée. Cf. CÆDÈS, Camb. 131.

I, 20. PIÉDROIT INSCRIT (I, 20).

Trapān Prei, Saṃbór (Saṃbór, Kóṃpoñ Càṃ).

Cassé obliquement dans le haut; 6 lignes incomplètes, 13 lignes et demie complètes. — Inscription en khmèr relatant une donation d'esclaves au dieu Amareçvara (Viṣṇu ou Indra). — Cf. CÆDÈS, Camb. 127. — Époque primitive.

Grès gris. — $1,36 \times 0,66 \times 0,18$; hauteur de la partie inscrite : 0,89.

I, 21. PIERRE INSCRITE (stèle ou piédroit) (I, 21).

Saṃbór (Saṃbór, Kóṃpoñ Càṃ).

Cassée dans le bas; deux inscriptions de 6 et 2 lignes en sanskrit. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 189, et CÆDÈS, Camb. 130. — Époque primitive.

Grès brun. — $1,10 \times 0,49 \times 0,13$; hauteur de la pierre inscrite : 0,48.

I, 22. STÈLE (I, 22).

Kuk Trapān Srók (Čōñ Prei, Kóṃpoñ Càṃ).

A, une trentaine de lignes horizontales et quelques lignes verticales en bas; B, 30 lignes; C, 3 lignes verticales; D, 4 lignes verticales. — Face principale A: groupe de Çiva et Umā sur le bœuf Nandin devant une niche fleuronnée; base monolithe avec la stèle. — Cf. CÆDÈS, Camb. 91, et BEFEO, I, 161. — Époque classique.

Grès gris. — $0,95 \times 0,44 \times 0,15$.

L'inscription en khmèr n'a pas encore été étudiée.

I, 23. STÈLE (I, 23).

Phnoṃ Prāḥ Bāt (Čōñ Prei, Kóṃpoñ Càṃ).

A, 32 lignes, écriture nāgarī; B, 34 lignes, écriture cambodgienne. Piédestal monolithe. — Inscription sanskrite, une des stèles digraphiques de Yaçovarman (voir I, 15); 811 ç. (= 889 A. D.). — Cf. CÆDÈS, Camb. 95. — Époque classique.

Grès gris. — $1,31 \times 0,80 \times 0,17$; hauteur de la partie inscrite : A, B, 0,95.

I, 26. STÈLE (I, 26).

Vat Phu (Commissariat de Pākse, Laos).

Deux colonnes de 10 vers. Dans le fronton supérieur orné, le trident de Çiva. Inscription sanskrite de Jayavarman I, relatant la fondation d'un sanctuaire sur le Liṅgaparvata, « montagne du Liṅga ». Fin du VI^e siècle ç. (= VII^e A. D.). — Cf. BARTH, BEFEO, II, 239, et CÆDÈS, Camb. 367. — Époque classique.

Grès jaune. — $2,04 \times 0,85 \times 0,15$; hauteur de la partie inscrite : 0,34.

I, 31. PIÉDROIT INSCRIT (I, 31).

Lovèk (Lovèk, Kóṃpoñ Čhṇàñ). Conservée antérieurement au Jardin Botanique de Saigon.

35 lignes. Cette pierre porte une inscription en langue khmère de l'époque de Jayavarman I ; elle rappelle une donation d'esclaves à la divinité de Samudrapura, « la ville maritime ». Fin du VI^e siècle ç. (= VII^e A. D.). — Cf. AYMONIER, *Cambodge*, I, 135, CÆDÈS, *Camb.* 137, et BEFEO, II, 224.

Grès noir. — $1,77 \times 0,42 \times 0,17$; hauteur de la partie inscrite : 0,70.

I, 33, PIÉDROIT INSCRIT (I, 33).

Tháp Mùrì (Phong-nam, Sadec, Cochinchine). Conservée antérieurement dans le Jardin du Gouvernement Général à Saigon. *

10 lignes. — Cette pierre porte une inscription khmère relatant un don d'esclaves au dieu Çrī Amrātakeçvara (forme de Çiva). VI^e siècle ç. (= VII^e siècle A. D.). — Cf. CÆDÈS, *Camb.* 8, et BEFEO, II, 224. — Époque classique.

Grès schisteux noirâtre. — $1,48 \times 0,51 \times 0,12$; hauteur de la partie inscrite : 0,26.

II. — SCULPTURES ANCIENNES SUR PIERRE.

Les numéros de S. 1 à S. 19 sont des représentations brahmaniques et diverses.

S. 1. ÇIVA.

S. 1, 1. ÇIVA

Kômpon Càu Kau (Mulpumôk, Sturñ Trèn). Statue trouvée par M. KLEIN dans une citadelle ruinée en face d'un village appelé Kômpon Càu.

En plusieurs fragments ; la main droite manque. Çiva, ascète, debout sur sa cuve à ablutions, tient un flacon de la main gauche ; vêtu du langouti qui porte petit nœud en avant et grand nœud en arrière attachant le pan qui passe sous les jambes ; chignon en nœud, marque sur le front rappelant l'œil frontal. La cuve à ablutions, sans bec, est percée d'un trou oblique qui rejette les liquides sacrificiels à l'extérieur. — Basse époque.

Grès gris. — Non compris tenon : $1,72 \times 0,47 \times 0,28$.

S. 1, 2. ÇIVA.

Bàsàk (Roṃduol, Prei Vèn).

Çiva, ascète, est accroupi à la javanaise, la main droite tenant un attribut cassé qui peut être un glaive vertical ; œil frontal ; les trois yeux montrent des traces d'émail et les deux principaux avaient la prunelle incrustée. Le dieu est vêtu d'un sampot rayé avec grand nœud en demi-papillon en arrière et pan en besace en avant. Maillot indiqué par une échancrure sur le cou. Chignon cylindrique orné, un peu bulbé. — Époque primitive ?

Moulage plâtre ; la pièce originale est en grès gris — $1,48 \times 0,80 \times 0,56$.

S. 2. ÇIVA SOUS LA FORME DU DVĀRAPĀLA (1).

S. 2. 1. DVĀRAPĀLA.

Province de Thbôn Khmüm (Kômpon Çàm). Conservé antérieurement dans la Résidence de Kômpon Çàm.

En deux fragments ; manquent jambes et bras ; ses mains sont probablement S. 2. 2. Debout, les yeux ronds, la bouche avec un léger rictus laissant passer deux longues canines ; marque frontale unissant les sourcils ; vêtu du sampot rayé, pan intérieur double en hameçon, double nœud derrière, ceinture d'orfèvrerie. La tête, coiffée d'un chignon cylindrique, porte un riche diadème à rosace et motifs saillants, attaché en arrière par un ruban. Les cheveux tombent sur les épaules. Les oreilles sont ornées de gros boutons. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, p. 85, II. — Époque classique.

Grès bleuâtre. — $1,53 \times 0,61 \times 0,30$.

S. 2. 2. MAINS DE DVĀRAPĀLA (S. 40).

Provenance inconnue. Conservées antérieurement dans la Résidence de Kômpon Çàm.

Sans doute les mains du Dvārapāla S. 2. 1, appuyé sur la massue. — Époque classique.

Grès gris. — $0,21 \times 0,15 \times 0,25$.

S. 2. 3. TÊTE DE DVĀRAPĀLA (S. 40).

Origine inconnue. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kômpon Çàm.

Tête de Dvārapāla coiffée d'un diadème ; la tête est caractérisée par les yeux saillants et les crocs qui sortent près des commissures des lèvres. — Époque classique ?

Grès gris. — $0,38 \times 0,25 \times 0,20$.

S. 3. UMĀ.

S. 3. 1. UMĀ.

Liêu-huru (Bác-trang, province de Tra-vinh, Cochinchine).

La personnalité de la statue est caractérisée par la présence du buffle Mahiṣa dont Umā fut victorieuse : il est représenté par sa tête sur la plinthe. La déesse debout a quatre bras : les bras postérieurs tiennent un glaive et un bouclier, les bras antérieurs ont les mains percées pour recevoir des attributs mobiles. La déesse est vêtue d'un sarong à décors ondulés et coiffée d'une mitre cylindrique. — Cf. BEFEO, II, 109, où elle est portée à tort, croyons-nous, comme chame. — Époque primitive ?

Grès gris. — $0,74 \times 0,32 \times 0,14$.

(1) Il n'est pas sûr que tous les Dvarapālas soient des Çivas.

S. 3. 2. UMĀ (S. 42).

Provenance inconnue. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kômpon Čam.

En 3 fragments ; les bras manquent ainsi que l'arc d'entourage. La déesse, à quatre bras, est légèrement hanchée. Elle était debout sur la tête du démon-buffle Mahiṣa. Elle est vêtue d'un sarong à faibles plis gravés avec pan d'étoffe formant nœud lâche en avant. La tête est coiffée de la mitre cylindrique. — Époque primitive.

Grès gris. — Non compris tenon : $1,06 \times 0,33 \times 0,13$.

S. 4. GAÑEÇA.

S. 4. 1. GAÑEÇA (S. 42).

Bàsàk (Romduol, Prei Vèn).

Le dieu traité en homme replet à tête d'éléphant, mais dont la trompe est brisée, reçoit l'extrémité de celle-ci dans la main gauche, tandis qu'il tient de la droite un attribut indéterminé. — Cf. COMMAILLE, *BEFEO*, II, 267. — Époque classique.

Grès gris. — $0,45 \times 0,27 \times 0,17$.

S. 4. 2. GAÑEÇA (S. 43).

Bàsàk (Romduol, Prei Vèn). Cette statue, conservée dans un état parfait, a été trouvée au cours des fouilles exécutées pour le compte de l'Ecole française d'Extrême-Orient par M. COMMAILLE en 1902.

Le dieu (fig. 1), sous la figure d'un homme obèse à tête d'éléphant, a suivant la règle la défense droite cassée. La main droite paraît tenir le bout de cette défense, la gauche tient une boule. Le dieu, vêtu d'un riche sampot, est coiffé du mukuṭa et couvert de bijoux. — Cf. COMMAILLE, *BEFEO*, II, 267. — Époque douteuse.

Grès gris. — Non compris le tenon : $0,31 \times 0,18 \times 0,16$.

S. 4. 3. GAÑEÇA.

Origine inconnue.

En deux fragments ; bras, trompe et genou gauche manquent. Le dieu est représenté sous la forme d'un homme replet vêtu d'un sampot rayé, maintenu par une ceinture avec nœud important dans le dos ; il est coiffé d'un diadème enserrant un chignon conique bas et porte de nombreux



Fig. 1. — GAÑEÇA (S. 4, 2).

bijoux. Les oreilles étaient humaines, et les yeux incrustés d'une matière aujourd'hui tombée. — Époque douteuse.

Grès gris. — $0,50 \times 0,23 \times 0,21$.

S. 5. VIṢṢU REPRÉSENTÉ SEUL.

S. 5, 1. VIṢṢU.

Kômpon Čàm Kau (Mulpumòk, Sturñ Trèñ). Trouvé par M. KLEIN dans une citadelle ruinée en face d'un village appelé Kômpon Čàm.

Presque complet, mais en plusieurs fragments. Le dieu, à quatre bras, est debout; les bras antérieurs sont appuyés, le gauche sur la massue qu'il tient, le droit, ayant dans la main une boule, sur un support courbe; le bras postérieur gauche tient un attribut perdu, sans doute la conque, le droit porte le disque en forme de roue à jour. Il est vêtu du sampot à grand pan antérieur, retenu par une ceinture sur les hanches, et a pour coiffure la mitre cylindrique; pas de bijoux. Petite cavité en arrière des jambes. — Basse époque.

Grès gris. — Non compris tenon : $2,10 \times 0,70 \times 0,30$.

S. 5, 2. VIṢṢU.

Tây Hò (Romās Hèk, Prei Vèñ).

En nombreux fragments. Le dieu est debout, à quatre bras, le gauche antérieur élève la conque, et le droit le disque dont il ne reste que la moitié; le bras gauche postérieur s'appuie sur la massue, l'autre sur un support simple disparu. Les pieds manquent. Sampot avec écharpe tombant très bas en avant, coiffure cylindrique. Un arc de soutien réunit la tête et les bras postérieurs. — Cf. PARMENTIER, *BEFEO*, IX, 746. — Époque primitive.

Grès gris. — $0,73 \times 0,41 \times 0,11$.

S. 5, 3. VIṢṢU.

Phum Kômrièn (Phnom Péñ, Kandàl). — Conservé antérieurement à la Résidence de Kandàl.

Complet à la réserve du bout d'un pied. Le dieu, debout, à quatre bras, a les bras antérieurs appuyés, le droit tenant une boule, sur un support courbe, le gauche sur la massue qui est d'une forme assez peu ordinaire. Le bras droit postérieur relevé tient le disque, le gauche le çakra; ils sont unis à la tête par une pièce de renfort. Le dieu est vêtu d'un vêtement qui n'est indiqué que par une épaisseur sur la taille et coiffé de la mitre cylindrique; il ne porte aucun bijou. — Époque primitive.

Grès gris. — Non compris tenon : $0,58 \times 0,28 \times 0,12$.

S. 6. VIṢṢU SUR GARUĐA.

S. 6, 1. VIṢṢU SUR GARUĐA (S, 29).

Première salle du pràsàt de Kòh Ker (Promtép, Kômpon Thom).

Viṣṇu est assis à la javanaise sur les épaules de Garuḍa debout, qui relève ses bras devant ses ailes. Une partie de l'un des bras manque. Le dieu, couvert de bijoux, porte le chignon cylindrique; gros boutons d'oreilles. Garuḍa a la tête d'oiseau, sa queue s'épanouit en arrière. — Cf. *BEFEO*, I, 160. — Epoque classique.

Grès gris. — $0,48 \times 0,27 \times 0,16$.

S. 6. 2. VIṢṆU SUR GARUḌA (S, 98).

Tà Prohm près d'Ankor Thom; pràsàt isolé au milieu des cours du Nord (Siemrâp, Bâttaṃbāñ). Ce fragment fut trouvé par M. H. DUFOUR, au cours de la mission Dufour-Carpeaux en 1901.

Le dieu, dont la tête manque, est assis à la javanaise sur Garuḍa, dont il ne reste que le buste et la tête d'oiseau. Le dieu est couvert de bijoux; son sampot est retenu en arrière par une grande fleur. — Epoque classique.

Grès gris. — $0,23 \times 0,21 \times 0,12$.

S. 6. 3. VIṢṆU SUR GARUḌA (S, 58).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin Botanique de Saigon.

Manque la tête du dieu, qui est assis à la javanaise sur les épaules de Garuḍa. — Cf. *BEFEO*, II, 108. — Epoque classique.

Grès gris. — $0,35 \times 0,20 \times 13$.

S. 7. LAKṢMĪ.

Le Musée n'en possède encore aucune représentation certaine.

S. 8. HARIHARA.

S. 8. 1. TÊTE DE HARIHARA (S, 40).

Origine inconnue.

Cette tête est sûrement celle d'un Harihara, car la coiffe est divisée par un plan médian en deux éléments différents. Elle porte la mitre cylindrique. — Epoque primitive ?

Grès gris. — $0,30 \times 0,15 \times 0,16$.

S. 8. 2. HARIHARA.

Pràsàt Andèt (Stôn, Kômpon Thom).

Manquent les bras. — Légèrement hanché à droite, le dieu debout avait quatre bras. Sa double personnalité n'est indiquée que par la tête coiffée d'une mitre cylindrique, vermiculée à sa droite, et caractérisée dans la forme Çiva par la présence du demi-œil frontal; à gauche, lisse, Viṣṇu. Le faire du torse est excellent. Le vêtement consiste en un sampot dont le pan est relevé dans la ceinture sur la jambe gauche; des plis nombreux sont marqués par de simples traits. — Epoque primitive.

Moulage plâtre; la pièce même est en grès gris. — Grandeur presque humaine.

S. 9. BRAHMĀ.

S. 9, 1. BRAHMĀ (S. 89).

Origine inconnue. Longtemps conservé dans le Jardin du Gouvernement Général à Saïgon.

En deux fragments. Statue à quatre têtes et à quatre bras. Seule, une des quatre têtes est complète, et le haut des chignons manque. Toutes portaient le haut chignon cylindrique, entouré à la base d'un cordon de perles, l'ensemble uni par un diadème ciselé. Pas de pendants d'oreilles, mais les lobes sont percés pour recevoir des bijoux vrais. Sampot rayé, ceinture plate, pan en double hameçon doublé en avant; le sampot s'attache en avant et en arrière par un nœud en demi-papillon; pan en volute à gauche en avant. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque douteuse.

Grès gris. — $0,86 \times 0,50 \times 0,23$.

S. 10. GROUPES D'IDOLES.

S. 10, 1. GROUPE D'IDOLES (S. 34).

Province de Çikrèn, Kōmpōn Thom.

Cassé dans le haut. — Au centre Çiva, à sa gauche Umā, à sa droite Gaṇeça (fig. 2). — Cf. *BEFEO*, I, 161. — Basse époque ?

Grès gris. — $1,20 \times 0,94 \times 0,18$.



Fig. 2. — ÇIVA ENTRE UMĀ ET GAṆEÇA (S. 10. 1).

S. 10, 2. GROUPE DES 9 DIVINITÉS, fragment.

Origine inconnue. Conservé antérieurement dans la Résidence de Kômpon Čàm.

Fragment ne montrant que les 4 premières divinités sous des niches élégantes, la première sur un char attelé de deux chevaux (Sūrya), la seconde sur un autel (Agni). — Traces d'usure de repassage. — Epoque classique.

Grès verdâtre de mauvaise qualité. — $0,43 \times 0,53 \times 0,18$.

S. 10, 3. GROUPE DES 9 DIVINITÉS, fragment.

Origine inconnue. Conservé antérieurement dans la Résidence de Kômpon Čàm.

Extrémité ne montrant que trois divinités dans des niches finement ouvragées et posant l'une sur un oiseau, l'autre sur un éléphant. Au dos de la pièce est gravé un nāga. — Traces d'usure de repassage. — Epoque classique.

Grès blanchâtre. — $0,44 \times 0,64 \times 0,22$.

S. 11. DIVINITÉS DIVERSES.

S. 11, 1. INDRA.

Origine inconnue. Conservé antérieurement dans la Résidence de Kômpon Čàm.

En 2 fragments. Idole en bas-relief. Indra, armé des foudres, est représenté accroupi sur un éléphant harnaché à quadruple défense et devant un chevet formé par un arc à terminaison de nāgas. Le dieu porte un chignon conique avec diadème, bracelet et gros pendants d'oreilles. — Epoque classique.

Grès gris. — $0,81 \times 0,52 \times 0,97$.

S. 12. DIVINITÉS MASCULINES DOUTEUSES.

S. 12, 1. STATUE DE DIEU.

Origine inconnue.

En deux fragments; les bras antérieurs, les attributs des bras supérieurs et les pieds manquent. — Le dieu (Viṣṇu ?), qui a quatre bras, est debout devant un arc de soutien comme l'Umā S. 3, 1. Le bras supérieur tient sans doute le disque et le gauche la conque (?). Fine moustache; haute coiffure cylindrique; langouti indiqué par simples traits gravés d'un dessin anormal. — Epoque primitive ?

Grès gris foncé. — $1,16 \times 0,59 \times 0,22$.

S. 12, 2. STATUE DE DIEU.

Origine inconnue.

Pieds, avant-bras et tête manquent. Divinité (Viṣṇu ?) à quatre bras, debout, vêtue d'un sampot brodé, ornée d'une ceinture d'orfèvrerie à pendeloques, d'un riche collier à perles à plusieurs rangs, et de bracelets de bras en tresse. — Epoque classique ?

Grès noirâtre. — Hauteur du devant de la ceinture aux restes du cou : $0,28 \times 0,38 \times 0,18$.

S. 12. 3. STATUE DE DIEU (S, 88).

Origine inconnue. Longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saïgon.

Divinité (Viṣṇu ?) à quatre bras, debout, qui porte un riche mukuta à étages, et est vêtue d'un sampot à mille plis; elle ne paraît pas avoir reçu de bijoux. Les mains manquent. — Cf. BEFEO, II, 224. — Époque classique ?

Grès gris. — Hauteur de la ceinture en avant au sommet du mukuta: 0,53 × 0,50 × 0,19.

S. 12. 4. STATUE DE DIEU (S, 85).

Origine inconnue. Longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saïgon.

Statue d'homme debout, portant un costume rare, sorte de tunique dont l'échancrure est visible près du cou et qui s'arrête à la hauteur des genoux; une ceinture simple, une autre d'étoffe à plis tombants, la serrent sur les seins et sur les hanches. Tête, bras et jambes manquent. — Cf. BEFEO, II, 224. — Époque douteuse.

Grès bleuté. — 0,31 × 0,21 × 0,10.

S. 12. 5. STATUE DE DIEU (S, 20).

Tà Prohm (Bàti, Tàkèv).

Manquent tête, bras, ou mains, et pieds. Divinité à quatre bras. Le dessin des genoux y est curieusement indiqué. Sampot rayé, brodé de perles en bas; ceinture d'orfèvrerie à pendeloques; simple pan court à queue d'aronde en avant et en arrière, tous détails indiqués seulement au trait. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 43. — Époque classique.

Grès blanchâtre. — 0,92 × 0,66 × 0,23.

S. 12. 6. STATUE DE DIEU.

Origine inconnue. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kômpon Càam.

La statue, debout, est vêtue d'un sampot rayé attaché en avant par un petit nœud sur un grand pan à volutes qui couvre la cuisse droite et passe entre les jambes; en arrière, autre grand nœud en papillon; sur les hanches, ceinture perlée qui paraît d'étoffe avec attache verticale sur la cuisse droite. Tête, bras et jambes manquent. — Époque primitive ?

Grès gris. — 0,55 × 0,26 × 0,14.

S. 12. 7. STATUE DE DIEU.

Provenance inconnue. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kômpon Càam.

La statue, debout, est vêtue d'un sampot rayé à pan en besace sur une ceinture d'orfèvrerie; un autre pan à volutes s'étend surtout sur la cuisse droite; pan d'écharpe double en double hameçon par dessus en avant; un pan passe

entre les jambes en arrière et vient se rattacher sur la ceinture d'orfèvrerie, avec nœud à deux coques. — Époque classique ?

Grès gris. — 0,52 × 0,30 × 0,14

S. 12. 8. STATUE DE DIEU.

Origine. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kômpon Càt.

La statue, sans tête, bras ni jambes, est debout, vêtue d'un sampot rayé avec gros pli de ceinture ; pan de serrage entre les jambes bien marqué et attaché en arrière par un nœud ; double pan en double hameçon en avant ; bracelets et collier. — Époque classique ?

Grès gris. — 0,47 × 0,24 × 0,12.

S. 12. 9. STATUE DE DIEU (S. 51).

Origine inconnue. Longtemps conservée au Jardin Botanique de Saigon.

Cette statue, dont la tête manque, est debout sur un socle, le bras droit tombant, le gauche relevé dans le geste qui rassure. Le corps, masculin, est vêtu du sarong porté plutôt par les femmes. La statue avait des boucles d'oreilles : ce sont ses seuls bijoux. — Cf. *BEFEO*, II, 108. — Basse époque ?

Grès gris. — 0,56 × 0,23 × 0,27.

S. 12. 10. STATUETTE DE DIEU (S. 95).

Bàyon, Añkor Thom (Siemrâp, Bättambañ). Trouvée au cours des travaux de la mission Dufour-Carpeaux à Añkor en 1901-1902, dans les fouilles de la porte murée intermédiaire, partie Sud de la face Nord de la première enceinte.

Petite statuette accroupie à la javanaise, couverte d'un riche sampot et de nombreux bijoux ; attribut long (boutons de lotus ?) dans la main droite ; diadème et petit mukuṭa. — Époque classique.

Grès gris. — 0,13 × 0,13 × 0,09.

S. 12. 11. STATUE DE DIEU.

Origine inconnue.

En trois fragments. Les bras et la plus forte partie de la jambe droite manquent. Personnage accroupi à la javanaise, vêtu d'un sampot rayé retenu en arrière par un grand nœud ; coiffure à petit chignon rond, nombreux bijoux. — Époque douteuse.

Grès gris. — Non compris tenon : 0,45 × 0,24 × 0,15.

S. 12. 12. STATUE DE DIEU (S. 52).

Origine inconnue. Longtemps conservée au Jardin Botanique de Saigon.

La statue, dont la tête manque, est assise à l'indienne, portant entre les mains dans son giron un bol (?), d'où s'échappe une flamme (?). La statue est vêtue d'un sampot à double épaisseur et semble porter un maillot dont les bords paraissent distincts près des mains. — Basse époque ?

Grès gris. — 0,42 × 0,33 × 0,25.

S. 12, 13. STATUE DE DIEU.

Origine inconnue.

Au sommet, le bas du corps d'un personnage assis sur les replis d'un nāga, Viṣṇu ou le Buddha. Autour des replis du nāga, quatre fidèles en prière accroupis à la javanaise. — Époque classique ?

Grès rouge. — Hauteur du dessus de la plinthe aux restes du personnage principal : 0,32 ; plinthe : 0,32 × 0,32.

S. 12, 14. STATUE DE DIEU SUR UN NĀGA (S, 53).

Origine inconnue. Longtemps conservée au Jardin Botanique de Saigon.

Sur un nāga levé dont les têtes se redressent en avant, est accroupi un personnage qui le chevauche et dont il ne reste que les jambes et une main. Cette pièce a peut-être sa réplique moderne dans la pièce S. 12, 17. Anciennement laquée. — Cf. *BEFEO*, II, 108. — Époque classique.

Grès gris. — 0,29 × 0,30 × 0,21.

S. 12, 15. STATUE DE DIEU (S, 86).

Provenance inconnue. Longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général de Saigon.

Manquent tête, bras et pieds. La statue avait quatre bras ; elle est debout, vêtue d'un sampot rayé, sur lequel repasse le pan antérieur qui tombe en trois mouvements ; ceinture d'orfèvrerie ; nœud en demi-papillon en arrière. — Époque douteuse.

Grès gris. — 0,45 × 0,20 × 0,09.

S. 12, 16. STATUE DE DIEU.

Vat Chơ Tāl (Trần, Tàkèv).

En deux fragments. Manquent tête, bras et jambes. Vêtue du sampot rayé, avec petit nœud en avant en haut, grand pan de côté ; ceinture à deux épaisseurs sur les hanches avec attache sur la cuisse droite. Le sampot se fixe en arrière en repassant sur la ceinture. — Époque douteuse.

Grès gris. — 0,63 × 0,19 × 0,14.

S. 12, 17. DIVINITÉ SUR UN NĀGA.

Origine inconnue.

En plusieurs fragments. Cette pièce a figuré à l'Exposition coloniale de Marseille en 1906. — Travail moderne.

Ciment. — 0,50. × 0,36 × 0,20.

S. 13. DIVINITÉS FÉMININES DOUTEUSES.

S. 13, 1. STATUE DE DÉESSE.

Provenance inconnue. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kōmpōi Ćàm.

Manquent tête, bras et pieds. Statue de déesse à 4 bras, debout, vêtue du sarong à mille plis retenu par une ceinture plate avec pan en besace et pan de

côté par dessus la ceinture. Cette disposition paraît montrer mieux que les autres le port de cette pièce d'étoffe. — Époque primitive?

Grès gris. — 0,59 × 0,32 × 0,14.

S. 13, 2. STATUE DE DÉESSE (S. 1).

Kōh Kriēn (Sambôr, Kōmpōn Cà̃m).

Les bras et une partie des pieds manquent. Cette statue, que les indigènes désignent sous le nom de Srēi Krūp Lāk, « la femme qui a toutes les perfections », et qui pourrait être une représentation de Lakṣmī, est debout. Le torse est nu, les seins forts; le ventre, assez délicatement modelé, porte plusieurs plis. La tête est coiffée d'un chignon haut et compliqué. Les jambes sont vêtues d'un sarong formant pli en avant, retenu par une ceinture à plusieurs brins attachés par une élégante plaque d'orfèvrerie. Les pieds reposent sur un coussin de lotus. Les oreilles ont les lobes allongés percés pour recevoir des bijoux vrais. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 192. — Époque primitive.

Grès gris. — 1,50 × 0,45 × 0,23.

S. 13, 3. STATUE DE DÉESSE (S. 30).

Bōs Prāh Nān (Cōn Prei, Kōmpōn Cà̃m).

Divinité (Lakṣmī?) à quatre bras; les deux postérieurs et les avant-bras ont disparu. Légèrement hanchée, la statue porte le sampot long et une coiffure en mitre cylindrique. Les seins, dont l'un est cassé, sont forts, et le ventre porte les plis de la maternité. Pas de bijoux. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 103. — Époque primitive?

Grès gris. — 0,92 × 0,30 × 0,15.

S. 13, 4. STATUE DE DÉESSE.

Origine inconnue. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kōmpōn Cà̃m.

Tête, bras et pieds manquent. Statue debout; sarong rayé avec pli en besace sur ceinture d'orfèvrerie avec pan d'écharpe en avant; cette écharpe est brodée au bas. — Époque classique.

Grès gris. — 0,80 × 0,30 × 0,20.

S. 13, 5. STATUETTE DE DÉESSE.

Origine inconnue.

Petit corps de femme sans tête, sans bras et sans pieds; sarong avec écharpe tombant en avant. — Époque douteuse.

Grès gris. — 0,36 × 0,12 × 0,09.

S. 13, 6. STATUE DE DÉESSE (S. 22).

Tà Prohm (Bāti, Tàkè̃v).

Tête, bras et pieds manquent. Statue de femme, debout, vêtue d'un riche sampot quadrillé, avec broderie de lisière, apparente sur le pan antérieur plissé

sans saillies ; le vêtement est retenu sur les hanches par une ceinture d'orfèvrerie garnie de pendeloques ; tous ces détails sont indiqués au trait seulement. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 43. — Époque classique ?

Grès gris. — 1,06 · 0,43 × 0,27.

S. 13, 7. STATUE DE DÉESSE (S. 19).

Tà Prohm (Bàti, Tàkèv).

Manquent les bras ; en 3 fragments. Statue de femme, debout, le torse nu d'un mauvais dessin avec exagération de plis au cou et sous les seins. Le vêtement consiste en un sarong simple à pan antérieur à double découpeure ; un gros pli sur la ceinture forme unè sorte de besace. La tête porte un chignon conique (ou un mukuṭa ?) enserré à la base par un diadème attaché en arrière par des rubans ; les oreilles sont stylisées. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 43. — Époque classique ?

Grès blanchâtre. — Hauteur du dessus de la plinthe au cou : 1,12 · 0,42 · 0,30.

S. 13, 8. STATUE DE DÉESSE (S. 18).

Tà Prohm (Bàti, Tàkèv).

Manquent tête, bras et pieds. Statue de femme, debout, le torse nu, les seins moins saillants que d'ordinaire, le cou marqué de plis. Le sampot quadrillé présente une broderie sur le pan antérieur indiqué sans épaisseur ; il est retenu sur les hanches par une ceinture d'orfèvrerie ornée de pendeloques ; tous ces détails sont gravés au trait seulement. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 43. — Époque classique ?

Grès blanchâtre. — 0,83 · 0,32 × 0,21.

S. 14. TÊTES DE STATUES MASCULINES.

S. 14, 1. TÊTE DE DIEU.

Origine inconnue.

Tête coiffée d'un mukuṭa à étages sur coiffe brodée, entourée d'un diadème attaché en arrière par des rubans. — Époque classique.

Grès gris. — 0,18 · 0,12 × 0,11.

S. 14, 2. TÊTE DE DIEU (S. 40).

Origine inconnue.

Tête de divinité coiffée d'un mukuṭa à étages monté sur une riche coiffe brodée ; un diadème l'enserme et s'attache par des rubans en arrière sur la coiffe. Prunelles indiquées. — Époque classique ?

Grès gris. — 0,31 · 0,25 × 0,20.

S. 14, 3. TÊTE DE DIEU.

Kūk Vān (Tān Krasān, Kōmpōn Thom).

S. 14. 9. TÊTE DE DIEU.

Origine inconnue.

Chignon conique à étages. — Époque douteuse.

Grès gris. — 0,22 × 0,13 × 0,10.

S. 14. 10. TÊTE DE DIEU (S. 62).

Añkor Vat (Siemrāp, Bättambān). Trouvée dans les sables des fossés en avant de la porterie Sud par M. BARRIGUE DE FONTAINIEU au cours des travaux de la mission Dufour-Carpeaux en 1901-1902.

Le haut du chignon cylindrique manque. — Époque classique.

Grès gris. — 0,40 × 0,23 × 0,20.

S. 14. 11. TÊTE DE DIEU (S. 32).

Bōs Prāh Nān (Čôn Prei, Kōmpon Čām).

Tête aux fines moustaches ornée du diadème attaché en arrière par un nœud et d'un chignon cylindrique dont la base est arrêtée par un collier de perles. Les oreilles portaient des pendants. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 103. — Époque classique.

Grès gris. — 0,45 × 0,34 × 0,27.

S. 14. 12. TÊTE DE DIEU (S. 40).

Origine inconnue.

Tête de divinité coiffée d'un chignon dont la partie supérieure, sans doute cylindrique, est cassée et ornée d'un diadème attaché par des rubans derrière la tête. Prunelles indiquées. — Époque classique ?

Grès gris. — 0,24 × 0,24 × 0,18.

S. 14. 13. TÊTE DE DIEU (S. 91).

Vieng-chan (Laos). Don de M. G. MASPERO.

La statue se détachait devant un chevet ; la tête était coiffée d'un chignon à trois pointes enserrées à la base par un diadème. Les yeux sont percés d'un trou, sans doute pour recevoir une prunelle de matière différente. La statue fut anciennement laquée. Comparer avec S. 16, 1 et 2. — Époque classique

Grès gris. — 0,18 × 0,22 × 0,16.

S. 14. 14. TÊTE DE DIEU.

Origine inconnue. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kōmpon Čām. Fine moustache ; mukuta conique, diadème simple attaché par un nœud de ruban, cheveux tombant sur les épaules. — Époque classique.

Grès gris. — 0,50 × 0,32 × 0,27.

S. 15. TÊTES DE STATUES FÉMININES.

S. 15. 1. TÊTE DE DÉESSE (S. 40).

Bōs Prāh Nān (Čôn Prei, Kōmpon Čām).

Une partie de la face manque. Prunelles indiquées; coiffure très compliquée. Les lobes des oreilles, déformés, sont creusés de trous profonds pour y fixer un bijou vrai. — Époque primitive ?

Grès gris. — 0,25
0,11 × 0,12.

S. 16. TÊTES DE STATUES DONT LE SEXE EST DOUTEUX.

S. 16, 1. TÊTE DE DIVINITÉ.

Bôc Práh Nàn (Côn Prei, Kômpon Cà).)

En deux pièces; la face est tachée de goudron. La statue (fig. 3) était adossée à un chevet trilobé; la tête est coiffée d'un chignon ou d'un casque en trois masses coniques, entouré à la



Fig. 3. — TÊTE DE DIVINITÉ (S. 16, 1).

base d'un diadème ciselé. Les oreilles portent de riches pendants. — A comparer avec S. 14, 13 et S. 16, 2. Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 103. — Époque classique ?

Grès blanchâtre. — 0,25
0,29 × 0,19.

S. 16, 2. TÊTE DE DIVINITÉ
(S, 59).

Ankor Thom (Siemrâp, Bâttambân). Trouvée par M. DUFOUR au cours de la mission Dufour-Carpeaux à Ankor en 1901-1902.

Coiffure à trois points entourée d'un diadème. Cette tête (fig. 4), dont l'expression n'est pas commune, paraît avoir les yeux fermés. A comparer avec S. 14, 13 et S. 16, 1. — Époque classique.

Grès gris. — 0,23 × 0,14
0,08.



Fig. 4. — TÊTE DE DIVINITÉ (S. 16, 2).

S. 17. 3. TÊTE DE DIVINITÉ.

Bàsāk (Romđuol, Prei Vèh).

Pièce d'exécution remarquable; prunelles indiquées; élégante coiffure à chignon bulbé. enserré par une natte perlée et ornée au sommet d'une rosace. — Époque primitive?

Grès gris. — 0,24 x 0,13 x 0,125.

S. 17. FRAGMENTS DE STATUES : MAINS (fig. 5).

S. 17. 1. MAIN DE STATUE (S. 41).

Origine inconnue.

Cette main, qui appartenait sans doute à une statue de Çiva, tient entre le pouce et l'index un petit chapelet.

— Époque douteuse.

Grès gris. — 0,18.

S. 17. 2. MAINS DE STATUE (S. 41).

Tây Hò (Romäs Hèk, Prei Vèh).

Les deux mains d'un petit dvārapāla (?) tenant la massue. — Cf. PARMENTIER, *BEFEO*, IX, 746. — Époque primitive?

Grès gris. — 0,11 x 0,14 x 0,07.

S. 17. 3. MAIN DE STATUE (S. 41).

Origine inconnue.

Cette main, qui paraît avoir appartenu à une statue de Viṣṇu, tient le disque (brisé). Rosace dans la paume. — Époque douteuse.

Grès gris. — 0,24.

S. 17. 4. MAIN DE STATUE (S. 41).

Origine inconnue.

Main tenant un attribut indéterminable. — Époque douteuse.

Grès blanchâtre. — 0,19.

S. 17. 5. MAIN DE STATUE (S. 41).

Origine inconnue.

Tient un bouton de lotus à moitié épanoui. — Époque douteuse.

Grès blanchâtre. — 0,17.



Fig. 5. — MAINS DE STATUES (S. 17, 4; S. 17, 5; S. 17, 1; S. 17, 6; S. 17, 3).

S. 17. 6. BRAS DE STATUE (S, 41).

Origine inconnue.

Bras gauche d'une statue de dimensions médiocres. — Époque douteuse.
Grès gris. — 0,23.

S. 18. FRAGMENTS DE STATUES : PIEDS.

S. 18. 1. PIEDS DE STATUE (S, 28^{bis}).

Sambôr (Sambôr, Kômpon Cà).

Statue d'une composition analogue à S. 3. 1; les pieds reposent sur des sortes de sandales qui semblent n'être qu'une simple fantaisie du sculpteur. — Époque inconnue.

Grès gris. — 0,17 × 0,52 × 0,30.

S. 18. 2. SOCLE ET PIEDS DE STATUE (S, 88^{bis}).

Origine inconnue. Longtemps conservés au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Socle et tenon circulaire, disposition rare. — Cf. BEFEO, II, 224. — Époque inconnue.

Grès gris. — 0,52 × 0,35 × 0,35.

S. 19. ANIMAUX DIVINS OU SACRÉS.

S. 19. 1. NANDIN (S, 44).

Bàsàk (Romđuol, Prei Vèn). Provient des fouilles exécutées par M. COMMAILLE en 1902.

Plinthe en partie brisée; collier de grelots; œil frontal. — Cf. COMMAILLE, BEFEO, II, 267, et LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 69. — Époque classique?

Grès gris. — 0,36 × 0,54 × 0,30.

S. 19. 2. TÊTE D'ÉLÉPHANT (S, 54).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin Botanique de Saigon

La trompe est cassée. — Cf. BEFEO, II, 108. — Époque inconnue.

Grès gris. — 0,20 × 0,25 × 0,14.

S. 20 à S. 25. REPRÉSENTATIONS BOUDDHIQUES.

S. 20. BUDDHA.

S. 20. 1. STATUE DE BUDDHA.

Origine inconnue.

Manquent tête, partie du dais et cuisse gauche; a subi déjà des réparations inutiles et fut laquée ensuite. Les mains dans le giron, le sage est assis à l'indienne sur les replis du serpent et sous le dais de ses têtes. Pas d'urnā; usñīṣa de cheveux. — Époque classique.

Grès gris. — 0,61 × 0,44 × 0,23.

S. 20, 2. STATUETTE DE BUDDHA (S, 47).

Vieng-chan (Laos).

Petit Buddha, les mains dans le giron, sur les replis du nāga et sous les dais de ses têtes, dont deux seulement subsistent; torse nu, sampot rayé, bijoux. Pas d'ūrṇā; uṣṇīṣa de cheveux. — Époque inconnue.

Grès brun. — 0,22 × 0,14 × 0,08.

S. 20, 3. STATUE DE BUDDHA (S, 21).

Tà Prohm (Bâti, Tàkèv).

En deux fragments. Le bras gauche manque. Le sage est assis sur les replis du nāga dont les têtes l'abritent de leur dais. Il a les mains dans le giron. Il est vêtu d'un sampot et porte un diadème en bas de son chignon conique; ceinture d'orfèvrerie. Prunelles indiquées; nombril profondément creusé. Pas d'ūrṇā; le chignon semble tenir lieu d'uṣṇīṣa. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 43. — Basse époque.

Grès verdâtre. — 0,97 × 0,51 × 0,33.

S. 20, 4. STATUE DE BUDDHA.

Origine inconnue. Conservée antérieurement dans la Résidence de Kômpon Cà-m.

En deux fragments; manque le dais de nāgas. — Le sage est assis, les mains dans le giron, sur les replis du serpent. Un tapis sur lequel il repose, retombe devant ces replis. Costume classique, mais mal compris, la tunique disparaissant près des hanches, sous un court vêtement. Pas d'ūrṇā; uṣṇīṣa remplacé par un petit chignon conique à étages. — Basse époque?

Grès gris. — Tenon non compris: 0,56 × 0,33 × 0,25.

S. 20, 5. STATUE DE BUDDHA (S, 92).

Vieng-chan (Laos).

En deux pièces frustes. — Le sage, les mains dans le giron, est assis sur les replis du nāga et sous le dais de ses têtes, qui ont trois gueules et seulement deux yeux. Pas d'ūrṇā; uṣṇīṣa en cheveux; tunique complète; oreilles stylisées. — Basse époque.

Grès gris. — 0,46 × 0,25 × 0,16.

S. 20, 6. BUDDHA.

Origine inconnue.

Petite statuette sculptée en très bas-relief sur une dalle triangulaire de grès. Le sage est représenté assis à l'indienne et les mains dans le giron. Il semble vêtu d'un sarong dont le bord serait visible à la ceinture et près des chevilles. Il porte un haut chignon conique. — Époque inconnue.

Grès rouge. — 0,15 × 0,17 × 0,045.

S. 21. TÊTES DE BUDDHA.

S. 21, 1. TÊTE DE BUDDHA (S. 32^{bis}).

Bôs Prâh Nân (Côn Prei, Kômpon Câm).

Pierre d'une exécution remarquable ; partie d'une statue de Buddha assis sur le serpent et la tête ombragée par les dais de ses têtes. Anciennement laquée et dorée. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 103 (1). — Époque classique.

Grès bleuté fin. — 0,37 × 0,33 × 0,19.

S. 21, 2. TÊTE DE BUDDHA (S. 84).

Origine inconnue. Pièce long emps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Le sommet des cheveux est cassé. La tête, dépourvue de l'ūrṇā, a l'uṣṇīṣa interprété en masse de petites boucles. Anciennement laquée. — Cf. BEFEO, II, 224. — Époque classique.

Grès blanchâtre. — 0,45 × 0,30 × 0,27.

S. 21, 3. TÊTE DE BUDDHA.

Origine inconnue.

Sans ūrṇā ; uṣṇīṣa en cheveux terminé par un fleuron. Anciennement laquée. — Époque classique.

Grès gris. — 0,54 × 0,22 × 0,24.

S. 21, 4-5-6-7. TÊTES DE BUDDHA (S. 66).

Bâyon, Añkor Thom (Siemrâp, Bâtamban). Trouvées au cours du déblaiement des bas-reliefs de la façade Est, côté Nord, première enceinte ; mission Dufour-Carpeaux (1901-1902).

Pas d'ūrṇā ; uṣṇīṣa traité en cheveux. A la pièce S. 21, 7, manque la joue gauche.

Grès gris. — 4 : 0,25 × 0,18 × 0,18. — 5 : 0,17 × 0,13 × 0,12. — 6 : 0,18 × 0,13 × 0,09. — 7 : 0,16 × 0,11 × 0,05.

S. 21, 8. TÊTE DE BUDDHA (S. 96).

Bâyon, Añkor Thom (Siemrâp, Bâtamban). Trouvée au cours des travaux de la mission Dufour-Carpeaux en 1901-1902.

Fine tête de Buddha devant le dais des nāgas qui n'ont conservé que deux têtes entières ; pas d'ūrṇā ; uṣṇīṣa en cheveux. — Époque classique.

Calcaire noir. — 0,18 × 0,19 × 0,12.

S. 21, 9 et 10. TÊTES DE BUDDHA (S. 96).

Bâyon, Añkor Thom (Siemrâp, Bâtamban). Trouvées au cours des travaux de la mission Dufour-Carpeaux en 1901-1902.

(1) L'ancien n° 32^{bis} à qui cette pièce correspond n'est pas indiqué cependant en ce point.

Pas d'ūrṇā; uṣṇīṣa en cheveux, avec fleuron au-dessus. La tête se détache du dais de nāgas, dont la rosace est visible sur la face postérieure. La pièce S. 21. 10 montre un plan de cassure au niveau des oreilles. — Époque classique.

Grès bleuâtre. — 9 : 0,13 × 0,17 × 0,15. — 10 : 0,21 × 0,14 × 0,14.

S. 22. FRAGMENTS VARIÉS DE REPRÉSENTATIONS DE BUDDHA.

S. 22. 1. BUSTE DE BUDDHA (S. 94).

Bàyon, Añkor Thom (Siemrāp, Bāttaṃbañ). Trouvé au cours des travaux de la mission Dufour-Carpeaux à Añkor en 1901-1902 dans les fouilles de la porte murée intermédiaire, partie Sud de la face Nord de la première enceinte.

Ce Buddha se détachait du dais de nāgas. Pas d'ūrṇā; uṣṇīṣa traité en cheveux; torse nu. — Époque classique.

Grès gris. — 0,50 × 0,34 × 0,22.

S. 22. 2. BUSTE DE BUDDHA (S. 61).

Bantāy Kdēi (Siemrāp, Bāttaṃbañ). Trouvé par M. H. DUFOUR au cours des travaux de la mission Dufour-Carpeaux à Añkor en 1901-1902.

Dais de nāgas dont une tête seule subsiste. Pan de tunique sur l'épaule gauche. Pas d'ūrṇā; uṣṇīṣa transformé en chignon à étages; gros pendants d'oreilles. — Époque classique.

Grès gris. — 0,36 × 0,28 × 0,15.

S. 23. BODHISATTVAS (1).

S. 23. 1. BODHISATTVA.

Bantāy Ćhmār (Svāy Ćek, Bāttaṃbañ).

Bras et jambes manquent. Le sage, debout, avait quatre bras. Devant son chignon est l'image caractéristique du Buddha assis, les mains dans le giron, devant un chevet ogival. Chignon cylindrique. Sampot rayé avec pan à queue d'aronde en avant et en arrière; ceinture d'orfèvrerie à pendeloques, le tout indiqué au trait. — Époque classique.

Grès gris. — 1,13 × 0,58 × 0,26.

S. 24. REPRÉSENTATIONS BOUDDHIQUES ACCESSOIRES.

S. 24. 1. STATUE DE FEMME (S. 74).

Origine inconnue. Conservée antérieurement au Jardin Botanique de Saigon.

Statue de femme debout. Le bras manque. Devant le chignon, qui est à plusieurs étages, petit Buddha assis, les mains dans le giron. Sampot moucheté

(1) Dans un article sur *L'Apothéose au Cambodge* (*Bull. de la Comm. archéol. de l'Indochine*, 1911, p. 38 sqq.), M. CÆDÈS a proposé de voir dans ce type de statues des personnages divinisés. Même observation pour le type S. 24, qui, d'après M. Cædès, ne serait que la réplique féminine du type S. 23.

de rosaces et brodé sur le bord; écharpe brodée tombant en avant, en faisant plusieurs plis sans épaisseur; ceinture brodée à pendeloques. Oreilles aux lobes distendus percés pour recevoir des bijoux vrais. — Cf. *BEFEO*, II, 108. — Basse époque.

Grès gris. — Plinthe non comprise: 1,31 × 0,32 × 0,32.

S. 25. GROUPES BOUDDHIQUES.

S. 25. 1. GROUPE (S. 97).

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Băttămbăñ). Trouvé à environ 200 m. au S.-O. du Bàyon au cours des travaux de la mission Dufour-Carpeaux en 1901-1902.

Sous une niche, une figure de Buddha assis sur les replis des serpents et sous le dais de nāgas, repose sur un piédestal; à sa gauche une figure de femme, à sa droite une figure d'homme à quatre bras. — Basse époque?

Grès gris. — 0,16 × 0,08 × 0,05.

S. 25. 2. GROUPE (S. 67).

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Băttămbăñ). Provient du dégagement des bas-reliefs de la face Est, partie Nord, première enceinte, fouilles Dufour-Carpeaux (1901-1902).

Au centre, le Buddha assis sur les replis du serpent et sous le dais de ses têtes, les mains dans le giron; la tête manque. A sa droite, divinité à quatre bras; à sa gauche, femme qui tient deux objets indistincts. — Basse époque?

Grès gris. — 0,21 × 0,20 × 0,08.

S. 26 à S. 43. EMBLÈMES RELIGIEUX ET ÉLÉMENTS D'ARCHITECTURE.

S. 26. SEMAS AJOURÉS.

S. 26, 1 et 2. SEMAS AJOURÉS (S. 31 et 31^{bis}).

Bôs Prăh Năn (Çôn Prei, Kômpon Çăm).

Ces deux pièces, en forme de niche à deux faces, abritent chacune une divinité sur chaque côté. D'un côté Çiva, debout sur Nandin, tient un arc de la main gauche et de la droite une flèche; sampot court; simple chignon; pendants aux oreilles. De l'autre côté, Umā, debout, les mains jointes, avec sampot, diadème, pendants aux oreilles. Sur les côtés de l'arc, çris. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 103. — Époque classique.

Grès gris. — 1: 0,83 × 0,42 × 0,15; — 2: 0,89 × 0,44 × 0,15.

S. 26, 3. SEMA AJOURÉ, fragment.

Origine possible: Bôs Prăh Năn (Çôn Prei, Kômpon Çăm). Conservé auparavant dans la Résidence de Kômpon Çăm.

En deux pièces. — Deux faces: 1° Çiva debout, tenant dans la main droite ramenée sur la poitrine un attribut inconnu, et dans la gauche allongée un

croc à éléphant: 2^o Umā, en prières devant une niche à jour; sarong, diadème, coiffure conique, pendants d'oreilles. — Époque classique.

Grès bleuâtre. — 0,39 × 0,37 × 0,16.

S. 26. 4. SEMA AJOURÉ, fragment.

Origine possible : Bós Práh Nán (Côn Prei, Kômpon Châm). Conservé auparavant dans la Résidence de Kômpon Châm.

Le bras manque. Deux faces : 1^o une femme debout en prière; sarong à grand pan antérieur; chignon avec diadème; pendants d'oreilles; 2^o un personnage qui paraît n'avoir eu que deux bras, le droit tenant un attribut long; le personnage est debout sur les épaules d'un autre personnage portant les mains à la ceinture, vêtu d'un sampot rayé à deux pans antérieurs et coiffé d'un chignon cylindrique. Sa tête est d'un caractère un peu spécial. L'ensemble pourrait représenter Kubera sur les épaules d'un Yakṣa, ou, comme à Java, Viṣṇu sur un Garuḍa humain. — Époque douteuse.

Grès verdâtre. — 0,60 × 0,22 × 0,16.



Fig. 6. — SEMA (S. 26. 5). Face principale.

S. 26. 5. SEMA (S. 33).

Práh Thát Khtom (Thbôn Khmüm, Kômpon Cà).m).

Sema orné sur les quatre faces de groupes de trois personnages. Face principale (fig. 6) : Viṣṇu (?) assis à la javanaise sur les replis et sous le dais de têtes du nāga, entre deux assistants. Face droite (fig. 7) et face postérieure :



Fig. 7. — SEMA (S. 26. 5). Face droite.

divinité masculine entre deux femmes tenant des boutons de lotus. Face gauche (fig. 8) : divinité masculine entre deux assistants. Au sommet, ornement en forme de marguerite à huit pétales doubles. — Cf. BEFEO, I, 106. — Époque classique.

Grès gris. — 0,40 0,25 0,25.

S. 27. SEMAS PLEINS.

S. 27, I. SEMA ORNÉ.

Origine inconnue. Conservé auparavant dans la Résidence de Kômpon Cà.

Manquent le haut et le bas. Terminé par un bouton circulaire ; orné sur une face du Buddha et sur les autres de Bodhisattvas (?) assis à l'indienne, les mains dans le giron, sous le dais de cinq têtes de nāgas laqué et doré partiellement. — Époque relativement moderne.

Grès verdâtre. — 0,65 × 0,36 × 0,35.

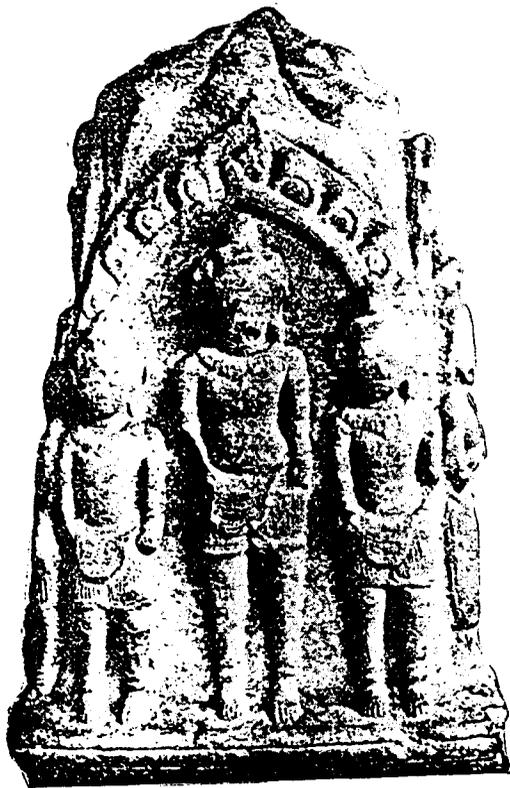


Fig. 8. — SEMA (S. 26, 5) Face gauche.

S. 27. 2. PARTIE DE SEMA.

Origine inconnue.

Incomplet dans sa hauteur. Sur plan carré, aux angles abattus ; il ne reste qu'une face et les moitiés des deux faces latérales. La face la mieux conservée montre deux niches superposées, celle d'en haut contenant un Buddha, les mains dans le giron. — Basse époque.

Grès gris. — 0,45 × 0,23 × 0,12.

S. 28. LINGAS.

S. 28, 1. LINGA.

Origine probable : Vat Chơ Tāl (Trần, Tàkèv) ?

Linga de forme ovoïde sur intermédiaire octogonal et support carré: le tout monolithe. Sur le filet du linga est représentée une petite tête coiffée du mukuta pointu et ornée de boucles d'oreilles. — Époque douteuse.

Grès grisâtre. — 0,49 × 0,19 × 0,19.

S. 28. 2. LINGA.

Origine probable: Vat Chơ Tāl (Trần, Tàkèv)? Conservé antérieurement à la Résidence de Tàkèv.

Linga de forme ovoïde, avec filet et plis; forme exceptionnelle; tenon important. — Basse époque.

Grès gris. — 0,36 × 0,13 × 0,13.

S. 28. 3. LINGA SUR BASE CARRÉE.

Origine inconnue.

Forme exceptionnelle. — Époque douteuse.

Grès gris. — 0,19 × 0,19 × 0,19.

S. 28. 4. LINGA.

Bàsàk (Romduol, Prei Vèn).

Linga ovoïde sur large support circulaire; le bas du linga, partie de support, est marqué par un filet horizontal et huit filets verticaux. — Époque douteuse.

Grès blanchâtre. — 0,79 × 0,70 × 0,70.

S. 29. GROUPES DE LINGAS ET AUTRES EMBLÈMES RELIGIEUX.

S. 29. 1. SUPPORT DE LINGA PERCÉ DE 17 TROUS CARRÉS (S, 90).

Origine inconnue. Conservé longtemps dans le jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Cf. BEFEO, II, 224.

Grès blanchâtre. — 0,115 × 0,145 × 0,141.

S. 29. 2. EMPREINTE DE PIEDS SACRÉS.

Thất Bà Cồn (Stuñ Trèn, Stuñ Trèn).

L'empreinte des deux pieds est accompagnée en avant et à gauche d'un mot gravé très nettement (I. O, 7). — Époque primitive.

Grès gris. — Non compris tenon: 0,09 × 0,32 × 0,32.

S. 30. PIÉDESTAUX.

S. 30. 1. PIÉDESTAL.

Origine inconnue.

Piédestal à emboîtement; le bec de la cuve à ablutions est brisé. — Époque douteuse.

Grès grisâtre. — Compris les restes du bec: 0,18 × 0,14 × 0,24.

S. 30. 2 et 3. PIÉDESTAUX DE STATUE.

Sambór (Sambór, Kômpon Cà).
Piédestaux à face antérieure décorée. — Basse époque.

Grès : 2, gris; 3, brun. — 2: 0,25 × 0,50 × 0,28; — 3: 0,30 × 0,51 × 0,38

S. 30. 4. PIÉDESTAL DE STATUE.

Sambór (Sambór, Kômpon Cà).

Piédestal simple à dé à arêtes curvilignes. — Basse époque.

Grès jaune. — 0,31 × 0,42 × 0,41.

S. 31. PARTIES DE PIÉDESTAUX.

S. 31, 1 (fig. 9) et 2. CUVES A ABLUTIONS (S, 3).

Sambór (Sambór, Kômpon Cà).

La cuve S. 31, 2 est restée inachevée. — Époque douteuse.

Grès gris. — 1: 0,11 × 0,88 × 0,56; 2: 0,14 × 0,84 × 0,57.

S. 31, 3. CUVE A ABLUTIONS.

Kômpon Cà. Kau (Mulpumòk, Sturñ Trèn).

Cuve qui supportait la statue S. 1, 1; sans bec, mais percée d'un trou qui remplit le même office. — Basse époque.

Grès gris. — 0,20 × 0,95 × 0,95.

S. 32. SOMASŪTRAS.

S. 32, 1. SOMASŪTRA (S, 2).

Sambór (Sambór, Kômpon Cà).

En trois fragments. — Époque primitive.

Grès gris. — 0,23 × 2,20 × 0,40.

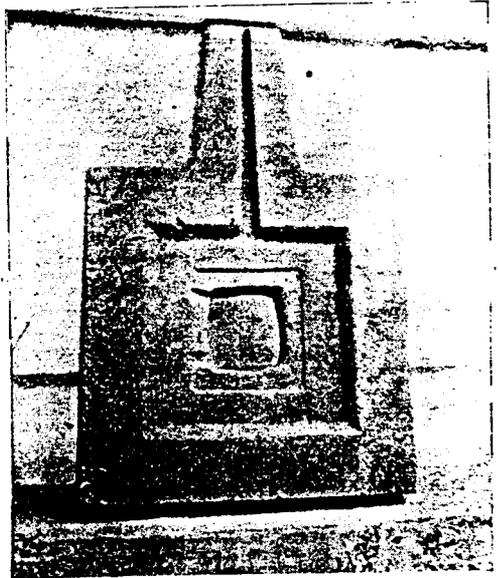


Fig. 9. — CUVE À ABLUTIONS (S. 31, 1).

S. 32, 2. SOMASŪTRA ?, fragment (S, 28^{ter}).

Sambór (Sambór, Kômpon Cà).

Ce fragment, dont la destination est douteuse, paraît être le dessus de la gargouille extérieure d'un somasūtra. Il consiste en un makara de la gueule duquel sortait un autre être et qui portait sur son dos une petite figure assise à la javanaise dont il ne reste que les jambes. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.* I, 188. — Époque primitive.

Grès vert. — Partie ornée, restes : 0,25 × 0,49 × 0,20.

S. 33. *MONUMENTS VOTIFS.*

S. 33, 1. *MONUMENT VOTIF.*

Origine inconnue. Conservé auparavant dans la Résidence de Kêmpôn Çàm.

Creux. Une partie du bas manque, le haut est écorné. Représentation très complète d'un pràsàt à trois étages au moins avec Tevodàs décorant le corps inférieur ; corniche ornée avec son bahut sculpté et ses antéfixes d'angle (brisées), ses portes complètes à vantaux ciselés et linteaux décorés. Les frontons du corps inférieur enferment dans le tympan Çiva sur Nandin, et deux fois un personnage le bras en l'air, entre deux acolytes accroupis ; enfin un personnage à cheval sur un oiseau de face. Les tympan de l'étage I montrent des ascètes, ceux de l'étage II des décors. — Époque classique.

Grès bleuâtre. — 0,76 x 0,38 x 0,38.

S. 33, 2. *STÛPA (S, 49).*

Origine inconnue. Longtemps conservé au Jardin Botanique de Saigon.

La pointe terminale fait défaut ; il ne reste que la mortaise qui en indique l'existence. Le stûpa (fig. 10) est cantonné de quatre niches qui se détachent de représentations d'édifices en forme de pràsàt. L'une est vide ; les trois autres abritent des représentations du Buddha dans les poses classiques de l'attestation à la terre et de l'enseignement. — Cf. *BEFEO*, II, 108. — Époque classique.

Grès bleu. — 0,58 x 0,35 x 0,36.

S. 34. *LINTEAUX DU TYPE I (1).*

S. 34, 1. *LINTEAU.*

Práh Thât Thom, Bantây Prei Nokor (Thbôn Khmũm, Kêmpôn Çàm). Linteau provenant du troisième sanctuaire ruiné ; fut déposé quelque temps à la Résidence de Kracèh.

Dans le médaillon central, Garuða tenant les serpents ; dans les médaillons latéraux, guerriers volants armés d'un sabre et d'un bouclier ; aux extrémités, makaras avec petit personnage sur leur dos. En haut, deux figures à mi-corps adorent un personnage central à quatre bras, sans doute Viçnu. — Époque primitive.

Grès gris. — 0,60 x 1,44 x 0,23.

(1) Nous adoptons ici la classification des types de linteaux proposée par M. DE LAJONQUIÈRE. *Invent.*, I, p. LXXIX sqq. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette classification, qui ne nous paraît pas définitive, et que nous n'acceptons ici que pour la commodité.

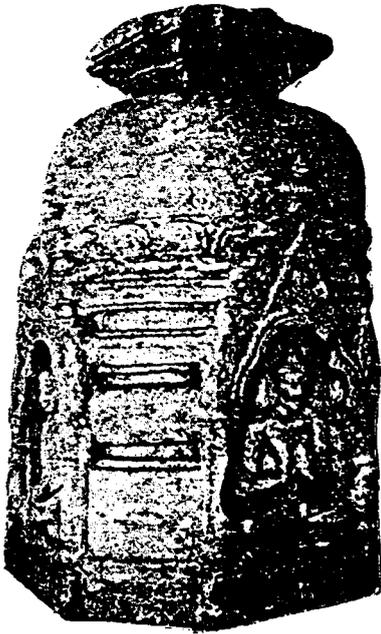


Fig. 10. — *STÛPA (S. 33, 2).*

S. 34. 2. LINTEAU (S, 15).

Sambór (Sambór, Kômpon Cà).

Ce linteau est composé d'un arc décoratif qui sort de la gueule de deux makaras, d'où s'échappent également deux petites figures en prière, coiffées de hauts chignons coniques. Les makaras tiennent une fleur dans leur trompe; sur leur tête est un personnage debout armé d'un sabre ou d'un bâton. Au centre de l'arc, dans un médaillon, personnage assis à l'indienne sur un coussin de lotus; à ses côtés deux Apsaras volant. Le tympan, les chapiteaux et le fond sont occupés par des feuillages. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 187. — Époque primitive.

Grès rouge. — $1,53 \times 0,65 \times 0,29$.

S. 34. 3. LINTEAU.

Origine inconnue. Conservé auparavant dans la Résidence de Kômpon Cà.

En deux fragments. De la gueule des makaras, sur lesquels sont montés des personnages armés d'un sabre et d'un bouclier, sort un lion. Le médaillon central est brisé, les médaillons latéraux contiennent chacun un personnage coiffé d'un mukuta et monté sur un cheval au galop, à mi-corps, et qui semble porter un décor sur la tête. Sur le chapiteau, support du makara, est un arc enfermant une petite tête. — Époque primitive.

Grès gris. — $0,45 \times 1,48 \times 0,21$.

S. 35. LINTEAUX DU TYPE II.

S. 35, 1. LINTEAU (S, 17).

Sambór (Sambór, Kômpon Cà).

Linteau inachevé. L'arc, dont les extrémités reposent sur deux faibles chapiteaux, est masqué en ces points par deux fleurons importants. Il est occupé par trois disques dont le décor n'a pas été exécuté. De l'arc tombent des guirlandes et des pendeloques. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 188. — Époque primitive.

Grès clair. — Partie ornée: $0,48 \times 1,31 \times 0,19$.

S. 35, 2. LINTEAU (S, 16).

Sambór (Sambór, Kômpon Cà).

Linteau inachevé, en trois fragments. L'arc se termine par des crosses de rinceaux qui reposent sur des chapiteaux très simples ornés d'une rosace en fleurons. De l'arc tombent des guirlandes et des pendeloques. Le dessus de la pièce présente des mortaises destinées à recevoir les tenons de pierre qui, scellés dans la muraille, maintenaient le linteau en place. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 188. — Époque primitive.

Grès gris. — Partie ornée: $1,72 \times 0,51 \times 0,28$.

S. 36. LINTEAUX DU TYPE III.

S. 36, 1. LINTEAU (S. 36).

Pràsàt Ćikrèn Ouest (Ćikrèn, Kômpon Thom).

Linteau profondément fouillé (fig. 11), mais en mauvais état en haut et sur les côtés. Au centre des rinceaux, un monstre à tête de lion et à mains humaines s'appuie sur les rinceaux dont il semble dévorer l'origine. Sur sa tête, piédestal

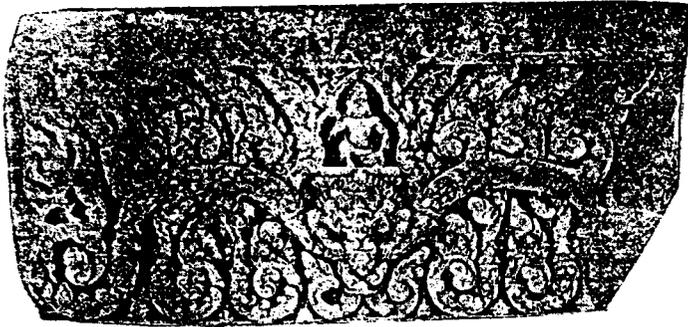


Fig. 11. — LINTEAU (S. 36, 1).

et niche qui se confondent avec les feuillages. A l'intérieur de la niche, divinité accroupie à la javanaise. Aux extrémités des rinceaux, lion debout. En haut, série d'ascètes dans des niches agenouillés en prière autour d'une figure centrale brisée. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 269, et *BEFEO*, I, 161. — Époque classique.

Grès gris. — Partie ornée: 0,71 × 1,43 × 0,28.

S. 36, 2. LINTEAU, fragment (S. 71).

Origine inconnue. Longtemps conservé dans le Jardin du Gouvernement Général à Saïgon.

Linteau du type III transformé; au centre, un monstre, visible à mi-corps seulement, et dont les mains étreignent les rinceaux. Sur sa tête, Laksmī arrosée par des éléphants; ceux-ci sont harnachés. Le dessus présente des traces d'usure produite par le repassage d'outils. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — 0,44 × 0,90 × 0,26.

S. 36, 3. LINTEAU (S. 38).

Pràsàt Ćikrèn Ouest (Ćikrèn, Kômpon Thom).

En quatre fragments. Linteau du type III modifié (fig. 12); les rinceaux sortent de la bouche d'un éléphant qui porte sur sa tête une grosse tête de monstre; deux fines palmettes entourent ce motif central mal conservé. En haut, sous

des niches, série de personnages à mi-corps en prière. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 269, et *BEFEO*, I, 161. — Époque classique.

Grès gris. — Partie ornée: 0,65 × 1,47 × 0,40.

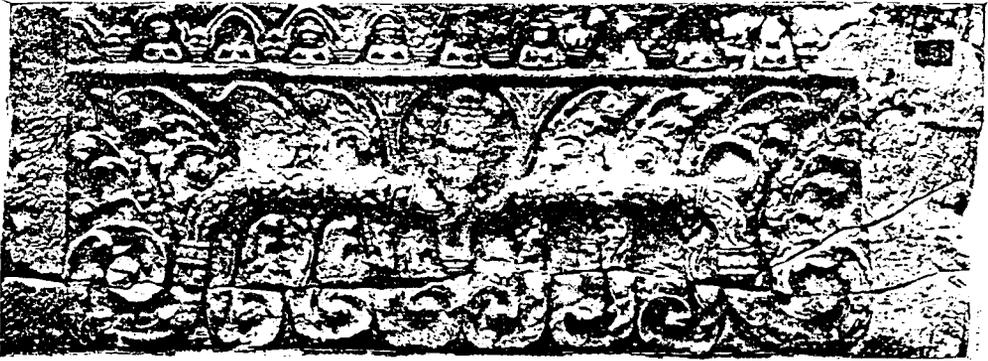


Fig. 12. — LINTEAU (S. 36, 3).

S. 36, 4. LINTEAU (S, 37).

Province de Çikrèn, Kômpon Thom.

Linteau du type III modifié; pièce d'une excellente facture, mais en mauvais état. Au centre, sous une niche en partie perdue dans les feuillages, Viçnu sur les épaules de Garuda. Le dieu, dont la tête manque, avait quatre bras; les bras antérieurs reposaient sur les genoux; le bras gauche postérieur tient la conque. Garuda, coiffé d'un diadème, a les yeux ronds et le bec de l'oiseau de proie; il tient sous ses bras deux groupes de trois nâgas, origine des rinceaux. — Cf. *BEFEO*, I, 161. — Époque classique.

Grès gris. — Partie ornée: 0,40 × 1,46 × 0,40.

S. 36, 5. LINTEAU (S, 35).

Pràsàt Çikrèn Ouest (Çikrèn, Kômpon Thom).

Linteau du type III modifié (fig. 13). Au centre, sous une niche triple qui se



Fig. 13. — LINTEAU (S. 36, 5).

confond avec les rinceaux, groupe de trois personnages: un homme et deux femmes, qui portent des boutons de lotus; l'homme s'appuie sur l'une et tient l'autre par le poignet. Autour, riches rinceaux qui sortent de têtes de lions. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 269, et *BEFEO*, I, 161. — Époque classique.

Grès gris. — Partie ornée: 0,43 × 1,26 × 0,20.

S. 36, 6. LINTEAU, fragment.

Origine inconnue. Conservé antérieurement dans la Résidence de Kômpon Càt.

Partie basse de la gauche d'un linteau du type III (?) très profondément fouillé; dans l'angle, restes de nāga. — Époque classique.

Grès gris. — 0,26 × 0,64 × 0,30.

S. 36, 7. LINTEAU.

Bàsàk (Romđuol, Prei Vèn).

Dans la niche, sur la tête du monstre, est une scène à deux figures; petit personnage semblant combattre un lion dressé à sa droite. — Époque classique.

Grès gris. — 0,79 × 1,64 × 0,27.

S. 37. LINTEAUX DU TYPE IV.

S. 37, 1. LINTEAU (1).

Pràsàt Ćrop (Pòrsàt, Kômpon Ćhnàñ).

En trois fragments. Au centre, Buddha sous une niche ornée d'oiseaux et d'oriflammes; à ses côtés divinités à deux et quatre bras, et au-dessus Apsaras. — Époque classique.

Grès gris.

S. 38. LINTEAUX DU TYPE V.

S. 38, 1. LINTEAU.

Vat Kômpon Ćhnàñ (Babór, Kômpon Ćhnàñ).

Linteau du type V, montrant la transition entre les types I, II, et le type III. — Époque primitive.

Grès gris. — Partie ornée: 0,60 × 1,56 × 0,22.

S. 38, 2. LINTEAU, fragment.

Phnom Péñ (Phnom Péñ, Kandàl). Provient de l'ancienne pagode de Lañka qui s'élevait sur l'emplacement des bâtiments du Cadastre.

Époque douteuse.

Grès gris. — 0,55 × 0,53.

(1) Ce linteau est encore *in situ*, mais doit être prochainement transporté au Musée.

S. 39. COLONNETTES DE PORTE.

S. 39. 1. COLONNETTE DE PORTE, fragment (S. 56).

Origine inconnue. Longtemps conservée au Jardin botanique de Saigon.

Cf. *BEFEO*, II, 108. — Époque primitive.

Grès gris. — $0,41 \times 0,20 \times 0,20$.

S. 39. 2. COLONNETTE DE PORTE (S. 39^{bis}).

Province de Čikrèn, Kõmpõn Thom.

Partie supérieure d'une colonnette octogonale avec son chapiteau bulbé. —

Cf. *BEFEO*, I, 161 (1). — Époque primitive.

Grès gris. — $1,57 \times 0,24 \times 0,24$.

S. 39. 3. COLONNETTE DE PORTE (S. 39).

Pràsàt Čikrèn Ouest (Čikrèn, Kõmpõn Thom).

Partie inférieure d'une colonnette octogonale ; sur la plinthe figure de řši en prière accroupi à l'indienne. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 269, et *BEFEO*, I, 161. — Époque classique.

Grès jaunâtre. — $0,88 \times 0,19 \times 0,20$.

S. 39, 4 et 5. COLONNETTES DE PORTE.

Pràsàt Črop (Pòrsàt, Kõmpõn Čhñàñ).

Trois fragments de deux colonnettes octogonales de porte, l'un montrant la base avec le řši. — Époque classique.

Grès gris.

S. 40. ANTÉFIXES DE FACE.

S. 40, 1. ANTÉFIXE (S, 68).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Figure accroupie à la javanaise sur trois bœufs. — Époque classique.

Grès gris. — $0,56 \times 0,55 \times 0,13$.

S. 40, 2. ANTÉFIXE (S, 70).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

En forme de niche qui enferme une divinité accroupie à la javanaise sur une table portée par trois bœufs ; la divinité tient une massue de la main droite. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — $0,82 \times 0,52 \times 0,33$.

(1) L'indication donnée par M. DE LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 269, est erronée ; le style de cette colonnette ne pouvant se rapporter au Pràsàt Čikrèn Ouest, elle n'a pu faire pendant à la colonnette S 39, 3.

S. 40, 3. ANTÉFIXE (S, 76).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Divinité assise à la javanaise, armée d'un glaive et coiffée du mukuta; elle repose sur un piédestal orné de trois motifs indistincts. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — $0,56 \times 0,56 \times 0,10$.

S. 40, 4. ANTÉFIXE (S, 55).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin Botanique de Saigon.

Cf. *BEFEO*, II, 108. — Époque classique.

Grès gris. — $0,30 \times 0,21 \times 0,15$.

S. 41. ANTÉFIXES D'ANGLE.

S. 41, 1. ANTÉFIXE D'ANGLE (S, 60).

Añkor Vat (Siemrāp, Bättambañ). Trouvée par M. BARRIGUE DE FONTAINIEU au cours des travaux de la mission Dufour-Carpeaux à Añkor en 1901-1902.

Dvārapāla appuyé sur sa massue. — Époque classique.

Grès gris. — $0,44 \times 0,23 \times 0,21$.

S. 41, 2. ANTÉFIXE D'ANGLE (S, 72).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Dvārapāla tenant une massue de la main gauche, un cor (?) de la droite. — Époque classique.

Grès gris. — $0,93 \times 0,35 \times 0,35$.

S. 41, 3. ANTÉFIXE D'ANGLE, fragment (S, 81).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Dvārapāla tenant une massue. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — $0,75 \times 0,35 \times 0,21$.

S. 41, 4. ANTÉFIXE D'ANGLE (S, 82).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Dvārapāla appuyé sur sa massue; ses oreilles sont ornées de boutons. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — $0,60 \times 0,31 \times 0,30$.

S. 41, 5 et 6. ANTÉFIXES D'ANGLE.

Origine inconnue. Pièces conservées antérieurement dans la Résidence de Kômpon Càam.

Dvārapālas appuyés sur leurs massues. — Époque classique.
Grès 5 : gris ; 6 : brun. — 5 : 0,55 × 0,26 × 0,25 ; 6 : 0,68 × 0,26 × 0,30.

S. 41, 7. ANTÉFIXE D'ANGLE.

Origine inconnue. Pièce conservée antérieurement dans la Résidence de Kômpon Çâm.

Dvārapāla sur petit piédestal, appuyé sur la massue. — Époque classique.
Grès gris. — 0,56 × 0,30 × 0,25.

S. 41, 8. ANTÉFIXE D'ANGLE (S. 73).

Origine inconnue. Pièce longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Çiva (?) sous la forme ascétique, appuyé sur le trident. — Cf. BEFEO, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — 0,64 × 0,32 × 0,22.

S. 41, 9. ANTÉFIXE D'ANGLE (S. 46).

Bàsāk (Rômduol, Prei Vèn). Trouvée dans les fouilles exécutées à Bāsāk en 1902 par M. COMMAILLE.

Viṣṇu sur Garuḍa. Le dieu est accroupi sur les épaules de Garuḍa ; il avait quatre bras ; la tête manque. Garuḍa est traité en lion ailé avec trois queues, dont deux sur les côtés ; cependant les pattes semblent celles d'un oiseau. — Cf. LAJONQUIÈRE, *Invent.*, I, 69. — Époque classique.

Grès bleuâtre. — 0,40 × 0,25 × 0,20.

S. 41, 10. ANTÉFIXE D'ANGLE (S. 45).

Bàsāk (Rômduol, Prei Vèn). Trouvée au cours des fouilles exécutées par M. COMMAILLE en 1902.

Guerrier armé d'un sabre, protégé par un bouclier rectangulaire et monté sur un éléphant. — Cf. COMMAILLE, BEFEO, II, 206-267. — Époque classique.

Grès verdâtre. — 0,70 × 0,32 × 0,35.

S. 41, 11, 12 et 13. ANTÉFIXES D'ANGLE (S. 78, 69 et 80).

Origine inconnue. Pièces longtemps conservées au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Nāgas à cinq têtes, sortant de deux têtes de makara qui terminent la bande d'encadrement ; la tête centrale du nāga soutient une guirlande. Sur la pièce S. 41, 13, un fleuron est le seul rappel de la tête de makara atrophiée. — Cf. BEFEO, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — 11 : 1,07 × 0,58 × 0,47 ; 12 : 0,60 × 0,41 × 0,29.

S. 42. SCÈNES EN BAS-RELIEFS FORMANT DÉCORS MURAUX.

S. 42, 1. PARTIE DE FRISE (S. 75).

Origine inconnue. Longtemps conservé au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Partie d'un groupe de danseuses vêtues du sampot avec écharpe à grand pan antérieur. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique ?

Grès gris. — $0,35 \times 0,54 \times 0,15$.

S. 42, 2. FRAGMENT DE BAS-RELIEF (S, 87).

Origine inconnue. Longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Torse de danseuse, vêtue du sampot et couverte de bijoux; un riche collier se continue et passe en double sautoir entre les seins; aux oreilles sont suspendues des guirlandes. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — $0,40 \times 0,33 \times 0,13$.

S. 42, 3. PARTIE DE FRONTON (S, 79).

Origine inconnue. Longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

Vieille femme accroupie, vêtue d'un sampot rayé, les cheveux en brosse, d'énormes boutons dans les lobes déformés des oreilles; elle tient à la main droite un objet indistinct. En bas, rangée de riches feuilles de lotus supportant l'ensemble des sculptures. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique.

Grès gris blanchâtre. — $0,60 \times 0,34 \times 0,45$.

S. 42, 4. PARTIE DE BAS-RELIEF.

Origine inconnue.

Singe caressant une femme. — Très basse époque, peut-être moderne.

Enduit sur latérite. — $0,39 \times 0,43 \times 0,20$.

S. 42, 5. BAS-RELIEF (1).

Añkor (Siemrâp, Bättambañ).

Tapiserie murale de baie; animaux dans des rinceaux. — Époque classique.

Moulage plâtre. — $0,80 \times 0,59$.

S. 42, 6. BAS-RELIEF.

Añkor Vat (Siemrâp, Bättambañ).

Garudas cariatides, reconnaissables à leurs serres: support du panneau du Paradis. — Époque classique.

Moulage plâtre. — $0,28 \times 1,17$.

S. 42, 7. BAS-RELIEF.

Añkor Vat (Siemrâp, Bättambañ).

Tevodà debout. — Époque classique.

Moulage plâtre. — $1,01 \times 0,36$.

(1) Tous ces moulages ont été exécutés par les soins et aux frais du général DE BEYLIÉ sur les estampages pris par M. CARPEAUX au cours de la mission Dufour-Carpeaux (1904).

S. 42, 8. BAS-RELIEF.

Añkor Vat (Siemrăp, Bättam̃bañ).

Tevodà dansant. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,00 × 0,53.

S. 42, 9. BAS-RELIEF.

Añkor Vat (Siemrăp, Bättam̃bañ).

Tevodà dansant. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 0,80 × 0,45.

S. 42, 10. BAS-RELIEF.

Añkor Vat (Siemrăp, Bättam̃bañ).

Tevodà dansant. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 0,90 × 0,43.

S. 42, 11. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thoṃ (Siemrăp, Bättam̃bañ).

Allège de fenêtre. Tevodà dansant, rinceaux et lions. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,27 × 0,70.

S. 42, 12. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thoṃ (Siemrăp, Bättam̃bañ).

Tevodà dansant, lion à la base des rinceaux. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 0,80 × 0,89.

S. 42, 13. BAS-RELIEF.

Añkor Vat (Siemrăp, Bättam̃bañ).

Paradis : un palais céleste porté par des Garuḍas. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 0,85 × 1,19.

S. 42, 14. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thoṃ (Siemrăp, Bättam̃bañ).

Fin du serpent du barrattement de la mer ; à côté, combat. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,64 × 1,15.

S. 42, 15. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thoṃ (Siemrăp, Bättam̃bañ).

Défilé militaire : soldats armés de javelots et de boucliers, éléphant de guerre avec tireurs d'arcs. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,44 × 0,99.

S. 42, 16. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Bättamban).

Défilé militaire : soldats armés de javelots et de boucliers ; chef sur son éléphant. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,45 × 1,11.

S. 42, 17. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Bättamban).

Défilé militaire : porteurs de bannières, d'emblèmes ; panneaux de protection pour les éléphants. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,23 × 1,12.

S. 42, 18. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Bättamban).

Défilé militaire : soldats armés d'arcs et de massues (?); en bas, retour de chasse. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,66 × 0,76.

S. 42, 19. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Bättamban).

Défilé militaire : soldats, charrette de combat, étendards. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,30 × 1,12.

S. 42, 20. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Bättamban).

Marche au combat. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,65 × 0,81.

S. 42, 21. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Bättamban).

Combat. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,25 × 1,11.

S. 42, 22. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Bättamban).

Combat ; en haut, un chef sur son char de guerre. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,52 × 1,04.

S. 42, 23. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrăp, Bättamban).

Combat ; éléphant de guerre en second plan. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,42 × 1,05.

S. 42, 24. BAS-RELIEF.

Añkor Vat (Siemrâp, Bättamban).

Défilé des pañdits escortant le hotar du roi. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,22 × 1,55.

S. 42, 25. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrâp, Bättamban).

Réunion de personnages assis ; un r̥i présente un plateau sur lequel sont des mets, oblation à la divinité sans doute ; les autres personnages élèvent les mains dans l'attitude de la salutation. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,09 × 1,02.

S. 42, 26. BAS-RELIEF.

Bàyon, Añkor Thom (Siemrâp, Bättamban).

Scène religieuse : adoration d'une divinité fluviale. A gauche, le dieu assis sur un piédestal, dans le fleuve caractérisé par les plantes aquatiques et les poissons ; au-dessus, Apsaras volant. A droite, premier registre : roi (?) faisant la prosternation des cinq membres ; deuxième registre : apport de présents ; troisième registre : soldats d'escorte. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,44 × 1,72.

S. 42, 27. BAS-RELIEF.

Añkor Vat (Siemrâp, Bättamban).

Divertissement sur une jonque : combat de coqs, deux en lutte en bas, deux qu'on excite au-dessus. — Époque classique.

Moulage plâtre. — 1,18 × 1,04.

S. 43. ÉLÉMENTS DIVERS D'ARCHITECTURE.

S. 43, 1. FRAGMENT DE PILASTRE.

Origine inconnue.

Rinceaux et figure. — Époque classique.

Grès gris. — 0,27 × 0,31 × 0,11.

S. 43, 2. ÉPI DE CRÊTE DE TOITURE (S, 50).

Añkor Vat, cour du 2^e étage (Siemrâp, Bättamban). Longtemps conservé au Jardin Botanique de Saigon. La similitude de cette pièce avec les pièces trouvées pendant le dégagement des cours du 2^e étage d'Añkor Vat, en 1907-1908, permet de l'identifier avec certitude.

L'épi est à jour et sur chaque face se dresse un petit danseur. — Cf. BEFEO, II, 108. — Époque classique.

Grès brun. — Non compris les montures de support : 0,41 × 0,31 × 0,18

S. 43, 3. PIERRE TERMINALE D'AMORTISSEMENT (S, 57).

Origine inconnue.

Cette pièce, en trois fragments, trouverait mieux sa place, semble-t-il, dans un édifice cham que dans une construction khmère. — Époque douteuse.

Grès gris. — $0,50 \times 0,34 \times 0,30$.

S. 43, 4. COURONNEMENT DE TOUR.

Bàsàk (Rômduol, Prei Vèn).

Cette pièce paraît avoir servi de porte-hampe terminale. — Cf. COMMAILLE, *BEFEO*, II, 266 (où elle est désignée sous le nom de socle de grès en forme de lotus).

Grès gris veiné. — $0,52 \times 0,41 \times 0,41$.

S. 43, 5. PIERRE DE COURONNEMENT.

Bàsàk (Rômduol, Prei Vèn).

Pierre qui, suivant les dires recueillis en plusieurs points de la bouche des indigènes, formait la terminaison des pràsàts de l'époque primitive : probablement élément d'une suite d'épis constituant la crête de la voûte longitudinale supérieure. — Époque primitive.

Grès bleuâtre. — Hauteur : 0,53 ; diamètre à la base : 0,125 ; diamètre dans la plus grande largeur : 0,17.

S. 43, 6. TÊTE DE PARAPET (S, 77).

Origine inconnue, peut-être Vat Nokor (Kômpon Siem, Kômpon Cà), où des motifs très analogues se rencontrent. Longtemps conservée au Jardin du Gouvernement Général à Saigon.

En trois pièces, manque le sommet. — Garuḍa, à tête d'oiseau bien marquée, est entouré de têtes de nāgas ; il serre les deux premières sous ses bras dont les mains tiennent délicatement des boutons de lotus ; il en étreint deux autres entre ses jambes. En arrière, se voient sept grandes têtes de nāga et un petit nāga à 3 têtes au centre. — Cf. *BEFEO*, II, 224. — Époque classique.

Grès gris. — $1,04 \times 0,98 \times 0,50$.

S. 43, 7. SEMA.

Origine probable : Vat Čhor Tāl (Trăn, Tàkèv).

Une de ces bornes qui, en alignement aux côtés des chaussées, contribuaient à la décoration des temples. — Époque douteuse.

Grès gris. — $0,50 \times 0,14 \times 0,14$.

S. 43, 8. MARCHE.

Phum Kômriën (Phnom Pén, Kandàl). Conservée antérieurement à la Résidence de Kandàl.

Première marche de perron à double épaisseur, en accolade. — Époque primitive ?

Schiste. — 0,62 × 0,61 × 0,08.

S. 43, 9. ANGLE DE TOITURE.

Nāga à trois têtes. — Travail moderne.

Bois peint. — 0,82 × 0,17 × 0,29.

III. — PIÈCES MODERNES.

M. 1, 1. RAKṢAS.

Bois peint. — Non compris plinthe : 0,96 × 0,46 × 0,25.

M. 1, 2. RAKṢAS POSÉ SUR UN TRONC D'ARBRE.

Bois peint. — Non compris support : 0,37 × 0,25 × 0,08.

M. 1, 3 et 4. STATUETTES DE RAKṢAS.

Bois peint. — 3 : 0,34 × 0,16 × 0,08 ; 4 : 0,42 × 0,18 × 0,09.

M. 2, 1. GARUḌA.

À tête de perroquet ; tient le nāga.

Bois peint. — 0,89 × 0,33 × 0,34.

M. 2, 2. GARUḌA.

À tête de perroquet ; tient le nāga.

Bois verni. — Non compris support : 0,54 × 0,18 × 0,19.

M. 3, 1. OISEAU SACRÉ (HAṂSA).

Bois verni doré. — 0,67 × 0,20 × 0,65.

M. 3, 2. OISEAU SACRÉ (HAṂSA).

Bois peint. — Non compris support : 0,42 × 0,18 × 0,32.

M. 4, 1. NĀGAS DÉCORANT UN SUPPORT.

Bois peint. — 0,17 × 0,25 × 0,25.

M. 5, 1. ÉLÉPHANT TRICÉPHALE FORMANT SUPPORT.

Bois verni. — 0,62 × 0,42 × 0,44.

M. 5, 2. ÉLÉPHANT COUCHÉ FORMANT BOÎTE.

Bois peint. — 0,14 × 0,11 × 0,32.

M. 6, 1. SINGE.

Bois peint. — Non compris support : 0,70 × 0,43 × 0,17.

M. 6, 2. SINGE.

Bois peint. — Non compris support : 0,35 × 0,17 × 0,08.

M. 7, 1. TIGRE VOLANT.

Prei Vèn.

Bois peint. — 0,30 × 0,10 × 0,13.

M. 8, 1. LE PRÁH KHÀN.

L'épée sacrée, insigne de la royauté. Dessin, don du Docteur HAHN. La pièce originale est de l'époque classique. — Cf. BEFEO, III, 751.

Dessin. — 0,68 × 0,31.

M. 8, 2. PANNEAU D'OUTILS ET D'ARMES KHMÈRS.

L'ordre suivi est de la gauche du spectateur à sa droite et de haut en bas : 8 : fusil ; — 1, 2, 3, 4, 7, 12, 13, 14, 15 : *phkāk* (détail : 1, 3, 13, 15, *phkāk* de parade ; 4, petit *phkāk* de parade ; 2, *phkāk* en forme de bec de *travàn* [*Geronticus niger*] ; 7, *phkāk* à manche court ; 12, 14, *phkāk* à débroussailler) ; — 5, 6, 9, 10, 11 : *kōmbēt* (détail : 5, couteau pour le travail du *tnòt* [palmier à sucre] ; 6, serpe ; 9, 11 : hachoirs ; 10, couteau à percer [?]). — Pièces en usage.

Fer et bois.

M. 8, 3. PANNEAU D'ENGINS DE PÊCHE ET DE CULTURE KHMÈRS.

1, 3 : faucilles à faucher le rotin ; — 7, faucille ; — 2, 4, 6, 8, harpons simples ; — 9, harpon à deux pointes ; — 5, 10, tridents. — Pièces en usage.

Fer et bois.

M. 8, 4. PANNEAU D'ARMES DE GUERRE ET DE CHASSE KHMÈRS.

1, lance dite en forme de « cornes de buffle » (à 3 lames) ; — 2, lance cannelée dite en forme de « carambolier » ; — 3, lance ; — 4, 5, 6. *māk sǎn* (?) ; — 7, lance dite « crampon de fer » ; — 8, javeline ; — 9, lance dite en forme de *thnoñ* [*Pterocarpus indicus*]. — Pièces en usage.

Fer et bois.

M. 8, 5. PANNEAU D'ARMES ET AUTRES.

Ordre : de gauche à droite, de 1 à 5 ; puis rangée supérieure, les trois rangées du milieu, et les cinq dernières grandes pièces : 4, 20 et 21, sabres khmèrs ; — 1, 2, 22, sabres longs ; — 3, sabre birman ; — 5, 18, 19, sabre *tūmpuon* (tribu sauvage) ; — 13, couteau courbe ; — 6, 8, 15, couteaux pour couper l'arec ; — 16, couteau pour couper le tabac ; — 7, 10, couteaux pour couper les pousses de bananier ; — 12, couteau pour couper les feuilles de *smăč* ; — 9, dague ; — 14, dague courbe ; — 11, couteau chinois ; — 17, rasoir. — Pièces en usage.

Fer et bois.

M. 9, 1. PEINTURE.

Ces peintures, don de M. DUPUY, négociant à Phnom Péñ, se rapportent à divers épisodes de la version cambodgienne du Rāmāyaṇa. Les renseignements donnés ici sont tirés de la lecture des inscriptions cambodgiennes que portent les peintures, et les passages entre guillemets correspondent aux passages mêmes tirés de ces inscriptions. Les noms propres susceptibles d'être identifiés avec les noms du poème sanskrit sont donnés la première fois sous leur double forme, et ensuite sous leur forme sanskrite seulement (1).

Panneau inférieur, en bas: « Prāḥ Ćinūk (Janaka) retrouve Nāñ Sèdà (Sītā) avec l'aide du bœuf Ósoprāč (Rṣabharāja ?), puis, quittant la vie ascétique, la ramène dans son pays de Mittalāḥ (Mithilā). »

Second panneau, en partant du bas; à gauche d'abord, à droite ensuite: « Prāḥ Rām (Rāma) réussit à lever l'arc enchanté. Janaka prépare l'onction qui doit consacrer le mariage de Rāma et de Sītā. »

Troisième panneau, en partant du bas: « Rāma et Sītā, revenant à Srei Aiyūthyā (Ayodhyā), rencontrent en chemin Rāmbamisór (Paraçurāma), qui, vaincu (en bas, à gauche) par Rāma, lui remet (au-dessus) l'arc Ārittačan. »

Panneau supérieur: à gauche, « Prāḥ bāt Tossarot (Daçaratha) pense à donner la couronne à Rāma, mais Nāñ Kaikèli (Kaikeyī) la demande pour Prāḥ Phirūt (Bharata); Rāma quitte le royaume avec Prāḥ Lāk (Lakṣmaṇa) et Sītā pour aller faire une retraite religieuse, » afin de satisfaire à une ancienne parole du Roi.

1,95 × 78.

M. 9, 2. PEINTURE.

Trois épisodes: 1^o histoire de Pāli (Bālin) et de Sókrip (Sugrīva); 2^o querelle de Lakṣmaṇa et de Hanumat; 3^o recherche de Sītā.

1^o Panneau central, haut de la partie droite: « Bālin et Sugrīva, deux frères, viennent demander à Rāma l'hospitalité d'une semaine. » — Panneau inférieur (droit au milieu de la hauteur): « Bālin s'empare de la flèche sacrée qu'il ravit à Sugrīva, qui pleure alors de désespoir. » En bas, à gauche: « Hanūmān (Hanumat) quitte Rāma pour aller à la recherche de Sugrīva; » (à côté) « il le rencontre. » Sugrīva accompagné d'Hanumat « vient demander le secours de Rāma. » En haut, à droite: « Sugrīva combat Bālin ». Au milieu du panneau: « Rāma venant au secours de Sugrīva décoche une flèche à Bālin, » dont (2^o panneau, en partant d'en bas, droite) « celui-ci meurt. » A gauche: « Rāma s'apprête à célébrer l'avènement au trône de Sugrīva et de Nāñ Kèdarā » dans le palais de « Nokor Kālkḥēn (Kiṣkindhā) ».

(1) Qu'il me soit permis de remercier ici M. R. MEYER, conservateur-adjoint du Musée khmèr, qui m'a donné la traduction des légendes inscrites sur ces peintures; et M. G. CÆDÈS, pensionnaire de l'École, qui a restitué les équivalents sanskrits des noms propres, et vérifié la transcription des mots cambodgiens cités dans ce Catalogue.

2° *Panneau inférieur, angle gauche en haut* : Rāma dormant à l'ombre d'un pring, Hanumat « arrache des feuilles de cet arbre et les jette en tas sur Lakṣmaṇa. Celui-ci furieux tire en vain ses flèches contre Hanumat. Rāma s'apercevant de cette rixe invite Hanumat à descendre. » — *Deuxième panneau en partant du bas, en haut* : « Hanumat est envoyé par Rāma pour emprunter à Mohà Čūṃpu (Jambavat ?) le livre de l'art de construire les digues. » *Troisième panneau en partant du bas, au centre* : « Mohà Čūṃpu, furieux de voir Hanumat lui réclamer le secret de sa puissance, menace et insulte celui-ci, » et, *à gauche en bas* : « il ordonne à ses fils, Nilthāt et Nilèk, de s'emparer de Hanumat. » *Au-dessus* : « celui-ci enfermé avec son compagnon dans une cage, la brise, grimpe sur les toits, endort Mohà Čūṃpu, s'en empare et l'enlève. » — *Panneau supérieur, à gauche* : « Mohà Čūṃpu vient offrir à Rāma de prendre ses deux fils, Nilthāt et Nilèk, comme lieutenants. »

3° *En haut à gauche* : « Des paons renseignent Rāma sur le sort de Sītā enlevée par Rāp (Rāvaṇa), » et *plus bas* : « des singes lui remettent une écharpe que celle-ci leur a confiée pour lui. »

1,93 × 0,76.

M. 9, 3. PEINTURE.

Panneau inférieur, à gauche, en bas : « Veirāp (Vaiçravaṇa) fait avec sa sarbacane jaillir l'étoile du matin ; il s'empare de Rāma dans la bouche même d'Hanumat. Puis Vaiçravaṇa abandonnant Sugrīva et Lakṣmaṇa emporte [*en haut à gauche*] Rāma au Nokor Bākkāl » (les enfers).

Panneau moyen à droite : le « Nokor Bākkāl » ; *à gauche* : « Vaiçravaṇa y apporte Rāma » enfermé.

Panneau supérieur, à gauche : « Lakṣmaṇa envoie Hanumat à la recherche de Rāma. » *Au centre du panneau, en haut* : « Hanumat brise la tige d'un nénuphar et par ce chemin descend au Nokor Bākkāl en tuant quatre géants chargés de garder le passage. »

M. 9, 4. PEINTURE.

Panneau inférieur, en bas : « Massacre de l'armée de Virül Čāmpān par Rāma. Virül Čāmpān s'enfuit dans les airs. »

Panneau suivant en partant du bas; en bas, à droite : « Hanumat, » qui accompagnait Rāma dans la scène précédente, « reçoit de celui-ci l'ordre de poursuivre Virül. » *A gauche, de bas en haut* : « Virül Čāmpān demande asile chez Nān Vānorin qui est absente ; il va alors se cacher dans l'écume des eaux. » — *Milieu du panneau, à droite* : « Hanumat transformé en jeune homme s'informe auprès de Nān Vānorin de son ennemi Virül Čāmpān. » Ayant repris son apparence, « il s'informe auprès de singes sauvages et continue ensuite sa route dans les airs. »

Panneau suivant au-dessus; en bas à gauche : « Virül Čāmpān vaincu par Hanumat s'échappe et va se cacher au fond de la mer. » — *Angle droit*

supérieur : « Hanumat, ayant pris des proportions gigantesques, attrape au moyen de sa queue Virūl Āmpān » : puis [*angle gauche*] « s'empare de lui », et [*angle droit inférieur*] « lui coupe la tête. »

Panneau supérieur, à droite : « Hanumat arrive chez Nān Vānorin, puis l'accompagne dans son retour à Kailās. » — *Angle gauche inférieur* : « Hanumat apporte à Rāma la tête de Virūl Āmpān. » — *Angle droit supérieur* : « Rāma et Lakṣmaṇa lèvent le camp et retournent à leur palais » (d'été).

1,19 × 0,78.

M. 9, 5. PEINTURE.

Panneau inférieur, à gauche au bas : « Bharata et Praḥ Sōtrūk (Çatrughna) arrivent à Laṅkā avec leur armée. » *A droite* : « Piphék (Vibhīṣaṇa) amène Nān Mūnthōri (Mandarī) et Ākērnāk pour les saluer. »

Panneau central : « Bharata et Çatrughna ramènent leur armée vers Ayodhyā. Arrivés au bord de la mer, ils ordonnent à Hanumat de donner à son corps une forme gigantesque, qui, étendue par dessus la mer, sert de pont pour le passage de l'armée. »

Panneau supérieur; à gauche : « A leur arrivée dans le royaume, Bharata et Çatrughna viennent rendre hommage à Rāma. » *A droite* : « Méçhānū (Mṛtya ?) et Veivét (Vaivasvata ?) se rendent à l'audience de Rāma » [*où on les distingue, scène gauche*]. « En chemin, ils rencontrent Mohā Āmpu; bataille. Rāma, prévenu de ce qui se passe, expédie Hanumat pour séparer les combattants. Celui-ci oblige [*en bas*] Méçhānū et Veivét à saluer Mohā Āmpu. » ce qu'ils font en dessus en présence d'Hanumat.

1,42 × 0,72

M. 9, 6. PEINTURE.

Panneau inférieur; en bas : « Hanumat, à la recherche de Sītā, se donne un corps gigantesque et tend sa queue au-dessus de la mer en guise de pont pour le passage de son armée de singes. » *Au dessus, à gauche* : « Il demande la route à Nohūtsómāli qui le renvoie à Sōvānmāli, laquelle demeure dans une île de l'Océan. » *A droite* : « entrevue d'Hanumat et de celle-ci. »

Panneau moyen; à droite : « Hanumat demande sa route à l'anachorète qui le renvoie à la bête Sāmpātthi (Sampati), au bord de la mer. » Celle-ci [*au milieu*], « sachant ce qu'il désire, ordonne, avant de déployer ses ailes, que les singes crient trois fois. Puis elle enlève Hanumat dans les airs pour lui montrer l'île de Laṅkā (Ceylan). »

Panneau supérieur : « Hanumat, volant vers Laṅkā, rencontre et tue [*au milieu*] le géant Phisuror, [*au-dessus*] le géant Suṛmūroṇ : puis déguisé en petit singe blanc, il demande sa route à l'ermite Khōbōt (Goputra ?), et ensuite cherche à voir Sītā, enfermée par Rāvaṇa qui veut en faire son épouse. »

1,42 × 0,77.

M. 9. 7. PEINTURE.

Panneau supérieur ; à gauche : « Sītā vient se prosterner devant Rāma. »
A droite : « Elle se soumet à l'épreuve du feu et en triomphe, pour convaincre Rāma » de la pureté qu'elle a su garder.

Panneau moyen : « Rāma marie Vibhīṣaṇa avec Mandodarī et Ākērnāk, et le fait roi du pays de Laṅkā. »

Panneau supérieur : « Vibhīṣaṇa célèbre les funérailles de son frère aîné Rāvaṇa. »

1,43 × 0,77.

M. 9. 8. PEINTURE.

Panneau inférieur ; en bas : « Rāma livre une bataille indécise à ses enfants Rāmlāk et Čüplāk, qu'il ne reconnaît pas. » *Au-dessus :* « Ses flèches se transforment en mets ; les leurs en fleurs qui s'attachent à ses mains. »

Panneau moyen : « Pris de soupçon, il se renseigne auprès de Lakṣmaṇa, dont il apprend la vérité ; il cherche alors à rejoindre ses enfants sans pouvoir les décider à l'attendre. »

Panneau supérieur ; à gauche : « Les deux enfants viennent pleurer et conter leur histoire à leur mère Sītā. » *A droite :* « Rāma, à la poursuite de ses enfants, arrive à la maison de l'anachorète et y trouve Sītā. »

1,40 × 0,78.

M. 9. 9. PEINTURE.

Panneau inférieur ; à gauche : « Cortège » des fils de Rāma, « Rāmlāk et Čüplāk, » qui viennent [à droite] « recevoir l'aspersion de la main de leur père, Rāma. »

Panneau moyen ; à droite : « Rāma ordonne à ses fils d'aller chercher Sītā, leur mère. » *A gauche :* « Ils exécutent cet ordre. »

Panneau supérieur ; à gauche : « Suivis des femmes de la cour, ils viennent en vain inviter Sītā qui refuse de les suivre. » *A droite :* « Ils s'en retournent dans le royaume de leur père. »

1,40 × 0,79.

M. 9. 10. PEINTURE.

Panneau inférieur ; en bas : « Bharata, Čatrughna, Rāmlāk et Čüplāk ramènent leurs grands parents au royaume de Phei Phét. » *Au-dessus :* « Le roi Prāḥ Bāt hei Phét donne un festin à tous ses officiers. »

Panneau supérieur ; en bas : « Les quatre personnages ramènent leur armée au royaume d'Ayodhyā, » caractérisé par la porte à cartouche inscrit en haut. *Au-dessus :* « Ils viennent saluer Rāma. »

« Ainsi se termine cette histoire, » est-il écrit en caractères plus grands.

1,20 × 0,76.

M. 10. 1. PLANS D'ANKOR.

Levé du Cadastre exécuté par M. JUBIN, géomètre (1909).
0,91 x 1,33.

M. 10. 2. CARTE DU CAMBODGE.

Au 500.000^e. Dressée par M. BORNET, géomètre (1910).

IV. — OBJETS PRÉCIEUX ANCIENS ET OBJETS MOBILIERS TROUVÉS
AU COURS DES FOUILLES.

P. 1 à 8.

Objets précieux trouvés fortuitement en terre à Kbâl Romäs (Päm, Kôm̄pot)
en 1906 et donnés au Musée par S. M. SISÓVAT.

P. 1 à 4. BIJOUX D'OR.

Kbâl Romäs (Päm, Kôm̄pot).

1. Collier, tresse à quatre brins, à section triangulaire, avec partie principale sur laquelle s'attache le fermoir présentant un beau motif de rinceaux; huit fragments de cette pièce qui fut coupée et qui, bien que sans doute incomplète, a une longueur de 0,70.

2. Bracelet en torsade à trois brins; incomplet; longueur actuelle: 0,16.

3. Gourmette à motifs indépendants, partie d'un collier ou d'un bracelet; longueur actuelle: 0,08.

4. Pièce à double crochet et plaque.

Époque classique ?

P. 5 et 6. BRACELETS.

Kbâl Romäs (Päm, Kôm̄pot).

Époque classique ?

Bronze. — Diamètre extérieur: 0,09; intérieur: 0,06

P. 7 et 8. BOLS D'ARGENT.

Kbâl Romäs (Päm, Kôm̄pot).

Époque classique ?

Argent. — Diamètre: 0,12; hauteur: 0,04.

P. 9 à 12. BRACELETS.

Trouvés au cours des travaux de la route d'Añ Tà Sòm (Bâti, Tâkèv) en 1909.

Ces bracelets de bronze creux ne semblent guère avoir pu jouer d'autre rôle que le décor de parade pour défenses d'éléphants. — Cf. BEFEO, IX. 617.

Bronze. — Diamètre extérieur 9: 0,11; 10: 0,107; 11 et 12: 0,85.

P, 13 à 19.

Pièces diverses trouvées fortuitement en terre, à Prei Phñi (Bàti, Tàkèv) et envoyées par M. BELLAN, alors administrateur à Tàkèv, au Musée (1909). Cf. *BFCEO*, IX, 617.

P, 13 et 13^{bis}. SONNETTE CULTUELLE.

Prei Phñi (Bàti, Tàkèv).

Cloche de bronze de 0,155. Poignée en bronze en forme de trident, montrant au milieu une sorte d'antéfixe ornée de deux figures debout; un accident l'a tordue hors de son véritable plan. Elle était encadrée dans son plan longitudinal primitif par deux motifs ornés en avant de nāgas à cinq têtes, en arrière d'une tête seule de nāga. Sur le plan perpendiculaire étaient deux antéfixes ornées, l'une d'une figure accroupie à la javanaise, l'autre d'un Gaṇeça à deux bras, les mains dans le giron. Cette poignée, — 0,15 —, porte en dessous l'attache du battant. — Époque classique ?

Bronze. — Ensemble : 0,305.

P, 14 et 14^{bis}. SONNETTE CULTUELLE.

Prei Phñi (Bàti, Tàkèv).

Cloche de bronze de 0,135; poignée de bronze de 0,14. La poignée est formée de quatre motifs placés sur deux plans perpendiculaires; deux sont ornés de nāgas simples, les deux autres motifs montrent, l'un un personnage assis sur un lion, l'autre un Gaṇeça assis sur éléphant de face. — La cloche est brisée, il en manque un fragment. — Époque classique ?

Bronze. — Ensemble : 0,275.

P, 15 et 15^{bis}. SONNETTE CULTUELLE.

Prei Phñi (Bàti, Tàkèv).

Cloche de bronze de 0,110; poignée de bronze de 0,10. La poignée est formée de quatre motifs opposés en deux plans perpendiculaires: dans l'un, ce sont deux motifs rappelant le nāga, dans l'autre deux antéfixes simples. — Époque classique ?

Bronze. — Ensemble : 0,22.

P, 16. PARTIE DE SONNETTE CULTUELLE.

Prei Phñi (Bàti, Tàkèv).

Cloche de bronze de 0,10, faisant sans doute partie d'un ensemble analogue aux nos P, 13, 14, 15. — Époque classique ?

Bronze. — 0,10.

P, 17. VIṢṢU.

Prei Phñi (Bàti, Tàkèv).

Statuette de bronze, debout, à quatre bras dont le gauche antérieur manque. Le bras postérieur droit tient le disque évidé, le postérieur gauche la conque.

le droit antérieur un petit disque plat dans le creux de la main. Le vêtement, spécial, est intermédiaire entre le sampot et le langouti; il est maintenu par une ceinture sur les hanches; il porte un motif compliqué en avant et en arrière. La coiffure est un mukuta peu élevé à diadème ciselé, qui pose sur une coiffe couvrant les tempes. Les bijoux consistent en gros pendants d'oreilles, collier large avec attache en arrière, bracelets de bras, d'avant-bras et de chevilles. — Époque douteuse.

Bronze. — 0,245.

P, 18. STATUETTE DE DIEU.

Prei Phñi (Bàti, Tàkèv).

Divinité debout à deux bras, sans attributs. Sampot rayé; ceinture à pendeloques sur les hanches; grand motif en avant à double hameçon; en arrière nœud ou décor en forme d'énorme papillon renversé, très détaché. Coiffure haute cylindrique avec grand diadème à la base. Collier épais, ceinture à pendeloques sur les hanches, gros pendants d'oreilles, bracelets de bras et de chevilles. — Époque douteuse.

Bronze. — 0,20.

P, 19. STATUETTE DE DIVINITÉ.

Prei Phñi (Bàti, Tàkèv).

Divinité debout à deux bras, le gauche cassé, le droit tenant un glaive. Sampot rayé avec pan triangulaire en avant et en arrière, coiffure cylindrique, diadème. Gros pendants d'oreilles; collier épais en avant, mince en arrière; bracelets de bras et d'avant-bras. Des tenons unissent les coudes au corps. — Époque douteuse.

Bronze. — 0,20.

P, 20 à 26.

Ces pièces furent découvertes dans les Añ (tumuli) de la province de Saṃròn Toñ (Kõṃpoñ Spür, Kandàl), au cours des travaux de la route de Phnom Péñ à Kõṃpoñ Spür, par M. BELLAN, administrateur de Kõṃpoñ Spür, en 1904.

P, 20. STATUETTE DE DÉESSE.

Province de Saṃròn Toñ (Kõṃpoñ Spür, Kandàl).

Figurine debout, les mains en avant; le bras droit manque, le gauche tient un attribut long, sans doute un lotus à longue tige. Sarong orné avec pans se relevant en ailes sur les côtés. Coiffure pointue de cheveux (?). Diadème, pendants d'oreilles (?), collier. — Époque douteuse.

Bronze. — 0,125.

P, 21 à 25. EFFIGIES DU BUDDHA.

Province de Saṃròn Toñ (Kõṃpoñ Spür, Kandàl).

21 : petit Buddha en or creux (0.07).

22-25 : quatre Buddhas gravés sur feuilles de métal, dont une en or. — Époque douteuse.

Bronze, or.

P. 26. USTENSILES ET BIJOUX.

Province de Samrôn Tôñ (Kômpon Spîr, Kandâl).

A. Ustensiles, coupes, boîtes.

1. Couteau à manche en argent orné de suites de volutes (manche : 0.085). — 2. Couteau à manche bifide qui paraît en bois (manche : 0.073). — 3. Pince à épiler (0.056). — 4. Spatule en bronze (0.093). — 5. Grelot en bronze, orné (0.05). — 6-7. Deux cloches de bronze (0.087). — 8-12. Cinq hachettes de pierre, forme d'outils préhistoriques. — 13. Un plat en cuivre. — 14. Une écuelle de bronze demi-sphérique. — 15-16. Deux coupelles de bronze demi-sphériques (0.064 et 0.063). — 17-18. Deux coupelles de bronze tronconiques (0.055 et 0.050). — 19. Fragments d'une écuelle en argent. — 20. Petite boîte en bois épais (0.035). — 21. Boîte à bétel en argent sphérique avec bouton orné (0.025). — 22. Autre à huit pans (0.04). — 23. Autre à quatre pans courbes (0.04). — 24. Boîte à chaux cylindrique en argent, lièvre (?) ciselé sur le fond inférieur (0.095). — 25. Autre en bronze, sommet orné (0.075). — 26. Autre en bronze noir (0.085). — 27. Autre en argent, sommet orné (0.09). — Autre en alliage d'argent (0.075). — 29. Autre en bronze (0.082). — 30. Autre en bronze, sommet orné (0.09). — 31-43. Treize petits vases en poterie grossière.

B. Bijoux.

44. Bracelet orné de traits, bronze massif (diamètre extérieur : 0.115; diamètre du tore : 0.02). — 45-50. Six bracelets, bronze massif (diamètre extérieur : 0.07; diamètre du tore : de 0.02 à 0.007). — 51. Bague anneau d'or. — 52. Bague d'or avec cornaline. — 53. Bague d'or avec pierre brute. — 54-55. Crochets d'oreille en or. — 56. Collier formé d'une boule de plomb et de deux amulettes (formules magiques sur olles enroulées). — 57. Collier formé d'une corde percée de bouts de bois. — 58-67. Dix petits rouleaux d'ivoire (utilisés en collier ?). — 68. Perle de collier en plomb (0.025). — 69. Perle de collier en terre cuite (0.023). — 70. Pendeloque de collier, pierre (0.08). — 71. Pendeloque (?), parallélipède de plomb (0.03).

C. Divers.

72-73. Deux fossiles. — 74. Caillou dans une gangue terreuse. — 75. Lame d'argent. — Époques diverses.

P. 27 et 28.

Ces pièces furent trouvées dans un tertre au cours des travaux de l'Hôpital indigène de Phnom Péñ en septembre 1911, sur l'emplacement de l'ancienne pagode de Práh Püt Măn Bôn, par M. ROCQUES, conducteur des Travaux publics.

P. 27. STATUETTES DE BUDDHA.

Phnom Péñ.

Une quinzaine de statues, en alliage d'argent, allant de 0,16 à 0,08 ; elles paraissent souvent avoir été exécutées en deux ou trois parties, socle, corps et tête, et sont faites d'une feuille de métal mince soutenue par une sorte de cire dure. Elles sont toutes dans la pose de l'attestation à la terre. Elles semblent avoir constitué le dépôt sacré d'une pagode ruinée. — Époque moderne.

Alliage d'argent. — 0,16 à 0,08.

P. 28. VASE FUNÉRAIRE.

Phnom Péñ.

Ce vase grossier, qui paraît de travail chinois et dont le couvercle fut brisé d'un coup de pioche, contenait les restes d'un corps incinéré. C'est, semble-t-il, un bol à riz utilisé pour cet usage spécial. — Époque moderne.

Faïence peinte. — 0,17 × 0,17 diamètre.

P. 29. OBJETS USUELS KHAS.

Bân Vôn Say (Mulpumòk, Sturñ Trèñ).

Ces objets, recueillis en 1911 par M. KLEIN, délégué, proviennent de sépultures Khas ouvertes au cours de divers travaux ; ces tombeaux datent sûrement de plus de 20 ans et vraisemblablement d'une cinquantaine d'années.

1. Une lame de sabre forme *kombët* (0,63), provenant d'une sépulture du marché. — 2. Une lame de sabre, forme coutelas, provenant de l'emplacement du marché et trouvée sous les racines d'un sralac d'au moins deux cents ans (0,50).

3. Un coutelas à manche en cuivre, lame courte, peut-être réemploi d'une lame de sabre brisée (0,32). Le décor de la poignée est classique dans la région. — 4. Boîte à chaux, forme de petite hotte (0,13), bronze. — 5. Cisaille à bétel (0,17). — 6 et 7. Deux pipes en bronze ornées d'un décor classique dans la région (0,14 et 0,09). — 8. Une pipe en terre (0,08), même observation que pour 6,7. — 9. Un petit couteau à manche en cuivre (0,22). — 10. Une flèche servant de harpon (0,16).

Les objets 3 à 10 proviennent de deux sépultures d'hommes ; ils étaient accompagnés de fragments de poteries de faïence chinoise moderne.

11. Un bracelet garni de dents. — 12 à 15^{bis}. Quatre bracelets simples dont un cassé vert-de-grisé. — 16 et 17. Deux bracelets spirales. — 18. Une bague spirale, lame plate. — 19 à 23. Cinq anneaux en cuivre. — 24. Une lame de petit couteau. — 25. Une navette en métal. — 26 à 31. Six crochets de tissage.

Ces derniers objets, de 11 à 31, faisaient partie d'une sépulture de femme.

P. 30. COLLECTION DE MONNAIES CAMBODGIENNES ET SIAMOISES.

40 pièces (31 cambodgiennes et 9 siamoises).

P. 31. COLLECTION DE SAPÈQUES ANNAMITES RECUEILLIES AU CAMBODGE.

29 pièces.

P. 32. POTERIES.

265 pièces de vaisselle (tasses, soucoupes, théières en porcelaine de Chine et du Siam) découvertes dans un tumulus, sur l'emplacement de l'ancienne pagode de Práh Püt Mãn Bón, où se construit le nouvel Hôpital indigène (novembre 1911). Voir nos P. 27 et P. 28.

Ce dépôt paraît avoir marqué l'emplacement d'un *sema* enfoui à une date beaucoup plus récente que celle de la construction de la pagode elle-même.

INDEX.

- An Tà Sòm. P. 9 à 12.
 Ankor. S. 42, 5, 25, 27; M. 10, 1.
 Ankor Thom. S. 16, 2.
 Ankor Vat. S. 14, 10; S. 41, 1; S. 42, 6
 à 10, 13; S. 43, 2.
 Bàn Hroy Thàmò. I, 15.
 Bàn Vorn Say. P. 29.
 Bantây Chmâr. S. 14, 4; S. 23, 1.
 Bantây Kdêi. S. 22, 2.
 Basâk. I. O, 2; S. 1, 2; S. 4, 1 et 2;
 S. 14, 7, 8; S. 16, 3; S. 19, 1; S. 28,
 4; S. 36, 7; S. 41, 9, 10; S. 43, 4.
 Bayon. S. 12, 10; S. 21, 4 à 10; S. 22,
 1; S. 25, 1 et 2; S. 42, 11, 12, 14 à
 24, 26.
 Bôc Prâh Nân. S. 13, 3; S. 14, 11; S. 15,
 1; S. 16, 1; S. 21, 1; S. 26, 1, 2, 3?, 4?
 Cambodge. M. 10, 2; P. 30 et 31.
 Çikrên (province). S. 10, 1; S. 36, 3;
 S. 39, 2.
 Jardin Botanique, Saigon. I, 31; S. 6, 3;
 S. 12, 9, 12, 14; S. 19, 2; S. 24, 1;
 S. 33, 2; S. 39, 1; S. 40, 4.
 Jardin du Gouvernement Général, Saigon.
 I, 33; S. 9, 1; S. 12, 3, 4, 15; S. 13,
 2; S. 21, 2; S. 29, 1; S. 36, 2; S. 40,
 1 à 3; S. 41, 2 à 4, 8, 11 à 13;
 S. 42, 1 à 3; S. 43, 3.
 Kbal Româs P, 1 à 8.
 Kôh Kriên. S. 13, 2.
 Kôh Ker. S. 6, 1.
 Kômpon Çam Kau. S. 1, 1; S. 5, 1;
 S. 31, 3.
 Kômpon Çam (province). S. 2, 2 et 3;
 S. 3, 2; S. 10, 2 et 3; S. 11, 1;
 S. 12, 6 à 8; S. 13, 1, 4; S. 14, 14;
 S. 20, 4; S. 27, 1; S. 33, 1; S. 34,
 3; S. 36, 6; S. 41, 5 à 7.
 Kuk Trapân Srók. I, 22.
 Kûk Vân. S. 14, 3.
 Lovêk. I, 31.
 Liêu Huru. S. 3, 1.
 Origine inconnue. S. 4, 3; S. 8, 1; S. 12,
 1, 2, 11, 13, 17; S. 13, 5; S. 14, 1,
 2, 5, 6, 9, 12; S. 17, 1; S. 17, 3 à 6;
 S. 20, 1, 6; S. 21, 3; S. 27, 2; S. 28,
 3; S. 30, 1; S. 42, 4; S. 43, 1, 9.
 Pâlhâl. I, O, 5.
 Phnom Çisôr. I, O, 1.
 Phnom Péñ. S. 38, 2; P, 27 à 28.
 Phnom Prâh Bât. I, 23.
 Phum Kômriên. I, O, 3; S. 5, 3; S. 45, 8.
 Prâh Thât Khtom. S. 26, 5.
 Prâh Thât Thom. S. 34, 1.
 Prâsât Andêt. S. 8, 2.
 Prâsât Çikrên Ouest. S. 36, 1, 3, 5;
 S. 39, 3.
 Prâsât Çrop. S. 37, 1.
 Prei Phñi. P, 13 à 19.
 Saigon, voir Jardins.
 Sambôr. I, O, 4; I, 10; I, 11; I, 18?
 I, 21; S. 18, 1; S. 30, 2 à 4; S. 31,
 1 et 2; S. 32, 1 et 2; S. 34, 2;
 S. 35, 1 et 2.
 Samrôn Ton (province). P, 20 à 26.
 Tà Prohm (Bâti). S. 12, 5; S. 13, 6 à 8;
 S. 20, 3.
 Tà Prohm (Siemrâp). S. 6, 2.
 Tà Kiñ. I, 10, 11.
 Tây Hò. S. 5, 2; S. 17, 2.
 Tháp Mười. I, 33.
 Thât Bà Côn. I, O, 7; S. 29, 2.
 Thbôn Khmûm (province). S. 2, 1.
 Trapân Prei. S. 20.
 Trapân Thom. I, O, 6.
 Vat Çhor Tâl. S. 12, 16; S. 28, 1?, 2?;
 S. 43, 7?
 Vat Kômpon Çhnân. S. 38, 1.
 Vat Nokor. S. 43, 6.
 Vat Phu. I, 26.
 Vat Prâh Pût Mân Bôn. P, 32.
 Vieng Chan. S. 14, 13; S. 20, 2, 5.

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

	Pages
Fig. 1. — GANEÇA (S. 4, 2)	8
Fig. 2. — ÇIVA ENTOURÉ D'UMĀ ET DE GANEÇA (S. 10, 1).	11
Fig. 3. — TÊTE DE DIVINITÉ (S. 16, 1).	20
Fig. 4. — TÊTE DE DIVINITÉ (S. 16, 2).	20
Fig. 5. — MAINS DE STATUES (S. 17, 1, 3, 4, 5, 6).	21
Fig. 6. — SEMA (S. 26, 5). Face principale.	27
Fig. 7. — — Face droite.	28
Fig. 8. — — Face gauche.	29
Fig. 9. — CUVE À ABLUTIONS (S. 31, 1)	31
Fig. 10. — STŪPA (S. 33, 2).	32
Fig. 11. — LINTEAU (S. 36, 1).	34
Fig. 12. — LINTEAU (S. 36, 3).	35
Fig. 13. — LINTEAU (S. 36, 5).	35

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
[INTRODUCTION].	1
I. — INSCRIPTIONS	3
II. — SCULPTURES ANCIENNES SUR PIERRE.	6
S. 1. ÇIVA.	6
S. 2. ÇIVA SOUS LA FORME DU DVĀRAPĀLA.	7
S. 3. UMĀ.	7
S. 4. GANEÇA	8
S. 5. VIṢṢU REPRÉSENTÉ SEUL.	9
S. 6. VIṢṢU SUR GARUḌA.	9
S. 7. LAKṢMĪ.	10
S. 8. HĀRIHARA	10
S. 9. BRAHMĀ	11
S. 10. GROUPES D'IDOLES.	11
S. 11. DIVINITÉS DIVERSES	12
S. 12. DIVINITÉS MASCULINES DOUTEUSES.	12
S. 13. DIVINITÉS FÉMININES DOUTEUSES.	15
S. 14. TÊTES DE STATUES MASCULINES.	17
S. 15. TÊTES DE STATUES FÉMININES.	19
S. 16. TÊTES DE STATUES DONT LE SEXE EST DOUTEUX.	20
S. 17. FRAGMENTS DE STATUES : MAINS.	21
S. 18. ————— PIEDS.	22
S. 19. ANIMAUX DIVINS OU SACRÉS.	22
S. 20. BUDDHA	22
S. 21. TÊTES DE BUDDHA	24
S. 22. FRAGMENTS VARIÉS DE REPRÉSENTATIONS DE BUDDHA.	25
S. 23. BODHISATTVAS	25
S. 24. REPRÉSENTATIONS BOUDDHIQUES ACCESSOIRES.	25
S. 25. GROUPES BOUDDHIQUES.	26
S. 26. SEMAS AJOURÉS.	26
S. 27. SEMAS PLEINS	28
S. 28. LIŒNGAS	29
S. 29. GROUPES DE LIŒNGAS ET AUTRES EMBLÈMES RELIGIEUX.	30
S. 30. PIÉDESTAUX	30
S. 31. PARTIES DE PIÉDESTAUX	31
S. 32. SOMASŪTRAS.	31
S. 33. MONUMENTS VOTIFS.	32
S. 34. LINTEAUX DU TYPE I	32
S. 35. ————— II	33
S. 36. ————— III	34
S. 37. ————— IV	36
S. 38. ————— V	36

	Pages
S 39. COLONNETTES DE PORTE	37
S 40. ANTÉFIXES DE FACE	37
S 41. — D'ANGLE	38
S 42. SCÈNES EN BAS-RELIEFS FORMANT DÉCORS MURAUX	39
S 43. ÉLÉMENTS DIVERS D'ARCHITECTURE	43
III. — PIÈCES MODERNES	45
IV. — OBJETS PRÉCIEUX ANCIENS ET OBJETS MOBILIERS TROUVÉS AU COURS DES FOUILLES	51
INDEX	57
TABLE DES ILLUSTRATIONS	58
TABLE DES MATIÈRES	59

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte; à Leipzig, chez O. HARRASSOWITZ, 14, Querstrasse. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XI, correspondant aux années 1901 à 1911), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des onze premières années, mises en vente au prix de 275 francs. Un index général des tomes I à X est en préparation.

Prière d'adresser toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin*, soit à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi, soit à M. L. FINOT, professeur au Collège de France, 11, rue Poussin, à Paris.

Précédemment parus

- H. MASPERO. — Etudes sur la phonétique historique de la langue annamite.
Les initiales. 5 fr.
L. FINOT. — Notes d'épigraphie. XIII. L'inscription de Ban That. 2 fr.

Pour paraître prochainement

- E. M. DURAND. — Notes sur les Chams. Le conte de Cendrillon.
N. PERI. — Etudes sur le drame lyrique japonais: III. Le no d'Atsumori.
J. de MECQUENEM. — Contribution à l'étude archéologique du Cambodge: deux annexes de Ben Mālā.
L. CADIÈRE. — Documents relatifs à l'époque de Gia-long.
H. PARMENTIER. — Complément à l'Inventaire des monuments du Cambodge.
P. PETITHUGUENIN. — Le royaume thaï du Sachanālai-Sukhōtai.
R. DELOUSTAL. — La Justice dans l'ancien Annam. Traduction et Commentaire du Code des Lê (IV, 2).
J. PRZYLUŚKI. — Les formes pronominales de l'annamite.
L. CHOCHOD. — Les philtres et les talismans d'amour à Hué.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoï, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

- I. — **Numismatique annamite.** Par DESIRÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8° accompagné d'un album de XL planches *Épuisé*
- II. — **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8° 10 fr.
- III. — **Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM).** Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8° 7 fr. 50
- IV. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME Ier. Paris, Leroux, 1902, in-8° 15 fr.
- V. — **L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.** Par A. FOUCHER, docteur, ès-lettres. TOME Ier. INTRODUCTION — LES EDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8° 15 fr.
- VI. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- VII. — **Dictionnaire cham-français.** Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8° 40 fr.
- VIII. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8° 35 fr.
- IX. — **Le même. TOME III. Avec un cartable.** Paris, Leroux, 1912, in-8° 30 fr.
- X. — **Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAÏNISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.** Par A. GUÉRINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8° 15 fr.
- XI. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam.** Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME Ier. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8° 16 fr.
- XI^{bis}. — **Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR.** 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909 16 fr.
- XII. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- XIII-XIV. — **Mission archéologique dans la Chine septentrionale.** Par ENOUD CHAVANNES, membre de l'Institut. *(En préparation)*
- XIII^{bis}-XIV^{bis}. — **Le même. PLANCHES. 2 albums in-4°, comprenant 488 planches.** Paris, Leroux, 1909. *(Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.)*
- XV. — **Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE.** Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME Ier. Paris, Leroux, 1912, in-8° 15 fr.
- XVI-XVII. — **Le même. Tomes II et III. (En préparation.)**

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU GHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901, 1 vol. in-f° 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

- I. — **Éléments de sanscrit classique.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8° 10 fr.
- II. — **Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8° 10 fr.
- III. — **Manuel de tibétain classique.** Par le Dr P. CORDIER, médecin-major de 1^{re} classe des Troupes coloniales. *(En préparation.)*

DOUZIÈME ANNÉE

TOME XII, n° 4

Prix : 2 francs

BULLETIN

DE

I'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT

—❖❖❖—

NOTES SUR LES CHAMS.

XII.

LE CONTE DE CENDRILLON.

Par E.-M. DURAND,

*de la Société des Missions étrangères de Paris,
Correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient.*



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

—
1912

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Membres de la COMMISSION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT pour l'année 1912 :
MM. H. Bréal, A. Barth, E. Senart, Ed. Chavannes, H. Cordier et le P. Scheil.

PERSONNEL DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- MM. **Maitre** (CLAUDE-E.), ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé de l'Université, *directeur* ;
- Parmentier** (HENRI), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement, *chef du Service archéologique* ;
- Huber** (ÉDOUARD), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales et de l'École des Hautes-Études, *professeur de philologie indochinoise* ;
- Maspero** (HENRI), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales, licencié ès-lettres, diplômé d'études supérieures d'histoire et de géographie, *professeur de chinois* ;
- MM. **Commaillé** (JEAN), *conservateur du groupe d'Angkor* ;
- Péri** (NOËL), *pensionnaire, chargé des fonctions de secrétaire-bibliothécaire* ;
- Mecquenem** (JEAN DE), ancien élève de l'École nationale des Beaux-Arts, architecte diplômé par le Gouvernement, *pensionnaire* ;
- Cædès** (GEORGE), licencié ès-lettres, *pensionnaire* ;
- Aurousseau** (LÉONARD), ancien élève diplômé de l'École des Langues orientales, *pensionnaire*.
- M. **Finot** (LOUIS), ancien élève de l'École des Chartes, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études, professeur d'histoire et philologie indochinoises au Collège de France, ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient, *représentant de l'École en France*.

CORRESPONDANTS.

- MM. **Beauvais** (J.), consul de France à Canton ;
- Bonifacy** (A.), lieutenant-colonel d'Infanterie coloniale ;
- Cadière** (L.), missionnaire en Annam, *correspondant délégué* ;
- Chéon** (A.), administrateur des Services civils de l'Indochine en retraite ;
- Cordier** (P.), médecin de 1^{re} classe des Troupes coloniales ;
- Damrong Rachanuphap** (S. A. R. le prince), ministre de l'Intérieur de S. M. le Roi de Siam ;
- Deloustal** (R.), professeur de langue annamite à l'École spéciale des Langues orientales vivantes ;
- Durand** (E.-M.), missionnaire en Annam, *correspondant délégué* ;
- Eberhardt** (Ph.), docteur ès-sciences, précepteur de S. M. l'Empereur d'Annam ;
- Frankfurter** (O.), bibliothécaire en chef de la Bibliothèque Vajirañāna, à Bangkok ;
- MM. **Gerini** (G. E.), ancien directeur de l'École militaire de Bangkok ;
- Lunet de Lajonquière** (E.), chef de bataillon d'Infanterie coloniale en retraite ;
- Maspero** (G.), administrateur des Services civils de l'Indochine, *correspondant délégué* ;
- Petithuguenin** (P.), premier interprète de la Légation de France à Bangkok ;
- Przyłuski** (J.), administrateur des Services civils de l'Indochine.
- De Rijk**, ingénieur des chemins de fer aux Indes néerlandaises ;
- Rougier** (V.), commis des Services civils de l'Indochine ;
- Takakusu** (J.), professeur à l'Université de Tōkyō ;
- Vogel** (J. Ph.), du Service archéologique de l'Inde anglaise.



NOTES SUR LES CHAMS.

Par E.-M. DURAND,

*de la Société des Missions étrangères de Paris,
Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient.*

XII. — LA CENDRILLON CHAME.

Le regretté Antony LANDES, administrateur des Affaires indigènes et directeur du Collège des Interprètes de Saïgon, nous avait déjà donné dans ses *Contes tjames* (Saïgon, Imprimerie Coloniale, 1887) une première version chame du vieux fabliau de Cendrillon, sous le titre de « Kajong et Halœk » (p. 79 à 93). Cette traduction, très consciencieuse, était faite d'après un manuscrit reproduit dans l'édition en caractères chams lithographiée en 1886 (Saïgon, Collège des Interprètes, p. 177 à 222), mais dont Landes n'avait transcrit en caractères romains que le premier conte. J'apporte ici une traduction nouvelle d'après les manuscrits **B** et **C** de l'École française d'Extrême-Orient. Des différences assez sensibles pour justifier un travail de refonte complète apparaîtront à simple lecture : la narration est beaucoup plus développée dans cette nouvelle version et le dialogue y occupe une plus large place, au prix, il est vrai, de longueurs et de redites, mais qui sont bien dans le génie de la littérature chame.

Par ailleurs, l'état de plus en plus flottant de la langue chame actuelle, dont le vocabulaire oscille de l'annamite au cambodgien, aussi mal assimilés, du reste, l'un que l'autre ; la conservation souvent très médiocre des manuscrits ; les négligences par trop impardonnables des copistes ; leur parti-pris presque constant de ne jamais réparer une omission, ou même de ne jamais rayer un simple *lapsus calami* ; toutes ces causes, isolées ou réunies, vouent inévitablement à l'à-peu-près toute traduction faite d'après un manuscrit unique. Ces erreurs ou ces contre-sens, s'ils n'influent pas à l'excès sur le sens général du récit et sur sa valeur au point de vue du folklore, sont en revanche souvent désastreux pour la confection des lexiques dans lesquels ils peuvent entrer ainsi de plain-pied.

C'est pour toutes ces raisons que j'ai fait subir à mes deux manuscrits l'épreuve d'une transcription parallèle qui m'a permis de corriger et de compléter le texte du manuscrit **C**, que je donne ici, d'après celui du manuscrit **B**. L'un et l'autre ont, du reste, de très nombreux points de contact, tandis que tous les deux diffèrent notablement du texte publié par Landes.

TRANSCRIPTION.

Nī dalūkai⁽¹⁾ Mu Gajauñ sauñ Mu Halok. Dī tak dī Kal Mu Gajauñ sauñ Mu Halok dva urañ ñu anuk rauñ sauñ anuk jion⁽²⁾ muk tahā, nan Mu Gajauñ ñu anuk rauñ halei. Mu Halok nan anuk jion halei. Dva urañ nan ñon gáp⁽³⁾ min dī thău lac kâ urañ halei jion ai o, dī thău lac kâ urañ halei jion adđi o : nōsak asēh yău gáp min. Baruv mōñ muk maik nan drai⁽⁴⁾ dī hatai harei nan blauh pādar Mu Halok ev Mu Gajauñ ev ai. Baruv mōñ Mu Halok ñu ñom vork lac : « Mu Gajauñ ñan dahlak, dahlak lijan ñan Mu Gajauñ rei, halei, a maik ! pādar dahlak ev Mu Gajauñ ev ai, arak nī dahlak ev Mu Gajauñ dī ev ai o, mōyah maik kiōñ ñap sibar dī dahlak lijan halal⁽⁵⁾ rei. » Baruv mōñ maik ñu ñom vork lac : « arak nī hur, Mu Gajauñ, hur ev Mu Halok sâ harei ev ai sâ harei ev mōgait. » Baruv mōñ Mu Halok nau khan vork sauñ muk maik ñu lac : « dahlak mōläu⁽⁶⁾ lô, ino ! mocaï⁽⁷⁾ ñu, ñu ev ai bitruh ev ai, mōyah ev mōgait bitruh ev mōgait : dahlak mōläu lô dī gáp pval⁽⁸⁾, dahlak klak avak blauh nau ñogar jalan jion takai. »

Baruv mōñ muk maik nan pādar dva urañ nan nau mōk ikan, ñu brei sâ urañ sâ bauh canaiñ⁽⁹⁾ yău. Blauh dva urañ lac : « yah urañ mōyah halei ñu yuv hū ikan ralō nan urañ nan jō jion ai, mōyah urañ halei yuv ikan hū dakik⁽¹⁰⁾ nan urañ nan jō jion adei. » Baruv mōñ muk maik⁽¹¹⁾ nan pādar dva urañ

(1) *Dalūkai* (mal. *dahulukata*), « conte poétique », par opposition à *çakarai* (skt. *çakarāja*), « chroniques royales historiques ou légendaires ». *Dalūkai* vient, par un genre de contraction très fréquent en cham, de *dahlău*, *dahluv*, « ancien, antérieur, premier » (venu lui-même de *halău*, *haluv*, « tête, chef »), et de *kāla*, « époque ».

(2) *Jion*, *jiañ*, ann. *đung* (*d* non barré = *j* ou *dj*, dialecte du Tonkin ζ), « créer, être, devenir » ; dans les inscriptions *jeñ*, « être », *pajeñ*, « faire être, créer ».

(3) *Ñon* (ou *ñan*) *gōp* (pron. *gă + ou*), équivalant à *yău* : cf. ann. *đong nhau*, « égal, appareillé ». Littéralement : « elles étaient si égales entre elles... » La qualité et le nom d' « aîné » ne sont pas indifférents pour des orientaux, chez qui l'ordre de primogéniture confère des prérogatives spéciales qui ne vont pas sans quelque servitude des cadets.

(4) *Drai* ou *draiy*, plus loin *padrai*, « triste ». Le ms. **C** porte *bvei* (ann. *vui*), « joyeux », ce qui paraît un contre-sens.

(5) **B** *halar*, fautif pour **C** *halal* (mal. *halāl*, emprunté à l'arabe *ḥalāl*, « délier », d'où *mehalla*, « l'endroit où l'on délie les bêtes de somme, le campement »). *Likău halal* rend bien l'annamite *xin tòi*, « demander (pardon pour) le péché », *chju tòi*, « accepter (la punition pour effacer) le péché ».

(6) *Mōläu*, *maluv* (mal. *mālu*), « confusion, honte » ; le ms. **B** donne *mōhluv*.

(7) *Mocaï*, plus communément *mochai*, « plus, plus que ».

TRADUCTION.

Ceci est la légende de demoiselle Gajaung et de demoiselle Halœk. En ce temps-là Mu Gajaung et Mu Halœk étaient l'une la fille adoptive et l'autre la propre fille d'une certaine vieille femme : l'adoptée, c'était Mu Gajaung, et la vraie, c'était Mu Halœk. Toutes les deux étaient de même âge, et l'on ne pouvait savoir laquelle des deux était l'aînée, laquelle était la cadette : la même année du cycle, l'année du Cheval, les avait vues naître. Et cela attristait le cœur de la vieille. Un jour donc elle commanda à Mu Halœk d'appeler Mu Gajaung « sœur aînée ». Mais Mu Halœk lui répondit : « Mu Gajaung est pareille à moi, et moi, je suis semblable à Mu Gajaung : pourquoi alors, ô mère, m'ordonner de l'appeler « mon aînée » ? Eh bien, non, je ne consens pas à la nommer « mon aînée » ; faites comme vous voudrez, j'accepte ! » Alors la vieille parla ainsi : « Toi, Mu Gajaung, tu appelleras Mu Halœk un jour « ma sœur aînée » et le jour d'après « ma cadette ». Sur ce, Mu Halœk se permit l'observation suivante : « Que je suis donc confuse, ô ma mère ! et plus qu'elle, incontestablement ! si elle doit m'appeler « sœur aînée », qu'elle m'appelle donc toujours son aînée ; mais si elle doit me nommer « sœur cadette », qu'elle me nomme donc toujours sa cadette ! sans cela, je serai tellement ridicule aux yeux de nos parents et amis que je serai obligée de me sauver pour me cacher au loin. »

Alors la vieille leur commanda, à toutes deux, d'aller prendre du poisson et, en conséquence, leur remit à chacune un panier à pêche exactement semblable à l'autre. Elles convinrent alors de ceci : celle dont la pêche aura été la plus favorisée deviendra par le fait la « sœur aînée », et celle dont la pêche

(8) *Găp pval*, LANDES variante *gəp* (ou *găp*) *tañrau*, « les parents et amis ». *Găp*: cf. en péguan le doublet *gap gov*.

(9) Ici, et plus loin, plusieurs modes et engins de pêche : 1° *Canaiñ*, panier à claire-voie, tantôt rond, tantôt oblong, et prolongé d'un manche ; s'emploie pour drainer les fonds vaseux : en le retirant prestement, l'eau filtre le sable et la boue à travers la claire-voie du fond, les poissons restent ; *canaiñ* se dit en ann. *rô*. 2° *Grum* ou *grim* (ann. *nom*), sorte de nasse verticale, en cône tronqué, sans fond, parois à claire-voie, orifice supérieur à bourrelet (pour le tenir) : la manœuvre se fait en tenant un *grum* de chaque main et, par des mouvements alternatifs (*tvak grum*, ann. *ôp nom*), on appuie rapidement sur le fond vaseux ; par son frémissement, le poisson décèle son emprisonnement : on enfonce alors la main dans l'étranglement du bourrelet et on saisit le poisson pris. 3° *Adā* (mal. *itek* ; ann. *vit*), panier flotteur en forme de « canard » : sorte de réservoir à poissons tressé en osier et soutenu par des flotteurs en tubes de bambou : il est à remarquer que ce sens dérivé existe dans les trois langues. 4° *Yău*, *yav*, *yuv* (qu'il ne faut pas confondre avec son homophone, d'écriture identique) a le même sens que *rapək*, « chercher à tâtons sous l'eau (ann. *mò cá*), prendre du poisson à la main » : pour éviter la confusion, je le transcris toujours *yuv*.

(10) *Dakik*, « peu nombreux » (*dak* fréquentatif + *kik* pour *kit* : mal. *dikit*).

(11) *Muk maik*, cf. ann. *mù mē* : *k* final n'a d'autre rôle que d'indiquer la voyelle brève.

mòk dva bauh canaiḥ nau iā baik bidrah. Baruv moñ dva urañ nan tañak canaiḥ tabiak nau yuv ikan. Baruv moñ dva urañ nan ñu nau boḥ sã bauh danau biak prauñ siamḥ ðei haroḥ, danau nan biak lô barei bariḥ (1) mortã (2) ikan hagait lijañ (3) hũ rei dalam danau nan. Baruv moñ Mu Gajauñ trun ñuk iã nan mòk ikan. Halei Mu Halòk alaḥ lô ñu dī trun ñuk iã mòk ikan o. Baruv moñ Mu Gajauñ pvoc kã Mu Halòk lac : « sibar boḥ iã yõ ? hur o trun mòk ikan o ? » Baruv moñ Mu Halòk khasiã dauk ñauk thũ blauḥ moñn (4) tasauḥ yãu nan. Baruv moñ Mu Halòk boḥ Mu Gajauñ pvoc lô, baruv moñ Mu Halòk trun dī iã yuv mòk ikan pagap nī yaumḥ pãk drei ikan nan : baruv moñ Mu Halòk ñu boḥ Mu Gajauñ mòk ikan blvak dī ñu pagap sã pluḥ drei ikan. Baruv moñ ñu gaḍauñ blauḥ trun dī iã mòk ikan laan lô dī thãu labik khi ñap sibar o biḥ. Baruv moñ Mu Halòk ðomḥ sauñ Mu Gajauñ lac : « yaḥ iã laan lô, tagok nau dauk ñauk thũ, baik pã abih laan caik. » Baruv moñ Mu Gajauñ pañ kadhã Mu Halòk tagok nau dauk ñauk thũ, blauḥ mòk akhan moḥsaḥ (5) pã abih laan nan caik. Halei canaiḥ ikan Mu Gajauñ nan caik pak danau nan, halei Mu Halòk dauk rapòk dalam danau nan dijih (6) canaiḥ ikan Mu Gajauñ caik nan, halei Mu Halòk dauk rapòk nau rapòk mai sã drei ñu tajiḥ canaiḥ ikan Mu Gajauñ caik nan. Blauḥ Mu Halòk dauk pvoc sã drei lac : « Mu Gajauñ ñu mòk ikan ralõ blvak dī drei, haçit trã (7) blauḥ ñu bã ikan nan nau, blauḥ inoḥ drei pãḍar drei ev ñu ev aĩ, moḥluv o thau libik hi ñap sibar, drei nan anak jionḥ lac (8) ñu anak rauñ, blauḥ drei ev ñu ev aĩ, moḥluv lô o ciop (9), blauḥ top dī kal maik drei hi pãḍar drei ev ñu nan ev aĩ. Blauḥ drei hi ðomḥ vok lac : ñu ḍaḥ dahlak, dahlak jor ḍaḥ Mu Gajauñ, dahlak dī ev ñu blauḥ ev aĩ o. Blauḥ arak nī ñu mòk ikan ralõ blvak dī drei, blauḥ sã trã maik drei pãḍar drei ev ñu ev aĩ, dī thãu labik hi bã bauk nau caik pak halei pã abih moḥluv. Kahlaum yãu (10) nan arak nī drei klaik ikan dī Mu Gajauñ baik, blauḥ bã nau sauñ kã maik drei boḥ, blauḥ kã maik drei brei kã drei jionḥ ça aĩ Mu Gajauñ. »

(1) **B** barei bariḥ, **C** dī riim dī riim.

(2) *Mortã* veut dire ici « espèces, sortes ». Le sens vient de *mortã*, « œil ». Ce mot se rencontre dans toutes les langues malayo-polynésiennes (mal. *mata*) et dans la plupart des idiomes de la chaîne indochinoise (ann. *mđl*).

(3) **B** lajan, lijan, jan ; **C** donne la variante *lvajan*, peut-être *lapsus*.

(4) *Moñn*, *moñn* (mal. *main*), « s'amuser, se distraire ».

(5) *Akhan moḥsaḥ* ou *khan moñ saḥ* : *khan*, ann. *khãn*, « pièce de cotonnade ».

(6) *Dijih*, plus bas *tajiḥ*, « près de, à côté ». Plus loin on trouve *taphia* = *ta*, adv. de lieu, de direction (cf. SCHMIDT, *Les peuples Mon-khmér...* in *BEFEO*, VII, p. 258 et *passim*) + *phia* ; ce dernier est le pur ann. *phla*. Ms. **B** pak, même sens, mais plus général.

(7) **C** haçit, **B** abit = çit trã, bit trã, sil trã, sã trã, cf. ann. *tt là*. Ann. *là* = cham *trã* ; pour l'échange des initiales, cf. dial. de l'Annam, *trã* = dialecte du Tonkin, *lã*, « rendre, restituer ».

(8) *Lac* (pron. *laille*) est, ici, le reduplicatif ann. *lai*. En de nombreux endroits, il rend également le suffixe malais *lah*, explétif dont la traduction ann. serait *rõi thi*. Employé comme verbe, il signifie « dire, savoir », v. g. *lac habar*, « dire pourquoi » ; mais plus ordinairement il double un verbe de la même signification.

aura été moindre sera tout bonnement la « sœur cadette ». Alors donc la vieille leur ordonna de prendre chacune sa corbeille à poissons et d'aller tout de suite à l'eau. Elles partirent, le panier suspendu à la main, pour aller prendre du poisson dans la vase. Et elles rencontrèrent un étang très grand, très beau, tout à fait merveilleux et, de plus, extrêmement abondant en poissons de toutes les variétés possibles. Et Mu Gajaung entra dans l'eau pour fouiller la vase. Mu Halœk, qui était très paresseuse, ne descendit pas dans l'étang pour prendre du poisson. Alors Mu Gajaung lui dit : « Qu'as-tu donc à regarder l'eau ? Tu ne veux donc pas pêcher ? » Mais Mu Halœk restait désœuvrée sur la rive, puis elle se mit à s'amuser à des riens. Cependant devant les invectives de Mu Gajaung, elle finit par entrer dans l'eau pour pêcher. Et elle prit environ quatre poissons, tout en remarquant (avec dépit) que Mu Gajaung en avait pris beaucoup plus qu'elle, dix environ. Elle ne dit rien, mais constatant que l'eau était singulièrement froide, elle ne savait qu'imaginer (pour en finir plus vite). C'est alors qu'elle cria à Mu Gajaung : « Cette eau est vraiment glacée, que ne montes-tu sur la berge pour te réchauffer un peu ? » Mu Gajaung se rendant au conseil de Mu Halœk, reprit pied sur la rive et s'enveloppa dans son écharpe et son sarong pour se réchauffer quelque peu, (et s'endormit). Quant à son panier à poissons, elle l'avait laissé (à moitié immergé) près de la rive. Mu Halœk se mit alors à fouiller l'étang dans les environs du panier de Mu Gajaung, et, les mains dans la vase, elle barbotait par ci, elle tapotait par là, se rapprochant toujours de la pêche de Mu Gajaung. Alors elle monologua ainsi : « Mu Gajaung a pris beaucoup plus de poissons que moi, encore quelques minutes et elle va rapporter sa pêche à notre mère qui me condamnera à l'appeler « ma sœur aînée ». Je suis affreusement désolée et ne sais à quoi me résoudre. Car enfin, c'est moi qui suis l'enfant de la maison, tandis qu'elle n'est qu'une fille adoptive, et je devrais l'appeler « mon aînée » ! Que je suis donc malheureuse ! Je refuse ! Et cependant, quand ma mère m'ordonnera de l'appeler « sœur aînée », (il ne me servira de rien) de lui répondre : « Mu « Gajaung n'est pas plus que moi, et je vaux autant qu'elle, donc je n'accepte pas « de la nommer mon aînée » ! Car enfin, elle a pris plus de poissons que moi ! Ma mère (sera donc autorisée) à m'enjoindre de l'appeler « ma sœur aînée », et moi, je ne saurai où cacher ma honte et ensevelir mon désespoir ! Eh bien, voici : je vais voler les poissons de Mu Gajaung, tout simplement, puis je les porterai à la maison pour que ma mère constate et m'accorde de devenir la sœur aînée de Mu Gajaung. »

(9) *Ciɔp, ciip* (pron. *çi + ou*). cf. l'ann. *chju*, « accepter, consentir ».

(10) **B** *muv* ; on trouve encore *buv*. Dans ce mot, les deux labiales sonore et nasale ainsi que la semi-voyelle palatale s'interchangent souvent : *bău, mău, yău = bav, mav, yav = buv, muv, yuv*. J'ai rencontré cette triple forme dans la même expression : *kahlaum yuv, ou buv, ou muv nan*, « puisqu'il en est ainsi. »

Baruv moñ ñu klaik ikan dī dalam canaiḥ Mu Gajauñ buḥ tamor dalam canaiḥ ñu.

Baruv moñ Mu Gajauñ abih laan blauḥ trun mai pak canaiḥ ikan, boḥ dauk dauḥ canaiḥ sauh min dī boḥ sā drei ikan o dalam canaiḥ nan boḥ doḥ canaiḥ sauh min. Baruv moñ Mu Gajauñ tañ Mu Halok lac : « hō ! Mu Halok, hur hū (1) moḥ ikan kău caik dalam canaiḥ dī rei hai dī oḥ, kău caik taphiā iā dauk chlauk ikan pak nī. Blauḥ dī thap (2) dī sei moḥ oḥ boḥ oḥ ya nī ikan kău caik dalam canaiḥ sibar oḥ boḥ sā drei o ya nī. » Baruv moñ Mu Halok doḥ vok kamlah (3) lac : « kuv dī thuv oḥ, moñ pagē (4) tañ kău dauk chlauk pak nī sā drei kuv nī min. Kău dī hū boḥ canaiḥ hur caik pak halei o, kal nan kău hamit ak dauk kamrau pak ikan, hū moñ kan dī ak cagauñ bā nau boñ min, na ? Moyaḥ kă siā lac kău klaik ikan hur, kău dī hū ikan o ; ikan kău ḍaḥ (5) sā pluḥ pak drei inī rei. »

Nan Mu Halok pvoḥ bloḥ min, ñu klaik ikan dī dalam canaiḥ Mu Gajauñ min. Baruv moñ Mu Gajauñ thav nan gvorn Mu Gajauñ thău kă Mu Halok klaik ikan dī canaiḥ ñu min. Mu Gajauñ dī pvoḥ nau o, khal danal dī dalam hatai moyaḥ hī pvoḥ kă ñu, blauḥ hvoc kă ñu atauñ lac. Baruv moñ Mu Gajauñ dauk çanoñ sā drei, blauḥ bvaḥkar pajan (6) lac drei moñ tvei moñ dhar (7) baik, oḥ hū inoḥ lijañ oḥ hū amoḥ (8), moyaḥ sā drei. Moyaḥ uraḥ klaik ikan dī dalam canaiḥ drei, lijañ o kion pvoḥ kă uraḥ, yaḥ kion hvoc kaḍā kă uraḥ atauñ drei dī dalam glai nī blauḥ dī hū sei hī dauk drei o. Blauḥ dauk çanoñ hiā bvaḥkar sā drei, kion nau sañ blauḥ dī hū ikan o moḥ hagait bā nau kă maik, blauḥ hvoc kă ḍā kă maik atauñ lac. Baruv moñ Mu Gajauñ ñu trun iā danau ñuk rapok dvaḥ moḥ ikan moñ taklak hū sā drei dva drei bā nau cagā klaḥ dī maik atauñ. Baruv moñ ñu trun danau moḥ hū ikan. Baruv moñ ñu moḥ hū klău drei ikan caklait (9) hū sā drei ikan carauk (10) trā.

Halei Mu Halok nan nau sañ dahlău pajoḥ. Baruv moñ Mu Gajauñ bā ikan nan nau sañ brei kă maik klău drei ikan caklait : dauk vok sā drei ikan carauk ñu hū moḥ pādop vok sā drei ikan carauk ñu dī brei kă maik rauñ ñu sauñ Mu

(1) *Hū, hu* (ann. *hūu*), verbe d'action, « pouvoir », et *hū, hu, ho*, vocatif d'infériorité, « toi, tu », et quelquefois, « moi, ego = serviteur », se confondent souvent graphiquement : pour éviter une mauvaise lecture, j'ai constamment écrit le verbe *hū* et le vocatif *hu*. Le ms. B porte souvent *hla* pour *hu* (= *hu*) : ce ne sont, du reste, que deux aphèreses de *halak* et *hulum*. « esclave, domestique ».

(2) *Thap* (pron. *tha + ou*) = *thău* plus souvent employé, « savoir, connaître » (ann. *thău*). Plus loin on lit *thuv* (cf. *yău = yuv*).

(3) *Kamlah*, « nier, muet ». Peut-être *kam + lah* = ann. *câm lai*, « muet, se taire ».

(4) *Pagē* (mal. *pagi*), avec les variantes *pagai, pagaiy, pagaiḥ, pagaip*.

(5) *Ḍaḥ* : cf. ann. *ḍăng*, « pouvoir, obtenir, gagner ».

Elle vola donc dans le panier de Mu Gajaung tous ses poissons et les mit dans le sien.

Quand donc Mu Gajaung, enfin réchauffée, redescendit vers son panier à pêche, elle le trouva vide, car plus un seul poisson n'y restait, elle le trouva donc absolument vide. Alors elle interrogea Mu Halœk : « Hé ! Mu Halœk, est-ce toi qui as pris mes poissons dans mon panier que j'avais laissé près de la rive et vers l'endroit où nous pêchions ? Je ne sais vraiment qui les a volés dans mon panier, et tous jusqu'au dernier. » Alors Mu Halœk lui répondit par un mensonge : « J'ignore complètement : depuis ce matin je suis restée toute seule à pêcher dans cet endroit-ci, et je n'ai même pas vu ton panier que tu as laissé je ne sais où. A un moment, j'ai entendu un corbeau qui croassait après les poissons : ne serait-ce pas lui qui les a pris dans son bec pour aller les manger (plus loin) ? C'est donc à faux que tu m'accuses d'avoir volé tes poissons, je ne les ai pas pris. De poissons à moi, j'en ai quatorze, voilà ! »

En parlant ainsi, Mu Halœk mentait, c'était bien elle qui avait volé les poissons dans le panier de Mu Gajaung. Mais Mu Gajaung ne s'y trompa pas, elle était sûre que c'était Mu Halœk qui lui avait volé ses poissons. Et cependant elle préféra se taire et garder sa peine au fond de son cœur, de peur que Mu Halœk ne lui répondit par des coups. Et elle se dit en étouffant sa peine qu'elle était on ne peut plus orpheline, qu'elle n'avait pas de mère tout comme elle n'avait plus de père, oui, elle était bien seule ! Quant à celle qui lui avait volé sa pêche dans son panier à elle, elle préférait ne lui en souffler mot, redoutant d'être (au retour) rouée de coups dans la brousse, (sans compter) ce qui pourrait lui arriver ensuite. Alors elle se prit à pleurer désespérément d'avoir à retourner à la maison les mains vides et à craindre qu'en punition sa mère ne lui infligeât le rotin. Mu Gajaung redescendit donc dans l'étang pour pêcher, dans l'espoir de prendre un ou deux poissons pour porter à sa mère et éviter ainsi le châtiment. Elle entra donc dans l'eau et put prendre trois barbeaux et, de plus, un poisson appelé *carauk*.

Cependant Mu Halœk était partie la première pour revenir à la maison. Mu Gajaung la suivit quelque temps après, portant à sa mère ses trois barbeaux. Quant au *carauk*, elle ne voulut pas le donner à sa mère et s'en cacha de Mu

(6) **C** *pajan*, **B** *avait*, même sens pour le contexte.

(7) **B** *mətvei mətthar*. **C** *mətvei mətthar*, correspond bien, comme sens, au doublet annamite *mô côi mô cút*, « orphelin ». *Dhar* n'a rien à faire avec le cham *drei* ou le mal. *dīri*, « personne, soi-même ».

(8) Variantes : **B** *oḥ hū amuḥ ba*, **C** *oḥ hū mai*, « je n'ai pas de père ». Le mot *amuḥ* est fautif pour *amu*; *ba* = mal. *bapa*, « papa »; *mai*, radical de *amai* = mal. *āmā*, *amaq*. Chez les Chams de l'Annam le terme *amō* est plus fréquemment employé : *amō inō*, « père et mère ».

(9) *Caklait*, *caklalk* (khm. *cakrēn*), « *barbus siaja*, barbeau » (ann. *cá trâu*), poisson ophicéphale.

(10) *Carauk*, autre poisson d'eau douce.

Halok thău o ; ñu bā nau caik dalam bañvuñ ⁽¹⁾ piauh rauñ ñap gop. Halei ikan ñu bā nau sañ nan maik ñu lac : « dakik lô ! pādar ñu ñap adei Mu Halok baik : Mu Halok ñu mok ikan hū lô. Nī Mu Gajauñ kajaik kion hiā nan Mu Halok jion āi. » Halei Mu Gajauñ nan dī hū đom vok sauñ maik ñu o lac : Mu Halok klaik ikan dī ñu, panvơc nan Mu Gajauñ dī hū đom vok kā maik rauñ ñu thău o. Movañ muk maik ñu pādar ñu ev Mu Halok ev āi, ñu lajan ñu halar ev āi min, ñu dī pvơc sibar o.

Baruv morn muk maik rauñ ñu đom sauñ Mu Gajauñ lac : « arak nī khasiā dauk jvai dauk sauñ jvai, lijan dī hū bruk hagait hi ñap o. Kahlaum yău nan hur khik dapvơl pabaiy maik baruv blei nī baik. Anuk ñap tarion nau glañ pabaiy nan baik. » Baruv morn Mu Gajauñ boh maik pvơc ya nan ⁽²⁾ galañ sā baik havei tabiak nau pok var pabaiy tiap tabiak nau glañ. Gvơn tuk mai hvak nan mok rasei ⁽³⁾ hvā bā pak bañvuñ ikan kruñ ñu rauñ. Nan blauh ñu hvak gvơn crauk rasei tamơ nan ñu dauk dī pabañ bañvuñ blauh ñu ev : « hơ ! carauk, talaik mai kā āi đvơn rasei hauk, blauh bañ sauñ ça āi : hur hvak rasei bhanrai, kău hvak rasei gamauv ⁽⁴⁾. » Baruv morn ikan hamiit çap sav ⁽⁵⁾ blauh ikan morn gālac çiot tagok ñauk thū blauh bññ hvak sauñ su gop, ñap adei ça āi sā tian. Halei ikan ñu rauñ nan ñu dī brei kā maik rauñ ñu sauñ Mu Halok thău lac kā ñu rauñ ikan ⁽⁶⁾ nan oñ. Harei halei Mu Gajauñ bā rasei dauk pak bañvuñ kā ikan nan bơn ; harei halei lijan Mu Gajauñ nau pak bañvuñ nan kā ikan nan bơn ; harei halei Mu Gajauñ nau pak bañvuñ nan lajan ñu nau rei sā ratuñ ⁽⁷⁾ harei lijan ñu nau tauñ çabiñ ⁽⁸⁾ dī hū klaiñ dī ñu nau ravañ ikan nan o.

Baruv morn Mu Halok boh Mu Gajauñ nau pak bañvuñ nan ralō bañ ralō dī thău kā Mu Gajauñ nau ñap bruk hagait o. Baruv morn Mu Halok nau krok iop. Baruv morn Mu Halok thău kā Mu Gajauñ rauñ ikan dalam bañvuñ nan. Baruv morn harei adei Mu Gajauñ glon pabaiy, blauh pabaiy bơn drap ⁽⁹⁾ urañ, blauh urañ mok pabaiy nan blauh ñu jal dauk likău pabaiy dī urañ kruñ mok nan. Baruv morn Mu Halok dauk dī sañ bop jalā ; baruv morn Mu Halok pvơc

(1) *Bañvuñ*, « puits » (makassar *buññ*), et aussi *bañvun*, *bañun*. Le contexte seul différencie *bañun*, fréquemment employé (mais fautif), de son homophone (mal. *bañun*), qui signifie la « quinzaine claire ».

(2) *C ya nan*, *B ja nan*, « de cette façon » ; communément *yău nan*, voir plus haut.

(3) Les deux mss. portent *rasei*, « riz cuit », au lieu de *lasei* (pron. *lañhei*), plus en usage chez les Chams de l'Annam : cf. mal. *nāsi*.

(4) *Lasei banrai* ou, comme ici, *rasei bhanrai*, « le riz en miettes, les cassures du riz décortiqué », par opposition à *lasei* (ou *rasei*) *gamauv*, « le riz en boulettes », pour le voyage. *Lasei gamauv* se dit aussi *lasei moñh*, riz froid de la veille ayant déjà un goût de fermenté. Le riz qui date de plusieurs jours et commence à moisir se dit *lasei bruk*, « riz pourri ».

Halæk également. Elle le porta au puits en grand secret pour l'y nourrir et s'en faire un petit frère à elle. Pour ce qui est des autres poissons qu'elle remit à sa mère, celle-ci observa: « C'est bien peu! en conséquence Mu Gajaung sera la cadette de Mu Halæk, tout simplement. Mu Halæk a pris beaucoup (plus) de poissons, donc Mu Gajaung a beau vouloir pleurer, c'est Mu Halæk qui sera l'aînée. » Toutefois Mu Gajaung ne dit rien à sa mère, non, elle ne dit pas que Mu Halæk lui avait volé ses poissons, non, cela elle ne le porta pas à la connaissance de sa mère adoptive. Et puisque sa mère lui ordonnait d'appeler Mu Halæk « sœur aînée », eh bien, elle ne protesterait pas inutilement.

Il advint donc qu'un jour sa mère adoptive lui dit: « Comme en ce moment-ci tu es inoccupée et que tu n'as absolument rien à faire, voici: tu vas garder le troupeau de chèvres que je viens d'acheter. Hâte-toi donc de les mener tout droit au pâturage. » Sur cet ordre de sa mère adoptive, Mu Gajaung cueillit une gaule de bambou, ouvrit la bergerie et poussa devant elle les chèvres à la pâture. Et quand vint l'heure du repas, elle prit son bol de riz, l'emporta au puits où elle nourrissait son poisson et se mit à manger assise sur la margelle. Et elle appela son poisson: « Hé! *carauk*, saute donc jusqu'ici pour que ta sœur aînée te jette des grains de riz: tu mangeras avec ta sœur, toi les miettes, moi les boulettes. » Le poisson, reconnaissant la voix de Mu Gajaung, frétille de la queue et sauta sur le bord du puits, puis ils mangèrent ensemble comme vrais frère et sœur. Et Mu Gajaung ne racontait jamais à sa mère adoptive, pas plus qu'à Mu Halæk, qu'elle élevait ainsi un poisson. Et chaque jour elle portait au puits un peu de riz pour son poisson. Et les jours succédant aux jours, pendant cent jours entiers, jamais elle ne manqua d'aller voir son poisson.

C'est alors que Mu Halæk remarqua que Mu Gajaung allait très fréquemment au puits, mais pourquoi? cela, Mu Halæk ne le savait pas encore. Elle se cacha donc pour l'espionner, et elle sut ainsi que Mu Gajaung nourrissait un poisson dans le puits. Or, le lendemain, il advint que les chèvres s'égarèrent dans les plantations des voisins qui les retinrent en gage. Et Mu Gajaung fut occupée à supplier les gens de lui rendre ses chèvres. Mu Halæk était à la

(⁵) **B** *çap çav*, **C** *çap sav* (skt. *çabda*), « son, voix ».

(⁶) *Rauñ ikan*: cf. ann. *rõng cá*. « conserver un poisson vivant ». Le mot *rauñ* est bien plus général en cham: les Annamites leur auraient-ils emprunté cette expression, dont le sens est restreint pour eux à la traduction que je viens d'en donner?

(⁷) **C** donne *sā ratruñ*, évidemment un lapsus (mal. *sa ratus*, « un cent, la centaine »).

(⁸) **C** *ñu nau tauñ çabiñ*, **B** *ñu nau yäu nan*, même sens.

(⁹) *Drap* (skt. *dravya*), « les biens, les objets, appartenant à ... ». LANDES est plus explicite et donne *kapah* (mal. *kapas*, skt. *karpāsa*), « le coton ». Il s'agit ici du cotonnier nain bis-annuel.

lac : « bion nī sei uraṅ pāp mōk ⁽¹⁾ o boḥ Mu Gajauṅ mai saṅ hvak o. » Baruv moṅ Mu Halōk boḥ jvā, blauḥ Mu Halōk mōk rasei bā nau pak baṅvuṅ ikan Mu Gajauṅ rauṅ nan. Baruv moṅ ṅu bvaḥ dī Mu Gajauṅ ev ikan nan lac : « hōc ! carauk gailaiy mai dvōn rasei hauk blauḥ hvak sauṅ ça aī baik ! » Baruv moṅ ikan nan paçom lac Mu Gajauṅ ev ṅu ; baruv moṅ ikan nan çiot tagok mai boṅ. Blauḥ Mu Halōk ṅu paḥ mōk ikan nan bā nau saṅ, blauḥ ṅu mōk dhauṅ ⁽²⁾ ṅu cauk ikan jioṅ klāu avait, blauḥ ṅu mōk buḥ dalam glaḥ hatuk moṣam, blauḥ ṅu boṅ sā drei ṅu, ṅu dī brei kā maik ṅu thāu o.

Baruv moṅ Mu Gajauṅ mai saṅ hvak, blauḥ ṅu mōk rasei bā nau pak baṅvuṅ blauḥ ṅu ev ikan nan tagok mai hvak : « oḃ ! carauk, gailaiy tagok mai dvōn rasei hauk boṅ sauṅ ça aī ! » Baruv moṅ ṅu ev dī ðaṅ naḃ çap, dī boḥ ikan nan tagok mai boṅ rasei o. Baruv moṅ ṅu padrut padrai lō çanoṅ lac kā ṅu dī hū gōp moṣian o, blauḥ ṅu mōk ikan nan mai rauṅ piauḥ ṅap sā tian. Arak nī uraṅ halei ṅu mai klaik çit dī boḥ o ya nī. Baruv moṅ ṅu hiā lac moṅ daiḥ tanī ṅu dvōl kāyvā hū ikan nī min : sā harei nī laḥik ikan nan, ṅu dī hū hadar kā boṅ sauṅ hvak o. Moṣam halei nan dī hū tuk dī hū o moḍaḥ moṣam tuk halei jaṅ hiā moṣam dī hiā biaḥ hadaḥ dī hiā biaḥ çup.

•

Baruv moṅ moṣam nan ṅu lipei boḥ ikan nan mai ðom sauṅ ṅu lac : « ça aī, jvai hiā dī cauk lō jvai, arak nī moḃyaḥ ça aī çanoṅ anit lō kā adei nan brei ça aī dvōn talaṅ dahlak blauḥ buḥ dalam balauk blauḥ bā nau dar pak jalan pauḥ kanvuc ⁽³⁾ piauḥ kā ça aī nau mai ravaṅ dahlak nan dī harei nan aī nau glaṅ pabaiy. Uraṅ aṅan aī Halōk ⁽⁴⁾ bā rasei ev dahlak tagok mai hvak sauṅ ṅu baik, dahlak pāçom lac ai dahlak min ev hujioṅ dahlak çiot tagok, dahlak baruv çiot tagok min, ṅu paḥ mōk dahlak blauḥ ṅu bā nau saṅ ṅu hatuk moṣam blauḥ ṅu boṅ. Halei talaṅ dahlak nan ṅu bā nau pādōp dalam atuk krurḃ taphiā jork iā nan. »

Baruv moṅ diḥ lapei yāu nan ṅu tagok baṅ pabaiy, ṅu nau ioḣ boḥ yāu nan biak yāu dalam bauḥ pānvōc lipei nan. Baruv moṅ ṅu dvōn buḥ dī dalam balauk, blauḥ ṅu bā nau dār krurḥ jalan pauḥ kanvic. Harei halei lajaṅ ṅu nau ravaṅ.

(1) **C** pāp mōk, **B** bap pak ; j'ai aussi rencontré ailleurs bāp bak (skt. pāpa), « faute, faire un crime à quelqu'un ».

(2) **C** dhauṅ, **B** thauṅ ; il y a souvent confusion entre les dentales aspirées : nous avons vu plus haut moṣhar pour moḍhar, nous trouverons plus loin, toujours dans **B**, moṣhir pour moḍhir (skt. mandira), « palais royal ».

maison ; vers l'heure du plein midi, elle se dit : « Sans doute que les gens font son procès à Mu Gajaung, puisqu'elle ne revient pas manger. » Se voyant donc bien seule, Mu Halœk prit un bol de riz et le porta au puits dans lequel Mu Gajaung élevait son poisson. Puis imitant la voix de Mu Gajaung, elle appela : « Ohé ! *carauk*, viens ici manger des grains de riz, viens donc manger avec ta sœur aînée ! » Alors le poisson croyant que c'était Mu Gajaung qui l'appelait, sauta hors du puits pour manger. Mu Halœk le saisit, puis, prenant un couteau de cuisine, elle coupa le *carauk* en trois morceaux, les mit dans la marmite, les arrosa d'eau saumurée et les mangea toute seule, sans en rien dire à sa mère.

Lors donc que Mu Gajaung revint à la maison, elle prit son bol de riz et le porta au puits. Ensuite elle convia son poisson : « Ohé ! *carauk*, viens recevoir tes miettes de riz, viens donc manger avec ta sœur aînée ! » Elle l'appela ainsi environ six fois, mais onques ne vit le *carauk* sortir du puits pour manger avec elle. Et triste d'une tristesse indicible, Mu Gajaung se disait que, n'ayant personne sur la terre, elle avait pris un poisson pour l'élever comme un vrai petit frère... et qu'on venait de le lui ravir... et qu'elle ne le verrait plus jamais ! Et elle se répétait en pleurant que jusqu'ici, du moins, elle avait eu ce poisson pour consoler (sa solitude) et que maintenant qu'il était perdu, elle ne pouvait même plus se résoudre à manger. Il n'y avait pas de nuit, il n'y avait pas d'heure, pas de nuit et point d'heure où elle ne pleurait, du soir jusqu'au matin elle pleurait, et du matin jusqu'au soir elle pleurait encore.

Or, une nuit, elle vit en rêve son poisson lui apparaître et dire : « O sœur aînée, ne pleure plus, sèche tes larmes : si tu m'aimes vraiment de tout ton cœur, moi, ton petit frère, va déterrer mes arêtes, mets-les dans l'écorce d'une noix de coco, et va les ensevelir au carrefour de la route, afin que chaque jour, allant et venant, tu puisses me visiter, ô sœur aînée, quand tu iras paître tes chèvres. (Sache que) celle qui se nomme sœur Halœk a porté son riz (près du puits) et m'a appelé pour manger avec elle. Et moi, croyant en toute confiance que c'était toi, ô sœur aînée, qui m'appelais, j'ai sauté, elle m'a pris, porté chez elle, bouilli dans la saumure, et mangé. Quant à mes arêtes, elle les a cachées dans un tube de bambou qu'elle a enfoui près de la jarre d'eau. »

Ayant rêvé ainsi, Mu Gajaung se leva pour lâcher son troupeau et, en route, elle constata que ce dont elle avait eu révélation en songe était exact en tous points. Elle recueillit donc ces arêtes dans une noix de coco qu'elle enterra

(³) C *pauh kanvuc*, B *pauk kanvic*, et, plus loin C *kanvauc*, « carrefour ».

(⁴) *Ai* devient ici l'appellatif des femmes : *ai Halœk*, « sœur Halœk », mais sans la signification d'« aînée » comme plus haut. Dans ce dernier cas, je commence à croire que le mot *ça* de l'expression *ça ai*, « aînée », est l'ordinal *sā*, « un, le premier », tout comme nous avons vu *çit trā* = *sit trā* = *sā trā*.

gvør ñu tiap pābaiy mai sañ ñu dī kā hū bõrñ hvak o, ñu nau ravañ talañ ikan kruñ ñu dār, blauih kā nan moñ ñu mai bõrñ hvak. Baruv moñ harei halei ñu nau ravañ vøk nan ñu bõh sã gañ takhauk moñ⁽¹⁾ pak jalan pauh kanvic nan ; baruv moñ ñu moñ takhauk moñ nan bã nau piauih, ñu dī brei kā maik rauñ ñu sauñ Mu Haløk thãu o. Halei talañ ikan kruñ ñu dār nan dī bõh trã o, bõh sã gañ takhauk moñ nan min : dauk sã gañ trã, ak cagauih bã nau pãlaik dalam moðhir pãtau.

Baruv moñ pãtau pãdar harak nau dī grop nõgar, kamei darã halei brei mai jvak takhauk nī biah sauñ takai ñu, jvai brei lanon jvai brei capũ nan kamei nan hadiõp pãtau jõ⁽²⁾.

Baruv moñ kamei darã moñ nõgar nī moñ nõgar daih rabuv tamõn mai jvak takhauk nan. Baruv moñ Mu Gajauñ likãu drei dī⁽³⁾ maik rauñ nan nau iõp. Baruv moñ maik rauñ nan dī brei kā ñu nau o. Halei anuk jion muk nan çañ muk nan pãdar nau min. Baruv moñ Mu Gajauñ ñu bõh ya nan, blauih ñu hiã bvakar sã jan pã sã drei lac : « arak nī ñap sibar blauih nau sã banrok ? » Baruv moñ muk maik rauñ ñu bõh ñu dauk cauk hiã lõ, baruv moñ muk maik rauñ ðom vøk sauñ ñu lac : « arak nī moyah tian hur kã hiã hi kion nau lõ ya nan, arak nī kãu pãdar hur moñ lañã⁽⁴⁾ sã laĩ, pãdai sã laĩ, ratak sã laĩ blauih kãu thruv pãmõluk gõp : blauih hur dvør lañã caik tvei lañã, jvai brei mõluk gõp jvai, padai caik tvei padai jvai brei mõluk gõp jvai, ratak caik tvei ratak jvai brei mõluk gõp jvai : blauih kãu moñ laĩ çãu hatak pãbak yãu kruñ kã nan, moñ kãu brei kã hur nau. »

Baruv moñ Mu Gajauñ tabiak nau dvør lañã sauñ pãdai sauñ ratak, tak nan gam hiã gam dvør. Baruv moñ Põ Dëbata⁽⁵⁾ brei sã dapvøl ciim⁽⁶⁾ bait sã dapvøl grok mai dauñ dvør sauñ ñu ; bait sauñ grok min dvør abih. Baruv moñ ñu nau ðom vøk sauñ maik rauñ lac : « dahlak dvør abih pãjõ ! » Baruv moñ muk maik nan lac : « mugait nī ñap sibar moñ klañ dī ñu dvør abih yã nī ? » Baruv moñ muk maik rauñ nan pvør lac vøk yã nī : « kãu dī brei kã hur nau o, lvai kã kãu moñ sã gan kabvak blauih kãu rapãu pãtaruñ puñ pãtaruñ pah,

(1) *Takhauk* (mal. *kaus*), « soulier » ; *moñ, mañ* (mal. *mas*), « or, doré ».

(2) **C jõ, B õõ** (ann. *chõ!*), particule finale.

(3) *Dĩ* ou *dĩ*. A remarquer une fois pour toutes que le mot *dĩ* ou *dĩ* est tantôt la particule instrumentale, locative, etc. (*lĩ* en malais), v. g. *dĩ alã*, « en bas », et tantôt le signe de la négation, mais alors *toujours* complété par la particule *o, õh*, v. g. *dĩ thãu o*, « ne pas savoir ».

au carrefour de la route. Et chaque jour elle allait leur rendre visite à l'heure où elle partait paître ses chèvres; (de même) à son retour elle ne se permettait pas de manger avant d'avoir visité ces arêtes qu'elle avait enterrées: ce n'est qu'après (ce devoir rempli) qu'elle consentait à prendre son repas. Or, un jour qu'elle allait les visiter suivant sa coutume, elle aperçut une sandale d'or à ce même carrefour de la route. Elle la prit et la rapporta à la maison pour la conserver, mais elle n'en souffla mot à sa mère adoptive, pas plus qu'à Mu Halœk. Quant aux arêtes de poisson qu'elle avait enterrées là, elle ne les y trouva plus, (à leur place) elle avait donc découvert cette sandale d'or. Pour ce qui est de l'autre sandale d'or, un corbeau l'avait emportée suspendue à son bec et laissée choir dans le palais du roi.

Lors donc, le roi envoya des lettres par tout le royaume ordonnant à toutes les jeunes filles de venir essayer la sandale d'or: que si la sandale allait exactement, ni trop large ou ni trop étroite, au pied de l'une d'elles, cette jeune fille-là deviendrait l'épouse du roi.

Alors les jeunes filles de ce royaume-ci et de ce royaume-là, au nombre de mille et de dix mille, vinrent essayer cette sandale d'or. Mu Gajaung demanda à sa mère adoptive la permission d'y aller, rien que pour voir un peu. Mais sa mère adoptive ne le lui permit pas. Par contre, à sa vraie fille, elle ordonna d'y aller sans retard. Et voyant cela, Mu Gajaung se mit à pleurer de cette méchanceté contre elle seule, et elle cherchait un moyen d'y aller voir quand même, mais rien qu'une minute. Alors sa mère adoptive, voyant qu'elle pleurait si fort, lui dit: « Puisque ton cœur se fond jusqu'aux larmes de l'envie d'aller là-bas, voici ce que je t'ordonne pour le moment: tu vas me séparer trois corbeilles, l'une de sésames, l'autre de paddy et la troisième d'arachides que j'ai brouillés en tas: tu trieras séparément sésames avec sésames, paddy avec paddy, arachides avec arachides, et garde-toi bien de les mêler entre eux; ensuite, moi, je viendrai les mesurer, après quoi je te permettrai d'aller là-bas. »

Mu Gajaung sortit donc pour trier sésames, paddy et arachides: mais tour à tour elle pleurait et tour à tour elle triait les graines. C'est alors que Pō Dēvata ordonna à un vol de gobe-mouches et à un vol de vautours de venir aider Mu Gajaung à trier ses graines. Et gobe-mouches (pour les petites) et vautours (pour les grandes) trièrent complètement les graines. Alors Mu Gajaung alla dire à sa mère: « C'est fait. » Et la vieille murmura: « Cette petite-là, comment donc a-t-elle fait pour en finir si vite? » Puis elle lui dit: « Je ne te

(*) *Lañā*, *lañō* (mal. *leña*), « sésame »; *ratak* (atj. *rētĕk*), « haricots, arachides »; *pādaï* (mal. *padī*): à la place de paddy, LANDES donne *tañai*, *tañoy*, « maïs », *ta* + *noy* et *ta* + *nai*.

(5) Pō Dēbata = *dēvata*, *dēbita*, *daybata*, a repris le pas sur *Po Allah* de LANDES.

(6) *Ciim* (ann. *chim*), « oiseau ».

blauh hur lañ mork bi hū jei, blauh hur gavañ vork bi yău kruñ kâ nan, morñ kău brei kâ hur nau. »

Baruv morñ Mu Gajauñ gaṃ hiã gaṃ pāklaḥ. Baruv morñ Pō Dēbata brei sã drei hadaṃ ganroḥ mai rvai dalaṃ gan kabvak nan hadaṃ nan rvai, blauh ñu pāklaḥ tvei jei : hadaṃ nan rvai tvei jei padaiḥ, ñu pāklaḥ tvei jei padaiḥ ; hadaṃ rvai tvei tanī, ñu pāklaḥ tvei pak nī : baruv morñ ñu pāklaḥ dī hū sã banrauḥ o ñu pāklaḥ hū abihḥ ḥaṇ. Baruv morñ ñu nau ḍoṃ sauñ maik rauñ lac : « arak nī dahlak pāklaḥ abihḥ pājō ! » Baruv morñ maik ñu mai ioṣ ḥoḥ biak yău nan ; baruv morñ muk nan brei kâ ñu nau.

Baruv morñ ñu nau pak ḍaṃ (1) kruñ ñu padoṣ sã gaḥ takhauḥ moḥ. Baruv morñ ñu mork sã gaḥ takhauḥ moḥ nan, blauh ñu pāpauḥ dalaṃ tañrak bahău (2). Baruv morñ ñu bā nau tapak moḍhir pātau. Baruv morñ pātau pāḍar caik takai ñu tamō tamō dalaṃ takhauḥ kâ pātau ioṣ. Baruv morñ ñu harauḥ takai ñu tamō găp (3) sauñ takhauḥ moḥ pātau dvoṣ nan. Baruv morñ pātau mork ñu ñap hadioṣ pātau. Baruv morñ ñu mork sã gaḥ takhauḥ moḥ kruñ ñu pāpauḥ dalaṃ tañrak nan brei kâ pātau ioṣ. Baruv morñ pātau ioṣ takhauḥ ñu, blauh lac : « biak droṣ yău sã noṣak yău sã gaḥ takhauḥ kruñ ak cagauñ mai pālaik dī moḍhir pātau nan. » Baruv morñ pātau tañī ñu lac : « takhauḥ nī ragei halei (4) ñap ? » Baruv morñ ñu ḍoṃ vork sauñ pātau lac : « takhauḥ nī dī ñoṣ ragei halei ñap o. Tak dī kal nan dahlak rauñ sã drei ikan carauḥ, baruv morñ urañ mork ikan dahlak rauñ nan bā nau hatuk ḥoṣ. Baruv morñ dahlak dvoṣ talañ ikan nan bā nau dār. Baruv morñ harei lei moḣlaṃ halei dahlak nau ravañ dī ḥoḥ talañ ikan nan o, ḥoḥ sã gaḥ takhauḥ moḥ nī min. » Ñu ḍoṃ sauñ pātau abihḥ bauḥ pānvoc kruñ maik rauñ ñu ñap dī ñu : gul rataḥ sauñ lañã thrău goṣ, blauh pāḍar ñu dvoṣ ; halei abihḥ pānvoc nan min ñu dī hū ḍoṃ sauñ pātau o ; halei doṃ bauḥ pānvoc ñu ḍoṃ sauñ pātau nan doṃ kruñ raḥap raḥoṣ ñu morñ kal daiḥ min. Pātau lac vork : « yaḥ biak yău pānvoc hur ḍoṃ nan Pō Dēbata pāḍar hur mai ñap hadioṣ kău jō. »

Baruv morñ hadaḥ pagē muk maik rauñ nan mai pak moḍhir pātau, blauh muk maik nan ḍoṃ sauñ pātau lac : « harei nī sañ dahlak ñap bruk tamō sañ baruv : likău dī pātau anit (5) dahlak brei Mu Gajauñ nau dva klău harei baik,

(1) **C** ḍaṃ, **B** toṃ (khm. *toṃ* et *taṃ*) « mirador ».

(2) **B** *tanrak* pour *tañrak*, « mouchoir » ; **C** *bahău*, « nuque = foulard ».

(3) **B** *găp* ou *goṣ*, **C** *viaḥ* (cf. ann. *vira*), « juste, proportionné, adapté ».

(4) **B** donne *harei halei*, puis *ragei halei*, et **C** *palei halei* : « quel jour ? quel ouvrier ? quel village ? » A part le premier terme qui doit être un *lapsus*, les deux derniers peuvent se compléter : « quel ouvrier et de quel village ? »

permets pas (encore) d'aller là-bas avant que tu n'aies débrouillé cet écheveau de soie filée que j'ai enchevêtré au possible. Tu le dévideras pour en trouver le bout, puis tu enrouleras le fil en écheveau parfait. Alors seulement je te permettrai d'aller là-bas. »

Et Mu Gajaung tantôt pleurait, et tantôt démêlait l'écheveau. C'est alors que Pō Dēvata ordonna à une fourmi enchantée de venir trotter à travers l'écheveau de soie. Et cependant que la fourmi circulait, Mu Gajaung dévidait : la fourmi marchait sur ce fil-ci, et Mu Gajaung le dévidait en la suivant; la fourmi passait sur ce fil-là, et Mu Gajaung le dévidait à sa suite : ce qui fit qu'en rien de temps elle eut démêlé tout l'écheveau enchevêtré. Elle revint alors dire à sa mère adoptive : « C'est fait ! » Et sa mère alla voir et constata que c'était vrai. Elle lui permit enfin d'aller.

Mu Gajaung se rendit alors au mirador où elle avait caché sa sandale d'or, la prit, l'enveloppa dans son foulard et se dirigea en droite ligne vers le palais royal. Or le roi ordonna de lui laisser essayer, sous ses yeux, la sandale d'or. Et il se trouva que Mu Gajaung chaussa exactement cette sandale d'or trouvée par le roi. Il prit donc Mu Gajaung pour épouse. C'est alors (seulement) qu'elle sortit l'autre sandale d'or qu'elle avait dissimulée dans son mouchoir et la mit sous les yeux du roi. Et le roi l'ayant vue s'écria : « Incontestablement, comme forme et comme date, elle fait exactement la paire avec l'autre sandale qu'un jour un corbeau laissa choir dans le palais royal ! » Alors le roi interrogea Mu Gajaung : « Cette sandale, quel est donc l'artisan qui l'a faite ? » Mais Mu Gajaung répondit au roi : « Non, ce n'est pas un artisan qui l'a faite. Voici : autrefois je nourrissais un poisson *carauk*; quelqu'un me l'a volé, l'a fait cuire et mangé. J'ai recueilli ses arêtes et les ai enterrées. Or, un jour ou une nuit (je ne sais plus), allant les visiter, je n'ai plus vu ces arêtes, mais, à la place, cette sandale d'or. » Ensuite, de tout ce qu'elle raconta au roi : comment sa mère adoptive l'avait traitée durement, comment (par exemple) sa mère ayant décortiqué ensemble des sésames et des arachides, elle les lui avait fait trier ensuite séparément : de tout cela, certaines choses elle cacha au roi, certaines choses elle lui révéla, et il connut ainsi quels avaient été ses malheurs jusqu'à ce jour. Alors le roi lui répondit : « Si ton histoire est vraie, il est évident que c'est Pō Dēvata qui t'a conduite ici pour être ma femme. »

Le lendemain matin, la mère adoptive vint au palais royal et parla au roi en ces termes : « Aujourd'hui, chez moi, je fais l'inauguration d'une maison neuve : je prie donc le roi d'avoir la bonté de permettre à Mu Gajaung, ma

(2) *C anit*, plus commun au Binh-thuân, *B inot* (khm. *anēt*), « avoir compassion, avoir l'amabilité de » : du skt. *anītya*, « non éternité » : le sentiment qu'inspire la *fragilité* de toutes choses ici-bas engendre la *compassion* ; cette évolution du sens primitif du mot se retrouve dans toutes les langues indo-chinoises.

blauḥ dahlak bā mai kā pātau vork min. » Baruv moṅ pātau brei nau blauḥ pātau ḍomḥ lac : « muk bā ñu nau, blauḥ pāguḥ pāgaiy muk bā ñu mai vork. »

Baruv moṅ muk maik rauṅ nan bā ñu nau saṅ, moṅ sā moṣam nan maik rauṅ ñu ganauṅ dī ñu, dī ḍomḥ bruk hagait sauṅ ñu o. Mu Halok lajaṅ o ḍomḥ sauṅ ñu rei. Sā moṣam nan maik rauṅ ñu sauṅ Mu Halok klak ⁽¹⁾ ñu pā-ork ; maik rauṅ ñu dī brei rasei kā ñu hvak o, dī brei kā ñu diḥ dī ciiv o, pāḍar ñu diḥ dī haluk min taloḥ ⁽²⁾. Moṅ pāgaiy maik rauṅ ñu pāḍar ñu nau pak apuḥ paik la-ū sauṅ Mu Halok. Tagok moṅ hadaḥ pāgaiy ñu tabiak nau sauṅ Mu Halok. Mu Halok nan apan sā baik amrā ⁽³⁾. Mu Gajauṅ dik tagok ñauk phun la-ū, Mu Halok dauk moṅ alā, ñu kauḥ ⁽⁴⁾ phun la-ū. Baruv moṅ Mu Gajauṅ boḥ Mu Halok apan amrā kauḥ phun la-ū ; baruv moṅ Mu Gajauṅ çait nau pak phun la-ū bakan rei ; blauḥ Mu Halok trei kauḥ vork nī ; blauḥ moṅ Mu Gajauṅ çiot ⁽⁵⁾ min ñauk la-ū krurḥ vork rei ; baruv moṅ Mu Gajauṅ çiait abih phun la-ū nan blauḥ biḥ krōn laik ⁽⁶⁾ Mu Gajauṅ trun dalamḥ danāu nan blauḥ mortai Mu Gajauṅ. Baruv moṅ Mu Gajauṅ yvō ⁽⁷⁾ drei jioṅ karā moḥ dauk dalamḥ danāu nan.

Baruv moṅ Mu Halok nau saṅ blauḥ ñu ḍomḥ sauṅ maik ñu lac : « Mu Gajauṅ dik tagok ñok phun la-ū, dahlak kauḥ phun la-ū, blauḥ laik trun mortai pājō. » Baruv moṅ maik ñu lac vork : « moyah ñu mortai, blauḥ kadauk ja, baruv moṅ arak nī hur nau ñap hadioḥ pātau baik. » Blauḥ moṅ muk nan bā anuk muk nan nau pak moḍhir pātau. Baruv moṅ pātau taṅi muk nan lac : « hakai ⁽⁸⁾ Mu Gajauṅ oḥ dī boḥ mai oḥ ? » Baruv moṅ muk nan lac : « dahlak bā nau saṅ sauṅ dahlak, blauḥ krurḥ moṣam ñu ḍomḥ nau hatāu, dahlak nau tvei dvaḥ ñu moṅ kā-brai ⁽⁹⁾ taṅi dī boḥ ñu o. Arak nī dahlak hvoc kāḍā kā çuk dahlak, dahlak moḥ mai dauk lavik, dahlak hvoc kā pō krot : hajioṅ sauṅ arak nī dahlak bā anak kamei dahlak mai dauk kā alā Mu Gajauṅ, halei Mu Gajauṅ kauv anak dahlak, lei Mu Halok kauv anak dahlak rei : likāu dī pō dahlak ⁽¹⁰⁾ rauṅ ñu baik, hadaṅ dahlak nau dvaḥ Mu Gajauṅ moṅ tak lak boḥ ñu, blauḥ dahlak bā mai lamaḥ kā pō vork min. » Baruv moṅ pātau moḥ muk tahā nan blauḥ muk tahā nan pvoc sauṅ pātau, blauḥ cauk hiā biak lō, blauḥ moṅ pātau ḍomḥ vork lac : « kahlaumḥ yāu nan muk nau saṅ dvaḥ Mu Gajauṅ baik. » Blauḥ muk nan nau saṅ dauk ḍaṅ moḥḥ bulan dī boḥ mai ḍomḥ vork sauṅ pātau sibar o.

(1) *Klak* ou *klah* (Dourisboure *klah*).

(2) **C** *talok*, fautif pour *taloh*, *talah* ; **B** *tayah*, même sens, « fendillé, bosselé, rugueux ».

(3) **C** *amrā*, plus commun au Binh-thuận ; **B** *abrā* (khm. *abrā*), « serpe, coupe-coupe ».

(4) **C** *kauk*, fautif et prêtant à confusion avec *kauk*, *akauk*, « tête » ; **B** *kauḥ kayāu* (cf. ann. du Sud, *côt côté*, « couper un arbre »).

(5) **C** *çait* et *çiait*, **B** *çiot*, « sauter », également *cait* et *sial*.

(6) **C** *alaik* : il est à noter que dans **C** beaucoup de mots ont le préfixe *a* : *akron*,

filles, de revenir chez nous deux ou trois jours, après quoi je la ramènerai moi-même au roi. » Le roi lui répondit : « C'est bien, qu'elle aille ; mais dès demain matin, il faudra la reconduire vous-même ici. »

Sa mère adoptive l'emmena donc à la maison, mais, irritée contre elle, elle ne lui adressa pas même la parole, pas plus, du reste, que Mu Haløk. Cette nuit-là, sa mère adoptive la laissa mourir de faim et ne lui donna pas de riz à manger ; non plus, elle ne lui donna pas de natte pour dormir et la laissa coucher sur le sol raboteux ; enfin, elle lui commanda d'aller, de grand matin, à la plantation de cocos pour y cueillir des noix, en compagnie de Mu Haløk. Au point du jour, elle partit donc avec Mu Haløk. Celle-ci avait emporté une hachette. Mu Gajaung grimpa au sommet d'un cocotier : Mu Haløk, qui se tenait au pied, se mit en devoir de le couper. Mu Gajaung, en voyant que Mu Haløk avait pris sa hachette pour abattre l'arbre, sauta sur un autre cocotier. Mu Haløk l'y suivit et le coupa également. Mu Gajaung sauta alors sur un troisième qui se penchait sur un étang ; mais Mu Haløk l'y suivit encore et le coupa. Enfin, comme il ne restait plus de cocotier sur lequel elle put sauter, Mu Gajaung tomba dans l'étang et se noya. Elle fut alors métamorphosée en tortue à carapace d'or et demeura dans cet étang.

Pendant Mu Haløk était revenue à la maison et avait conté à sa mère : « Mu Gajaung est montée sur un cocotier que j'ai coupé : elle s'est laissée choir et s'est tuée, voilà ! » Sa mère lui répondit : « Puisqu'elle est morte, nous voilà quittes : à ton tour d'être reine. » La vieille conduisit donc sa fille au palais. Le roi dit alors à la vieille : « Pourquoi ne vois-je pas Mu Gajaung revenir avec vous ? » La vieille répondit : « Je l'avais bien emmenée à la maison, mais, vers le milieu de la nuit, elle s'est enfuie je ne sais où ; je l'ai cherchée jusqu'au matin, mais n'ai pu la retrouver. Craignant qu'il ne m'arrive malheur si je tardais trop à venir, et redoutant votre colère, voici que je vous amène mon autre fille en lieu et place de l'autre, car de même que Mu Gajaung est ma fille, de même Mu Haløk l'est également. Je prie donc mon Seigneur de la nourrir, en attendant que, moi, j'aie la recherche de Mu Gajaung jusqu'à ce que je l'aie retrouvée : alors, sans faute, je reviendrai l'offrir au roi. » Mais le roi fit saisir la vieille qui se mit à se plaindre au roi et à pleurer toutes les larmes de ses yeux. Le roi lui dit alors : « Soit ! retournez chez vous, mais recherchez-moi sans faute Mu Gajaung. » Et la vieille revint chez elle, mais pendant toute une quinzaine on ne la vit plus reparaitre au palais pour rendre réponse au roi.

akauh, amaik, aciail. Pour faciliter les recherches, j'ai transcrit suivant la forme la plus usitée, comme, en l'espèce, dans le ms. B.

(7) C *yvô*, B *yô* (fautif), et, dans les deux, *juvô* ; *yvô drei*, « se métamorphoser ».

(8) C semble porter *hakain*, lapsus pour *hakai* ; B *hagaiy*, « pourquoi ? »

(9) C *kābrai* (préf. *kā*), B *kābroy*, « hier, depuis hier ».

(10) B *hulun*, C *dahlak* (*da + halak*), même sens : « moi, votre serviteur » ; *pō hulun, pō dahlak*, « mon seigneur, mon maître ».

Baruv morn harei nan patau sa-*auk sa-ain* o bik pak halei kion ikhan o ; baruv morn patau ev panraun jabvol ba *cain* ⁽¹⁾ sauñ hagar, asau sauñ batañ, bram sauñ hanor, blauh ba patau nau amal patiap guk-dvul di tian. Baruv morn panraun jabvol ba patau tabiak nau tol ⁽²⁾ labik danau kruñ Mu Gajauñ dik ñauk phun la-*u* blauh Mu Halok cauñ la-*u* palaik trun dalam danau nan blauh motai. Baruv morn patau nau tol nan patau sa-*auk sa-ain* padrut padrai kion hi hiã oñ truñ moyah cauk lajan oñ truñ ⁽³⁾ dom di dauk damon ⁽⁴⁾ dalam hatai ; di harei nan patau di jion nau amal patiap tra o. Blauh morn patau khan vok sauñ abih drei panraun jabaul : « sibar kau mai tol danau blauh sibar kau su-*ain* ⁽⁵⁾ lo yau ni kahlaum yau nan tauñ abih panraun jabaul ⁽⁶⁾ ba gop trun dalam danau, blauh ñuk rapok iop hagait dauk dalam danau nan, blauh kau mai glañ tanñ sibar kau su-*uh su-ain* lo ya ni. »

Baruv morn panraun jabaul trun rapok mok hu sa drei kara morn nan mai lamañ patau, blauh patau boh kara morn nan thvak yava dom lei patau ñauk ia mota dom nan. Baruv morn patau padar panraun jabaul ba kurã morn nan nau pak modhir, blauh patau padar panraun jabaul kalei sa bauñ labañ morn piauh rauñ kurã morn patau. Blauh morn patau rauñ kurã morn pagap hu motoh balan ; harei lei jan patau nau ravan kurã morn nan, patau boh kurã morn nan dom di dauk padrut padrai su-*auh su-ain* dalam hatai. Baruv morn Mu Halok nau mai blauh ñu krak iop boh patau nan hiã pak labañ kurã mok nan. Baruv morn harei nan patau di bon o, tamor yah kion diñ o lajan vor ⁽⁷⁾ : baruv morn patau ev panraun jabaul ba nau amal. Baruv morn patau tabiak nau amal truñ, blauh Mu Halok dauk di san ñu mok kurã morn patau rauñ nan mai nap bon.

Baruv morn patau vok mai pak modhir, blauh patau nau ravan kurã morn nan di boh kurã morn nan o. Baruv morn patau tanñ taum abih dalam modhir lac : « kurã morn kau rauñ dalam labañ morn ni urañ halei mok kurã morn kau ? » Baruv morn Mu Halok ñu kamañ lac : « dahlak di hu mok kurã morn nau nap hagait o ! » Blauh patau lac : « arak ni urañ halei mok kurã morn blauh di pvoc tabiak o, kau ev ganvor hvor ⁽⁸⁾ morai glañ blauh boh urañ halei mok kurã morn nan kau tak motai jor. » Baruv morn Mu Halok hanit patau lac yau nan, blauh ganvor hvor lac ñu mok paçit tra di thau kion nap sibar o. Baruv morn Mu Halok ñu dom tapak sauñ patau lac : « oy, po ! dahlak halei kurã morn nan

(1) *Cain* (ann. *chieng*), « gong, tam-tam ».

(2) *Tol* : cf. ann. *tôi* ou *tôy*, la lettre *l* finale n'existant pas en annamite.

(3) *B tu truñ*.

(4) *B damal*. — Cf. *pô damon*, « le maître des regrets », celui qui porte liturgiquement le deuil dans le rite de la crémation.

(5) *Su-ain*, ou peut-être plus exactement *ason*, et plus haut *sa-*auk sa-ain**. souvent aussi *su-uk*.

Ce jour-là donc, accablé de tristesse de ne recevoir de nouvelles de nulle part, le roi fit appeler ses officiers et soldats et leur donna l'ordre de prendre tamtams et tambours, chiens et filets de chasse, arbalètes et flèches, et de le conduire à la chasse pour dissiper le chagrin de son cœur. Ses officiers et soldats le menèrent alors à ce même étang où, Mu Gajaung étant montée au sommet d'un cocotier, Mu Halœk avait coupé cet arbre, de telle sorte que Mu Gajaung était tombée dans l'étang et s'y était noyée. Quand le roi fut arrivé à cet endroit, sa tristesse était encore accrue ; il gémissait lamentablement, pleurait sans arrêt et larmoyait sans fin, tant les regrets de son cœur étaient intarissables ! Et ce jour-là il arrêta net la partie de chasse. Puis il donna ce conseil à ses officiers et soldats : « Puis donc que je suis venu jusqu'à cet étang et que ma tristesse demeure, que ne descendez-vous, vous tous, dans cet étang pour le fouiller en pêchant et voir ce qu'on peut y prendre ? Pour moi je vous regarderai faire, seulement, car ma douleur est toujours aussi grande. »

Les officiers et soldats, (les grands et le menu peuple) entrèrent donc dans l'eau, fouillèrent l'étang et en retirèrent une tortue d'or qu'ils offrirent au roi. Mais quand il entendit cette tortue d'or pousser de petits soupirs, le roi sentit ses yeux se mouiller de larmes. Il commanda à ses officiers et soldats de la porter au palais et de lui creuser un vivier en or pour la nourrir. Et le roi éleva de cette sorte sa tortue d'or pendant une demi-lunaison ; et chaque jour il venait la visiter ; et toujours en la revoyant il gémissait douloureusement dans une peine de cœur indicible. Il advint qu'un certain jour Mu Halœk, allant et venant, vit en cachette le roi qui pleurait près du vivier de la tortue d'or. Or ce jour-là le roi ne put manger et ne put pas non plus dormir : il appela donc ses officiers et soldats pour le conduire à une battue de chasse. Quand le roi fut parti, Mu Halœk, qui était restée au palais, prit la tortue et s'en régala.

A son retour, le roi s'en fut voir sa tortue d'or, mais ne la retrouva pas. Il interrogea alors tout le personnel du palais : « Cette tortue d'or que je nourrissais dans un vivier d'or, qui donc me l'a dérobée ? » Et Mu Halœk lui répondit par un mensonge : « Ce n'est pas moi ! qu'en aurais-je fait ? » Le roi reprit : « Puisque personne ne veut avouer qui a pris ma tortue d'or, je vais faire appeler le grand-devin qui va consulter les visages afin de voir qui a volé ma tortue d'or, et celui-là, j'aurai sa tête ! » Mu Halœk, en entendant le roi parler ainsi et à la pensée que le devin l'accuserait certainement, ne savait plus que faire. Enfin elle avoua la vérité au roi : « Hélas, Seigneur ! cette

(6) *Panrauñ jabaul* : ce seraient deux titres dont le second m'échappe un peu. Je préfère donc traduire : « officiers et soldats » (*bol*, skt. *bala*, khm. *pol*, « armée »), et, par extension, « grands et petits, courtisans et valets ».

(7) *C diñ o var*, « ne pouvoir dormir » (*var*, *vør*, « oublier ») ; *B diñ o svap* (skt. *svap*, « sommeil, sopor » ; *svapna*, « somnus »).

(8) *Ganvør hvør* (skt. *gaṇ*, d'où *gaṇita*, traité d'astrologie ; *hora*, lever d'un signe du zodiaque), « le chef des devins royaux ».

dahlak mork ñap ralaub ⁽¹⁾ ðon pajō ! » Blauh morn patau ðom vork sauñ Mu Halok lac : « pābaiy, pābvei, ñrvah; rasā, kâu rauñ mōcai, sibar hur o mork ñap ralaub ðon o ? » Baruv morn Mu Halok ðom vork sauñ patau lac : « dahlak mortian hajion, dahlak mōhū kion ðon ralaub kūrā. » Baruv morn patau ðoh Mu Halok pvoc yāu nan, blauh patau dauk çanon ⁽²⁾ halei patau kion nan biak khin halei ðih dauk sauñ gop : patau di hu ðih dauk sauñ Mu Halok o. Mu Halok pvoc cauk min di hū mortian o.

Halei kūrā mōh nan Mu Halok ðon blauh bā kaðuh ⁽³⁾ kūrā nan nau klak pak likuk mōdhir. Baruv morn kūrā mōh nan jvō drei jion tiaun ⁽⁴⁾. Harei halei jañ tiaun nan ñu por nau ðam pak mōdhir patau, blauh kamrau. Urañ halei hamit çop tiaun nan kamrau pādrut pādrai, likei ñan kamei, tahā ñan darā hamit çop tiaun nan kamrau ðom di dauk su-aūh su-añ. Baruv morn patau ðom sauñ tiaun nan lac : « mōyah biak hur Mu Gajauñ hur mortai nau nan, blauh hur yvō-drei hur vork jion tiaun nan, brei hur mai ðam di ñauk palak tañin kâu baik. » Blauh patau baruv dauk sup çop hagait pvoc yāu nan. Baruv morn tiaun nan por mai ðam di ñauk palak tañin patau. Baruv morn patau bā tiaun nan tamō dalam mōdhir, blauh patau ev balañ mai pādar ñap sā bauh amrauñ mōh, blauh buh di tiaun rauñ kā patau. Baruv morn patau rauñ tiaun nan pāgap hu tijuñ pluh harei. Blauh tol nau harei halei patau nau mō-ñ. Mu Halok dauk di sañ, blauh mork tiaun nan ñap ralaub ðon.

Blauh patau vork mai pak mōdhir blauh dvañ di ðoh tiaun nan o. Baruv morn patau tañi Mu Halok lac : « dauk pak halei tiaun kâu di ðoh oñ ya nī ? » Blauh Mu Halok ðom vork sauñ patau lac : « dahlak dauk riak iā habai ñauk gin, blauh ñu por mai laik di dalam glañ iā habai pādiak klvā tiaun mortai pajō. Blauh dahlak mork ñap ralaub ðon pajō ! » Baruv morn patau ðoh ñu pvoc yāu nan patau di truñ pvoc habar o.

Halei tiaun nan ñu ðon blauh baluv tiaun ñu bā nau tuñ pak likuk mōdhir. Baruv morn nan baluv tiaun nan ñu tamuñ tagok jion rōpuñ. Baruv morn patau tabiak nau blauh ðoh rōpuñ tamuñ di likuk mō-dhir. Blauh patau dauk taphiā phun rōpuñ nan, blauh patau dauk çanon lac : « morn daiñ lanī sibar di ðoh rōpuñ tanuh pak libik ni o, blauh harei nī ðoh ñu tanuh yāu nī ! » Baruv morn Mu Halok ñu hamit patau lac yāu nan. ñu mork caik dalam hatai, ñu mōlac : « cañ iōp patau nau halei truñ, kā blauh kâu jauk rōpuñ nan mork mai hatuk. » Blauh tuk nau harei hadei patau nau mō-ñ truñ, blauh Mu Halok ñu dauk di mōdhir, ðoh jvā blauh ñu nan jauñ ⁽⁵⁾ rōpuñ nan bā mai hatuk ðon.

(1) *Ralaub*, « viande, chair » : je n'ai pas découvert l'étymologie ou l'origine de ce mot.

(2) **C** *dauk çanon*, « resta pensif » ; **B** *dauk gaðan*, « demeura silencieux ».

(3) **C** *kaðuh*, « enveloppe », **B** *bauñ*, « id., carapace, écaille ».

tortue d'or, c'est moi qui l'ai prise et mangée ! » Le roi lui répliqua : « Eh quoi ! n'ai-je pas chèvres et porcs, dains et cerfs que je nourris en quantité ? n'y avait-il pas là de quoi satisfaire ton appétit ? » Mu Haløk répondit au roi : « Je suis enceinte et j'avais une envie malade de manger de la chair de tortue. » Le roi, en la regardant parler ainsi, réfléchit que jamais il ne l'avait désirée et qu'en réalité elle n'avait jamais partagé sa couche. Mu Haløk avoua alors en pleurant qu'elle n'était pas du tout enceinte.

Pour ce qui est de la tortue d'or qu'elle avait mangée, Mu Haløk en avait jeté la carapace derrière le palais. Or il advint que ces écailles de la tortue d'or se métamorphosèrent en oiseau-parleur. Un jour donc cet oiseau-parleur vint en volant se poser sur le palais royal et se mit à chanter (tristement). On l'entendit gémir lamentablement : tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, l'entendirent pousser des gémissements inénarrables. Alors le roi dit à cet oiseau-parleur : « Si vraiment tu es la réincarnation de Mu Gajaung qui est morte, si tu es sa métamorphose en oiseau-parleur, viens te poser dans le creux de ma main. » Ainsi parla le roi. C'est alors que l'oiseau-parleur voleta et vint se poser sur la paume de la main du roi. Le roi le prit et le porta dans l'intérieur du palais, puis ordonna à son grand intendant de faire construire une volière en or pour y nourrir l'oiseau du roi. Le roi nourrit ainsi cet oiseau-parleur environ 70 jours. Mais alors il arriva que le roi voulut sortir pour se distraire, et Mu Haløk étant restée au palais, prit cet oiseau, en fit un petit plat et le mangea.

Quand donc le roi à son retour chercha l'oiseau-parleur, il ne le revit pas. Alors il interrogea Mu Haløk en ces termes : « Comment se fait-il que je ne retrouve plus mon oiseau-parleur ? » Mu Haløk répondit : « J'étais en train de faire chauffer une sauce dans la cuisine, lorsque cet oiseau s'en est venu en voletant ; puis il tomba dans la marmite bouillante et mourut échaudé. Alors j'en ai confectionné un petit plat que j'ai mangé, voilà ! » En l'entendant parler ainsi, le roi ne lui répondit pas.

Quant aux plumes de cet oiseau-parleur, Mu Haløk les avait jetées derrière le palais. Or il advint que ces plumes se métamorphosèrent en pousse de bambou. Un jour donc que le roi se promenait, il aperçut cette pousse derrière les confins du palais. Et le roi l'examinant de près fut rêveur et dit : « Jamais je n'ai vu de pousse de bambou en cet endroit : comment se fait-il donc que celle-ci y soit venue comme par enchantement ? » Mu Haløk entendit le roi parler ainsi et secrètement dans son cœur elle forma ce projet : « Attendons la prochaine sortie du roi, et alors je couperai la pousse et la mettrai dans la marmite. » Il arriva en effet qu'un jour vint où le roi voulut aller se distraire au dehors et que Mu Haløk se trouva seule au palais : elle alla couper la pousse de bambou, la mit dans la marmite et la mangea.

(4) *Tiauh* (ann. *nhông*), « oiseau-parleur ».

(5) *Jauh* : plus haut *jauk* dans le même ms. C.

Dauk nau kauv pātau mai mōdhir vōk, blauh nau iōp rōpuñ nan, di boh rōpuñ nan o. Blauh pātau tañī lac : « rōpuñ tanuh pak nī urañ halei jauh rōpuñ kău blauh di boh o yău nī? » Baruv moñ Mu Halōk đom vōk lac : « dahlak pācham lac rōpuñ nan ñu tanuh ñu min, dahlak di thău kă rōpuñ pō rauñ piauñ mō-īn o, dahlak jauh, dahlak hatuk bōn pājō ! » Blauh pātau moñhit moñ çōp Mu Halōk lac yău nan, pātau di truñ pvōc sibar trā o.

Halei rōpuñ nan ñu bōn, blauh ñu bā kađah nau atuh atah dī mōdhir torl dva klău harei, blauh ñu tuh tah nan. Baruv moñ⁽¹⁾ dauk nau⁽²⁾ kaduh rōpuñ nan jvō-drei jion phun mōkiā⁽³⁾ dī krurh jalan. Urañ nau mai dī phun mōkiā nan lac : « sibar o hū bauh o ? » Blauh dauk nau mōdā sā urañ yvōn tahā nan ñu nau pablei moñuk : harei lei kauv muk yvōn nan nau mai padei glaiñ dī halvei phun mōkiā nan. Baruv moñ harei hadei muk yvōn nan nau pablei moñuk, blauh moñ muk yvōn nan padei glaiñ alā halvei phun mōkiā nan rei. Baruv moñ muk yvōn nan pvōc lac : « phun mōkiā nī siam dei, sibar o hū bauh oñ ya nī ? » Muk yvōn nan hibar yău nan blauh muk yvōn nan anak mauñ nau pak ñauk phun mōkiā nan, blauh boh sā bauh mōkiā tapak vil mōkrur siam lō ya nī, ñu dauk glañ lō, di thău libik çi ñap sibar blauh paik bī hu- bauh mōkiā nan o. Blauh moñ muk yvōn nan pvōc lac : « ñap sibar moñ hū sā bauh mōkiā nan jruñ laik dī alā kă drei iōp sā çi ? » Baruv moñ muk yvōn nan pvōc ralō ban lō nan. Blauh bauh mōkiā nan jruñ laik trun mai dī dalam la-ī muk yvōn nan. Baruv moñ muk yvōn nan mōhu kiōn bōn lō rei, blauh muk yvōn nan boh bauh mōkiā nan vil siam lō muk yvōn nan damōn di bōn o. Baruv moñ muk yvōn nan bā bauh mōkiā nan nau sañ vōk, caik dalam khañ brah⁽⁴⁾.

Blauh moñ muk yvōn nan pak harei pak nau pāblei moñuk, blauh vōk mai sañ boh sā çalau rasei caik dī ñauk pāpan hapuh, blañ haçiñ siam lō. Baruv moñ muk yvōn nan di thău libik kă urañ halei mai hapuh pāpan haçiñ blañ dei ya nī, blauh sauñ caik çalau rasei nan o. Baruv moñ muk yvōn nan hvak rasei blauh muk yvōn nan nau pāblei moñuk. Gvōn muk yvōn nan mai sañ vōk boh blañ buh haçiñ, boh çalau rasei caik ñauk pāpan : harei halei lijañ boh yău nan. Blauh moñ muk nan lac : « drei nī moyah gōp gan kauv o hū adei çā-aī, kauv o hū kasaut talvic libaiñ dī drei, sibar pak harei pak boh blañ hapuh haçiñ, boh çalau rasei caik ñauk papan ? » Di harei nan muk yvōn nan nau o pāblei moñuk : Mu Gajauñ dauk dalam bauh mōkiā blauh Mu Gajauñ crun blañ nan pā haçiñ sauñ crun çalau rasei caik dī ñauk papan nan piauñ kă muk nan mai moñ pāblei moñuk, muk yvōn nan di thău o lac : « urañ nī dauk moñ halei yău nī ? » Blauh harei hadei muk yvōn nan ñap moñ ñap anauñ moñuk

(1) Presque toutes les phrases de **B** commencent par *baruv moñ*, et celles de **C** par *blauh moñ* : travaillant sur l'un et l'autre mss., je me suis permis de varier la ritournelle.

(2) *Dauk*, verbe de repos, *nau*, verbe d'action, indiquant l'un la *station*, l'autre la *marche*. Réunis ils forment la locution de transition *dauk nau*, « il arriva que ».

Ainsi donc, quand le roi revint au palais et qu'il alla contempler sa pousse de bambou, plus ne la vit. Il demanda : « Cette pousse de bambou, qui donc l'a coupée ? » Mu Halœk répondit : « Cette pousse venue on ne sait comment, j'ignorais que Sa Majesté la cultivait pour son plaisir : je l'ai donc cueillie, cuite et mangée, voilà ! » Le roi, en entendant Mu Halœk parler ainsi, garda le silence.

Quant aux spathes de cette pousse qu'elle avait mangée, Mu Halœk les porta pour les enfouir à deux ou trois jours du palais. Or il advint que ces spathes se métamorphosèrent en un figuier de Chine. Il était sur le bord de la route, et allants et venants disaient : « Pourquoi donc n'a-t-il pas de fruits ? » Il arriva qu'une vieille femme annamite, marchande d'huile, avait pris l'habitude de se reposer à l'ombre de ce figuier de Chine. Un jour donc, la vieille marchande d'huile, cependant qu'elle se reposait à l'ombre, se mit à marmotter : « Ce figuier est vraiment merveilleux, pourquoi donc alors n'y voit-on pas de fruits ? » Ayant parlé ainsi, la vieille leva les yeux et regarda jusqu'au faite de l'arbre : et elle vit un fruit parfaitement rond, de toute beauté, et, en extase, elle se demandait comment elle pourrait bien arriver à l'avoir. Alors la vieille annamite dit tout haut : « Oh ! que je serais heureuse que cette figue vint tomber à mes pieds ! Je voudrais tant la regarder un petit peu ! » Elle dit et répéta plusieurs fois ce souhait. Et il advint que cette figue de Chine, se détachant de l'arbre, tomba dans le panier de la vieille annamite. La vieille fut prise de l'envie de la manger : puis, la voyant si parfaitement ronde et si merveilleusement belle, elle en eut regret et n'osa la manger. Elle la rapporta donc dans sa maison et la déposa dans sa jarre à riz décortiqué.

Et comme chaque jour qui venait, la vieille annamite alla vendre son huile. Or donc, à son retour, elle vit tout un service de riz posé sur un plateau et posé sur le lit de camp bien épousseté, tandis que la cour parfaitement balayée présentait un coup d'œil ravissant. Et la vieille annamite n'arrivait pas à savoir qui donc venait ainsi balayer sa maison et nettoyer sa cour d'une manière si plaisante à voir, puis préparer sur un plateau tout un repas complet. Cependant la vieille annamite se mit à manger son riz, et quand elle eut fini, elle partit vendre son huile. A son retour elle vit encore cour balayée et table mise : et chaque jour, il en était ainsi. Et la vieille se disait : « En fait de parents, je n'ai ni frères ni sœurs, et il n'y a personne de plus pauvre que moi : comment alors se fait-il donc que chaque jour je trouve ma cour en ordre et mon repas servi ? » C'est que chaque fois que la vieille annamite allait vendre son huile, Mu Gajaung, qui s'était métamorphosée en figue de Chine, sortait de son fruit d'or et, par ses

(3) *Morkiä* (ann. *cây thỉ*), « *diospyros ebenaster* », pomme d'or au parfum très violent, appelée aussi « figue de Chine ».

(4) *Braḥ* (mal. *bēras*), « riz décortiqué » ; *rasei*, *lasei* (mal. *nasi*), « riz cuit » ; *padai* (mal. *padī*), « riz non décortiqué ».

tabiak nau pāblei, blauh muk yvør nan dauk krak iør boh sā uraṅ kamei darā siam binai dauk dalam saṅ, muk yvør nan lac : « blauh tabiak mai di ṅap uraṅ halei blauh tamō mai dalam saṅ drei o ! »

Baruv moṅ muk yvør nan thāu kā bauḥ mōkiā nan jvōdrei jioṅ moṅvørç. Blauh moṅ muk yvør nan tvei nau iør bauḥ mōkiā kruṅ muk yvør nan piauh dalam khaṅ braḥ nan boh doṃ kaduḥ min. Blauh moṅ muk yvør nan mōk ṅah kaduḥ bā nau padør pak bakan. Baruv moṅ muk nan gamraiḥ. blauh muk nan nau tapak ṅu, blauh ṅu klait tākātvak ṅu, blauh ṅu kioṅ dvørç tamō kaduḥ mōkiā nan vørk, blauh di boh kaduḥ mōkiā nan o : ṅu thāu kā muk nan mōk kaduḥ mōkiā nan padør, blauh moṅ ṅu hvørç ṅu nau tapak anap muk yvør nan. blauh ṅu klau. Baruv moṅ muk yvør nan taṅi lac : « sibar Nai mai moṅ dalam bauḥ mōkiā yāu nī ? » Blauh Mu Gajauṅ ðørṃ vørk sauṅ muk yvør nan lac : « tak di kal nan dahlak anør rauṅ muk tahā dauk pak daiḥ min, blauh pātau pā ðørḥ kal panvørç harak nau di grørṃ nōgar : moyah uraṅ halei mai jvak takhauk moḥ nan biaḥ sauṅ takai nan uraṅ nan jioṅ hadiørp (¹) pātau. Baruv moṅ dahlak nau jvak biaḥ sauṅ takai dahlak, blauh pātau mōk dahlak ṅap jioṅ hadiørp pātau. Blauh muk maik rauṅ dahlak pāðar dahlak mai saṅ paik la-ū. Blauh dahlak mai tørḥ saṅ, hadaḥ pagē muk maik rauṅ dahlak pāðar dahlak ðik tagok nok phun laū, anør jioṅ muk nan dauk moṅ alā kauḥ phun laū pālaik dahlak tamō dalam danāu pāmōtai caik. Blauh moṅ dahlak yvō drei jioṅ kurā moḥ, blauh ṅu mōk ṅap ralaup ðoṅ rei ; blauh moṅ dahlak yvō drei jioṅ tiaun, ṅu mōk ṅap ralaup ðoṅ rei ; blauh moṅ dahlak yvō drei jioṅ røpuṅ, ṅu jaiḥ mōk mai hatuk ðoṅ rei ; blauh moṅ dahlak yvō drei jioṅ phun mōkiā tamuḥ di krurḥ jalan ṅap bar piauh kā uraṅ nau mai padei glaiḥ di halvei mōkiā ; blauh moṅ dahlak yvō drei jioṅ bauḥ mōkiā nī. » Blauh muk yvør taṅi lac : « hū dauk moṅ daiḥ taṅi, Nai, hū mōk hagaiṭ ðoṅ hvak hū ? » Baruv moṅ Nai Gajauṅ ðørṃ vørk lac : « dahlak di ðoṅ o kauv hū, yah dahlak kioṅ ðoṅ kauv hū rei. »

Baruv moṅ Nai Gajauṅ pāðar muk yvør nan nau daā pātau « moyah pātau taṅi muk lac : « daā nau ṅap hagaiṭ ? » nan brei muk ðørṃ sauṅ pātau lac : « saṅ dahlak harei nī ðoṅ in tavør (²). » Muk ðørṃ sauṅ pātau doṃ nan baik. » Baruv moṅ muk nan ðørṃ vørk sauṅ Nai Gajauṅ lac : « saṅ dahlak taik tahak lō ya nī, dahlak kāsaut kāðap lō, blauh tørḥ pātau mai, blauh ṅap sibar moṅ lap

(¹) *Hadiørp, hadiip, hadiup* (pron. *hadi + ou*) (mal. *hidup*) a deux significations : « vivant », ou « ressuscité », comme plus bas, et « épouse », comme ici.

enchantelements magiques, créait la propreté merveilleuse de la cour et l'abondance du plateau de riz préparé pour la vieille marchande à son retour. Or la vieille annamite qui ignorait tout cela, finit par se dire : « N'y aurait-il pas quelqu'un de caché ici ? » Pour lors, le lendemain, la vieille annamite fit et refit (ostensiblement) sa double charge d'huile et (la balançant à l'épaule) sortit de sa maison pour aller vendre. Puis, (revenant) en sourdine, elle aperçut une jeune fille extrêmement belle qui se tenait dans la maison. Et la vieille se dit : « D'où sort cette personne que je n'ai cependant pas vue entrer dans ma maison ? »

Alors la vieille annamite se douta que la figue de Chine cachait une métamorphose : elle alla donc voir cette figue qu'elle avait placée dans la jarre où elle gardait sa provision de riz, mais elle n'y trouva plus qu'une pelure vide. La vieille prit donc cette pelure et alla la cacher ailleurs. Elle toussa alors (pour attirer l'attention) et marcha droit sur la jeune fille qui, arrachée (ainsi) à son enchantement, voulut fuir et rentrer dans sa figue de Chine. Mais elle ne la retrouva pas et comprit que la vieille s'en était emparée et l'avait cachée dans un autre endroit. Elle se dirigea donc en tremblant vers la vieille annamite, puis (rassurée) elle se mit à rire. La vieille alors l'interrogea : « Pour quelle raison, ô princesse, habitiez-vous dans ce fruit ? » Mu Gajaung lui répondit : « Jadis, j'étais la fille adoptive d'une vieille femme qui demeure non loin d'ici. Or, en ce temps-là, le roi envoya cette lettre par tout le royaume : « Que toutes (les « filles) viennent essayer une sandale d'or, et celle à qui elle ira juste deviendra « reine » ; j'ai donc essayé la sandale et comme elle était faite pour mon pied, je suis devenue la femme du roi. Mais alors ma mère adoptive me fit revenir pour cueillir des noix de coco et, dès le matin, m'ordonna de monter à la cime d'un cocotier. Alors sa vraie fille, qui se tenait au pied de l'arbre, le coupa, et moi, précipitée dans un étang, j'y ai trouvé la mort. Je fus ensuite changée en tortue d'or : mais ma sœur me prit et me mangea. Je fus ensuite changée en oiseau-parleur : mais elle me prit et me mangea. Je fus ensuite changée en pousse de bambou : mais elle me prit et me mangea. Je fus ensuite changée en figuier de Chine au bord d'un chemin pour que les passants pussent se reposer à l'ombre. Je fus enfin changée en fruit d'or de ce figuier de Chine. » Alors la vieille lui demanda : « Pendant que vous étiez dans ce fruit, que mangiez-vous, princesse ? » Nai Gajaung répondit : « Mais, rien du tout ! si cependant j'avais voulu manger, je l'aurais pu. »

Après tout cela Nai Gajaung commanda à la vieille annamite d'aller inviter le roi, « et si le roi vous demande : pour quelle raison m'invitez-vous ? vous répondrez : je donne un repas de nocces ; c'est ainsi que vous devrez parler au roi. » Mais la vieille annamite répondit à Nai Gajaung : « Ma maison tombe en ruines, et moi, je suis pauvre à l'excès, et vous voulez que j'aille inviter le

(2) *Tavørn* (mal. *kavin*), « nocces, mariage » ; *borñ tavørn*, « repas de nocces ». Peut-être faut-il traduire *borñ in tavørn* et, plus bas, *borñ gvørn tavørn* par « festoyer (pour) un heureux jour » ?

lvē (1) sauñ pātau tōl in pātau yak (2) yaṃ tabiak tōl mai : rasei drei oḥ hū, ahar mōnōñ lajañ oḥ hū rei. » Baruv mōñ Nai Gajauñ (3) ḍoṃ vōk lac : « muk pañ kadhā dahlak, blauḥ muk nau baik : bidak muk mai vōk bidah sañ muk jhak dahlak ñap jioñ siaṃ, mōyaḥ o hū ahar o nan muk mai vōk boḥ hū ahar rei. »

Blauḥ mōñ muk nan pañ kadhā Nai Gajauñ, blauḥ nau pak mōdhir pātau. Baruv mōñ pātau tañi lac : « muk nan nī mai ñap hagait ? » Blauḥ mōñ muk yvōn lac : « pāthāu pālak takai banroḥ batrai (4), dahlak mai daā (5) banroḥ batrai nau mōñ min. » Blauḥ pātau di pvōc hagait o, pātau pachauṃ lai. Muk nan hiā blauḥ dauk nau muk nan thrauṃ tālābāt (6) pātau, blauḥ nan mōñ muk nan ḍoṃ sauñ pātau lac : « dahlak likāu daā pō nau mōñ sañ dahlak sā banrauḥ baik. » Pātau boḥ muk yvōn nan pvōc sauñ pātau ralō ḥaṃ lō, blauḥ mōñ pātau ḍoṃ vōk lac : « mōyaḥ muk takruḥ kā dahlak nau mōñ pak sañ muk nan, brei muk mōk cākālat lañ mōñ sañ muk mai bi tōl mōdhir nī, kā brei pōk bālidū lañ mōñ ñauk nan, mōñ dahlak nau sañ muk mōñ. »

Baruv mōñ muk nan nau sañ vōk boḥ sañ muk nan Nai Gajauñ krurñ lañ, boḥ doṃ iā mōḥ dī sañ muk nan, mōyaḥ ahar mōnōñ (7) hagait kauṃ hū rei, jōḥ dī lokka nī dī hū sei tōl o. Baruv mōñ Nai Gajauñ tañi muk yvōn nan lac : « arak nī sañ nan dahlak ñap siaṃ vōk, mōyaḥ ahar hagait dahlak ñap : blauḥ rei kauṃ muk nau daā pātau mai rei. » Blauḥ mōñ muk yvōn nan ḍoṃ vōk sauñ Nai Gajauñ lac : « arak nī mōyaḥ takruḥ kā pātau, blauḥ pātau mai mōñ. » Blauḥ mōñ Nai Gajauñ pāḍar muk yvōn nau daā vōk baik, blauḥ ḍoṃ vōk sauñ pātau lac : « cākālat sauñ balidū lañ blauḥ pājō. » Muk yvōn nan nau dahlāu balidū sauñ cākālat (8) lañ tvei nau hadei : baruv mōñ Nai Gajauñ krurñ cākālat lañ mōñ alā, balidū lañ mōñ ñauk, lañ mōñ sañ muk nan nau tōl mōdhir pātau. Blauḥ mōñ muk nan boḥ yāu nan kauṃ, mōñ muk nan thāu kā Nai Gajauñ ganroḥ.

Baruv mōñ muk nan nau ḍoṃ sauñ pātau lac : « lañ cākālat mōñ alā, balidū mōñ ñauk, mōñ sañ dahlak tōl anap mōdhir pō ganroḥ batrai, lañ blauḥ abiḥ, daā pō ganroḥ batrai nau baik. » Baruv mōñ pātau tabiak mai iōp biak yāu nan.

(1) **B** *lap lō*, **C** *lap lvē* : correspond, je crois, à l'ann. *tūr tē*, « tout à fait bien, suivant les formes ».

(2) *Yak* (ann. *dđc*, khm. et péguan *jak*), « mener ou reconduire », (en Cochinchine se dit des personnes, en Annam des animaux seulement).

(3) Depuis sa sortie du fruit d'or, Cendrillon a échangé son appellatif de *Mu*, « fille, demoiselle » (qu'il ne faut pas confondre avec *muk*, ann. *mu*, « femme mariée, vieille femme », écrit souvent aussi *mu*), contre celui de *Nai*, « princesse ». Mais son émule, *Mu Haløk*, continuera à la traiter de haut, jusqu'à la fin : *hu*, *hu*, *hla* = « toi, esclave ».

(4) *Banroḥ batrai* = *ganroḥ patrai*, « Sa Majesté ».

roi! Même si le roi consentait à venir, que lui offrirais-je comme présents d'arrivée, comme cadeaux de départ? de riz cuit je n'ai pas, de gâteaux et de sucreries non plus. » Nai Gajaung lui répondit: « Vicille, obéissez-moi et allez, tout simplement. A votre retour, votre maison qui est misérable, eh bien! moi, je l'aurai rendue splendide; vous n'avez pas de gâteaux? eh bien! vous en trouverez ici à votre retour, voilà! »

La vieille obéit donc à Nai Gajaung et s'en vint au palais. Le roi lui dit: « Que venez-vous faire ici? » La vieille annamite répondit: « Prosternée aux pieds de Votre Majesté, je lui fais savoir que je suis venue l'inviter à un repas de noces. » Mais le roi ne lui répondit pas, car il était tout rêveur. La vieille se mit à pleurer et elle se prosterna de tout son long dans le salut solennel au roi; puis elle lui dit: « Je demande la permission à mon Seigneur de l'inviter à venir se distraire chez moi, rien qu'un instant. » Le roi ayant vu que la vieille annamite le priait maintes et maintes fois, lui répondit enfin: « Puisque vous désirez tant m'inviter à ce festin, eh bien, veillez à étendre un tapis depuis votre maison jusqu'ici et à l'abriter, d'une extrémité à l'autre, sous une longue draperie en forme de dais: alors seulement j'irai me délasser chez vous. »

A son retour, la vieille annamite vit sa maison féeriquement ornée par Nai Gajaung, et décorée de tous les ors possibles, et des gâteaux et des sucreries, comme on n'en vit jamais en aucun temps. Alors Nai Gajaung interrogea la vieille annamite: « Voici que votre maison, je l'ai refaite à neuf, et quant aux gâteaux, je m'en suis également occupée. Ainsi donc, allez dire au roi qu'il peut venir. » Et la vieille annamite répondit à Nai Gajaung: « Je crois que maintenant le roi viendra bien volontiers. » Alors Nai Gajaung ordonna à la vieille de retourner inviter le roi, en ces termes: « Le tapis et le dais sont mis, c'est fait! » La vieille annamite partit donc en suivant le tapis et le dais, qui se correspondaient exactement. Et c'était encore Nai Gajaung qui, par une opération magique, avait étendu sur la terre le tapis et suspendu dans l'air le dais, l'un sur l'autre, depuis la maison de la vieille annamite jusqu'au palais royal. Et constatant la réalité du fait, la vieille comprit que Nai Gajaung était une bonne fée.

La vieille annamite alla donc dire au roi: « Tout est prêt, le tapis est placé et le dais est posé, depuis ma maison, à moi, jusqu'au palais de Votre Majesté; j'ose donc prier mon Seigneur de venir. » Le roi sortit et vit que c'était l'exacte

(5) *Daā* (ar. *da'ā*), « prier, inviter ».

(6) *Thrauv tālābāt*, « s'étendre à terre tout de son long pour saluer » (*thrauv*, « ramper », *ta* + *alā* + *bak*, « le corps »).

(7) *Ahar mōnōñ*, « gâteaux de riz gluant », (ann. *nēp*), d'après CABATON: peut-être aussi *mōnōñ* est-il le mal. *manis*, « sucreries, douceurs ». *Ahar*: skt. *āhāra*, de *hṛ*, « vivres, provisions ».

(8) *Çākālat* ou *sākālat* = ar. pers. *sakallāt*, birm. *chaklat* (pron. *saklat*), qui viennent eux-mêmes de l'europpéen *écarlate* (ital. *skarlatto*), importé par les commerçants du moyen-âge. — *Balidū*: mal. *beludū*.

Blauḥ moñ pātau mōyaum lac : « muk nī ṅap bruk hagaiṭ blauḥ mōrai daā toṭl drei ? » Baruv moñ pātau pāgvōn pāḍiak lō cañ iā harei glōḥ kā blauḥ pātau nau. Baruv moñ muk nan nau sañ ḍōṃ sauñ Nai Gajauñ lac : « pātau pāgvōn lac ⁽¹⁾ cañ iā harei glōḥ kā blauḥ pātau mōrai. » Baruv moñ Nai Gajauñ tañī muk nan lac : « muk hū ḍōṃ sauñ pātau lac dahlak dauk tak nī rei ? » Blauḥ muk nan lac : « dahlak di hū ḍōṃ sauñ pātau sauñ uraṅ halei o. » Baruv moñ Nai Gajauñ pāḍar muk nan nau daā ḍōṃ miik vā uraṅ, sauñ daā aḍit prauñ, tahā darā, likei kamei hagaiṭ daā mōrai pā abiḥ. Mōyaḥ uraṅ halei tañī lac : « daā ṅap hagaiṭ ? » nan lac sañ muk harei nī ḅōṅ gvōn tavōn.

Blauḥ muk nan nau daā uraṅ mai pak sañ muk nan, aḍit prauñ, lakei kamei, ḍaṃ darā, uraṅ mai ratuḥ rabuv bak sañ bak danauk. Gōp gan uraṅ ḍōṃ di mōyaum lac : « kasaut talvic jīō muk nī dī hū sā bauḥ hagaiṭ o, arak nī sibar muk ṅap blauḥ hū ḍōṃ nī ? » Uraṅ halei iōp ḅōḥ ḍōṃ mōtā ahar nan, uraṅ halei tañī lac : « sibar ḍōṃ ahar, uraṅ halei ṅap lajaṅ ? » Muk nan bā lac muk ṅap min ! Halei Nai Gajauñ dauk moñ dalaṃ sañ di hū brei rup kā uraṅ halei ḅōḥ o.

Blauḥ dauk toṭl iā harei glōḥ, pātau ḍik ayun mōrai pak sañ muk nan : baul cakaun pātau mōrai rabuv rabuv tamōn tamōn. Baruv moñ pātau mai toṭl pabaḥ ḅaṅ jaṅ pātau pādrut pādrai su-añ su-añ. Blauḥ moñ muk nan tabiak mai daā pātau tamō dauk dalaṃ kajaṅ ⁽²⁾. Blauḥ moñ pātau tamō dalaṃ kajaṅ, blauḥ dauk ḅanoñ. Halei Nai Gajauñ dauk dalaṃ sañ hū brei rup kā uraṅ ḅōḥ o. Baruv moñ Nai Gajauñ pāḍar muk nan pauk balik bakāu bā nau kā pātau ṅuk.

Blauḥ moñ Nai Gajauñ kalei lac : « mōyaḥ pātau tañī lac : lik bakāu nī sei balik bakāu nan ? — muk ḍōṃ sauñ pātau lac : ḍōṃ miik vā uraṅ mai dauñ dahlak, blauḥ uraṅ balik min. » Blauḥ moñ muk nan pōk lik bakāu buḥ ḅalau bā nau kā pātau ṅuk. Baruv moñ pātau tañī muk nan lac : « uraṅ halei balik bakāu nī ? » Muk nan ḍōṃ sauñ pātau lac : « ḍōṃ miik vā uraṅ mai dauñ dahlak blauḥ lik bakāu nī. » Blauḥ pātau apan dī lik bakāu nan ḅanoñ, blauḥ thvat yavā ⁽³⁾ ḅanoñ hadar kā lik bakāu nan droḥ lik bakāu hadiōp kauv moñ kal min. Blauḥ moñ pātau moḥ ḍōṃ kamei darā, blauḥ pātau lac : « mōyaḥ uraṅ halei balik bakāu droḥ lik bakāu nī, nan hadiōp pātau jō. » Baruv moñ pātau brei balik toṭl krurḥ mōlaṃ, uraṅ halei balik lajaṅ o hū lik bakāu nī droḥ lik bakāu nan rei.

(1) B *ḍoḥ* (pron. *deuille*) : c'est le pur ann. *ḍoḥi*, « attendre que ».

(2) *Kajaṅ* (mal. *id.*), « construction légère en paillottes ». *Hajaṅ*, *kajaṅ* : la chute du préfixe semble avoir donné le tonkinois *gianh* = ann. *tranh*, « herbe à paillottes ».

(3) *Thvat*, v. g. *thvat padok*, « dégainer » (ann. *tuôt*), dans la langue des inscr. *suvāk* ; par extension *thvat yavā*, « soupirer, tirer un soupir du fond de sa poitrine ».

vérité. Et le roi trouvant le fait prodigieux, dit : « Comment cette vieille a-t-elle pu faire (pour parvenir à me forcer ainsi) à répondre à son invitation ? » Et comme on était en pleine chaleur de midi, le roi attendit pour partir que le soleil fût un peu plus bas. La vieille annamite revint donc chez elle et dit à Nai Gajaung : « Le roi attend que le soleil soit un peu moins haut pour venir. » Et Nai Gajaung interrogea la vieille : « Avez-vous révélé au roi ma présence ici ? » Et la vieille répondit : « Non, ni au roi, ni à personne. » Alors Nai Gajaung ordonna à la vieille annamite d'aller inviter tous ses parents et connaissances, grands et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes, (en un mot) d'inviter tout le monde : « et si l'on vous demande : pourquoi ? répondez : pour un anniversaire. »

La vieille annamite alla donc inviter petits et grands, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles : il en vint des cents et des mille, la maison en fut bondée et la cour inondée ! Et devant cette aventure extraordinaire, ses connaissances se disaient : « Cette vieille est la dernière des pauvresses et ne possède absolument rien : comment donc a-t-elle fait pour se procurer tout cela ? » Et en voyant tous ces gâteaux de toutes sortes, ils ajoutaient : « Qui donc les a faits ? » A quoi la vieille répondait : « Mais, c'est moi ! » Quant à Nai Gajaung qui se tenait dans la maison, elle ne se laissait voir à personne.

Quand donc le soleil fut plus bas, le roi monta dans son palanquin pour s'acheminer vers la maison de la vieille annamite. Le peuple qui portait (et accompagnait) le roi, était au nombre de mille et de mille, de dix mille et de dix mille. Lorsque le roi fut arrivé à la porte de l'enclos, son cœur était envahi de tristesse et brisé de douleur. La vieille annamite sortit à sa rencontre et l'invita à entrer dans le pavillon dressé pour le festin. Et le roi y resta pensif. De son côté, Nai Gajaung se tenait à l'intérieur de la maison et ne s'y laissa pas apercevoir.

Elle ordonna alors à la vieille de porter au roi des cigarettes pour qu'il pût fumer. Mais en même temps, elle lui fit cette recommandation : « Si le roi vous interroge : qui donc a roulé ces cigarettes ? vous répondrez : parents et connaissances sont venus m'aider en grand nombre, quelqu'un d'entre eux a dû rouler ces cigarettes. » La vieille annamite porta donc au roi les cigarettes sur un plateau, pour qu'il pût fumer. Immédiatement le roi lui dit : « Qui donc a fait ces cigarettes ? » Mais la vieille répondit au roi : « Parents et amis sont venus m'aider en grand nombre : c'est certainement quelqu'un d'entre eux qui a roulé ces cigarettes. » Le roi, tout pensif, prit une cigarette, puis il se mit à soupirer en se rémémorant combien ces cigarettes étaient exactement semblables à celles que sa femme faisait jadis ! Il fit alors rassembler toutes les jeunes filles (présentes) et leur dit : « Celle d'entre vous qui roulera des cigarettes exactement semblables à celles-ci, cette jeune fille-là, je la prendrai pour femme. » Et le roi leur ordonna de se mettre toutes à rouler des cigarettes ; et elles en roulèrent jusqu'au milieu de la nuit, mais aucune ne réussit à imiter ces cigarettes-là.

Blauḥ moṇ Nai Gajauṇ pāḍar muk nan pōk ahar bā nau kā pātau ḅoṇ baik. Baruv moṇ pātau apan dī ahar nan, blauḥ pātau iōp pātau lac : « ahar nī dī hū uraṇ halei blauḥ ṇap lijaṇ jioṇ o ? » Blauḥ pātau ev muk nan mai taṇi adar lac : « uraṇ halei ṇap ahar nī sauṇ balik bakāu nī, muk pvōc tabiak baik bidrah ! » Blauḥ muk nan lac : « doṃ miik vā dauṇ dahlak, blauḥ uraṇ ṇap min. » Pātau pvōc lac : « di ṇap uraṇ mai dauṇ ṇap o, muk pvōc padōp min, doṃ mōtā ahar nī biak droḥ taṇin hadiōp dahlak ṇap jō. » Baruv moṇ Nai Gajauṇ dauk dalam saṇ, blauḥ thvat yavā hadar doṃ rabaḥ rabōp kauk dauk sauṇ maik rauṇ moṇ kal taçaur tauv ṇap hatuk pādal moṇ kal dahlāu muk rauṇ nan ṇap rabaḥ arak nī yāu hatuk pādal dī hū calaḥ o tauṇ gōp vōk min (1).

Blauḥ moṇ pātau dauk dalam kajaṇ blauḥ hamit : pātau ṇap moṇ ṇap nau gan ḅoḥ Nai Gajauṇ dauk dalam saṇ. Blauḥ pātau apan dī taṇin Nai Gajauṇ, blauḥ pātau hiā. Baruv moṇ pātau pāḍar panrauṇ jabaul mōk ayun mōrai, blauḥ cakaṇ Nai Gajauṇ bā nau mōdhir pātau.

Blauḥ moṇ hadaḥ pagē Nai Gajauṇ sauṇ pātau nau pak saṇ muk tahā nan, blauḥ moṇ pātau bayar dhar phvōl (2) kruṇ muk nan dvōn bauḥ mōkiā nan bā mōrai piauh ramī ramik di brei kā uraṇ halei ḅoḥ o thāu o. Blauḥ moṇ pātau alin moḥ, alin pariak, jain (3), padai, halun halak (4), brei kā muk nan. Blauḥ pātau nau pak mōdhir pātau vōk.

Blauḥ moṇ Nai Gajauṇ nau ḍiḥ sauṇ pātau, blauḥ ḍōṃ kruṇ doṃ rabaḥ rabōp lac : « dī harei nan muk maik rauṇ dahlak mōrai ḍōṃ sauṇ pō lac brei kā dahlak nau saṇ sā banruk baik, harei nan blauḥ maik rauṇ dahlak bā dahlak nau saṇ ; dī mōlam nan maik rauṇ sauṇ ai Halōk pā o k dahlak di brei kā dahlak ḅōṇ hvak o ; blauḥ moṇ muk maik ganauṇ dī dahlak di hū ḍōṃ sā bauḥ panvōc hagait o, mōyaḥ ai Halōk kauv yāu nan rei ; di brei ciōp kā dahlak ḍiḥ o, dahlak ḍiḥ dī haluk min mōlam nan. Hadaḥ pagē maik rauṇ dahlak pāḍar dahlak nau paik laū sauṇ ai Halōk ; ai Halōk pāḍar dahlak ḍik tagok dī ṇauk phun laū, blauḥ dahlak ḍik tagok paik laū ; ai Halōk dauk moṇ alā, blauḥ ai Halōk kauḥ kiōṇ kā laik dahlak trun blauḥ mōtai : ai Halōk mōk amrā kauḥ phun laū daiḥ, dahlak çiait kvōr phun laū kruḥ danāu blauḥ laik dahlak tamō

(1) Le sens de toute cette phrase est très problématique ; le ms. **B** est encore plus concis et, par le fait, moins clair.

(2) *Bayar* (mal. *id.*), « reconnaître pécuniairement un service » ; *dhar* (skt. *dhar*, *dharma*), « mérites » ; *phvōl* (skt. *phala*), *id.*

Entre temps, Nai Gajaung avait commandé à la vieille annamite de porter les gâteaux pour que le roi pût manger. Le roi en prit un et, l'ayant considéré, il dit : « Ces gâteaux-ci, qui donc les a faits ? » Et le roi faisant signe à la vieille annamite, lui dit à voix basse : « Celle qui a fait ces gâteaux et roulé ces cigarettes, vieille, dites-moi bien clairement et tout de suite qui elle est. » Mais la vieille annamite lui répondit : « Amis et connaissances sont venus m'aider en foule : c'est sûrement quelqu'un d'entre eux qui a fait cela. » Le roi dit : « Vieille, vous mentez ! aucune personne ici présente n'a pu les faire, aucune d'elles n'a fait ces variétés de gâteaux si ressemblants à ceux que de ses mains me faisait ma femme autrefois ! » A ces paroles, Nai Gajaung qui se tenait dans la maison poussa un profond soupir au souvenir de toutes ses misères passées. (Cela datait de l'époque éloignée où sa mère adoptive n'avait pu faire entrer le couteau à bétel dans le couvercle du pot à chaux, car *(par suite de la perte du couvercle et de son remplacement par un autre)* couvercle et pot ne correspondaient plus entre eux et ne faisaient plus la paire exacte).

Alors le roi, qui se tenait dans le pavillon du festin, entendit ce gros soupir et allant, venant et s'approchant, il finit par voir Nai Gajaung qui se trouvait dans l'intérieur de la maison. Et le roi la prit par la main, puis se mit à pleurer. Ensuite il ordonna à ses officiers et soldats d'aller chercher un (autre) palanquin et de porter Nai Gajaung au palais royal.

Vers le matin, Nai Gajaung et le roi retournèrent à la maison de la vieille annamite pour récompenser les mérites que cette vieille avait acquis en recueillant le fruit d'or du figuier de Chine et en le rapportant chez elle : ils lui firent de tels présents que onques n'en vit-on quantité pareille. Le roi lui donna donc de l'or, il lui donna de l'argent, des ligatures, du riz, des esclaves. Le roi revint ensuite à son palais.

Puis Nai Gajaung entra dans l'alcôve du roi et commença le récit de ses malheurs : « Le jour où ma mère adoptive vint parler à mon Seigneur et qu'il m'eut commandé de revenir avec elle à la maison, mais pour un instant seulement, ce jour-là donc ma mère adoptive m'accompagna chez elle. Or cette nuit-là même, elle et sœur Haløk me laissèrent mourir de faim et ne me donnèrent point à manger ; en outre, ma mère adoptive ne m'adressa pas la parole et sœur Haløk fit de même ; enfin elles ne me laissèrent pas de natte pour dormir et, cette nuit-là, je dus coucher sur la terre dure. De grand matin, ma mère adoptive me commanda d'aller, avec sœur Haløk, abattre des cocos. Sœur Haløk me dit de monter à la cime d'un cocotier, cependant qu'elle se tenait, elle, au pied de l'arbre dans l'intention de le couper et, ainsi, de me faire

(3) *Jain*, de l'ann. *tiên*, « ligatures, sapèques ».

(4) *Halun halak*, « des serviteurs ». On serait tenté de lire : *halun*, « des serviteurs », et *haluk*, « de la terre » ; mais le terme généralement employé dans ce sens est *hamā* (mal. *humā*), « rizières ».

dalam danau nan blauh mortai. Baruv mon ai Halok boh dahlak mortai pajō blauh mon ai Halok nau sau sañ vok. »

Baruv mon patau dom vok sauñ Nai Gajauñ lac : « muk nan morai dom sauñ kău lac hur ⁽¹⁾ nau tol sañ blauh kroh molañ hur đvơc đơp ; muk nan ñu lac ñu nau đvơh di boh hur o. Blauh mon muk ñan bā Mu Halok morai pāđar kău mōk ñap hadiơp baik hadañ ñu đvạh boh hur, blauh ñu bā hur morai kă kău. »

Baruv mon Nai Gajauñ lac vok : « halei kurā mōh pō mōk morai rauñ, nan dahlak yvō drei min : dī harei nan pō nau mōñ truñ, ai Halok dauk dī sañ blauh mōk ñap ralaub bōñ ! Baruv mon dahlak yvō drei jion tiauñ, blauh pō mōk dahlak morai rauñ : kauv ñu mōk ñap ralaub bōñ rei ! Blauh harei hadei dahlak yvō drei jion rơpuñ : kauv ñu jauh hatuk bōñ rei ! Ai Halok biak lamuk dī dahlak mon duniā tol jalan akharat ! »

Baruv mon Mu Halok dauk diñ pak liñiv hamit chap Nai Gajauñ dom sauñ patau hadom balac mon nī, nan Mu Halok thău lac kă Nai Gajauñ hadiơp vok, blauh morai diñ tauñ sauñ patau. Baruv mon hadađ pagē Mu Halok nau dom sauñ Nai Gajauñ lac : « hur kău pāçom lac sei min mon kăbrai. » Blauh ai Halok dom vok sauñ Nai Gajauñ lac : « hur mortai jō, kauv hur hadiơp vok ! » Blauh mon Nai Gajauñ boh Mu Halok pvơc pā-on pā-oh, Nai Gajauñ khi klau min, di pvơc sibar o. Baruv mon Mu Halok pvơc lac : « sã bañ adei ça ai brei, hur mortai, kău ñap hadiơp patau kă alā hur tvei kău min, blauh kău halar morai : moryah uran halei biah ñu halar ñap hadiơp patau kă alā hur, kău min halar ya nī. » Mu Halok dauk pvơc pālvuñ hatai Nai Gajauñ min tok Nai Gajauñ siam vok sauñ ñu, blauh mon Mu Halok tañi Nai Gajauñ lac : « hur ñap sibar arak nī patiñ lañi lañuk blauh siam mōnai lō labaiñ ⁽²⁾ dī kruñ ? » Baruv mon Nai Gajauñ khī klau, blauh Nai Gajauñ pvơc pakrūr min lac : « dahlak mōk palađ prauñ, blauh dahlak trh iā tamō, blauh dahlak riak iā nan pājū, blauh dahlak çait tamō dalam iā nan hajion dahlak patiñ siam binai yău nī. » Baruv mon Mu Halok pāçom lac Nai Gajauñ pvơc biak, blauh mon Mu Halok nau pātion çaliñ sã bauh palađ, blauh mon Mu Halok bā palađ nan nau, blauh boh dī bauh panvơc Nai Gajauñ dom nan, baruv mon Mu Halok trh iā tamō dalam palađ nan, blauh riak bī jū, blauh Mu Halok chait tamō dalam iā jū nan, blauh mortai.

(1) *Hur* : le roi donne aussi à Cendrillon un terme d'infériorité, *hur*, *hū*, ce qui est également d'usage chez les Annamites qui se doivent de traiter leurs femmes de *mây*, mais d'eux à elles seulement.

(2) **C** *labail*, **B** *labaiñ* (mal. *lebeh*), « plus que, davantage ».

tomber et tuer. J'y montai donc pour cueillir des noix : alors sœur Halœk prit sa hachette et coupa ce cocotier-là. Alors, moi, dans la chute de l'arbre, je m'élançai et me retins à un autre cocotier qui se penchait sur un étang. Enfin je tombai à l'eau et je me noyai. Sœur Halœk, voyant que j'étais morte, revint alors à la maison. »

Le roi répondit : « Cette marâtre est alors venue me conter ceci : « Mu Gajaung était bien de retour à la maison, quand, au milieu de la nuit, elle s'est enfuie en courant : je suis partie à sa recherche, mais je n'ai pu la retrouver. » En même temps, la vieille m'amenait ta sœur Halœk et me demandait de la prendre pour épouse, en attendant que ta mère adoptive pût retrouver tes traces et te remettre entre mes bras. »

Nai Gajaung reprit à son tour : « Cette tortue d'or que mon Seigneur ramena jadis au palais pour la nourrir, c'était moi, métamorphosée. Or, un jour que mon Seigneur était allé se distraire au dehors, sœur Halœk qui était restée au palais, m'a prise, m'a fait cuire et mangée ! Alors je me suis métamorphosée en cet oiseau-parleur que mon Seigneur a voulu nourrir : or, cette fille m'a prise encore, m'a fait cuire et mangée ! Puis je me suis métamorphosée en pousse de bambou : et toujours de même, cette fille-là m'a détachée, m'a fait cuire et mangée ! En vérité, sœur Halœk a contre moi une haine plus grande que la distance qui sépare la terre des vivants du sentier des ombres ! »

Or cette même Mu Halœk s'était couchée sous la vérandah pour dormir ; elle reconnut la voix de Nai Gajaung qui conversait avec le roi, se rappelant ensemble tous ces souvenirs. Mu Halœk comprit alors que Nai Gajaung était ressuscitée et reprenait sa place au chevet du roi. Se levant donc de bon matin, Mu Halœk alla trouver Nai Gajaung et lui dit : « Je me demandais qui était là depuis hier soir : c'est donc toi ! » Puis (devant le mutisme de sa sœur) elle ajouta : « Tu étais morte, te voilà donc ressuscitée ? » Mais Nai Gajaung voyait bien que c'était uniquement le dépit qui dictait les paroles de Mu Halœk, elle se contenta donc de lui rire au nez sans daigner lui répondre. Alors Mu Halœk insista : « La loi familiale qui régit les aînés et les cadets me faisait une obligation, toi étant morte, de te succéder auprès du roi : j'ai donc dû consentir à venir ici, du reste (sans enthousiasme), car si quelqu'autre eut voulu devenir la femme du roi à ta place, j'y eusse consenti volontiers ! » Puis pour flatter le cœur de Nai Gajaung, Mu Halœk lui dit qu'elle était ravissante et beaucoup plus belle qu'elle-même, et elle ajouta : « Comment fais-tu pour avoir la peau si blanche et si veloutée qui fait de toi une femme superbe et la perfection même ? » Mais Nai Gajaung lui éclata de rire au nez ; elle lui répondit cependant, mais par manière de plaisanterie : « Voici, je prends une bassine la plus grande possible, je la remplis d'eau que je fais chauffer à gros bouillons, puis je saute vivement dans la bassine : c'est ce qui fait que j'ai le teint si blanc et que je suis si belle. » Mu Halœk, croyant que Nai Gajaung parlait sérieusement, alla troquer une grande bassine qu'elle ramena dans son appartement. Puis, suivant à la lettre les instructions de Nai Gajaung, elle remplit d'eau sa bassine, la fit chauffer à gros bouillons, se jeta dans cette eau bouillante et y mourut.

Baruv morn Nai Gajauñ mork đav (1), blauh Nai Gajauñ pđar panrauñ jabaul tacauñ Mu Halok pārauñ pāraiñ, blauh crauk mōsin. Blauh Nai Gajauñ pđar jabaul cakauñ mōsin nan (lac) : « bā nau kā maik rauñ dahlak hai, moyah maik rauñ dahlak tañ lac : hāgait blauh hū cakauñ mōrai nan ? Iva đom vork sauñ muk nan lac : mōsin Nai Halok blei blauh pđar Iva cakauñ mōrai kā muk piauh kā muk ɓon. »

Baruv morn panrauñ jabaul cakauñ mōsin nan nau, blauh muk nan tañ lac : « hū cakauñ hāgait bā gam gu nī ? » Baruv morn panrauñ jabaul đom vork lac : « mōsin Nai Halok blei, blauh Nai Halok pđar đom adei čā aī dahlak (2) cakauñ mōrai brei kā muk. » Blauh morn baul mai sañ vork đom sauñ Nai Gajauñ lac : « muk nan di hū pvorc sibar o. »

Baruv morn muk nan gvon hvak muk nan gvon mork mōsin gvon pvorc lac : « sā ɓan anok jion drei, ñu nau tok pātau, blauh ñu pājvā mōsin mai mōrai kā drei ɓon : dauk anok rauñ drei, ñu nau tok pātau, di ɓoh o ñu pājvā bauñ hāgait mōrai tok yaum o : ñu mōtai, kauv ñap lō rei ! » Muk nan di thau kā Nai Gajauñ hadiop vork o.

Baruv morn muk nan ɓon mōsin nan kājaik abiñ mōsin nan blauh dauk sā bauñ akauk sauñ dva gañ takai mōnviç (3) sauñ amauñ tañin sauñ ɓoh karah (4) trā, blauh morn muk nan krurn, muk nan thau lac kā muk nan ɓon ralaub Mu Halok nan anok jion muk nan.

Blauh morn muk nan hiā cauk, blauh nau tapak mōdhir pātau, blauh muk nan hī đok Mu Halok di pātau. Baruv morn muk nan nau ɓoh Nai Gajauñ dauk ñauk klōp klaip, blauh muk nan khal damal, muk nan pvorc dalam hatai lac : « mōgait nī mōtai pājō, sibar ñu hadiop vork yāu nī ? » Muk nan kā đei đā kā plañ mōtā. Blauh krōn çuk min. Blauh muk nan tañ lac : « Nai dauk palei halei ? » Baruv morn Nai Gajauñ đom vork lac : « dahlak anok rauñ urañ dauk pak daiñ. »

Blauh morn muk nan ɓoh Nai Gajauñ pvorc yāu nan dalam tian mōtuv (5). Baruv morn muk nan mōtuv đvorc nau sañ vork, di hū đom hāgait trā o.

(1) *C đauv*, *B đav* écrit plus correctement, de l'ann. *đao*, « sabre, couperet » ; ei cham mod. *lov*, avec l'échange des dentales.

(2) *Dahlak*, « moi », celui qui prend la parole pour tous ; *đom adei čā aī dahlak* cf. ann. *anh em chung ta*.

(3) *Mōnviç*, *mōnvōç* (skt. *mānuṣa*), « humanus, homme ».

Alors Nai Gajaung prit un couteau de cuisine et commanda aux grands et aux domestiques de hacher Mu Halœk en petits morceaux et de les mettre en saumure. Puis Nai Gajaung ordonna à ses serviteurs de porter cette saumure : « Vous la porterez tous ensemble, dit-elle, à ma mère adoptive, et si elle vous demande : que m'apportez-vous là ? — vous lui direz comme en secret : c'est de la viande saumurée que la princesse Halœk nous a ordonné de vous porter en cachette afin que vous en ayez une provision de table. »

Donc, les grands et les serviteurs se mirent en route, portant la charge de saumure. Et la vieille leur dit : « Que portez-vous donc dans cette paire de paniers-là ? » Les grands et les valets lui répondirent : « C'est de la saumure que la princesse Halœk nous a ordonné à nous tous, mes frères et moi (qui vous parle), de vous porter et de vous remettre. » Et de retour au palais, ils dirent à Nai Gajaung : « Cette femme ne nous a pas questionnés (davantage). »

Lors donc que vint l'heure de son repas, la vieille, tout en mangeant de cette saumure, se disait : « Ma vraie fille devenue l'épouse du roi m'envoie une provision de saumure, tandis que ma fille adoptive, qui était également aux côtés du roi, ne m'a jamais rien envoyé : elle est morte, ç'a donc été on ne peut plus heureux (pour moi) ! » Et ce disant, la vieille ne savait pas que Nai Gajaung était ressuscitée.

Or la vieille commençait à épuiser sa saumure, quand (du fond de la jarre) elle tira une tête humaine, deux pieds et une main qui portait une bague à châton que cette femme reconnut. Alors cette femme comprit qu'elle avait mangé la chair de Mu Halœk, sa vraie fille à elle !

Elle se mit alors à pleurer et à gémir, puis alla droit au palais dans l'intention de réclamer au roi sa fille, Mu Halœk. C'est alors qu'elle aperçut Nai Gajaung qui se tenait assise sur une chaise. A cette vue, la vieille, au comble de l'ahurissement, murmura dans son cœur : « Cette petite-là était pourtant bien morte ! comment donc se fait-il qu'elle soit encore en vie ? » Et la vieille n'en croyait pas ses yeux ! Enfin, elle comprit toute l'énormité de son malheur quand elle eut demandé à Nai Gajaung : « Princesse, de quel village êtes-vous ? » et que Nai Gajaung lui eut répondu : « Je suis la fille adoptive d'une personne qui n'est pas loin d'ici ! »

En entendant Nai Gajaung parler ainsi, la vieille sentit la démence envahir son cœur, — et la vieille folle se sauva chez elle, sans en demander davantage.

(4) *Karah*, « bague ». Détail emprunté à la version LANDES, et, bien qu'oublié dans B et C, nécessaire au contexte.

(5) *Motuv* ou *motu*, « folie, égarement de l'esprit », qu'il ne faut pas confondre avec *motuv*, *motav*, *motâu* (mal. *menantu*, jav. *mantu*), « gendre ou belle-fille ».

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte; à Leipzig, chez O. HARRASSOWITZ, 14, Querstrasse. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XI, correspondant aux années 1901 à 1911), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des onze premières années, mises en vente au prix de 275 francs. Un index général des tomes I à X est en préparation.

Prière d'adresser toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin*, soit à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi, soit à M. L. FINOT, professeur au Collège de France, 11, rue Poussin, à Paris.

Douzième année (1912).

Fascicules précédemment parus :

1. H. MASPERO. — Etudes sur la phonétique historique de la langue annamite.
Les initiales 5 fr.
2. L. FINOT. — Notes d'épigraphie : XIII. L'inscription de Ban That. 2 fr.

Pour paraître prochainement :

3. H. PARMENTIER. — Catalogue du Musée khmèr de Phnom Pén.
5. N. PERI. — Etudes sur le drame lyrique japonais : III. Le *nō* d'Atsumori.
- J. de MECQUENEM. — Contribution à l'étude archéologique du Cambodge : deux annexes de Beñ Mālā.
- L. CADIÈRE. — Documents relatifs aux Français à la cour de Gia-long.
- H. PARMENTIER. — Complément à l'Inventaire des monuments du Cambodge.
- P. PETITHUGUENIN. — Le royaume thai de Sachanālai-Sukhōtai.
- R. DELOUSTAL. — La Justice dans l'ancien Annam. Traduction et Commentaire du Code des Lê (Livre IV, 2^e partie).
- J. PRZYLUKSI. — Les formes pronominales de l'annamite.
- L. CHOCHOD. — Les philtres et les talismans d'amour à Hué.

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les *Publications de l'École française d'Extrême-Orient* sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

- I. — **Numismatique annamite.** Par DÉSIRÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de XL planches *Épuisé*
- II. — **Nouvelles recherches sur les Chams.** Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8° 10 fr.
- III. — **Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM).** Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8° 7 fr. 50
- IV. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1er. Paris, Leroux, 1902, in-8° 15 fr.
- V. — **L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ETUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT.** Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME 1er. INTRODUCTION. — LES EDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8° 15 fr.
- VI. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- VII. — **Dictionnaire cham-français.** Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8° 40 fr.
- VIII. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge.** Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8° 15 fr.
- IX. — **Le même. TOME III. Avec un cartable.** Paris, Leroux, 1912, in-8° 20 fr.
- X. — **Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAINISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS.** Par A. GUÉRINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8° 15 fr.
- XI. — **Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam.** Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1er. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8° 16 fr.
- XIbis. — **Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR.** 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909 16 fr.
- XII. — **Le même. TOME II. (En préparation.)**
- XIII-XIV. — **Mission archéologique dans la Chine septentrionale.** Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. (*En préparation*)
- XIIIbis-XIVbis. — **Le même. PLANCHES.** 2 albums in-4°, comprenant 488 planches. Paris, Leroux, 1909. (*Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.*)
- XV. — **Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE.** Par HENRI CORUIER, membre de l'Institut. TOME 1er. Paris, Leroux, 1912, in-8° 50 fr.
- XVI-XVII. — **Le même. Tomes II et III. (En préparation.)**

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901. 1 vol. in-f° 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — **Éléments de sanscrit classique.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8° 10 fr.
- II. — **Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS.** Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8° 10 fr.
- III. — **Manuel de tibétain classique.** Par le Dr P. CORUIER, médecin-major de 1^{re} classe des Troupes coloniales. (*En préparation.*)